



EN 172





1040
TEXTES CLASSIQUES

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EXTRAITS DES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

AVEC NOTICES BIOGRAPHIQUES

ET BIBLIOGRAPHIQUES, APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES

ET NOTES EXPLICATIVES

RECUEIL SERVANT DE COMPLÉMENT

A L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ET COMPOSÉ

d'après les programmes officiels

POUR L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL

(TROISIÈME ANNÉE)

PAR J. DEMOGEOT

Docteur, Agrégé de la Faculté des lettres de Paris

MOYEN AGE, RENAISSANCE

XVII^e SIÈCLE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1872



PRÉFACE.

Ce livre est le complément de mon *Histoire de la Littérature française*, parvenue aujourd'hui, à travers des corrections et des améliorations continuelles, à sa septième édition. La faveur du public me fait un devoir de chercher à la mériter; et j'ai cru qu'un moyen de rendre plus utiles mes appréciations littéraires, c'est d'y ajouter un choix de textes qui les justifie ou les redresse. L'histoire d'une littérature, sous sa forme narrative, n'est que l'opinion d'un critique; les textes des auteurs sont la littérature elle-même.

Cette addition à mon premier ouvrage m'était en quelque sorte indiquée par l'extension nouvelle que les études littéraires viennent de recevoir. Dans les excellents programmes de l'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL figure l'étude de la littérature française, basée sur les textes de nos grands écrivains. On y trouve la liste officielle de leurs passages les plus remarquables, dressée par une main dont personne ne contestera la compétence en fait de travaux historiques. Je n'ai pu mieux faire que d'adopter ce choix. Par un singulier bonheur, je ressaisis donc ici, à son insu, une collaboration à laquelle j'ai dû le succès de mon premier livre¹.

1. Mon *Histoire de la Littérature française* a été rédigée sous la direction, et avec la coopération active de M. Victor Duruy.

Le plan de ce recueil est à la fois celui du Programme officiel et celui de mon *Histoire*. Supprimant ici la période des origines, nous divisons la littérature française en cinq périodes : *Moyen âge*, *Renaissance*, *Dix-septième siècle*, *Dix-huitième siècle* et *Époque contemporaine*. Un seul tome comprend les trois premières, que nous appelons TEMPS ANCIENS; les deux dernières, que nous nommons TEMPS MODERNES, sont la matière d'un second tome. Deux volumes suffiront donc aux études littéraires des élèves, et les dispenseront de l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages.

Chaque extrait est précédé d'une notice biographique sur l'auteur cité, d'une indication sommaire des meilleures éditions de ses œuvres, enfin d'une appréciation critique empruntée le plus souvent à mon *Histoire de la littérature*, à laquelle on pourra recourir pour trouver de plus amples renseignements. Les citations sont accompagnées d'un petit nombre de notes : nous avons pris pour principe, dans l'annotation, de nous abstenir de tout commentaire qui ne serait pas indispensable à l'intelligence du texte.

Qu'on me permette d'ajouter, en terminant ces lignes, qu'un jeune professeur plein de goût et de savoir, M. E. Rittier, agrégé de l'Université et ancien élève de l'École normale supérieure, a bien voulu me sacrifier une part de ses loisirs, et m'aider à réunir les pièces de ce recueil. Je suis heureux de reconnaître ici cette obligation.

La Flèche, 19 août 1866.

J. DEMOGEOT.

EXTRAIT DES PROGRAMMES OFFICIELS
DE
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

(TROISIÈME ANNÉE D'ENSEIGNEMENT).

1. Origine de la langue française. — Troubadours et trouvères. — Commencements de la prose française : Joinville, Froissart, Commynes.

Le professeur lira quelques extraits de Villehardouin (prise de Constantinople), de Joinville (bataille de Mansourah, mort de saint Louis, etc., etc.), de Froissart (bataille de Poitiers, dévouement des six bourgeois de Calais, etc., etc.) et de Commynes (derniers moments de Louis XI, etc.).

2. La Renaissance au xvi^e siècle : Marot, Ronsard et Malherbe ; Amyot, Montaigne et la *Satire Ménippée*.

Lectures : Marot, fable du *Lion* et du *Rat*. Malherbe, ode à Duperrier, sur la mort de sa fille, etc. Amyot : mort de Philopœmen. Montaigne : amitié de Montaigne et de La Boétie, I, ch. xxvii. *Satire Ménippée* : fragment du discours de Dauray, etc.

3. PIERRE CORNEILLE. — Analyse du *Cid*.

Lecture et commentaire des passages les plus remarquables de cette tragédie (acte I, sc. viii ; acte II, sc. ii et ix ; acte IV, sc. iii, etc.).

4. *Suite du théâtre de Pierre Corneille*. — Analyse d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*.

Lecture et commentaire des principales scènes (*Horace*, acte II, sc. i, ii et iii ; acte III, sc. vi ; acte IV, sc. v). — *Cinna*, acte II, sc. i ; acte V, sc. i. — *Polyeucte*, acte I, sc. iii, récit du songe ; acte IV, sc. ii et iii ; acte V, sc. iii, etc.).

5. RACINE. — Analyse de *Britannicus* et d'*Iphigénie en Aulide*.

Lectures : *Britannicus* (acte II, sc. ii ; acte IV, sc. ii ; acte V, sc. v et vi). — *Iphigénie* (acte I, sc. iii ; acte IV, sc. iv et vi).

6. *Suite de Racine*. — Analyse d'*Esther* et d'*Athalie*.

Lectures : *Esther* (acte I, sc. i). — *Athalie* (acte I, sc. i, acte II, sc. v et vii ; acte III, sc. vii ; acte V, sc. vi, etc.).

7. MOLIÈRE. — Analyse du *Misanthrope*.

Lectures : acte I, sc. I et II ; acte II, sc. I et V ; acte IV, sc. III, etc.

8. *Suite de Molière*. — *Les Femmes Savantes*. — *L'Avare*.

Lectures : les *Femmes Savantes* (acte III, sc. V). — *L'Avare* (acte II, sc. I et II ; acte III, sc. I, II, III, IV et V ; acte IV, sc. VII ; acte V, sc. III, etc.).

9. BOILEAU. — *Satires et Épîtres*.

Lectures : *Satires*, III, VI, IX ; *Épîtres*, I, IV, VI, VII.

10. *Suite de Boileau*. — *L'Art poétique* et le *Lutrin*.

Lectures : *Art poétique* (ch. II et III). — *Lutrin* (ch. I).

11. LA FONTAINE. — Les six premiers livres des *Fables*.

Lectures : liv. I, fabl. X et XII ; liv. II, fabl. VIII, IX, X, XIII ; liv. III, fabl. I, II, V, XVII, XVIII ; liv. IX, fabl. VI, IX, XIV, XVIII, XX, XXI, XXII ; liv. V, fabl. II, VI, XI, X, XIII, XVIII, XX, XXI ; liv. VI, fabl. III, V, VII, IX, X, XIII, XVIII.

12. *Suite de La Fontaine*. Les six derniers livres des *Fables*.

Lectures : liv. VII, fabl. I, III, IV, VI, VII, IX, X, XVI, XVIII ; liv. VIII, fabl. II, VI, IX, X, XIV ; liv. IX, fabl. II, IV, IX, X, XVII ; liv. X, fabl. II, IV, V, X, XV ; liv. XI, fabl. I, IV, V, VI, VII, VIII ; liv. XII, fabl. I, XX, XXIV, *Philémon et Baucis*.

13. DESCARTES et PASCAL. — Analyse du *Discours de la Méthode*, en passant rapidement sur les trois dernières parties. *Pensées* de Pascal.

Lectures : dans la première partie du *Discours de la Méthode* : considérations touchant les sciences ; dans les *Pensées* de Pascal : l'homme et l'infini. — Du progrès dans les sciences (*Traité du vide*). De l'esprit géométrique.

14. BOSSUET. — *Oraisons funèbres*. — Analyse des *Oraisons funèbres de la reine d'Angleterre, de la duchesse d'Orléans et du prince de Condé*.

Lectures : Exorde de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. — Portrait de Cromwel. — Mort de la duchesse d'Orléans. — Récit de la bataille de Rocroi. — Parallèle de Turenne et de Condé. — Péroraison de l'oraison funèbre de Condé.

15. *Suite de Bossuet*. — *Discours sur l'histoire universelle*.

Le professeur insistera particulièrement sur la troisième partie.

Lectures : ch. V, les Grecs et Alexandre. — Ch. VI, les Romains, causes de leur grandeur.

16. BOURDALOUE, FLÉCHIER et MASSILLON.

Lectures : Fragments des sermons de Bourdaloue sur l'*Ambition* et sur la *Résurrection*. — Fléchier : Oraison funèbre de Turenne ; mort de Turenne. — Massillon : Fragments sur la *Mort*, sur le *Petit nombre des élus*, sur la *Bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat*.

17. Mme DE SÉVIGNÉ. — *Lettres*.

Lectures : Récit de la mort de Vatel. — Mort de Turenne. — Lettres sur le procès de Fouquet. — Le Mariage de Mademoiselle, etc.

18. LA BRUYÈRE. — *Caractères*.

Lectures : Chapitre des *Ouvrages de l'esprit*, notamment les jugements sur les principaux écrivains français ; parallèle de Corneille et de Racine. Le riche et le pauvre, ch. vi.

19. FÉNELON. — *Télémaque*, et la *Lettre à l'Académie française*.

Lectures : Télémaque dans l'île de Crète (liv. V) ; récit des malheurs de Philoctète (liv. XII) ; descente de Télémaque aux enfers (liv. XIV), etc. Passages de la *Lettre à l'Académie* sur l'éloquence, la tragédie, la comédie, l'histoire. — Dialogues des morts : le connétable de Bourbon et Bayard.

20. Principaux auteurs des Mémoires. — Le cardinal de Retz et Saint-Simon.

Lectures : *Journée des barricades*, dans les mémoires de Retz ; *Mort du grand Dauphin*, dans les mémoires de Saint-Simon ; *Portrait de Fénelon* par le même auteur, etc.

21. VOLTAIRE. — *La Henriade*. — *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*.

Lectures : dans la *Henriade*, les *États de la Ligue* (ch. vi). — *Alzire* (acte V, sc. vii). — *Zaïre* (acte II, sc. iii), plaintes de Lusignan. — *Mérope* (acte V, sc. vi).

22. Suite de Voltaire : *Charles XII* ; *Siècle de Louis XIV* ; *Lettres*.

Lectures : *Gouvernement de la Pologne* (Hist. de Charles XII, liv. II). *Retraite de Schalembourg* (*ibid.* liv. III). *Bataille de Pul-tava* (*ibid.* liv. IV). *Charles XII à Bender* (*ibid.* liv. VI). Chap. III et xxxii du *Siècle de Louis XIV* ; fin du chapitre xvii sur Guillaume III. — Lettres à Vauvenargues, à milord Harvey.

23. MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*. — *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*.

Lectures : chapitre iv, *Parallèle de Rome et de Carthage* ; chapitre vi ; chapitre xi, etc.

24. Suite de Montesquieu : *Esprit des Lois*.

Lectures : liv. X, chap. xiii et xiv, Charles XII et Alexandre ; liv. XXI, commerce des Grecs et des Romains.

25. BUFFON. — *Morceaux extraits de l'histoire naturelle*.

Lectures : *Description du cheval*. *Le chien*, *l'oiseau-mouche*. *La nature sauvage et la nature cultivée*, etc.

26. J.-J. ROUSSEAU et BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Lectures : le lever du soleil (*Émile*, III). Séjour de Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre (les *Réveries*, 2^e promenade). — Description d'une tempête et d'un naufrage, dans *Paul et Virginie*. — Dans les *Études de la nature*, le Fraisier ; le Paria, dans la *Chaumière indienne*, etc.

27. Littérature de la Révolution française et du premier Empire.

Lectures : Mirabeau, péroraison du discours contre la banqueroute. — André Chénier : *la Jeune Captive*. — Napoléon : Proclamations à l'armée, etc. — Chateaubriand : *Génie du christianisme*, les migrations des oiseaux. Fête des Rogations, etc. *Itinéraire* : description d'Athènes, Ruines de Sparte et de Troie. *Les Martyrs* : un camp romain, etc. — Mme de Staël, *l'Allemagne* : quelques chapitres de la seconde partie sur Goethe et Schiller. *Corinne* : le Panthéon, Saint-Pierre et le Capitole.

28. Poètes et prosateurs depuis 1815.

Lectures : Delavigne : *Louis XI* (acte IV, sc. iv). — Béranger : *les Souvenirs du peuple*, *les Hirondelles*. — Lamartine : dans *les Harmonies*, l'Homme; dans *les Nouvelles Méditations*, le Crucifix. — V. Hugo : *les Orientales*, Lui; *les Feuilles d'automne*, la Prière pour tous. — Musset, l'Espoir en Dieu. — Villemain : *Cours de littérature*, leçons sur Buffon, sur les deux Chénier, etc. — Cousin, 8^e et 9^e leçons sur l'art, etc. — Jouffroy : *Mélanges*, sur la loi morale. — Rénovation des études historiques; Aug. Thierry : *Lettres sur l'histoire de France* (lettres vi, ix, xi). — *Conquête de l'Angleterre par les Normands* (Récit de la bataille d'Hastings, etc.); — *Récits des temps mérovingiens* (2^e récit, etc.). — Guizot : *Histoire de la Révolution d'Angleterre*: Jugement de Straffort, Mort de Charles I^{er}, etc. — Thiers, *Histoire du Consulat* : passage du Saint-Bernard par l'armée française, etc. — Mignet : *Notices et portraits historiques*, premier chapitre de la vie de Franklin, etc.

29. Grands noms des littératures étrangères : Dante, Pétrarque et le Tasse; Camoëns, Cervantes; Klopstock, Goethe et Schiller; Shakespeare, Milton et Byron.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PÉRIODE. — LE MOYEN AGE.

Origine de la langue française.....	1
Trouvères.....	6
Troubadours.....	10
Villehardouin.....	12
Joinville.....	18
Froissart.....	25
Commines.....	34

DEUXIÈME PÉRIODE. — LA RENAISSANCE.

Clément Marot.....	38
Ronsard.....	43
Régnier.....	49
Malherbe.....	54
Amyot.....	59
Rabelais.....	62
Satire Ménippée.....	68
Montaigne.....	75

TROISIÈME PÉRIODE. — LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Pierre Corneille.....	83
Racine.....	148
Molière.....	217
Boileau.....	291

La Fontaine.....	355
Descartes.....	439
Pascal.....	445
Bossuet.....	454
Bourdaloue.....	484
Fléchier.....	489
Massillon.....	492
Madame de Sévigné.....	499
La Bruyère.....	510
Fénelon.....	515
Le cardinal de Retz.....	552
Saint-Simon.....	556

TEXTES CLASSIQUES
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

TEMPS ANCIENS

MOYEN AGE, RENAISSANCE ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PÉRIODE

MOYEN AGE

ORIGINE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Avant la formation de la langue française, on a parlé successivement trois langues dans le pays qui est aujourd'hui la France : 1° le celtique ou gaulois, avant la conquête romaine : il était divisé en plusieurs dialectes ; la langue des Bas-Bretons en est un reste précieux ; 2° le latin, apporté par les conquérants et parlé dans toute la Gaule même après l'invasion germanique ; 3° enfin le tudesque ou allemand, la langue des vainqueurs barbares, qu'eux-mêmes ils oublièrent peu à peu pour adopter l'idiome des vaincus.

Le latin même ne resta point en Gaule dans sa pureté classique. A un peuple nouveau, il fallait une langue nouvelle. Ce savant et industrieux langage, produit et instru-

ment d'une civilisation raffinée jusqu'à la corruption, ne pouvait survivre à la société qui l'avait créé. Elle-même avait eu peine à le préserver de toute atteinte; c'était comme une machine immense, compliquée, pleine de détails délicats et fragiles, qui donnait de merveilleux résultats sous une impulsion habile, mais qui ne pouvait supporter sans se rompre l'effort d'une main inexpérimentée. Parlé dans tout l'Occident, imposé à l'Orient comme moyen de communication officielle, cette diffusion même devait nuire à sa pureté. La langue romaine, comme l'empire, était malade de sa grandeur¹.

Si les provinciaux sujets de Rome avaient déjà altéré le latin par l'usage, les barbares le brisèrent par impuissance et par caprice. Qu'avaient-ils à faire de toutes ces combinaisons subtiles de temps, de modes, de cas obliques et diversement déclinés, qui fatiguaient leur mémoire sans servir leurs besoins? Le latin dut subir un rétrécissement considérable et une extrême simplification. Les barbares accomplirent brusquement ce que le temps produit à la longue sur tous les idiomes; ils firent passer la langue latine du caractère synthétique aux allures plus dégagées, mais aussi plus pauvres de l'analyse. Il y eut une analogie singulière entre la révolution du langage et celle du gouvernement. Là comme ici tout devint simple, matériel, positif, mais étroit, exigü, barbare. Les hommes avaient peu d'idées et des idées fort courtes; les relations sociales étaient rares et restreintes; l'horizon de la pensée et celui de la vie étaient extrêmement bornés. A de telles conditions, une grande société et un riche langage étaient également impossibles. De petites sociétés, des gouvernements locaux, des langues peu abondantes, des patois populaires, en un mot des gouvernements et des idiomes taillés en quelque sorte à la mesure des idées et des relations humaines, cela seul était possible, cela seul put parvenir à vivre. Quand ces petites sociétés eurent revêtu une forme un peu régulière, et déterminé tant

1. « *Ut iam magnitudine laboraret sua.* » Tite Live, t. I, préface.

bien que mal les relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de la conquête et de la civilisation renaissante prit le nom de régime féodal. Quand les débris de la grande langue romaine eurent acquis, grâce à l'analogie, une certaine régularité; quand, par des procédés nouveaux, on eut trouvé le moyen de suppléer au mécanisme savant des déclinaisons et des conjugaisons antiques, ce résultat de la barbarie des temps et des tendances analytiques naturelles à l'esprit humain forma les idiomes populaires connus sous le nom de langues néolatines.

Ainsi, les deux langages parlés en Gaule sous les deux premières races disparurent du sol français : le peuple se fit lui-même sa langue. Dérivée surtout de celle des Romains, elle reçut le nom de langue romane.

A quelle époque en commença l'usage? C'est ce qu'il est difficile de déterminer avec précision. Les langues ne viennent pas au monde à un jour donné; elles ne naissent point, elles se transforment. Les érudits ont prétendu constater l'existence du roman dès le temps de Charles Martel; ils en ont même signalé quelques formes à une époque bien plus reculée. Le premier monument écrit et authentique qui nous en reste, ce sont les fameux serments que prêtèrent Louis le Germanique à son frère Charles le Chauve, et les soldats de Charles à Louis le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Nous en transcrivons ici le texte d'après l'historien Nithard, en y joignant une traduction française.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

« Pro Deo amur, et pro christian poplo, et nostro commun salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et potir me dunat, si salvarai jeo cist meon fratre Karlo, et in adjudha et in cadhuna cosa, si cōm om par dreit son fradra salvar dist, in o quid il mi altresi « fazet; et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, « cist meon fradre Karle in damno sit. »

Traduction.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide

en chaque chose (ainsi qu'un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent. »

DÉCLARATION DE L'ARMÉE DE CHARLES LE CHAUVE.

« Si Lodhuwigs sacrament que son fradre Karlo jurat conservat, et
 « Karlus meos sendra de sue part non la stanit, si jo returnar non lint
 « pois, ne jo, ne neuls qui eo returnar int pois, in nulla adjudicabit
 « contra Ludewig non li juer. »

Traduction.

« Si Louis tient le serment fait à son frère Charles, et que Charles, mon seigneur, de son côté ne le tienne pas, si je ne l'en puis détourner, ni moi ni aucun (de ceux) que j'en pourrai détourner, ne lui donnerons aucun aide contre Louis¹. »

Ces textes sont de curieux monuments pour l'étude de notre langue. On y surprend en quelque sorte sur le fait le travail de la transformation. Nous pouvons remarquer que ces lignes barbares tiennent un certain milieu entre les deux dialectes qui, comme nous l'allons dire, se partagèrent la France. La division n'a pas eu lieu encore. Il est probable que, sous la seconde race, l'unité politique maintint et conserva une espèce d'uniformité dans l'idiome corrompu, qu'on appelait langue vulgaire. Ce langage quasi-latin eut en France les mêmes prétentions et la même puissance que l'empire quasi-romain de Charlemagne. Ils tombèrent ensemble et par les mêmes causes; la langue se divisa en deux dialectes; et, pour emprunter à Cicéron une expressive image, de même que les fleuves qui prennent naissance dans l'Apennin se séparent sur deux versants, les uns coulant vers la mer d'Ionie, qui offre des ports sûrs et tranquilles sous le beau climat de la Grèce, les autres allant se jeter dans la mer de Toscane, qui baigne un pays barbare, hérissé d'écueils et de récifs : ainsi la nouvelle langue se

1. On peut voir l'analyse raisonnée de chacun des mots qui composent ces textes dans l'*Explication* de Bonamy, au XLV^e volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. (Édit. in-12.)

partagea en deux courants divers, dont l'un alla arroser les plaines riantes du midi, toutes parfumées encore du souvenir des arts et de la civilisation romaine, où la langue grecque elle-même avait laissé un harmonieux écho; l'autre, répandu au nord de la Loire, rencontrant partout des Germains, des Kymris, des Northmans, se chargea d'un sédiment barbare qui en altéra longtemps la limpidité.

Les Northmans surtout exercèrent la plus grande influence sur le dialecte du nord de la France. Ces conquérants du dixième siècle firent comme ceux du cinquième : ils adoptèrent la langue du pays conquis, mais ils l'adoptèrent en la modifiant selon le besoin de leurs rudes organes. Les syllabes sonores s'obscurcirent : les *a* devinrent des *é*; par exemple, le mot latin *charitas* avait donné *charitat* à la langue romane; les Northmans prononcèrent *charité*, et contribuèrent ainsi à donner au dialecte du nord une physionomie de plus en plus distincte. Les traces qu'ils y laissèrent furent d'autant plus profondes qu'ils s'approprièrent plus sérieusement la langue française. Déjà sous Guillaume I^{er}, successeur de Rollon, on ne parlait plus à Rouen que le roman. Le duc, voulant que son fils sût aussi la langue danoise, fut obligé de l'envoyer à Bayeux, où on la parlait encore. Pour les autres Gaulois, le français était un latin corrompu, un patois dédaigné; pour les Northmans barbares, ce fut presque une langue savante, qu'ils étudièrent, comme le latin, avec le plus grand soin. Bientôt les Northmans devinrent nos poètes et nos maîtres de français, de même qu'autrefois les Gaulois avaient envoyé à Rome des maîtres de rhétorique et de grammaire latine.

Pendant ce temps-là, l'idiome méridional recevait aussi des circonstances politiques son caractère distinctif. Les provinces du sud, soumises d'abord par les Visigoths et les Bourguignons, avaient eu moins à souffrir sous ces conquérants moins barbares. Les Francs les avaient sans doute bien des fois sillonnées, mais sans déraciner aussi complètement qu'au nord les mœurs et la civilisation romaine. Devenues, après Charlemagne, le partage de quelques-uns

de ses successeurs, elles s'étaient formées en royaume indépendant sous Bozon, qui prit en 879 le titre de roi d'Arles ou de Provence. Mais à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, sa succession se trouva partagée entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. L'union des Provençaux avec les Catalans acheva de jeter le dialecte du midi bien loin de l'idiome sourd et traînant des compagnons de Guillaume le Bâtard. Le *provençal* fut désormais une langue distincte du *roman wallon* ou *welsh* (c'est-à-dire gaulois). On distingua aussi ces deux idiomes par le mot qui, dans chacun d'eux, exprimait l'affirmation *oui* : l'un fut appelé langue d'*Oc* (hoc) ; l'autre, langue d'*Oïl* (hoc illud). C'est ainsi qu'à la même époque on nommait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue d'*ya*.

TROUVÈRES.

Les Trouvères sont les poètes qui vivaient dans la partie de la France située au nord de la Loire. Ils écrivaient dans la langue d'Oïl, qui est devenue la langue française. Clercs, pour la plupart, ils composaient des poèmes que les jongleurs apprenaient par cœur, puis chantaient ou récitaient dans les châteaux et les places publiques ¹.

Ces poèmes étaient ou de longs récits épiques de vingt, trente, cinquante mille vers, appelés d'abord *Chansons de geste*, ou des contes plus légers de sujet et de taille, qu'on nommait généralement *Fabliaux*. Les Trouvères faisaient encore des compositions du genre lyrique analogues à nos odes et chansons ².

1. Voir l'*Histoire de la Littérature française*, page 61. (Nous citons toujours la pagination de la 7^e édition.)

2. *Ibid.*, pages 71 et suivantes.

CHANSON DE ROLAND.

La plus ancienne et la plus remarquable des *Chansons de geste* est la Chanson de Roland, composée au onzième siècle par le trouvère normand Thurolde ou Théroulde. Elle ne se compose que de 3996 vers, et elle a pour sujet la mort héroïque de Roland, neveu et vassal de Charlemagne, surpris par les montagnards Ibériens dans les gorges de Roncevaux¹. Nous nous bornerons à une courte citation, à cause de la vétusté du langage.

Lorsque les Sarrasins approchent (les ennemis des Francs sont tous des Sarrasins chez les poètes contemporains des croisades), le paladin Olivier supplie son compagnon Roland de sonner son fameux cor, pour avertir Charlemagne, qui déjà a franchi les monts.

« Campainz Rollant, sunez vostre olifan;
Si l'orrat Carles qui est as porz passant;
Je vous plevis, jà retournerunt Franc!
— Ne placet Deu, ço li respunt Rollant,
Que ço seit dit de nul hume vivant
Ne pur paien que jà sei-jo cornant!
Jà n'en aurunt reproece mi parent.
Quant jo serai en la bataille grant,
Et jo ferrai e mil cops e vii cenx,
De Durandal verrez l'acer sanglent!
Franceis sunt bon, si ferrunt vassalment!
Jà cil d'Espagne n'auerunt de mort guarant²! »

« Compagnon Roland, sonnez votre olifant; — Ainsi l'entendra Charles qui est aux ports passant; — Je vous (le) garantis, aussitôt retourneront Francs. — Ne plaise à Dieu, ce lui répond Roland, — Que cela soit dit par aucun homme vivant — Et surtout pour des païens que jamais j'aie été sonnante du cor! — Jamais n'en auront reproche mes parents. — Quand je serai dans la bataille grande — Et (que) je frapperai et mille coups et sept cents, — De Durandal (vous) verrez l'acier sanglant! — Les Français sont courageux, ainsi frapperont-ils bravement! — Jamais ceux d'Espagne n'auront de garant contre la mort. »

1. *Histoire de la Littérature française*, page 75.

2. *La chanson de Roland*, édition de M. Francisque Michel, 1837, page 42. — Édition de L. Génin, 1850, page 92.

Au moment où l'ennemi va les attaquer, voici la fière réponse que Roland fait à Olivier qui lui rappelait avec reproche son refus de sonner du cor :

« Quant Rollant veit que bataille serat,
 Plus se fait fiers que léun ni leupart,
 Franceis escriet, Oliver apelat :
 « Sire compains, amis, ne l'dire ja !
 Li emperere ki Franceis nous laissat,
 Itels xx milie en mist a une part,
 Son escientre, n'en i out un cuard !
 Par son seigneur deit hom susfrir granz mals,
 Et endurer e forz freiz e granz chalz ;
 S'en deit hom perdre del sanc e de la chair.
 Fier de ta lance, e jo de Durandal,
 Ma bone espee que li reis me dunat !
 Si jo i moere, dire poet ki l'avera :
 Iceste espee fut à noble vassal ! »

« Quand Roland voit qu'il y aura bataille, — Plus fier il se fait que lion et léopard, — Il crie aux Français, il s'adresse à Olivier : — « Seigneur compagnon, ami, ne parle pas ainsi ! — L'empereur, qui nous a laissé des Français, — Les a mis tels au nombre de vingt mille en un corps ; — A son escient, il n'y a pas entre eux un seul couard ! — Pour son seigneur doit-on souffrir grands maux — Et endurer grands froids et fortes chaleurs ; — Tout homme doit en perdre du sang et de la chair. — Frappe de ta lance, et moi de Durandal, — Ma bonne épée que le roi m'a donnée ! — Si je meurs, celui qui l'aura pourra dire : — Cette épée était celle d'un noble soldat ! »

Et lorsque, fatigués de carnage, les deux chrétiens succombent à la fin sous le nombre, le poète (car Thurolde mérite déjà ce nom) voit la nature entière partager son émotion et sa douleur. Le ciel se voile, la terre tremble, les vents grondent et gémissent :

C'est li granz doel por la mort de Rollant.

En France en est moult merveilleux tourment ; grands tourbillons de tonnerre et de vent ; pluies et grésil à demesure ; foudres qui tombent ; et la terre, en vérité, tremble de Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, de Besançon jusqu'au port de Wissant ! il n'est logis dont les

murs ne se crèvent! vers le Midi sont de grandes ténèbres, et n'y fait clair que quand le ciel se fend! nul ne le voit que moult ne s'épouvante; disent plusieurs: « C'est le défnement, c'est la fin du siècle présent! » Ils ne le savent, et se trompent: c'est le grand deuil pour la mort de Roland!

« Quel tableau! » s'écrie avec raison Geruzez en citant ce passage. « C'est, si l'on veut, l'enfance de l'art et de la langue, mais n'est-ce pas en même temps le point le plus élevé et la pleine maturité du sentiment héroïque? »

FABLIAUX.

Les Fabliaux étaient des récits assez courts, souvent gais et satiriques, quelquefois dévots. Ils sont ordinairement rimés en vers de huit syllabes, et possèdent un vrai mérite littéraire. On ignore presque toujours le nom du trouvère qui les composa. Une foule de contes répétés par toutes les littératures de l'Europe moderne se trouvent déjà parmi les naïfs fabliaux de nos Trouvères¹.

Nous allons en analyser un, pour donner une idée de ce genre de composition.

LE PAYSAN MÉDECIN.

Un paysan, qui avait épousé la fille d'un chevalier, la battait régulièrement tous les matins. La demoiselle, qui goûtait assez peu ce régime, s' imagine que son mari ne la traite si durement que parce qu'il ne sait point par expérience ce que c'est que d'être battu.

Fut onques mon mari batu?

Nennil, il ne sait que coups sont.

[monde]

S'il le séust (s'il le savait) par tout le mont (pour tout au
il ne m'en donast pas itant (autant).

Sur ces entrefaites surviennent deux envoyés du roi qui cherchent un médecin. La fille du prince est en danger de

1. *Histoire de la Littérature française*, page 127.

mort : une arête s'est engagée dans son gosier. La femme du paysan leur indique son mari, médecin fort habile, assure-t-elle, mais possédé d'un singulier travers : il n'exerce son talent que malgré lui ; il ne guérit que quand il est battu. On va donc chercher le vilain : il refuse d'aller à la cour : on le bat suivant la formule ; il se laisse conduire. Même procédé devant le roi, même résultat : le vilain avoue sous le bâton qu'il possède le talent de guérir. Ses contorsions font si bien rire la princesse malade que l'arête sort de son gosier et qu'elle est guérie en effet.

Après cette cure merveilleuse le paysan veut retourner à ses moutons, mais tous les malades de la cour et de la ville arrivent au palais pour profiter de sa présence. Sa clientèle grandit ; ses épaules s'en aperçoivent. Alors il invente un procédé pour se délivrer à la fois de tous ses patients. Il allume un grand feu dans la cuisine où il donne ses consultations, et déclare à ses clients rassemblés qu'il ne peut les guérir à moins que le plus malade d'entre eux, mis au feu et calciné, ne lui fournisse la poudre dont il a besoin. Tous s'échappent au plus vite, et se déclarent radicalement guéris, à la grande satisfaction du roi et de toute la cour.

On voit que ce conte a fourni à Molière l'idée du *Médecin malgré lui*.

TROUBADOURS.

Les Troubadours étaient les poètes de la France méridionale. Ils écrivaient dans la langue d'Oc, ou provençale. Tandis que les compositions des Trouvères étaient presque toujours des récits, celles des Troubadours furent ordinairement des chants lyriques. Leur idiome plus harmonieux, le caractère plus léger et moins patient de leur auditoire inspira aux Troubadours des chansons plus

poétiques et plus courtes, des effusions soudaines du sentiment ou de l'esprit¹.

Nous traduisons ici le magnifique chant de guerre composé par l'un d'entre eux, le belliqueux Bertran de Born comte de Hautefort, en Périgord, qui vécut au treizième siècle.

CHANT GUERRIER DE BÉRTRAN DE BORN.

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillages;
Et bien me plaît lorsque j'entends
Des oiseaux le gentil ramage.
Mais j'aime mieux quand sur le pré
Je vois l'étendard arboré,
Flottant comme un signal de guerre;
Quand j'entends par monts et par vaux
Courir chevaliers et chevaux,
Et sous leurs pas frémir la terre.

Et bien me plaît quand les coureurs
Font fuir au loin et gens et bêtes;
Bien me plaît quand nos batailleurs
Rugissent, ce sont là mes fêtes!
Quand je vois castels assiégés,
Soldats, sur les fossés rangés,
Ébranlant fortes palissades;
Et murs effondrés et croulants,
Créneaux, mâchicoulis roulants
A vos pieds, braves camarades!

Aussi me plaît le bon seigneur
Qui le premier marche à la guerre,
À cheval, armé, sans frayeur :
On prend cœur rien qu'à le voir faire.
Et quand il entre dans le champ,
Chacun rivalise en marchant,
Chacun l'accompagne où qu'il aille.
Car nul n'est réputé bien né
S'il n'a reçu, s'il n'a donné
Maint noble coup dans la bataille.

Je vois lance et glaive éclatés
Sur l'écu qui se fausse et tremble :

1. *Histoire de la Littérature française*, pages 133 et suivantes.

Aigrettes, casques emportés,
 Les vassaux férir tous ensemble,
 Les chevaux des morts, des blessés,
 Dans la plaine au hasard lancés.
 Allons! que de sang on s'enivre!
 Coupez-moi des têtes, des bras,
 Compagnons! point d'autre embarras.
 Vaincus, mieux vaut mourir que vivre!

Je vous le dis, manger, dormir,
 N'ont pas pour moi saveur si douce,
 Que quand il m'est donné d'ouïr :
 « Courons, amis, à la rescousse! »
 D'entendre parmi les halliers
 Hennir chevaux sans cavaliers,
 Et gens crier : « A l'aide! à l'aide! »
 De voir les petits et les grands
 Dans les fossés rouler mourants.
 A ce plaisir tout plaisir cède.

VILLEHARDOUIN.

Geoffroi de Villehardouin, né près de Bar-sur-Aube vers 1160, maréchal de Champagne sous Thibaut V, comte de Champagne et de Brie, prit une part glorieuse à la quatrième croisade (1199), et mourut en Thessalie vers 1213. On a de lui une *Histoire de la conquête de Constantinople*, ou *Chronique des Empereurs Baudoin et Henri de Constantinople*, qui va de 1198 à 1207.

Édition de Ducange, avec traduction en français moderne, glossaire et notes (1657), reproduite par M. Buchon dans le Panthéon littéraire, avec les variantes des manuscrits et des notes extraites des contemporains.

L'œuvre de Villehardouin forme en quelque sorte la transition de l'épopée à l'histoire. Grandeur du sujet, mœurs rudes et guerrières des personnages, caractère grave et religieux du narrateur, naïveté de l'exposition, tout semble faire de l'*Histoire de la conquête de Constan-*

tinople la suite des poèmes qui chantaient de Charlemagne et de Roland.

Les événements de la quatrième croisade sont merveilleux comme une fiction, héroïques comme une chanson de geste. L'imagination des trouvères n'avait rien rêvé de plus grand que cette conquête fortuite d'un empire par une poignée de pèlerins, à peine assez nombreux pour assiéger une des portes de sa capitale. Le grand mérite de l'historien, c'est qu'il s'identifie si bien avec son sujet, qu'il est impossible de l'en distinguer. La narration et l'événement font corps ensemble : en lisant l'une on voit l'autre. On suit tous les mouvements de l'armée, toutes les délibérations des chefs : on partage, par une vive sympathie, tous les dangers, toutes les inquiétudes, toutes les joies des pèlerins. Villehardouin fait mieux que raconter les faits, il en éprouve l'émotion et nous force à la partager. Vous n'apprenez pas seulement ce qu'il vous dit, vous le voyez avec ses yeux, vous le sentez avec son âme. Ce n'est pas qu'il embarrasse jamais son récit de ses réflexions personnelles ; il reproduit les faits nettement et sans commentaires. Son style est grave, concis. Il a une certaine roideur militaire qui tient au caractère de l'homme et à l'enfance de la langue. Les phrases sont courtes et nettes, les tournures vives et peu variées ; elles ont quelque chose de l'allure brusque et anguleuse du soldat. Le maréchal, comme ses confrères les autres chanteurs héroïques, emploie les formes de la narration orale : *Or oïez, or sachez ; pourrez savoir, seigneurs ; pourrez ouïr estrange prouesse*. Il leur emprunte même des phrases toutes faites et passées dans le domaine public des trouvères, des transitions telles qu'on les voit à chaque instant dans les *chansons de geste*. Il est l'historien, poète encore, d'un monde réel encore poétique.

SIÈGE DE CONSTANTINOPLE.

PREMIER ASSAUT.

Un joesdi maintin fu lor assauls atornez et les eschieles. Et li Vénisiens orent le lor appareillé par mer. Ensi fu devisiés li assaus, que

les trois batailles des sept garderoient l'ost par defors. Et les quatre iroient à l'assaut. Li marchis Bonifaces de Monferrat garda l'ost par devers les champs, et la bataille des Champenois et des Borgoignons, et Mahius de Mommorenci : et li cuens Baudoin de Flandres et de Hermaut alla assaillir et la soe gent, et Henri ses frères, et li cuens Loeys de Blois et de Chartein, et li cuens Hues de Sain Pol, et cil qui à els se tenoient, alerent à l'assaut et drecierent à une barbacane deux eschieles empré la mer. Et li murs fu mult garnis d'Anglois et de Danois, et li assaux forz et bons, et durs, et par vive force monterent les chevalier sor les eschieles et des serjanz, et conquistrent le mur sor als : et monterent sor le mur bien quinze, et se combatoient main à main às haches et às espées, et cels dedenz se reconforterent, si les metent fors mult laidement, si que il en retindrent deux. Et cil qui furent retenu de la nostre gent, si furent menez devant l'empereor Alexis, s'en fu mult liez. Ensi remest li assaux devers les François, et en y ot assez de bleciez, et de quassez, s'en furent mult irié li baron. Et li dux de Venise ne se fu mie obliez. Ainz ot ses nés, et ses uissiers et ses vaissiaux ordenéz d'un front. Et cil front duroit bien trois arbalestrées, et comence la rive à aprochier qui desus les murs, et estoit desoz les tors. Lors veissiez mangoniaus giter des nés et des uissiers, et quarriaus d'arbalestre traire, et ces ars traire mult delivrément, et cels dedenz defendre des murs et des tours mult durement; et les eschieles des nés aprochier si durement que en plusors leus s'entreferoient d'espées et de lances, et li huz ère si granz que il sembloit que terre et mer fundist. Et sachiez que les galies n'osoient terre prendre.

Or porroiz oïr estrange proesce, que li dux de Venise qui vialz hom ère et goïe ne veoît, fut oz armez el chief de la soe galie, et ot le gonfanon Sain Marc par devant lui, et escrient as suens que il le meissent à terre, ou se ce non, il feroit justice de lor cors. Et il si firent que la galie prend terre, et ils saillent fors, si portent le gonfanon Sain Marc par devant lui à la terre. Et quant li Venisien voient le gonfanon Sain Marc à la terre, et la galie lor seignor, qui ot terre prise devant als, si se tint chascuns a honni, et vont à la terre tuit. Et cil de uissiers saillent fors, et vont à la terre, qui ainz ainz, qui mielz mielz. Lors veissiez assault merveillox, et ce tesmoigne Joffrois de Villehardoun, li mareschaus de Champaigne, qui cesteovre tracta, de ce que plus de quarante li distrent por vérité, que il virent li gonfanon Sain Marc n une des tors, et mie ne sorent qui li porta. Or oiez estrange miracle; t cil dedenz s'enfuirent, si guerpissent les murs. Et cil entrent enz, qui ainz ainz, qui mielz mielz : si que il saisissent vingt-cinq des tors, et garnissent de lor gent. Et li dux prent un batel, si mande messages às barons de lost, et lor fait assavoir que il avoit vingt cinq tors et bien sachent de voir que il nel pooent reperdre.

Li baron sont si lié, que il nel pooient croire que ce soit voirs. Et li Venisien comencent à envoyer chevaus et parlefrois à l'ost en batiiaus, de cels que ils avoient gaaigniez dedenz la ville. Et quant

l'empereres Alexis vit que il furent ensi entré dedenz la ville, si comence ses genz à envoyer à si grant foison vers els. Et quant cil virent que il ne les porroient soffrir, mistrent le feu entre els et les Grex. Et li vens venoit devers nos genz. Et li feus si comence si grant à naistre, que li Grex ne pooient veoir nos genz. Ensi se retraistrent à lors tors que ils avoient laissies et conquises. (*De la Conqueste de Constantinople, ch. LXXXIX, XC, XCI.*)

Traduction.

Un jeudy matin toutes choses furent disposées pour donner l'assaut et les échelles dressées. Les Vénitiens s'apprêtèrent pareillement du costé de la mer : et fut arrêté que des sept batailles les trois demeureroient à la garde du camp par dehors pendant que les quatre autres iroient à l'assaut. Le marquis de Montferrat eut la charge de garder le camp du costé de la campagne, avec la bataille des Champenois, et des Bourguignons, et Mathieu de Montmorency ; et le comte Baudouin de Flandres avec ses gens, Henry son frère, le comte Louys de Blois, le comte de Saint Paul et leurs troupes allèrent à l'assaut, et dressèrent leurs échelles à un avant-mur, qui estoit fortement garny d'Anglois et de Danois, où ils donnèrent une rude attaque ; quelques chevaliers montans sur les échelles avec des hommes de pied gagnèrent le mur jusques au nombre de quinze, et y combattirent quelque temps main à main, à coup de hache et d'espées ; mais ceux de dedans reprenans vigueur les rechassèrent vigoureusement, et prirent deux prisonniers, qu'ils conduisirent sur le champ à l'empereur Alexis, lequel en témoignna beaucoup de joye. Ainsi cet assaut demeura sans effet, y ayant eu nombre de blessez et de navrez de la part des barons, ce qui leur causa un extrême déplaisir. D'autre costé le duc de Venise, et les Vénitiens ne s'endormoient point : car tous leurs vaisseaux rangez en très-belle ordonnance d'un front, qui contenoit plus de trois jets d'arc, commencèrent courageusement bord à bord à approcher la muraille et les tours qui estoient le long du rivage. Vous eussiez veu les mangoneaux et autres machines de guerre, affustées dessus le tillac des navires et des palandries jeter de grandes pierres contre la ville ; et les traits d'arbalètes et de flèches voler en grand nombre, tandis que ceux de dedans se défendoient généreusement : d'autre part les échelles qui estoient sur les vaisseaux approcher si près des murs, qu'en plusieurs lieux les soldats estoient aux prises, et combattoient à coups de lances et d'espées. Les crys estans si grands, qu'il sembloit que la terre et la mer deussent fondre. Mais les galères ne sçavoient où, n'y comment prendre terre.

A la vérité c'étoit une chose presque incroyable, de voir le grand courage et la prouesse du duc de Venise en cette occasion. Car quoy qu'il fust vieil et caduc, et ne vist goutte, il ne laissa néanmoins de se présenter tout armé sur la proue de sa galère, avec l'estendart de Saint

Marc devant soy, s'écriant à ses gens qu'ils le missent à bord, sinon qu'il en feroit justice et les puniroit. Ce qui les obligea de faire tant que la galère vint au bord; et soudain saillirent dehors portans devant luy la maistresse bannière de la seigneurie : que les autres n'eurent pas plutost apperçue, et comme la galère de leur Duc avoit pris terre la première, que se tenans perdus d'honneur et de réputation s'ils ne le suivoient, s'approchèrent du bord nonobstant tous périls et empêchemens, et saillirent hors des palandries à qui mieux mieux, et donnèrent un furieux assaut : durant lequel arriva un cas merveilleux, qui fut attesté à Geoffroy de Villehardouin mareschal de Champagne par plus de quarante, qui lui asseurèrent avoir apperçu le gonfalon de Saint Marc arboré au haut d'une tour, sans qu'on sceust qu'il y avoit porté : ce que veu par ceux de dedans, ils quittèrent la muraille, et les autres entrèrent en foule, et s'emparèrent de vingt-cinq tours, qu'ils garnirent de leurs soldats. En mesme temps le duc dépêcha un bateau aux barons de l'armée, pour leur faire entendre comme ils s'estoient rendus maistres de ces vingt-cinq tours, et qu'il n'estoit pas bien aisé de les en déloger.

Les barons furent tellement surpris de joye de cette nouvelle, qu'à peine la pouvoient-ils croire : mais les Vénitiens pour la leur confirmer, leur envoyèrent en des batteaux nombre de chevaux et de palefrois de ceux qu'ils avoient desja gagez dans la ville. Quand l'empereur Alexis les vit ainsi entrez dans Constantinople, et s'estre emparez des tours, il y envoya une bonne partie de ses troupes pour les en déloger. Lors les Vénitiens, voyans qu'ils ne les pourroient souffrir à la longue, mirent le feu aux prochains édifices d'entre eux et les Grecs, qui estoient au-dessous du vent, qui chassoit d'une telle impétuosité vers eux, qu'ils ne pouvoient plus rien voir au devant; et ainsi les Vénitiens retournèrent à leurs tours qu'ils avoient conquises, et puis abandonnées. (*Ducange.*)

PRISE DE CONSTANTINOPLE.

Ensi dura cil affaires trosque à lundy matin : et lors furent armé cil des nés et des uissiers, et cil des galies. Et cil de la ville les dotèrent plus que il ne firent à premiers. Si furent si esbaudi, que sor les murs et sous les tors ne paroient se genz non. Et lors commença li assaus fiers et merveilleux. Et chascuns vaissiaux assailloit endroit lui. Li huz de la noise fut si granz, que il sembla que terre fondist. Ensi dura li assaus longuement, tant que nostre sires lor fist lever un vent, que l'en appelle Boire. Et bota les nés et les vaissiaux sor la rive plus qu'ils n'estoient devant. Et deux nés qui estoient liées ensemble, dont l'une avoit non la Pelerine, et li autre li Paradis, aprochièrent à la tor l'une d'une part, et l'autre d'autre, si con Diex et li venz li mena, que l'eschiele de la Pelerine se joint à la tor, et maintenant uns Vénitiens et un Chevalier de France qui avoit nom André d'Arboise, entrèrent en

la tor, et autre gens commence à entrer après als, et cil de la tor se desconfissent et s'en vont.

Quand ce virent li chevalier qui estoient ès uissiers, si s'en issent à la terre, et dreçent eschiele à plain del mur, et montent contremont le mur par force. Et conquistrent bien quatre des tors; et il comencent assaillir des nés et des uissiers et des galies, qui ainz ainz, qui mielz mielz, et depeçent bien trois des portes et entrent enz, et commencent à monter. Et chevauchent droit à la herberge l'empereor Morchuflex¹. Et il avoit ses batailles rengies devant ses tentes. Et cum il virent venir les chevaliers à cheval, si se desconfissent. Et s'en va l'empereres fuiant par les rues à chastel de Boukelion². Lors veissiez griffons abatre, et chevaus gaignier, et palefroï, muls et mules et autres avoïrs. Là ot tant des mors et des navrez qu'il ne n'ère ne fins ne mesure. Grant partie des halz homes de Grece guenchirent à la porte de Blaquerne, et vespres ière jà bas, et furent cil de l'ost lassé de la bataille et de l'ocision, et si comencent à assembler en uns place granz qui estoit dedens Constantinople. Et pristrent conseil que il se hebergeroient près des murs et des tors qu'ils avoient conquises, que il ne cuidoient mie que il eussent la ville vaincue en un mois, les forz yglises, ne les forz palais et le peuple qui ère dedenz. (*Chapitres cxxvii et cxxviii.*)

Traduction.

Le lundy arrivé, les nostres qui estoient dans les navires, les palandries et les galères, prirent tous les armes, et se mirent en estat de faire une nouvelle attaque; ce que voyans ceux de la ville, ils commencèrent à les craindre plus que devant : mais d'ailleurs les nostres furent étonnez de voir les murailles et les tours remplies d'un si grand nombre de soldats, qu'il n'y paroïssoit que des hommes. Alors l'assaut commença rude et furieux, chaque vaisseau faisant son effort à l'endroit où il estoit, et les cris s'élevèrent si grands, qu'il sembloit que la terre dust abïsser. Cet assaut dura long temps, jusques à ce que nostre Seigneur leur fit lever une forte bize qui poussa les navires plus près de terre qu'elles n'étoient auparavant, en sorte que deux d'entre elles qui estoient liées ensemble, l'une appelée la Pélerine et l'autre le Paradis, furent portées si près d'une tour, l'une d'un costé, l'autre de l'autre, que, comme Dieu et le vent les conduisit là, l'eschelle de la Pélerine s'alla joindre contre la tour. Et à l'instant un Vénitien et un chevalier françois, appelé André d'Arboise, y entrèrent, suivis

1. Murtzuphle, officier du palais de l'empereur, s'était fait couronner à Sainte-Sophie, et avait fait étrangler Alexis, son prédécesseur.

2. Le palais de Bucoléon, au bord de la mer, à peu de distance l'ouest de Constantinople, était ainsi appelé parce que l'on y voyait une sculpture représentant le combat d'un bœuf contre un lion.

incontinent après de nombre d'autres, qui tournèrent en fuite ceux qui la gardoient, et les obligèrent à l'abandonner.

Les chevaliers qui estoient dans les palandries ayans veu que leurs compagnons avoient gagné la tour, sautèrent à l'instant sur le rivage, et ayans planté leurs eschelles au pied du mur, montèrent contremont à vive force, et conquièrent encore quatre autres tours. Les autres animez de leur exemple commencèrent de leurs navires, palandries et galères, à redoubler l'attaque à qui mieux mieux, enfoncèrent trois des portes de la ville, entrèrent dedans, et ayant tiré leurs chevaux hors des palandries, montèrent dessus et allèrent à toute bride au lieu où l'empereur Murtzuphle estoit campé. Il avoit rangé ses gens en bataille devant ses tentes et pavillons; lesquels comme ils virent les chevaliers montés sur leurs chevaux de combat venir droit à eux, se mirent en fuite, et l'Empereur mesme s'en alla courant dans les rues au chasteau ou palais de Bucoléon. Lors vous eussiez veu abattre Grecs de tous costez, les nostres gagner chevaux, palefrois, mulets, et autre butin; et tant de morts et de blessez qu'ils ne se pouvoient nombrer. La plus part des principaux seigneurs grecs se retirèrent vers la porte de Blaquerne. Comme le soir approchoit desja, et que nos gens estoient las et fatiguez du combat et du carnage, ils sonnèrent la retraite, se rallians en une grande place, qui estoit dans l'enceinte de Constantinople, puis avisèrent de se loger cette nuit près des murailles et des tours qu'ils avoient gagnées, n'estimans point que d'un mois entier ils pussent conquérir le reste de la ville, tant il y avoit d'églises fortes et de palais, et autres lieux où l'on pouvoit se défendre, outre le grand nombre de peuple qu'il y avoit dans la ville. (*Ducange.*)

JOINVILLE.

Jean, sire de Joinville ¹, né vers l'an 1223, mourut vers 1317. Il fut sénéchal de Champagne, et attaché en cette qualité à la personne du comte Thibaut; puis il devint le serviteur et l'ami de saint Louis, qu'il accompagna dans sa première croisade, et dont il a écrit la vie.

1. Joinville est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département de la Haute-Marne. On voit encore, sur la colline qui domine la ville, les ruines de ce *bel castel de Joinville*, que le sénéchal *avait si fon au cœur*.

Voir, pour l'appréciation des *Mémoires du sire de Joinville*, l'*Histoire de la Littérature française*, page 199.

JOINVILLE.

Édition de Ducange, in-folio, 1668. Édition plus complète de Mellot, 1761; reproduite dans la Collection des mémoires sur l'histoire de France par Petitot, et dans la Collection des Chroniques nationales françaises de Buchon; réimprimée dans le Panthéon littéraire.

Quand on passe de Villehardouin à Joinville, on s'aperçoit qu'on a franchi près d'un siècle. Le moyen âge a déposé sa roideur et son austérité. Plus libre et plus épanoui dans son style, Joinville l'est également davantage dans sa pensée. Il réfléchit, il commente, il compare, il moralise. Souvent même, il ne recule pas devant une digression, quand elle lui paraît opportune; il introduit dans son récit ce que nous appellerions un peu ambitieusement des recherches. Il examine l'état de l'Orient à l'époque de la croisade d'Égypte, les princes qui y régnaient; il nous entretient de l'origine des Assassins, de l'origine des Tartares; il nous parle des sources du Nil et des phénomènes de l'inondation. Ce qu'il n'a pu voir de ses yeux, il le recueille volontiers de la bouche de ses compagnons d'armes; il va ramassant avec curiosité sur sa route les récits, les anecdotes, les merveilles des voyageurs : en cela la manière de Joinville s'achemine déjà vers celle de Froissart.

Mais ce qui n'appartient qu'à lui et ce qui fait de son livre une œuvre inimitable, c'est le caractère aimable de l'auteur qui s'y révèle à chaque instant, c'est un mélange gracieux d'enjouement et de sensibilité, assaisonné par un grain de la fine naïveté champenoise.

Saint Louis est l'âme de cette composition, comme de cette époque historique : il forme l'unité de cette œuvre comme celle de la France. L'ouvrage de Joinville reproduit dans sa marche, dans son intérêt, l'image de ce qui se passait alors dans la nation. Tout se groupe autour d'un seul homme, les détails se subordonnent et s'organisent relativement à un centre. Villehardouin avait merveilleusement peint l'indépendance féodale; Joinville, même par la forme biographique qu'il a choisie, exprime déjà l'importance croissante de la royauté.

ENTRETIEN DE SAINT LOUIS ET DE JOINVILLE.

Il m'apela une foiz et me dist : « Je n'ose parler à vous pour le sou-til sens dont vous estes, de chose qui touche à Dieu ; et pour ce ai-je apelé ces frères qui ci sont, que je vous veil faire une demande. » La demande fu tele : « Seneschal, fist-il, quel chose est Dieu ? » et je li diz : « Sire, ce est si bonne chose que meilleur ne peut estre. — Vraiment, fist il, c'est bien respondu ; que ceste response que vous avez faite, est escripte en cest livre que je tieng en ma main. Or, vous demande je, fist il, lequel vous ameriez miex, ou que vous fussiés mesiaus¹ ou que vous eussiés fait un pechié mortel ? » Et je qui onque ne li menti, li respondi que je en ameraie miex avoir fait trente, que estre mesiaus. Et quant les freres s'en furent partis, il m'apela tout seul et me fist seoir à ses piez, et me dit : « Comment me deistes vous hier ce ? » Et je li diz que encore li disoie je, et il me dit : « Vous deistes comme hastis musarz² ; car nulle si laide mezelerie³ n'est comme d'estre en pechié mortel, pour ce que l'âme qui est en pechié mortel est semblable au dyable ; parquoy nulle si laide mezelerie ne peut estre. Et bien est voir⁴ que quant l'omme meurt, il est gueri de la mezelerie du cors ; mais quant l'omme qui a fait le pechié mortel meurt, il ne sceit pas, ne n'est certains que il ait eu tele repentance que Dieu li ait pardonné ; parquoy grant pouoir doit avoir que celle mezelerie li dure tant comme Diez yert en paradis. Ci vous pri, fist il, tant comme je puis, que vous metés votre cuer à ce pour l'amour de Dieu et de moi, que vous amissiez miex que tout meschief⁵ avenit au cors, de mezelerie et de toute maladie, que ce que le pechié venist à l'âme de vous. » (*Histoire de saint Louis*, 16.)

DÉPART DES CROISÉS.

(Août 1248.)

Au mois d'acût entrames en nos nez⁶ à la Roche de Marseille ; à celle journée que nous entrames en nos nez, fist l'en ouvrir la porte de la nef, et mist l'en tous nos chevaus ens, que nous devons mener outremer ; et puis reclost l'en la porte et la boucha l'en bien, aussi comme l'en naye un tonnel⁷, pource que quant la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue. Quant les chevaus furent ens, notre mestre notonnier escria à ses notonniers qui estoient au bec de la nef et leur dit : « Est arée⁸ votre besoigne ? — Sire, vieingnent avant les clers et les

1. Lépreux. — 2. Vous parlâtes en étourdi et en fou. — 3. Lèpre.

4. Vrai. — 5. Dommage, malheur. — 6. Nefs, vaisseaux.

7. Comme on bouche la bonde d'un tonneau qu'on met à l'eau. (*Ducange*.) — 8. Prête.

proveres¹. » Maintenant que ils furent venus, il leur escria : « Chantez de par Dieu ; » et ils s'escrièrent tous à une voix : *Veni Creator spiritus*. Et il escria à ses notonniers : « Faites voile de par Dieu ; » et il si firent. Et en brief tens le vent se feri ou voile et nous ot tolu la veue de la terre, que nous ne veismes que le ciel et yeau ; et chascun jour nous esloigna le vent des païs où nous avions esté nez. Et ces choses vous monstré je que celi est bien fol hardi, qui se ose mettre en tel péril, à tout² autrui chatel ou en pechié mortel ; car l'en se dort le soir là où en ne scet se l'on se trouvera ou fons de la mer. (*Hist. de saint Louis*, 70).

BATAILLE DE MANSOURAH.

(Le mardi gras, 8 février 1250.)

LES FRANÇAIS PASSENT LE FLEUVE A GUÉ. MORT DU COMTE D'ARTOIS.

Aussi comme l'aube du jour aparait nous nous atirames³ de touz poins ; et quant nous feusmes atirés, nous en alames au flum⁴, et furent nos chevaus à nou⁵. Quant nous feusmes alés jusques en mi le flum, si trouvames terre, là où nos chevaus pristrent pié ; et sur la rive du flum trouvames bien trois cens Sarrazins touz montés sur leur chevaus. Lorr diz-je à ma gent : « Seigneurs, ne regardez qu'à main senestre ; pour ce que chascun y tire, les rives sont moillées, et les chevaus leur chéent⁶ sur les cors et les noient. » Et il estoit bien voir⁷ que il y en ot de noiés au passer, et entre les autres fut noié monseigneur Jehan d'Orliens, qui portoit banière à la voivre⁸. Nous acordames en tel manière que nous tournames en contremont l'yeau et trouvames la voie essuyée, et passames en tel manière, la merci Dieu⁹, que oncques nul de nous n'y chei ; et maintenant que nous feusmes passez, les Turs s'enfouirent.

L'on avoit ordenné que le Temple¹⁰ feroit l'avant-garde, et le conte d'Artois auroit la seconde bataille¹¹ apres le Temple. Or avint ainsi que sitost comme le conte d'Artois ot passé le flum, il et toute sa gent ferirent¹² aus Turs qui s'enfuioient devant eulz. Le Temple li manda que il leur fesoit grant vileinnie¹³, quant il devoit aler après eulz et il aloit devant ; et li prioient qui il les lessast aler devant, aussi comme il avoit été acordé¹⁴ par le Roy. Or avint ainsi que le conte d'Artois ne leur osa respondre, pour¹⁵ monseigneur Fourcaut du Merle qui le tenoit par le frain ; et ce Fourcaut du Merle qui moult estoit bon chevalier, n'oiot chose que les Templiers deissent au conte,

1. Les prêtres. — 2. Avec le bien d'autrui.

3. Préparâmes. — 4. Fleuve. — 5. A la nage. — 6. Tombent.

7. Vrai. — 8. Voivre ou Guivre, terme de blason. couleuvre.

9. Grâce à Dieu. — 10. Les templiers. — 11. Corps d'armée.

12. Frappèrent, chargèrent. — 13. Affront. — 14. Rêglé. — 15. Acause de.

pour ce qu'il estoit seurs ¹, et escrioit : « Or à eulz, or à eulz. » Quant les Templiers virent ce, ils se penserent que ils seroient honniz ² se ils lessioient le conte d'Artois aler devant eulz; si ferirent des esperons qui plus plus et qui miex miex, et chasserent les Turs qui s'enfuioient devant eulz tout parmi la ville de la Massoure jusques aus chans par devers Babiloine. Quant ils cuidèrent ³ retourner arières, les Turs leur lancerent trefs et merriers ⁴ parmi les rues qui estoient estroites. Là fu mort le conte d'Artois, le sire de Couci que l'en apeloit Raoul, et tant des autres chevaliers que il furent esmé ⁵ à trois cens. Le Temple, ainsi comme l'en me dit, y perdit quatre-vingt homes armés et touz à cheval.....

JOINVILLE BLOQUÉ PAR LES SARRASINS ET BLESSÉ VIENT D'ÊTRE DÉLIVRÉ
PAR LE COMTE D'ANJOU; LE ROI ARRIVE SUR CE POINT DU CHAMP DE
BATAILLE.

... Là où je estoie à pié et mes chevaliers, aussi blecié comme il est devant dit, vint le Roy à toute sa bataille à grand noyse ⁶ et à grant bruit de trompes et nacaires ⁷, et se aresta sur un chemin levé : mès ⁸ oncques si bel armé ⁹ ne vi, car il paroît desur toute sa gent dès les espaules en amon, un heaume doré en son chief, une espée d'Alemaingne en sa main. Quant il fu là aresté, ses bons chevaliers que il avoit en sa bataille, que je vous ai avant nommez, se lancerent entre les Turs, et plusieurs des vaillans chevaliers qui estoient en la bataille le Roy ¹⁰. Et sachiés que ce fu un très biau fait d'armes; car nuls n'i traioit ¹¹ ne d'arc ne d'arbalestre, ainçois ¹² estoit le fe-reis ¹³ de maces et d'espées des Turs et de nostre gent, qui tous estoient mellez. Un mien escuier qui s'en estoit fui à tout ma baniere et estoit revenu à moy, me bailla un mien roncín ¹⁴ sur quoy je monté, et me traís vers le Roy tout coste à coste.....

LE ROI S'EST PORTÉ VERS MANSOURAH, POUR SECOURIR LE COMTE D'ARTOIS,
SON FRÈRE; LES TURCS LE REPOUSSENT VERS LE FLEUVE.

... Tandis que nous revenions aval par dessus le flum, entre le ru ¹⁵ et le flum, nous veimes que le Roy estoit venu sur le flum, et que les Turs en amenoient les autres batailles le Roy, ferant et batant de maces et d'espées, et firent flatir ¹⁶ toutes les autres batailles avec les batailles e Roy sur le flum. Là fut la desconfiture si grant, que pluseurs de nos gens recuiderent passer à nou par devers le duc de Bourgoingne, ce que il ne porent faire; car les chevaus estoient lassez et le jour estoit eschaufé; si que nous voiens, en dementieres que ¹⁷ nous venions

1. Sourd. — 2. Déshonorés. — 3. Pensèrent.

4. Des traits et des pièces de bois. — 5. Estimés. — 6. Cris.

7. Timbales. — 8. Plus. — 9. Homme d'armes. — 10. Du Roi.

11. Tirait. — 12. Mais. — 13. Choc. — 14. Roussin, cheval.

15. Ruisseau. — 16. Reculer. — 17. Pendant que.

aval, que le fleuve estoit couvert de lances et de escus, et de che-
vaus et de gens qui se noioient et périssent. Nous venismes à un
poncel qui estoit parmi le ru, et je dis au connestable ¹ que nous de-
mourissons pour garder ce poncel, « car si nous le lesson, ils ferront²
sus le Roy par deçà; et se nostre gent sont assaillis de deux pars, il
pourront bien perdre; » et nous le feismes ainsinc....

JOINVILLE, LE COMTE DE SOISSONS ET PIERRE DE NEUVILLE DÉFENDENT
LE PONT ET CONTIENNENT LES SARRASINS PENDANT QUE LE CONNÉ-
TABLE VA CHERCHER DU SECOURS. LE CONNÉTABLE RAMÈNE AVEC LUI
DU RENFORT. JOINVILLE REJOINT LE ROI. DÉFAITE DES SARRASINS.

... Le soir, au solleil couchant, nous amena le connestable les
arbalétriers le Roy à pié, et s'arrangerent devant nous; et quant les
Sarrazins nous virent mettre pié en estrier des arbalétriers ³, il s'en-
fuirent; et lors me dit le connestable : « Seneschal, c'est biens fait,
« or vous en alez vers le Roy, si ne le lessiez huimez ⁴ jusques à tant
« que il iert ⁵ descendu en son paveillon. » Si tost comme je ving au
Roy, monseigneur Jehan de Walery vint à li et li dit : « Sire, monsei-
« gneur de Chasteillon vous prie que vous li donnez l'arriere garde; »
et le Roy si fist moult volentiers, et puis si se mist au chemin. En de-
mentieres que nous en venions, je li fis oster son hyaume et li baillé
mon chapel de fer pour avoir le vent ⁶. Et lors vint frere Henry de
Rome à li, qui avoit passé la rivière, et li besa la main toute armée,
et il li demanda se il savoit nulles nouvelles du conte d'Artois son frere,
et il li dit que il en savoit bien nouvelles, car estoit certain que son
frere le conte d'Artois estoit en paradis : « Hé, sire, vous en ayés bon
« reconfort ⁷, car si grant honneur n'avint oncques au Roy de France
« comme il vous est avenu, car pour combattre à vos ennemis avez
« passé une rivière à nou, et les avez desconfiz et chaciez du champ,
« et gaingnés leur engins et leurs heberges ⁸, là où vous gerrés ⁹
« encore ennuit ¹⁰. » Et le Roy respondi que Dieu en feust aouré ¹¹ de
ce que il li donnoit et lors li cheoient les lermes des yex moult
grosses.

Quant nous venimes à la heberge, nous trouvames que les Sarra-
zins à pié tenoient une tente que il avoient estendue, d'une part, et
nostre menue gent d'autre. Nous leur courusmes sus le mestre du
Temple et moy et ils s'enfuirent, et la tente demoura à nostre gent.

En celle bataille ot moult de gens de grand bobant ¹², qui s'en vin-
drent moult honteusement fuiant parmi le poncel dont je vous ai avant

1. Le connétable Imbert de Beaujeu. — 2. Frapperont.

3. Mettre pied à terre en l'ombre des arbalétriers. (*Ducange*).

4. Aujourd'hui. — 5. Sera. — 6. Respirer. — 7. Consolation.

8. Logements. — 9. Coucherez. — 10. Cette nuit. — 11. Adoré.

12. De grand air.

parlé, et s'enfuirent effréement; ne oncques n'en peumes nul arester delez nous, dont je en nommeroie bien, desquiez je ne foufferrai ¹, car mort sont. (*Histoire de saint Louis*, 120 et suiv.)

MALADIE ET MORT DE SAINT LOUIS.

Après ce que il fu arrivé à Thunes, devant Carthage, une maladie le prist du flux du ventre, dont il acoucha au lit, et senti bien que il devoit par tens ² trespasser de cest siecle ³ à l'autre. Lors apela monseigneur Phelippe son filz, et li commanda à garder aussi comme par testament touz les enseignemens que il li lessa, lesquielx enseignemens le Roy escript de sa sainte main, si comme l'en dit.

Quant le bon Roy ot enseignié son filz monseigneur Phelippe, l'enfermeté ⁴ que il avoit commença à croistre forment, et demanda les sacremens de Sainte Esglise, et les ot en saine pensee, et en droit entendement, ainsi comme il apparut; car quant l'en l'enhuilioit et en disoit les sept pseumes, il disoit les vers ⁵ d'une part. Et oy conter monseigneur le conte d'Alençon son filz, que quant il aprochoit de la mort, il appela les Sains pour li aidier et secourre, et meismement ⁶ monseigneur saint Jaque, en disant s'oroison qui commence : *Esto Domine*, c'est-à-dire Dieu soit saintefeur ⁷ et garde de nostre peuple. Monseigneur saint Denis de France appela lors en s'aide, en disant s'oroison, qui vaut autant à dire : « Sire Dieu, donne nous que nous « puissions despire ⁸ l'aspreté de ce monde, si que nous ne doutiens ⁹ « nulle adversité. » Et oy dire lors à monseigneur d'Alençon, que son père reclamoit sainte Genevieve. Après se fist le saint Roy coucher en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre Créateur son esperit, en celle hore meismes que le Filz Dieu morut en la croiz.

Precieuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialement garda son royaume, et qui tant de beles aumosnes y fist, et qui tant de biaux establissemens y mist. Et ainsi comme l'escrivain qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina ledit Roy son royaume de belles abbaïes que il y fist, des Mansions-Dieu ¹⁰, des Preescheurs, des Cordeliers, et des autres religions qui sont ci-devant nommées.

Lendemain de feste saint Berthelemi l'apostre, trespassa de cest siecle bon Roy Loys, en l'an de l'incarnacion Nostre-Seigneur l'an de grace mil cc et lxx, et furent ses os gardés en un escrin et enfouis à Saint-Denis en France, là où il avoit esleue sa sepulture, ouquel lieu il fu enterré, là où Dieu a fait maint biau miracle pour li par ses desertes ¹¹. (*Histoire de saint Louis*, 386 et suiv.)

1. Je ne dirai rien. — 2. A ce moment. — 3. De cette vie.

4. La maladie. — 5. Les versets. — 6. Particulièrement.

7. Sanctificateur. — 8. Mépriser. — 9. Craignons.

10. Maisons de Dieu (hôtels-Dieu). — 11. Mérites.

FROISSART.

Jean Froissart, né à Valenciennes en 1333, fils d'un peintre d'armoiries, fut secrétaire de la reine Philippe de Hainaut, femme d'Édouard III, clerc de Vincelas duc de Brabant, et de Gaston Phœbus comte de Foix, curé de Lessine, chanoine et trésorier de la collégiale de Chimay. Il passa sa vie dans les cours et dans les voyages, composant sur les grands chemins la *Chronique* qui a illustré son nom. Elle se divise en quatre livres et s'étend de 1322 à 1400.

On la trouve dans la Collection des Chroniques nationales de Buchon, où elle forme 15 volumes in-8°, 1824. Elle a été réimprimée dans le Panthéon littéraire, 3 vol. grand in-8°, 1836.

Froissart a aussi composé des poésies : le Dit du Florin, le Débat du cheval et du lévrier, le Joli buisson de jeunesse, le Roman de Méliador ; elles ont été publiées par Buchon 1 vol. in-8° 1829¹.

La *Chronique* de messire Jehan Froissart est un vaste tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de couleurs, splendide de costumes : batailles, fêtes, tournois, sièges de villes, prises de châteaux, grandes chevauchées, escarmouches hardies, nobles faits et manèges d'armes, entrées des princes, assemblées solennelles, bals et habillements de cour, toute la vie militaire et féodale du quatorzième siècle s'y presse, s'y accumule dans une magnifique profusion.

Né actif, remuant, avide de plaisir, Froissart a besoin d'agitation et de spectacle ; l'histoire lui plaît à ce titre : c'est un moyen d'exister davantage en multipliant ses impressions. Toute sa vie, comme sa chronique, n'est qu'une longue chevauchée. Il improvise ses récits en courant, il saisit les événements à mesure qu'ils se font, et semble ne s'arrêter

1. Voyez, pour l'appréciation de ces ouvrages, l'*Histoire de la Littérature française*, page 203.

d'écrire qu'afin de leur donner le temps de naître. Il ne faut pas lui demander la critique sévère, l'examen consciencieux des témoignages ; il les accueille à mesure qu'ils se présentent, il les enregistre avec une avide curiosité. Impartial, quoi qu'on en ait dit, il reproduit fidèlement les récits de ses hôtes ; il n'y met du sien que la chaleur et la vie. Influencé à son insu par ceux qui l'environnaient, il a pu transmettre des inexactitudes, mais non les créer ; c'est un miroir fidèle qui reproduit quelquefois des personnages déguisés.

Son style présente les caractères de l'improvisation : ne lui demandez pas cette précision sévère, ces expressions en relief qui simplifient l'histoire et l'agrandissent. Froissart est diffus, prodigue de mots et de détails. Les objets se présentent en foule et tous à la fois sous sa plume ; il les accueille avec complaisance, les place tous au premier plan, et détruit ainsi la perspective : il ne sait ni résumer ni abstraire. Par compensation, jamais peut-être narrateur n'eut une imagination plus heureuse et plus vive : il voit tout en images, il donne à tout une forme dramatique. Cette qualité est le revers brillant du défaut que nous lui reprochions tout à l'heure. Froissart peint toute chose, par impuissance de rien généraliser : il décrit la circonférence de l'histoire parce qu'il ne peut pénétrer jusqu'au cœur. Sa prolixité n'est aussi que l'excès et en quelque sorte l'ivresse d'une qualité. La prose française, débarrassée enfin de ses entraves, heureuse de pouvoir tout exprimer, s'amuse à tout dire, comme pour avoir le plaisir de s'entendre. On croit ouïr le naïf et charmant verbiage d'une fraîche voix d'enfant.

COMMENT LA VILLE DE CALAIS FUT RENDUE AU ROI D'ANGLETERRE. (1347.)

Après le departement du Roy de France et de son ost¹, du mont de Sangates, ceux de Calais veirent bien que leur secours estoit failli : dont ils estoyent en si grand douleur et destresse, que le plus fort ne se pouvoit à peine soutenir. Lors ils prièrent tant Monseigneur Jehan de Vienne, leur capitaine, qu'il monta aux creneaux des murs de la ville, et fit signe à ceux de dehors, qu'il vouloit parler à eux. Quand

1. Armée.

le Roy d'Angleterre ouit ces nouvelles, il y envoya Monseigneur Gautier de Manny, et messire Basset. Quand ils furent là Monseigneur Jehan de Vienne leur dit : « Chers Seigneurs, vous estes moult vaillans chevaliers en fait-d'armes : et savez que le Roy de France (que nous tenons à Seigneur) nous a ceans envoyés : et commanda que nous gardissions ceste ville et chastel, si que blasme n'en eussions et lui nul dommage. Nous en avons fait nostre pouvoir. Or est nostre secours failli, et nous si estrains, que nous n'avons de quoy vivre ; si nous conviendra tous mourir, ou enrager de famine, si le gentil Roy, vostre Seigneur, n'a merci de nous. Laquelle chose luy veuillez prier en pitié : et qu'il nous veuille laisser aller, tout ainsi que nous sommes : et veuille prendre la ville et le chastel, et tout l'avoir, qui est dedans ; si en trouvera assez. » A ce respondit Messire Gautier de Manny, et dit : « Jehan, nous savons partie de l'intention Monseigneur le Roy ; car il nous l'a dit. Sachez que ce n'est mie son entente, que vous en puissiez aller ainsi : ains est son intention que vous mettez tous à sa pure volonté, ou pour rançonner ceux qu'il luy plaira, ou pour faire mourir. Car ceux de Calais lui ont tant fait de contrariétés et de dépits, que le sien ont fait despendre ¹, et si grand foison de ses gens mourir, que c'est un nombre. » Monseigneur Jehan de Vienne dit : « Ce seroit trop dure chose pour nous. Nous sommes ceans un petit ² de chevaliers et escuyers, qui loyaument avons servi le Roy de France, nostre Souverain Sire (si comme vous feriez le vostre en pareil ou semblable cas), et avons enduré maint mal et mésaise. Mais ainçois souffririons encores tant de peine, qu'oncques gens-d'armes ne souffrirent la pareille, que nous consentissions que le plus petit garçon de la ville eust autre mal que le plus grand de nous. Mais nous vous prions que, par vostre humilité, veuillez aller devers le Roy d'Angleterre, et luy prier qu'il ait pitié de nous ; si luy ferez courtoisie. Car nous esperons en luy tant de gentillesse ³, qu'à la grâce de Dieu son propos ⁴ se changera. » Monseigneur Gautier et Monseigneur Basset retournerent devers le Roy, et luy recorderent ⁵ ce que dit est. Et le Roy dit qu'il n'avoit volonté de faire autrement, fors qu'ils se rendissent simplement à son vouloir. Messire Gautier dit : « Monseigneur, vous pourrez bien avoir tort, car vous nous donnez très mauvais exemple. Si vous nous envoyiez en aucune de vos forteresses, nous n'irions mie si volontiers, si vous faisiez ces gens mettre à mort ; car ainsi feroit-on de nous par semblable cas. » Ces paroles aiderent à soustenir plusieurs Barons, qui là estoient. Si dit le Roy d'Angleterre : « Seigneurs, je ne veuil mie estre tout seul contre vous tous. Sire Gautier, vous direz au Capitaine de Calais, que la plus grand grâce, qu'il pourra trouver en moy, c'est qu'ils se partent de la ville six des plus notables Bourgeois, les chefs ⁶ tous nuds, et tous déchaussés, les hars ⁷ au col, et les clefs de la ville et du chastel en leurs

1. Dépenser. — 2. Un petit nombre. — 3. Noblesse, grandeur d'âme.

4. Résolution. — 5. Rapportèrent. — 6. Têtes. — 7. Cordes.

maines : et de ceux je feray à ma volonté, et le remanant¹ je prendray à merci. » A tant revint Monseigneur Gautier à Monseigneur Jehan, qui l'attendoit sur les murs; si luy dit ce qu'il avoit peu faire au Roy. « Je vous prie (dit Monseigneur Jehan) qu'il vous plaise cy demourer, tant que j'aye tout cestuy affaire remonstré à la Communauté de la ville, car ils m'ont cy envoyé, et à eux tient (ce m'est advis) d'en répondre. » Lors Messire Jehan vint au marché, et fit sonner la cloche. Si s'assemblerent tantost en la halle, hommes et femmes de la ville. Si leur fit Messire Jehan rapport des parolles cy devant récitées, et leur dit bien qu'autrement ne pouvoit estre, et sur ce eussent advis et brève response. Lors commencerent à plorer toutes manieres de gens, et à demener tel dueil, qu'il n'est si dur cœur (qui les veist) qu'il n'en eust pitié, et mesmement Messire Jehan en larmoyoit tendrement. Apres se leva le plus riche Bourgeois de la ville (qu'on appelloit Messire Eustace de Saint-Pierre), lequel dit devant tous : « Seigneurs, grans et petis, grand mechef seroit de laisser mourir un tel peuple (que cy est) par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen, et seroit grand aumosne et grace envers Nostre-Seigneur, qui de tel mechef les pourroit garder. J'ay endroit moy² si grand' esperance d'avoir pardon envers Nostre-Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil estre le premier. » Quand Sire Eustace eut ce dit, chacun l'alla adorer de pitié, et plusieurs se gettoient à ses pieds, en pleurs et en parfonds souspirs.

Secondement un autre très honneste Bourgeois, et de grand affaire³, se leva, et dit qu'il feroit compaignie à son compère, Sire Eustace. Si appelloit-on cestuy Sire Jehan d'Aire. Après se leva Jacques de Wisant (qui estoit moult riche de meubles et d'héritages) et dit qu'il tiendrait compaignie à ses deux cousins. Ainsi fit Pierre Wisant son frère, et puis le cinquième et le sixième; lesquels s'atournerent ainsi que le Roy avoit dit. Et adonc Monseigneur Jehan monta sur une petite hacquenee (car à grand malaise pouvoit-il aller à pié) et les mena devers la porte. Lors fut grand dueil des hommes, des femmes, et des enfans, de larmes et souspirs. Et ainsi vindrent jusques à la porte, que Messire Jehan fit ouvrir, et se fit enclorre dehors, avecques les six Bourgeois, entre les portes et les barrieres. Si dit à Monseigneur Gautier de Manny (qui l'attendoit là) : « Je vous délivre (comme capitaine de Calais) par le consentement du povre peuple de ceste ville, ces six Bourgeois, et je vous jure que ce sont et estoyent aujourd'huy, les plus honorables et notables de corps, de chevance⁴, et de Bourgeoisie, de la ville de Calais. Si vous prie, Gentil Sire, que vous veuillez prier le Roy pour eux, qu'ils ne meurent pas. — Je ne say (dit Messire Gautier) que Monseigneur le Roy en voudra faire, mais j'en feray mon pouvoir. » Lors fut la barriere ouverte; si allerent ces six Bourgeois devers le palais du Roy, et Messire Jehan rentra en la ville. Quand Messire Gautier

1. Le reste. — 2. Pour moi. — 3. Très-riche. — 4. Fortune

eust présenté ces six Bourgeois au Roy, ils s'agenouillèrent, et dirent à jointes mains : « Gentil Sire Roy, veez nous ici six, qui avons esté Bourgeois de Calais, et grans marchans; si vous apportons les clefs de la ville et du chastel, et nous mettons en vostre pure voulonté, pour sauver le remanant du peuple de Calais, qui a souffert moult de griefs. Si veuillez avoir pitié et mercy de nous, par vostre haute noblesse. »

Lors plorerent, de pitié, les Comtes, Barons, Chevaliers, et autres, qui illec¹ estoient assemblés à grand nombre. Le Roy regarda sur eux tres depitement². Car moult hayoit³ le peuple de Calais, pour les grands contrariétés et dommages que le temps passé sur mer luy avoit faits. Si commanda qu'on leur trenchast les testes. Tous prioient au Roy, si acertes⁴ qu'ils pouvoient, qu'il en vusist avoir mercy, mais il n'y vouloit entendre. Lors Messire Gautier de Manny dit : « Haa, Gentil Sire, vueillez refrener vostre courage⁵; vous avez la renommee de souveraine noblesse. Or ne veuillez faire chose, parquoy elle soit amandrie, ne qu'on puisse parler sur vous en nulle vilennie. Toutes gens diroyent que ce seroit cruauté, si vous faisiez mourir si honnestes Bourgeois, qui de leur voulonté se sont mis en vostre mercy, pour les autres sauver. » A donc guigna le Roy, et dit : « Soit fait venir le coupe-teste. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il convient ceux-ci mourir aussi. » A donc la Royne d'Angleterre (qui estoit moult enceinte) se mit à genoux en plorant, et dit : « Haa, Gentil Sire, depuis que je rappassay la mer, en grand peril, je ne vous ay riens requis. Or vous prie humblement en don, que pour le fils Sainte-Marie, et pour l'amour de moy, vous veuillez avoir de ces six hommes mercy. » Le Roy la regarda, et se teut une piece⁶, puis dit : « Haa, Dame, j'aimasse mieux que vous fussiez autre part que cy; vous me priez si acertes, que je ne vous puis éconduire; si les vous donne à vostre plaisir. » Lors la Royne emmena ces six Bourgeois en sa chambre; si leur fit oster les chevestres⁷ d'entour le col, et les fit revestir, et disner tout à leur aise. Puis donna à chacun six Nobles, et les fit conduire hors de l'ost⁸, à sauveté.

(Hist. et chronique de Messire Jehan Froissart, chap. cccxx et cccxxi.)

BATAILLE DE POITIERS.

L'ORDONNANCE DES FRANÇAIS AVANT LA BATAILLE DE POITIERS.

Quand ce vint le Dimanche⁹ au matin, le Roy de France (qui grand desir avoit de combattre les Anglois) fit en son pavillon chanter une messe solennellement, et s'accommunia luy et ses quatre fils aussi. Apres la messe dite, se tira devers luy le duc d'Orleans, le duc de Bourbon, le comte de Ponthieu, monseigneur Jaques de Bourbon,

1. Là. — 2. Avec colère. — 3. Haïssait. — 4. Aussi vivement.
5. Colère. — 6. Un moment. — 7. Les cordes. — 8. L'armée.
9. 18 septembre 1356.

le duc d'Athenes, connestable de France, le comte de Tancarville, le comte de Salleburce, le comte de Dampmartin, le comte de Vantadour, et plusieurs autres grans barons de France, et des teneurs voisins, tels que monseigneur de Clermont, monseigneur Arnoul d'Andreghen, mareschal de France, le sire de Saint-Venant, monseigneur Jehan de Landos, monseigneur Eustace de Ribault, le sire de Fiennes, monseigneur Geoffroy de Chagny, le sire de Chastillon, le sire de Sully, le sire de Neesle, messire Robert de Duras, et moult d'autres, qui y furent appelés par conseil. Là parlementerent un grand temps. Si fut adonques ordonné que toutes manieres de gens se traioyent sur les champs, et que chacun Sire dévelopast sa banniere, et la meist à vent au nom de Dieu et de Saint Denis. Lors sonnerent trompettes parmi l'ost. Si s'armerent toutes gens, et monterent à cheval, et vindrent sur les champs, là ou les bannières du Roy ventiloient, et estoient arrestées. Là on peut veoir grand noblesse de belles armeures, et riches armoiries de bannières et de pennons. Car là estoit toute la fleur de France; ne nul Chevalier, n'Escuyer, n'osoit demourer à l'hostel, s'il ne vouloit estre deshonoré. Là firent ordonner, par l'advis du connestable et des mareschaux de France, trois batailles, et en chacune seize mil Hommes-d'armes, dont tous estoient monstrés et passés Hommes-d'armes. (*Chronique de Froissart. Liv. 1, 2^e part., chap. xxx.*)

LE PRINCE DE GALLES ENCOURAGE SES GENS A LA BATAILLE.

Quand le prince de Galles veit que combattre luy convenoit, et que le cardinal ¹ s'en alloit sans riens exploicter, et que le roy de France petit les prisoit, il dit à ses gens : « Or, beaux Seigneurs, si nous sommes un petit nombre contre la puissance de nos ennemis, si ne nous ébahissons pour ce mie. Car la victoire ne gist pas en grand peuple, mais ou Dieu la veut envoyer. S'il advient d'avantage que la journée soit pour nous, nous serons les plus honorés du monde. Si nous sommes morts, j'ay encores mon pere et de beaux frères, et aussi vous avez de bons amis, qui nous contrevengeront. Si vous prie que vous veuillez huy entendre à bien combattre; car s'il plaist à Dieu et à Saint George, vous me verrez huy bon chevalier. » De ces parolles et plusieurs autres belles raisons que le Prince remonstra ce jour à ses gens, et fit remontrer par ses Mareschaux, ils estoient tous reconfortés.

JEHAN CHANDOS FAIT CHEVAUCHER LE PRINCE DE GALLES CONTRE LE ROI DE FRANCE.

Quand tous furent montés, ils se meirent ensemble, et écrierent : « Saint George, Guienne. » Monseigneur Jehan Chandos dit au prince : « Sire, Chevauchez avant; la journée est vostre. Dieu sera huy en vostre

1. Le cardinal de Périgord, qui s'était entremis pour accorder le roi de France et le prince de Galles, avant la bataille de Poitiers.

main. Adreçons nous devers notre adversaire le roy de France, car celle part gist tout le fort de la besongne. Bien say que par vaillance il ne fuyra point ; si nous demourra, s'il plaist à Dieu et à Saint George ; mais qu'il soit bien combattu. Et ja avez dit qu'on vous verra huy bon chevalier. » Le Prince dit : « Jehan, allons. Vous ne me verrez huy retourner, mais toujours chevaucher avant. » Lors dit à sa bannière, « Chevauchez avant, bannière, au nom de Dieu, et de monseigneur Saint George. » Et le chevalier, qui la portoit, fit le commandement du Prince. Illecques fut la presse et l'estour¹ grand et perilleux, et il y eut maint homme renversé. Et sachez que, qui estoit cheut, ne se pouvoit relever, s'il n'estoit secouru, et moult bien aidé.... Le Prince et ses gens se dreicerent vers la bataille du Duc d'Athenes, Connestable de France. Là eut grand froissis, et maint homme rué par terre. Là crioient aucuns Chevaliers et Escuyers de France (qui par troupes se combattoient) « Montjoye, saint Denis, » et les Anglois crioient « Saint George, Guienne. »

COMMENT FUT PRIS LE ROI JEHAN.

Le roy Jehan, de son costé, fut très bon Chevalier, et, si la quarte part de ses gens luy eussent ressemblé, la journée eust esté pour eux. ... Au vray dire, ceste bataille fut moult grande et perilleuse. Si y advindrent moult de beaux faits-d'armes, qui ne vindrent mie à congnoissance, et y souffrirent les combattants, d'un costé et d'autre, moult de peine. Là fit le roy Jehan, de sa main, merveilles d'armes, et tenoit une hache de guerre, dont bien se deffendoit et combattoit. A la presse rompre et ouvrir, furent prins, assez pres de luy, le comte de Tancarville, messire Jaques de Bourbon, comte de Ponthieu, et monseigneur Jehan d'Artois, comte d'Eu, et d'autre part, un petit en sus, dessous la bannière du Captal fut prins Messire Charles d'Artois, et moult d'autres Chevaliers et Escuyers. La chace de la déconfiture dura jusques es portes de Poitiers, et là eut grande occision et grand abbattis de gens et de chevaux ; car ceux de Poitiers fermerent leurs portes, et ne laissoient nul entrer dedans.... Là se combattit vaillamment, assez près du Roy, Monseigneur de Chargny. Si estoit toute la presse sur luy, pour ce qu'il portoit la souveraine bannière du Roy. Tant y survindrent Anglois et Gascons de toutes parts, que par force ils ouvrirent la presse de la bataille du Roy, et furent les Français si meslés entre leurs ennemis, qu'il y avoit bien telle fois cinq hommes sur un Gentilhomme. Là eut adonc trop grand'presse pour la convoitise de prendre le Roy Jehan, et luy crioient ceux qui le congnoissoient, et qui plus pres de luy estoient : « Rendez-vous, rendez-vous, ou autrement vous estes mort. » Là avoit un Chevalier de la nation de Saint-Omer, et estoit retenu du Roy d'Angleterre à gages, et appeloit-on iceluy Denis de Morebeke, qui par cinq ans avoit servi les Anglois, pour tant² qu'il

1. Confusion, mêlée. — 2. Pour ce que.

avoit, des sa jeunesse, forfait le Royaume de France par guerre d'amis¹ et d'un homicide qu'il avoit fait à Saint-Omer. Si cheut adonc si bien audit chevalier², qu'il estoit delez³ le Roy de France, et le plus prochain qui y fust, quand on tiroit⁴ ainsi à le prendre. Si se lança en la presse, à force de bras et de corps (car il estoit grand et fort) et disoit au Roy, en bon François (ou le Roy s'arresta, plus qu'aux autres) : « Sire, sire, rendez-vous. » Le Roy (qui se veoit en dur parti) demanda, en regardant le chevalier : « A qui me rendray-je ? à qui ? ou est mon cousin le prince de Galles ? si je le veoye, je parleroye. — Sire (respondit messire Denis) il n'est pas icy ; mais rendez vous à moy, et je vous meneray devers luy. — Qui êtes vous ? dit le Roy. — Sire, je suis Denis de Morebeque, un chevalier d'Artois, mais je ser le Roy d'Angleterre pour ce que je ne puis estre au Royaume de France, pourtant que j'ay forfait tout le mien⁵. » Lors lui bailla le Roy son dextre gant, disant : « Je me ren à vous. » Là eut grand'presse, et grans tireurs emprès le Roy. Car chacun s'efforçoit de dire : « Je l'ay prins, » et ne pouvoit le roy aller avant, ne monseigneur Philippe son moins aîné fils...

CEPENDANT LE PRINCE DE GALLES AVAIT ENVOYÉ DEUX BARONS S'EN QUÉRIR DU ROI DE FRANCE. ILS MONTÈRENT SUR UN TERTRE, POUR VOIR AUTOUR D'EUX....

Si apperçurent une flotte de gens d'armes, tous à pié, qui venoyent moult lentement. Là estoit le Roy de France, tout à pié, en grand péril ; car Anglois et Gascons en estoyent les maistres, et l'avoyent tollu⁶ à Messire Denis de Morebeque, et moult éloigné de luy, et disoyent les plus forts : « Je l'ay prins, je l'ay prins. » Mais toutes fois le Roy de France, pour échever⁷ le péril, avoit dit : « Seigneurs, menez moy courtoisement et mon fils aussi, devers le Prince, mon cousin, et ne vous riotez⁸ plus de ma prinse, car je suis assez grand Seigneur, pour vous faire tous riches. » Ces parolles, et autres, que le Roy leur dit, les saoula⁹ un petit : mais non pourtant tousjours recommençoient leur riote, et n'alloyent pié de terre, qu'ils ne riotassent. Quand les deux Barons dessus dits veirent cette foule de gens, si descendirent du tertre, et brocherent chevaux des esperons, celle part¹⁰. Quand ils furent à la place, si demanderent, « qu'est-ce cy ? » et on leur dit : « C'est le roy de France, qui est prins, et le veulent avoir, et chalanger¹¹, plus de dix Chevaliers et Escuyers. » A doncques les deux barons entrèrent, à force, en la presse, et firent toutes manieres de gens tirer arriere, et leur commanderent de par le Prince, sur la teste, que tous se tirassent arriere, et que nul ne l'approchast, s'il n'y estoit ordonné, et commis.

1. Guerre privée. — 2. Ce chevalier eut l'heureuse chance de....
3. Près de. — 4. On s'efforçait de. — 5. Autant qu'il m'était possible.
6. Enlevé. — 7. Échapper à. — 8. Ne vous disputez plus.
9. Les contenta. — 10. De ce côté. — 11. Réclamer.

Lors se trairent toutes gens, bien en sus du Roy, et des deux Barons, qui tantost descendirent à terre, et enclinerent ¹ le Roy tout bas; puis le conduirent, tout en paix, devers le Prince de Galles.

(Chapitres XXXVI-XLV.)

COMMENT LE PRINCE DE GALLES DONNA A SOUPER AU ROI DE FRANCE,
LE JOUR DE LA BATAILLE.

Quant vint au soir, le Prince de Galles donna à soupper, en sa loge au Roy de France, et à la plus grande partie des Princes et Barons, qui estoient là prisonniers, et assit le Prince le Roy de France, son fils messire Philippe, messire Jaques de Bourbon, monseigneur Jehan d'Artois, le comte de Tancarville, le comte d'Estampes, le comte de Dampmartin, le comte de Gravelle, et le seigneur de Partenay, à une table haute et bien couverte, et tous les autres Barons et Chevaliers à autres tables. Et servoit toujours le Prince au devant de la table du Roy, et par toutes les autres tables, aussy humblement comme il pouvoit, n'onceques ne se voulut s-oir à la table du Roy, pour priere que le Roy en fist; ains disoit qu'il n'estoit encore mie assez suffisant, qu'il luy appartenist de soy seoir à la table de si grand Prince, et de si vaillant homme, que le corps du Roy estoit, et luy disoit bien : « Cher Sire, ne veuillez mie faire simple chere, pourtant si Dieu n'a voulu huy consentir vostre vouloir; car certainement Monseigneur mon pere vous fera tout honneur et amitié le plus qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement, que vous demourrez bons amis ensemble à toujours, et m'est advis que avez grand'raison de vous éliesser ², combien que la journée ne soit tournée à vostre gré. Car vous avez aujourd'huy conquis le haut nom de prouesse, et avez passé aujourd'huy tous les mieux-faisans de vostre costé. Je ne le di mie, Cher Sire, pour vous louer; car tous ceux de nostre partie, qui ont veu les uns et les autres, se sont, par pleine conscience, à ce accordés, et vous en donnent le pris et le chapelet ³. » A ce point commencerent tous à murmurer, et disoyent entre eux François, que noblement et à point le Prince avoit parlé, et disoyent qu'en luy avoit et auroit encores un gentil ⁴ Seigneur, s'il pouvoit durer longuement et vivre, et en telle fortune perseverer. (*Chap. XLIX.*)

1. Saluèrent — 2. Réjouir. — 3. La couronne, la palme. — 4. Noble.

COMMINES.

Philippe de Commines, sieur d'Argenton, né en 1445, en Poitou, mourut en 1509. Ses *Mémoires* ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII, de 1464 à 1498. Il fut d'abord au service du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, qu'il quitta en 1472 pour s'attacher à Louis XI. Après la mort du roi, dont il avait été le confident et le dévoué serviteur, il fut quelque temps disgracié, pour avoir suivi le parti du duc d'Orléans, contre la dame de Beaujeu régente. Il rentra en faveur, et accompagna Charles VIII en Italie. Sous Louis XII il vécut dans la retraite, et employa ses loisirs à rediger ses *Mémoires*.

La première édition des Mémoires de Commines est de 1523. La plus complète est celle de Mlle Dupont, 1840-47.

En quittant Froissart pour écouter Philippe de Commines, on change de monde comme d'époque. Au spectacle brillant et animé des passes d'armes féodales succède l'étude grave et instructive de la politique naissante. L'histoire prend un caractère nouveau ; elle devient critique, elle reçoit et pèse les témoignages. Elle n'a plus pour objet d'amuser, mais d'instruire. Commines écrit « afin qu'on connaisse les habiletés de quoi on use en France. » Aussi n'épargne-t-il point les leçons, les raisonnements. Ses réflexions ne sont point de ces maximes brillantes ou profondes, à la manière de Tacite, qui concentre la pensée en un trait, et jette çà et là un éclair sur les abîmes les plus cachés du cœur humain. Les conclusions de Commines se développent à l'aise et sans prétention d'éloquence ; elles cachent, comme son héros, beaucoup de sens sous une allure vulgaire. Elles sont surtout pratiques et politiques. Rien de général, rien de vraiment humain ; ses maximes touchent encore à l'expérience personnelle, d'où elles sont nées. Elles n'ont pour

sphère que les cours et le gouvernement; au-dessus, l'auteur ne voit plus que le ciel et une providence fatale, qui le dispense de rien chercher au delà.

Malgré le ton simple et en quelque sorte bourgeois qu'affectonne Commynes, la vérité d'observation, la vue claire des grands intérêts politiques, arrivent quelquefois chez lui jusqu'au plus beau style de l'histoire. Le tableau qu'il trace des résultats de l'administration de Louis XI a une grandeur calme et simple à laquelle l'histoire moderne n'était pas encore parvenue, et qu'elle ne devait guère surpasser.

MORT DE LOUIS XI.

(1483.)

Luy print la maladie (dont il partit de ce monde) par un lundy, et dura jusques au samedy ensuyvant, pénultime d'Aoust, mil quatre cens quatre vingts et trois; et estoye présent à la fin de la maladie, parquoy en veulx dire quelque chose. Tantost après que le mal luy print, il perdit la parolle, comme autresfois avoit fait, et quand elle luy fut revenue, se sentit plus foible que jamais n'avoit esté, combien qu'auparavant il l'estoit tant, qu'à grand'peine pouvoit-il mettre la main jusques à la bouche, et estoit tant maigre et deffaict, qu'il faisoit pitié à tous ceux qui le voioient. Le dict Seigneur se jugea mort, et sur l'heure il envoya querir Monseigneur de Beaujeu, mari de sa fille, & present Duc de Bourbon, et lui commanda aller au Roy son filz qui estoit à Amboise (ainsi l'appela il) en le luy recommandant, et ceux qui l'avoient servi, et lui donna toute la charge et gouvernement du dict Roy.... Apres envoya le Chancelier, et toute sa sequelle¹, portant les Seaulx au Roy son filz. Luy envoya aussi partie des archiers de sa garde, et capitaines, et toute sa vannerie et faulconnerie et toutes autres choses. Et tous ceux qui le venoyent veoir, il les envoyoit à Amboise devers le Roy (ainsi l'appeloit-il) leur priant le servir bien, et par tous luy mandoit quelque chose.

La parole jamais ne luy faillit, depuis qu'elle luy fut revenue, ne le sens, ne jamais ne l'eust si bon. Jamais en toute sa maladie ne se plaignit, comme font toutes sortes de gens, quand ils sentent mal. Au moins suis-je de cette nature, et en ay veu plusieurs autres, et aussi on dit que le plaindre allège la douleur.

Toujours avoit espérance en ce bon Hermite², qui estoit au Plessis (dont j'ay parlé), qu'il avoit fait venir de Calabre, et incessamment envoyoit devers luy, disant qu'il lui allongeroit bien sa vie s'il vouloit;

1. Sa suite. — 2. Saint François de Paule.

car nonobstant toutes ces ordonnances, qu'il avoit faites de ceulx qu'il avoit envoyés devers Monseigneur le Dauphin, son filz, si luy revint le cœur, et avoit bien espérance d'eschaper; et si ainsi fust advenu, il eust bien departy ¹ l'assemblée, qu'il avoit envoyée à Amboise à ce nouveau Roy. Et pour cette espérance qu'il avoit audict Hermite, fut advisé par un certain théologien et autres, qu'on lui déclareroit qu'ils'abusoit, et qu'en son faict n'y avoit plus d'espérance qu'à la miséricorde de Dieu, et qu'à ces parolles se trouveroit présent son médecin, maistre Jaques Coctier, en qui il avoit toute espérance, et à qui chascun moys il donnoit dix mille escus, esperant qu'il luy alongeroit la vie. Et fut prise cette conclusion par maistre Olivier, à fin que de tous points il pensast à sa conscience, et qu'il laissast toutes autres pensées, et ce saint homme, en qui il se fioit, et le dict maistre Jaques le medecin. Et tout ainsi qu'il avoit haulsé ledict maistre Olivier et autres, trop à coup, et sans propos, en estat plus grand, qu'il ne leur appartenoit, aussi tout de mesme, prindrent charge sans crainte, de dire chose à un tel Prince, qui ne leur appartenoit pas, n'y ne gardèrent la reverence et l'humilité qu'il appartenoit au cas ², comme eussent fait ceux qu'il avoit de long temps nourris, et lesquels peu paravant il avoit eslongnez de luy, pour ses imaginaires.... Signifierent à nostre Roy les dessus dicts sa mort en briefves parolles et rudes, disans : « Sire, il fault que nous nous acquitons; n'ayez plus d'esperance en ce saint homme, n'en autre chose, car seurement il est fait de vous; et pour ce pensez à vostre conscience, car il n'y a nul remede. » Et chascun dist quelque mot assés brief, ausquels il repondit : « J'ay esperance que Dieu m'aidera, et par aventure ³ je ne suis pas si malade comme vous pensez. »

Quelle douleur luy fut d'ouïr ceste nouvelle et ceste sentence ? Car onques homme ne craignit plus la mort, et ne fait tant de choses, pour y cuider mettre remede, comme luy; et avoit tout le temps de sa vie, à ses serviteurs, et à moy comme à d'autres dit, que si on le voyoit en nécessité de mort, que on ne luy dist, fors tant seulement « Parlez peu ». et qu'on l'emeust seulement à soy confesser, sans luy prononcer ce cruel mot de la mort; car il luy sembloit n'avoir pas cœur pour ouïr une si cruelle sentence. Toutefois il l'endura vertueusement et toutes autres choses jusques à la mort, et plus que nul homme, que jamais j'aye veu mourir. A son filz qu'il appelloit Roy, manda plusieurs choses, et se confessa très bien, et dict plusieurs oraisons, servans à propos, selon les sacremens qu'il prenoit, lesquels luy-mesmes demanda. Et comme j'ay dit, il parloit aussi sec ⁴, comme si jamais n'eust esté malade, et parloit de toutes choses, qui pouvoyent servir au Roy son filz... Apres tant de paour et de suspicions et douleurs, nostre Seigneur fait miracle sur luy, et le guerist tant de l'âme

1. Séparé, dispersé. — 2. Qui convenait en cette circonstance.

3. Peut-être. — 4. Avec autant de netteté et de calme.

que du corps, comme tousjours a accoustumé, en faisant ses miracles. Car il l'osta de ce misérable monde en grand santé de sens et d'entendement et bonne memoire, ayant reçu tous ses sacremens, sans souffrir douleur que l'on congneust, mais tousjours parlant jusques à une Patenostre¹ avant sa mort, en ordonnant de sa sepulture; et nommoit ceulx qu'il vouloit qu'ils l'accompagnassent par chemin, et disoit qu'il n'esperoit à mourir qu'au samedy, et que nostre Dame luy procureroit ceste grâce, en qui tous jours avoit eu fiance et grand dévotion et priere. Et tout ainsi luy en advint, car il deceda le samedy penultime jour d'aoust, l'an mil quatre cens quatre vingts et trois, à huit heures au soir, audict lieu du Plessis, où il avoit prins la maladie le lundy devant. Nostre Seigneur ait son âme, et la veuille avoir reçue en son Royaume de Paradis.

(*Mémoires de Philippe de Commynes. Livre VI, Chap. xi et xii*).

COMMENT LE ROI SE MAINTENAIT, TANT ENVERS SES VOISINS
QU'ENVERS SES SUJETS [PEU DE TEMPS AVANT SA MORT].

Or donques ce mariage de Flandres² fut accompli, que le Roy avoit fort désiré, et tenoit les Flamans à sa poste³. Bretagne, à qui il portoit grande haine, estoit en paix avec luy; mais il les tenoit en grande peur et en grande crainte, pour le grand nombre de gens-d'armes qu'il tenoit logez en leurs frontières. Espagne estoit en repos avec luy, et ne désiroit le roy et la reyne d'Espagne sinon qu'amitié; et il les tenoit en doute et despense, à cause du pays de Roussillon⁴ qu'il tenoit de la maison d'Arragon, qui luy avoit esté baillé par le roy Jehan d'Arragon, pere du roi de Castille qui regne de present, en gage, et par aucunes conditions qui encore ne sont vuidées. Touchant la puissance d'Italie, ils le vouloient bien avoir pour amy, et avoient quelque confederation avec luy, et souvent y envoyoient leurs ambassadeurs. En Allemagne avoit les Suisses qui luy obeyssoient comme ses sujets; les roys d'Ecosse et de Portugal estoient ses alliez; partie de la Navarre faisoit ce qu'il vouloit; ses sujets trembloient devant luy; ce qu'il commandoit estoit incontinent accompli, sans nulle difficulté ni excusation.

(*Livre VI, Chap. x.*)

1. Le temps de dire un *Pater*.

2. Le mariage du Dauphin avec Marguerite de Flandres, fille de Maximilien d'Autriche.

3. En sa dépendance.

4. Jean II d'Arragon avait engagé le Roussillon et la Cerdagne à Louis XI, en 1462, pour la somme de trois cent mille écus.

DEUXIÈME PÉRIODE.

RENAISSANCE.

L'étude de l'antiquité classique n'avait jamais entièrement péri, malgré l'invasion des barbares et la chute de l'Empire d'Occident. Les monastères en avaient conservé quelques restes; Charlemagne fit éclore une première Renaissance; au moyen âge la société cléricale entretint l'étincelle sacrée. Mais ce fut au quinzième et au seizième siècle, que, grâce à la découverte de l'imprimerie, aux guerres d'Italie et à la chute de l'Empire d'Orient, les lettres grecques et latines reparurent avec tout leur éclat, et, s'alliant aux inspirations des temps modernes, produisirent une des plus brillantes périodes de l'art et de la littérature, qu'on appelle proprement la *Renaissance* ¹.

CLÉMENT MAROT.

Clément Marot, né à Cahors en 1495, était fils du poète Jean Marot, valet de chambre de François I^{er}. Il fut lui-même valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur du roi, suivit François I^{er} dans son expédition d'Italie, et fut fait prisonnier avec lui à Pavie. De retour en France, il fut

1. Voyez l'*Histoire de la Littérature française*, sur les monastères carlovingiens, pages 30 et suivantes; sur la renaissance carlovingienne, pages 38 et suivantes; sur la société cléricale au moyen âge, pages 160 et suivantes, et, enfin, sur la Renaissance au quinzième et au seizième siècle, pages 259 et suivantes.

accusé d'hérésie ; forcé de fuir, il se retira à Genève, puis à Turin où il mourut dans l'indigence en 1544.

Marot a laissé vingt-sept Élégies, cinquante-neuf Épîtres, dix-neuf Ballades, trois cent cinq Épigrammes, quatorze opuscules, et beaucoup de pièces fugitives.

La meilleure édition de ses Œuvres est celle de Rاپilly, 1824, 3 volumes in-8°, avec biographie, notes et glossaire.

Cet aimable poète absorbe et résume en lui, sous une forme plus pure, toutes les qualités de notre vieille poésie, il en possède tous les charmes, mais il en a aussi toutes les limites. Il n'élargit point le cercle qu'avaient tracé ses prédécesseurs, il est Gaulois comme eux, mais il l'est mieux et plus vivement ; il l'est seul autant qu'eux tous à la fois. On retrouve en lui la couleur de Villon, la gentillesse de Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon sens d'Alain Chartier, et la verve mordante de Jean de Meung : tout cela est rapproché, concentré dans une originalité piquante, et réuni par un don précieux qui forme comme le fond de cette broderie brillante, l'esprit.

De spirituelles et gracieuses épîtres, des élégies où la sensibilité ne sert que d'assaisonnement à l'esprit, des épigrammes enfin pleines de verve et de malice, tels sont les genres poétiques qu'affectionne sa légère pensée. L'instrument dont il pouvait disposer suffisait à de pareilles œuvres ; la poésie des fabliaux, polie par l'usage d'une cour brillante, n'est jamais en défaut sous sa main ; le vers de dix syllabes, ce mètre qui semble né pour les piquants et joyeux récits, lui fournit une richesse étonnante de coupes et d'effets poétiques, dont Voltaire seul a su lui dérober le secret.

La poésie familière, ingénieuse et sensée, l'un de nos trésors les plus précieux du moyen âge, a donc trouvé dans la personne de Marot son expression définitive. Ce n'est pas à dire pour cela que cette poésie ait dû suffire aux Français du seizième siècle, aux élèves de la Renaissance, et qu'ils n'aient rien dû souhaiter au delà. Nourris de Virgile, d'Horace, de Pindare, ils ne tardèrent pas à trouver un peu

maigres ces *braves formes de s'exprimer*, qui ne pouvaient s'élever au-dessus des plus humbles sujets.

LE LION ET LE RAT¹.

(A son ami Lyon Jamet, 1525.)

.... Je te veux dire une belle Fable :
C'est assavoir du Lyon et du Rat.

Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
Veit une fois, que le Rat ne sçavoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mengé le lard, et la chair toute crüe :
Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grüe)
Trouva moyen, et manière, et matière
D'ongles et dens, de rompre la ratière :
Dont maistre Rat eschappe vistement :
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grand'beste :
Jurant le dieu des Souris et des Rats,
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du compte. Il advint d'aventure,
Que le Lyon pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne, et son siège :
Dont, par malheur, se trouva pris au piège,
Et fut lié contre un ferme posteau.

Adonc le Rat, sans serpe, ne cousteau,
Y arriva joyeux, et esbaudy,
Et du Lyon, pour vrai, ne s'est gaudy....
Auquel a dit, « Tais-toi, Lyon lié ;
Par moy seras maintenant deslié :
Tu le vaux bien, car le cœur joly as :
Bien y parut, quand tu me deslias.
Secouru m'as fort Lyonneusement,
Or secouru seras Rateusement. »

Lors le Lyon ses deux grands yeux vertit²,
Et vers le Rat les tourna un petit,
En lui disant, « O povre verminière,
Tu n'as sur toi instrument, ne manière,
Tu n'as cousteau, serpe, ne serpillon,
Qui sceust couper corde, ne cordillon,
Pour me jeter de cette estroite voye³ :

1. Voyez la Fontaine, livre II, Fable 11. — 2. Tourna.
3. Pour me tirer de ce danger pressant.

Va te cacher, que le chat ne te voye.

— Sire Lyon, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :
J'ai des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc plus tranchans qu'une sye :
Leur gaine c'est ma gencive et ma bouche :
Bien couperont la corde qui te touche
De si très-près : car j'y mettrai bon ordre. »
Lors sire Rat va commencer à mordre
Ce gros lien : vrai est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il vous le rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt,
Et le Lyon de s'en aller fut prompt,
Disant en soy : Nul plaisir, en effet
Ne se perd point, quelque part qu'il soit faict.

(Épître XI.)

ÉPITRE AU ROY.

(Pour avoir été desrobé, 1531.)

On dit bien vrai, la mauvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une
Ou deux ou trois avecques elle, Sire.
Vostre cœur noble en sçauroit bien que dire :
Et moi chetif, qui ne suis Roy, ne rien,
L'ai esprouvé. Et vous compterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avois un jour un vallet de Gascongne,
Gourmand, yrongne, et asseuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart¹ de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ce venerable hillot² fut adverti
De quelque argent que m'aviez departi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume³ :
Si se leva plustost que de coustume,
Et me va prendre en tapinois icelle :
Puis la vous mit très-bien sous son esselle,
Argent et tout (cela se doit entendre)
Et ne croi point que ce fust pour la rendre,
Car onques puis n'en ay ouy parler.

Bref, le villain ne s'en voulut aller

1. La corde. — 2. Hillot, fils, enfant, en gascon. — 3. Enflure.

Pour si petit, mais encore il me happe
 Saye, et bonnet, chausses, pourpoint et cappe :
 De mes habits, en effect, il pillâ
 Tous les plus beaux : et puis s'en habilla
 Si justement, qu'à le veoir ainsi estre,
 Vous l'eussiez prins, en plain jour, pour son maistre.

Finablement, de ma chambre il s'en va
 Droit à l'estable, où deux chevaux trouva :
 Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
 Pique et s'en va. Pour abréger le compte,
 Soyez certain qu'au partir dudit lieu
 N'oublia rien, fors à me dire adieu.

Bien tost après ceste fortune-là,
 Une autre pire encores se mesla
 De m'assaillir, et chascun jour m'assaut,
 Me menaçant de me donner le saut,
 Et de ce saut m'envoyer à l'envers,
 Rithmer sous terre, et y faire des vers.

C'est une lourde et longue maladie
 De trois bons mois, qui m'a toute estourdie
 La povre teste, et ne veut terminer....

Que dirai plus ? au miserable corps,
 Dont je vous parle, il n'est demouré fors
 Le povre esprit, qui lamente et souspire,
 Et en pleurant tasche à vous faire rire.
 Et pour autant, Sire, que suis à vous,
 De trois jours l'un viennent taster mon poux
 Messieurs Braillon, Le Coq, Akaquia ¹,
 Pour me garder d'aller jusque à quia ².

Tout consulté ont remis au printemps
 Ma guérison : mais à ce que j'entens,
 Si je ne puis au printemps arriver,
 Je suis taillé de mourir en yver,
 Et en danger si en yver je meurs,
 De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voilà comment depuis neuf mois en ça
 Je suis traicté. Or ce que me laissa
 Mon larronneau, longtemps a, l'ay vendu,
 Et en sirops et julez despendu :
 Ce neantmoins ce que je vous en mande,
 N'est pour vous faire ou requeste, ou demande :
 Je ne veux point tant de gens ressembler,

1. Akakia, professeur de médecine à l'Université de Paris, médecin de François 1^{er}.

2. Être à quia, être à bout de raisons et de ressources, être à la dernière extrémité.

Qui n'ont soucy autre, que d'assembler ¹.
 Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux,
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veux plus à vos dons m'arrester.

Je ne di pas, si voulez rien prester,
 Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,
 S'il veut prester, qui ne face un débiteur;
 Et sçavez vous, Sire, comment je paye?
 Nul ne le sçait, si premier ² ne l'essaye.
 Vous me devrez, si je puis, de retour :
 Et vous ferai encores un bon tour,
 A celle fin, qu'il n'y ait faute nulle,
 Je vous ferai une belle sedulle ³
 A vous payer (sans usure il s'entend)
 Quand on verra tout le monde content :
 Ou si voulez, à payer ce sera,
 Quand vostre los ⁴ et renom cessera.

(*Livre I, Ép. xiv.*)

RONSARD.

Pierre de Ronsard, né près de Vendôme en 1524, fut page du duc d'Orléans fils de François I^{er}, puis du prince écossais Jacques Stuart, rentra au service du duc d'Orléans et fut employé dans quelques missions diplomatiques. Il se voua ensuite tout entier aux lettres. Charles IX lui témoignait une grande affection. Ronsard mourut en 1585 dans un de ses prieurés près de Tours.

Œuvres de Ronsard, Paris, 1567, 4 vol. in-4°; 1609-1623, 2 vol in-folio; 1629-30, 5 vol. in-12.

Œuvres choisies de Ronsard, Paris, 1840; Œuvres inédites, 1855.

A l'âge de dix-huit ans, Ronsard, forcé par une surdité précoce de renoncer à la cour, s'enferma, avec le jeune Baïf, son ami, avec Joachim du Bellay, avec Remi Belleau et Antoine Muret, dans un collège dont le savant Daurat

1. Amasser. — 2. D'abord. — 3. Un billet. — 4. Votre gloire.

venait d'être nommé principal. Une nouvelle ambition s'était emparée du jeune Ronsard; c'était de faire passer dans la langue vulgaire toute la majesté d'expression et de pensée qu'il admirait chez les anciens. Il communiqua à ses nouveaux condisciples son projet et son enthousiasme. Tous se mirent à l'œuvre avec un admirable courage, et Joachim du Bellay publia sous le titre de *Défense et Illustration* de la langue française, le manifeste de la nouvelle école¹.

Toute la réforme littéraire du seizième siècle était dans la *Défense et Illustration*. Elle se résume en deux points essentiels : ennoblir la langue, par l'infusion des mots et des images empruntés aux langues antiques ; ennoblir la poésie par l'introduction des genres usités chez les anciens.

Du Bellay avait rédigé le programme, Ronsard fut le premier et le plus hardi à le remplir. D'abord il essaya de créer d'un seul jet une langue poétique. Pour cela il puisa sans ménagement aux sources grecques et latines. Une seule chose aurait pu consolider sa révolution grammaticale : une œuvre immortelle, qui, comme celle de Dante, eût fait vivre sa langue avec ses idées ; Ronsard le comprit et essaya de l'accomplir. Il introduisit en France toutes les formes de la poésie antique, et au premier rang l'ode et l'épopée. Malheureusement il porta dans ses œuvres le même principe d'imitation que dans les innovations linguistiques, et ce système se trouva encore plus faux ici. Ce n'est pas qu'il y ait chez Ronsard absence d'enthousiasme : il y a seulement solution de continuité entre la forme et la pensée, l'une n'est pas l'effet direct et immédiat de l'autre : si l'inspiration donne l'idée, la mémoire seule produit l'expression. Le sentiment se glace par cette inquiète imitation des grands maîtres.

Cependant il y avait quelque chose de si légitime dans la renaissance des idées antiques ; il était si bien dans la destinée du seizième siècle de renouer la chaîne de la tradi-

1. Voir sur la Pléiade, l'*Histoire de la Littérature française*, page 334.

tion gréco-latine, que le nom de Ronsard devint l'objet d'une idolâtrie dont rien aujourd'hui ne peut nous donner l'idée. La gloire seule de Voltaire, cette longue et merveilleuse royauté du génie, renouvela de pareils hommages. La réaction ne se fit pas attendre, comme on sait. L'arrêt de Boileau, qui consacre la déchéance de Ronsard, garda pendant près de deux siècles l'autorité de la chose jugée. Il fut de bon goût de mépriser Ronsard sans le connaître. On lui rend aujourd'hui plus de justice, et l'on convient qu'il a été trop loué et trop dénigré. Dans le genre grave et héroïque, les *Odes*, la *Franciade*¹, les *Discours sur les misères du temps*, présentent de loin en loin des traits d'une beauté durable. Mais c'est surtout dans la poésie légère que Ronsard possède un incontestable mérite. Ici, content d'être lui-même, il n'emprunte à l'antiquité que l'analogie de ses images. C'est comme un parfum lointain et d'autant plus doux, qui s'exhale au milieu des idées personnelles du poète. Il a toute la grâce de Marot, avec plus d'éclat et de gravité.

A CASSANDRE.

Mignonne, allons voir si la rose,
 Qui ce matin avoit desclose
 Sa robe de pourpre au soleil,
 A point perdu, ceste vesprée,
 Les plis de sa robe pourprée,
 Et son teint au vostre pareil.

 Las! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place,
 Las! las! ses beautés laissé cheoir!
 O vraiment marastre Nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure,
 Que du matin jusques au soir!

 Donc, si vous me croyez, Mignonne,
 Tandis que vostre age fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,

1. *La Franciade*, qui a pour héros le fabuleux Francus, fils de Priam et fondateur supposé de l'empire français, est restée inachevée. Ronsard avait le projet de l'étendre en vingt-quatre chants; il s'est arrêté au quatrième.

Cueillez, cueillez vostre jeunesse
 Comme à ceste fleur, la vieillesse
 Fera ternir vostre beauté.

(*Odes. Livre I, 17.*)

A HÉLÈNE.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle
 Assise auprès du feu, devisant et filant,
 Direz chantant mes vers, en vous esmerveillant,
 Ronsard me celebroit du temps que j'estois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
 Desjà sous le labeur à demy sommeillant,
 Qui au bruit de mon nom ne s'aille réveillant,
 Bénissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et fantosme sans os
 Par ¹ les ombres myrteux je prendray mon repos :
 Vous serez au fouyer une vieille accroupie,
 Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
 Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
 Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

(*Sonnets pour Hélène. — Liv. II. Son. 42.*)

L'AMOUR MOUILLÉ.

(Au sieur Robertet.)

Du malheur de recevoir
 Un estranger, sans avoir
 De luy quelque cognoissance,
 Tu as fait experiance,
 Ménélas, ayant receu
 Pâris, dont tu fus deceu :
 Et moy je la viens de faire,
 Qui ore ² ay voulu retraire,
 Sottement un estranger
 Dans ma chambre et le loger.
 Il estoit minuict, et l'Ourse
 De son char tournoit la course
 Entre les mains du Bouvier ³,
 Quand le somme vint lier
 D'une chaîne sommeillere
 Mes yeux clos sous la paupiere.

1. Parmi. — 2. Nuguère.

3. Le Bouvier, constellation voisine de la Grande Ourse.

Ja je dormois dans mon lit,
 Lorsque j'entrouy le bruit
 D'un qui frappoit à ma porte,
 Et heurtoit de telle sorte
 Que mon dormir s'en alla :
 Je demanday, « Qu'est-ce là
 Qui fait à mon huis sa plainte ?
 — Je suis enfant, n'aye crainte,
 Ce me dit-il : » et adonc
 Je luy desserre le gond
 De ma porte verrouillée.
 « J'ay la chemise mouillée
 Qui me trempe jusqu'aux oz
 Ce disoit : dessus le doz
 Toute nuict j'ay eu la pluie
 Et pour ce je te supplie
 De me conduire à ton feu
 Pour m'aller seicher un peu. »
 Lors je prins sa main humide,
 Et plein de pitié le guide
 En ma chambre et le fis seoir
 Au feu qui restoit du soir :
 Puis allumant des chandelles,
 Je vy qu'il portoit des ailes,
 Dans les mains un arc Turquois,
 Et sous l'aisselle un carquois.
 Adonc en mon cœur je pense
 Qu'il avoit quelque puissance,
 Et qu'il falloît m'apprester
 Pour le faire banqueter.
 Cependant il me regarde
 D'un œil, de l'autre il prend garde
 Si son arc estoit seché :
 Puis me voyant empesché
 A lui faire bonne chere,
 Me tire une fleche amere
 Droit en l'œil : le coup de là
 Plus bas au cœur devala :
 Et m'y fit telle ouverture,
 Qu'herbe, drogue ny murmure¹
 N'y serviroient plus de rien.
 Voilà, Robertet le bien,
 (Mon Robertet qui embrasses

Les neuf Muses et les Graces)
 Le bien qui m'est advenu
 Pour loger un incognu ¹.

(*Odes. Livre II, ode 19.*)

LES GUERRES DE RELIGION.

Ce monstre ² arme le fils contre son propre père,
 Le frère factieux s'arme contre son frère,
 La sœur contre la sœur, et les cousins germains
 Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains:
 L'oncle hait son neveu, le serviteur son maistre :
 La femme ne veut plus son mary reconnoître :
 Les enfants sans raison disputent de la foy,
 Et tout à l'abandon va sans ordre et sans loy.
 L'artisan par ce monstre a laissé sa boutique,
 Le pasteur ses brebis, l'avocat sa pratique ³,
 Sa nef le marinier, son traficq le marchand,
 Et par lui le preud'homme est devenu meschant,
 L'escolier se desbauche, et de sa faulx tortüe
 Le laboureur façonne une dague pointüe,
 Une pique guerrière il fait de son râteau,
 Et l'acier de son coutre il change en un couteau.
 Morte est l'autorité : chacun vit en sa guise :
 Au vice desréglé la licence est permise.

Et quoy? brusler maisons, piller et brigander,
 Tuer, assassiner, par force commander,
 N'obéir plus aux Rois, amasser des armées,
 Appelez-vous cela Églises réformées?
 Jésus que seulement vous confessez icy
 De bouche et non de cœur, ne faisoit pas ainsi :
 Et Sainct Paul en preschant n'avoit pour toutes armes
 Sinon l'humilité, les jeûnes et les larmes :
 Et les Pères Martyrs, aux plus dures saisons
 Des Tyrans, ne s'armoient sinon que d'oraisons.

Mais montrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie
 Après avoir suivy vostre belle folie;
 J'en voy qui ont changé de couleur et de teint,
 Hideux en barbe longue et en visage feint,
 Qui sont plus que devant tristes, mornes et palles,
 Comme Oreste agité de fureurs infernales.
 Mais je n'en ay point veu qui soient d'audacieux

1. Imitation d'Anacréon. La Fontaine, qui a traduit aussi l'*Amour nouillé*, n'a pas fait oublier la traduction de Ronsard.

2. L'hérésie. — 3. Son métier, ses affaires.

Plus humbles devenus, plus doux ni gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,
D'effrontés vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumosniers, et pas un n'a changé
Le vice dont il fut auparavant chargé.

(Discours des misères du temps.)

RÉGNIER.

Mathurin Régnier, né à Chartres, en 1573, fut chanoine de la cathédrale de cette ville; il mourut à Rouen en 1613. Ses œuvres se composent de seize Satires, trois Épîtres, cinq Élégies et quelques autres poèmes.

Les meilleures éditions de Régnier sont celles d'Elzevier, Leyde, 1652; de Lequien, Paris, 1822; de Viollet-Leduc, Paris, 1823.

Il était évident que la réforme de Ronsard et de la Pléiade n'était pas définitive. C'était un effort violent qui succédait à une torpeur extrême : la révolution avait passé le but sans l'atteindre. Régnier, par inspiration vraie, par nonchaloir, par insouciance, par abandon à la bonne loi naturelle, revint au simple, au vrai, et rentra sans le savoir dans la vieille école gauloise, qu'il enrichit toutefois d'heureuses imitations. Il suivit par génie l'excellent précepte de du Bellay; « il transforma en soi les meilleurs auteurs, et, après les avoir digérés, les convertit en sang et nourriture. » Il fut le premier en France qui écrivit de véritables satires à l'imitation d'Horace. Mais son imitation n'était plus le calque servile imaginé par la Pléiade, c'était la féconde émulation, la puissante rivalité du talent.

Le pinceau de Régnier s'arrête volontiers à la surface des choses. C'est de lui qu'on peut dire qu'il se joue autour du cœur humain. Sa poésie n'a rien de bien profond, de bien philosophique; ce sont les jeux innocents de la satire : ses contemporains l'avaient jugé ainsi. Ce prédéces-

eur de Boileau était pour eux *le bon Reignier*; et lui-même nous explique, quoique avec trop de modestie, cette qualification :

Et ce surnom de *bon* me va-t-on reprochant
D'autant que je n'ai pas l'esprit d'estre méchant.

Ce n'est certes pas l'esprit qui manque à Régnier, ni l'enjouement, ni la verve. Mais il est artiste bien plus que moraliste; il s'occupe plus de la peinture que de la leçon. Sa plus belle création, c'est son style; on en a fait un bel et juste éloge en le rapprochant de celui de Montaigne¹.

CONTRE LES MAUVAIS POETES.

..... Lorsque l'on voit un homme par la rüe,
Dont le rabat est sale, et la chausse rompüe,
Ses gregues aux genoux, au coude son pourpoint²;
Qui soit de pauvre mine, et qui soit mal en point:
Sans demander son nom, on le peut reconnoître;
Car si ce n'est un poëte, au moins il le veut estre.
Cependant sans souliers, ceinture, ni cordon,
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent accoster comme personnes yvres,
Et disent pour bon-jour, « Monsieur, je fais des livres,
On les vend au Palais³, et les doctes du temps
A les lire amusez, n'ont autre passe-temps. »
De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,
Vous alourdent⁴ de vers, d'alegresse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir;
Mais que pour leur respect⁵ l'ingrat siecle où nous sommes,
Au prix de la vertu n'estime point les hommes:
Que Ronsard, du Bellay, vivants ont eu du bien,
Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien.
Puis, sans qu'on les convie, ainsi que vénérables,
S'assient en Prélats les premiers à nos tables,

1. Sainte-Beuve : *Tableau de la Poésie française au seizième siècle*, tome I, page 169.

2. C'est-à-dire, dont les vêtements sont percés, les grègues aux genoux, et le pourpoint aux coudes. *Grègues*, ou *grèves* le vêtement qui couvrait les jambes.

3. Au palais de justice, où il y avait des boutiques de libraires.

4. Vous accablent. — 5. En ce qui les regarde.

Où le caquet leur manque, et des dents discourant,
 Semblent avoir des yeux regret au demeurant.
 Si quelqu'un, comme moy, leurs ouvrages n'estime,
 Il est lourd, ignorant, il n'ayme point la rime;
 Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
 Contraire en jugement au commun bruit de tous.

Juste postérité, à tesmoin je t'appelle,
 Toy qui, sans passion, maintiens l'œuvre immortelle,
 Et qui selon l'esprit, la grace et le sçavoir,
 De race en race au peuple un ouvrage fais voir:
 Venge ceste querelle, et justement sépare
 Du cigne d'Apollon, la corneille barbare,
 Qui croassant partout d'un orgueil effronté,
 Ne couche de rien moins que l'immortalité¹.

(*Satire II.*)

LA LIONNE, LE LOUP ET LE MULET¹.

Avecque la science il faut un bon esprit.
 Or entends à ce point ce qu'un Grec en escrit :
 Jadis un Loup, dit-il, que la faim espoïnçonne,
 Sortant hors de son fort rencontre une Lionne,
 Rugissante à l'abort, et qui monstroît aux dents
 L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.
 Furieuse elle approche, et le Loup qui l'advise,
 D'un langage flatteur lui parle et la courtise :
 Car ce fut de tout temps, que, ployant sous l'effort,
 Le petit cede au grand, et le foible au plus fort.

Luy, di-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
 La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
 Mais enfin le hazard si bien le secourut,
 Qu'un Mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
 Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
 Et s'approchent tous deux assez pres de la beste.
 Le Loup qui la cognoist, malin et deffiant,
 Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
 « D'où es-tu ? Qui es-tu ? Quelle est ta nourriture²,
 Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature ? »
 Le mulet estonné de ce nouveau discours,
 De peur ingénieux, aux ruses eut recours ;
 Et comme les Normands, sans luy respondre voire³ :
 « Compere, ce dit-il, je n'ay point de memoire,

1. N'aspire à rien moins, ne vise à rien moins qu'à l'immortalité.
2. La Fontaine, livre V, Fable 8; livre XII, Fable 17.
3. Où as-tu été élevé? — 4. Vraiment, franchement.

Et comme sans esprit ma grand mere me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit. »

Lors il leve la jambe, au jarret ramassée ;
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur ses pieds en avant.
Le Loup qui l'apperçoit, se lève de devant,
S'excusant de ne lire, avecqu' ceste parolle,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'école.
Quand la chaude Lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus savante, en volonté de lire.
Le Mulet prend son temps, et du grand coup qu'il tire,
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, lui apprend sa leçon.

Alors le Loup s'enfuit, voyant la beste morte ;
Et de son ignorance ainsi se reconforte :
« N'en déplaie aux Docteurs, Cordeliers, Jacobins,
Pardieu, les plus grands clerics ne sont pas les plus fins. »

(Satire III.)

UN FACHEUX.

Après tous ces propos qu'on se dict d'arrivée,
D'un fardeau si pesant ayant l'ame grevée,
Je chauvy de l'oreille¹, et demourant pensif,
L'eschine j'alongois comme un asne rétif,
Minutant me sauver de ceste tyrannie.
Il le juge à respect² : « O! sans ceremonie,
Je vous suply, dit-il, vivons en compagnons³; »
Ayant, ainsi qu'un pot, les mains sur les roignons.
Il me pousse en avant, me présente la porte,
Et sans respect des Saints, hors l'église il me porte,
Aussi froid qu'un jaloux qui voit son corival.
Sortis, il me demande : « Estes-vous à cheval?
Avez-vous point ici quelqu'un de vostre troupe ? »
— Je suis tout seul, à pied. » Lui, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en dépêtrer, luy dire tout expres :
« Je vous baise les mains, je m'en vais ici pres,
Chez mon oncle disner. — O Dieu! le galand homme!
J'en suis⁴. » Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on assomme,

1 Je baissai l'oreille.

2. Il prend mon silence et mon embarras pour des marques de respect.

3. En camarades, en égaux.

4. Voir Molière, *les Fâcheux*, acte I, scène I.

Je laisse choir la teste, et bien peu s'en falut,
Remettant par dépit en la mort mon salut,
Que je n'allasse lors, la teste la premiere,
Me jeter du Pont Neuf à bas dans la riviere.

Insensible, il me traîne en la court du Palais;
Où trouvant par hazard quelqu'un de ses valets,
Il l'appelle, et luy dit : « Hola ! hau, Landreville !
Qu'on ne m'attende point, je vay disner en ville. »
Dieu sçait si ce propos me traversa l'esprit.
Encor n'est-ce pas tout : il tire un long escrit,
Que voyant je frémy. Lors, sans cageollerie,
« Monsieur, je ne m'entends à la chicanerie, »
Ce luy dis-je, feignant d'avoir veu de travers :
« Aussi n'en est-ce pas, ce sont de meschants vers,
(Je cogneu qu'il estoit véritable à son dire),
Que pour tuer le temps je m'efforce d'escire,
Et pour un courtisan, quand vient l'occasion,
Je montre que j'en sçay pour ma provision. »
Il lit, et se tournant brusquement par la place,
Les banquiers estonnéz admiroient sa grimace.

Me voyant froidement ses œuvres advoüer,
Il les serre, et se met luy-mesme à se louer :
« Doncq' pour un cavalier n'est-ce pas quelque chose ?
Mais, monsieur, n'avez-vous jamais leu de ma prose ? »
Moy de dire que si, tant je craignois qu'il eust
Quelque procès verbal qu'entendre il me fallust.
« Encore, dites-moy, en votre conscience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle science,
Cecy n'est-il pas rare ? — Il est vray, sur ma foy, »
Luy dis-je sousriant. Lors se tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras, et tout pétillant d'aise,
Doux comme une espousée, à la joue il me baise,
Puis me flattant l'espaule, il me fist librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après cette caresse il rentre de plus belle :
Tantost il parle à l'un, tantost l'autre l'appelle ;
Tousjours nouveaux discours, et tant fut-il humain,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que sans cela, j'ay l'ame si fragile,
Que le laissant d'aguet ¹, j'eusse peu faire gile ² ;
Mais il me fust bien force, estant bien attaché,
Que ma discretion expiast mon peché.

(Satire VIII.)

1. Aguet, embuscade; d'aguet, d'une façon adroitë et subtile
2. Locution proverbiale, s'esquiver.

MALHERBE.

François de Malherbe, né à Caen vers 1555, d'une noble et ancienne famille, vécut d'abord en Provence et se signala dans le métier des armes. Il vint à Paris en 1603, fut présenté à Henri IV qui, charmé de la pureté de ses vers et de la noblesse de son langage, le garda à son service et l'inscrivit parmi ses pensionnaires. Après la mort de ce prince, Marie de Médicis gratifia Malherbe d'une pension de cinq cents écus. Il mourut à Paris en 1628. Ses œuvres consistent en Odes, Stances, Sonnets, Paraphrases, Épigrammes, Chansons, Lettres en prose, traduction de quelques traités de Sénèque et du XXXIII^e livre de Tite-Live.

Les principales éditions de ses œuvres sont celles de Chevreau, 1723; Saint-Marc, 1727; Lefebvre, 1825; Delatour, 1841. Nous avons une Vie de Malherbe, écrite par Racan.

La gloire de Malherbe, c'est d'avoir connu le premier en France le sentiment et la théorie du style, d'avoir fait sciemment ce que Rénier exécutait par instinct. Critique plutôt qu'artiste, son œuvre est un code plus qu'un poème, et comme tout législateur, il s'attache surtout à ce qu'on doit éviter. S'il procéda surtout par négation, c'est que son époque, non moins que son génie, lui en faisait une nécessité. La richesse était faite dans la poésie, il n'y manquait que l'ordre, cette seconde richesse. Malherbe inventa le goût : ce fut là sa création.

Il proscrivit en vers l'*hiatus*, sans circonstances atténuantes, interdit à jamais l'*enjambement* ou *suspension*, posta la césure au sixième pied de l'alexandrin, comme une sentinelle impassible, repoussa dédaigneusement les rimes trop faciles : *rien ne sent plus son grand poète* que de rimer difficilement. Désormais plus de licence en poésie, plus d'inversions hasardées; les vers bien faits seront *beaux*

comme de la prose. Dans les matériaux confus qu'avaient entassés ses devanciers, il fit une langue noble, par choix et par exclusion. Le principe qui présida à ce triage atteste sa haute intelligence de la vraie nature des langues ; il répudia également la cour et le collège, la mode et l'érudition, et prit pour guide l'instinct du peuple de Paris. Il rejeta tous les patois admis avec trop d'indulgence par Ronsard. La langue, comme la monarchie, marchait à grands pas vers l'unité. Au précepte il sut joindre l'exemple, et le caractère de son talent s'assortit merveilleusement avec les exigences de sa raison. Poète peu fécond, mais correct et laborieux, on le vit gâter une demi-rame de papier pour faire et refaire une stance.

Cette sobriété de composition, ce respect du lecteur et des lois du style, cette haute idée des difficultés de l'art, était au seizième siècle chose entièrement nouvelle. Aussi quel charme n'éprouve-t-on pas, en quittant Ronsard, Dubartas, d'Aubigné et Régnier lui-même, de rencontrer tout à coup des vers qu'on croirait cueillis d'hier, tant ils ont conservé leur fraîcheur et leur pureté !

**CONSOLATION A M. DU PÉRIER, GENTILHOMME D'AIX EN
PROVENCE, SUR LA MORT DE SA FILLE. — STANCES.**

(1607).

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours

Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance étoit pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses¹,
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit, que selon ta prière
Elle auroit obtenu

D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu?

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil?

Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
Et les vers du cercueil?

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
Que le cœur affligé,

Par le canal des yeux vidant son amertume,
Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
Ce que nature a joint,

Celui qui ne s'émeut a l'âme d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
Enfermer un ennui,

N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
De bien aimer autrui?

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle, et perdre patience,
Il est mal à propos;

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

1. On raconte que Malherbe avait d'abord écrit ainsi ce vers :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

Mais à l'imprimerie, on aurait mal lu le manuscrit, et on aurait mis *Roselle* au lieu de *Rosette*. En lisant l'épreuve à haute voix, le poète aurait été frappé de cette variante fortuite, et l'aurait adoptée.

PARAPHRASE DU PSAUME CXLV.

(1627.)

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ;
 Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.
 Quittons ces vanités, laissons-nous de les suivre ;
 C'est Dieu qui nous fait vivre,
 C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
 A souffrir des mépris et ployer les genoux.
 Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont comme nous sommes,
 Véritablement hommes,
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que cette majesté si pompeuse et si fière
 Dont l'éclat orgueilleux étonne l'univers ;
 Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs ;
 Et tombent avec eux d'une chute commune
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leurs serviteurs.

PRIÈRE POUR LE ROI HENRI LE GRAND
ALLANT EN LIMOUSIN. — STANCES.

(1607.)

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchées
 Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
 Et rangé l'insolence aux pieds de la raison,
 Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
 Achève ton ouvrage au bien de cet empire,
 Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Certes quiconque a vu pleuvoir dessus nos têtes
 Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
 Qu'excitèrent jamais deux contraires partis,
 Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,

En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force a la main qui nous a garantis.

Mais quoi ? de quelque soin qu'incessamment il veille,
Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien;
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes,
Parmi tant de rochers que lui cachent les ondes,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes;
La plupart de leurs vœux tendent au changement;
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce fâcheux état ce qui nous reconforte,
C'est que la bonne cause est toujours la plus forte,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui,
Quand la rébellion plus qu'une hydre féconde
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Il n'a point son espoir au nombre des armées,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités;
L'aide qu'il veut avoir, c'est que tu le conseilles;
Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Tu nous rendras alors nos douces destinées;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de bien comblera nos familles;
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule, on n'en fait point d'estime;
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce roi, des bons rois l'éternel exemplaire,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire,
L'infailible refuge, et l'assuré secours,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie,
Que notre affection ne les juge trop courts ?

Qu'il vive donc, Seigneur, et qu'il nous fasse vivre;
 Que de toutes ces peurs nos âmes il délivre;
 Et rendant l'univers de son heur étonné,
 Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
 Au nom qu'il s'est acquis du plus rare monarque
 Que ta bonté propice ait jamais couronné.

AU ROI. — SONNET:

(1627).

Qu'avec une valeur à nulle autre seconde,
 Et qui seule est fatale à notre guérison,
 Votre courage mûr en sa verte saison
 Nous ait acquis la paix sur la terre et sur l'onde;
 Que l'hydre de la France en révoltes féconde,
 Par vous soit du tout morte, ou n'ait plus de poison:
 Certes c'est un bonheur dont la juste raison
 Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin,
 Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
 Que de vous obliger ont eu les destinées.

Tous vous savent louer, mais non également;
 Les ouvrages communs vivent quelques années;
 Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

AMYOT.

Jacques Amyot, né à Melun en 1513, fut d'abord valet au collège de Navarre : il devint précepteur des enfants du roi Henri II, grand aumônier de France, conseiller d'État, évêque d'Auxerre, et mourut en 1593. Ses ouvrages sont des traductions du grec : l'Histoire Æthiopique d'Héliodore ; sept livres de Diodore ; les Amours de Daphnis et Chloé de Longus ; enfin, le plus célèbre de tous, les Œuvres complètes de Plutarque

Les Vies parurent en 1559, 2 vol. in-folio, et les Œuvres morales en 1572; 6 vol. in-8°. On recherche l'édition de Vas-cosan. 1567-75, 13 vol. in-8°; l'édition de Cussac, 1783-87;

22 vol. ; l'édition avec notes de Clavier, 1801-1806, 25 vol. in-8; celle de Coray, 12 vol. in-8°.

Jacques Amyot ne fut qu'un traducteur, mais un traducteur de génie : il occupe le premier rang dans un genre secondaire. Il a en quelque sorte créé Plutarque : il nous l'a donné plus vrai, plus complet que ne l'avait fait la nature. Le naïf et quelque peu crédule Béotien avait été jeté par le hasard de la naissance au siècle raffiné et corrompu d'Adrien. Pour exprimer sa pensée droite et simple, il n'avait que l'idiome laborieux et savant des Alexandrins. De là, une dissonnance continuelle dans ses nombreux écrits : son esprit et sa langue ne sont pas du même siècle. Amyot rétablit l'harmonie, et grâce à lui l'élève d'Ammonius redevient *le bonhomme* Plutarque. Cette création fut une bonne fortune pour la France : non-seulement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité d'exprimer tant de conceptions nobles et vraies, mais encore elle devint pour la renaissance des idées antiques un puissant auxiliaire. « Nous autres ignorants étions perdus, dit Montaigne, si ce livre ne nous eût relevés du borbier; sa merci (grâce à lui) nous osons à cette heure et parler et écrire; les dames en régissent les maîtres d'école : c'est notre bréviaire. »

MORT DE PHILOPÆMEN.

VAINCU PAR DINOCRATES TYRAN DE MESSÈNE, PHILOPÆMEN EST TOMBÉ AU POUVOIR DE SON ENNEMI. APRÈS L'AVOIR CONDUIT A MESSÈNE, ET ENFERMÉ DANS UN CACHOT, DINOCRATES SE RÉSOUT A LE FAIRE MOURIR.

Dinocrates ne craignoit rien plus que le délai du temps, pour ce qu'il se doutoit bien que c'étoit ce qui seul pourroit sauver la vie à Philopœmen. Parquoy, pour prévenir toutes les provisions que les Achaïens y pourroient donner¹ quand la nuit feut venue, et que tout le peuple Messenien se feut retiré, il feit ouvrir le caveau, et y feit desvaler l'exécuteur de haulte-justice avecques un breuvage de poison pour luy presenter, luy commandant de ne partir d'auprès de luy qu'il ne l'eust beu. Or estoit Philopœmen, lorsque l'exécuteur entra, couché sur un petit manteau; non qu'il eust envie de dormir,

1. Toutes les mesures que les Achéens pourraient prendre, afin de sauver Philopœmen.

mais bien le cœur serré de douleur, et l'entendement troublé d'en-
nuy. Quand il veit de la lumière et cest homme auprès de luy, tenant
en sa main un goubelet où estoit le breuvage du poison, il se leiva en
son séant; mais ce feut à grande peine, tant il estoit foible, et prenant
le goubelet, demanda à l'exécuteur s'il avoit rien ouy dire des cheva-
liers qui estoyent venus avecques luy, principalement de Lycortas¹.
L'exécuteur lui feit response que la pluspart s'estoit saulvée. Adon-
ques il feit un peu de signe de la teste seulement, et en le regardant
d'un bon visage, lui dict : *il va bien*², *puis que nous n'avons pas esté*
malheureux en tout et partout; et sans jamais jecter austre voix ny
dire austre parole, il beut tout le poison, et puis se recoucha comme
devant : si ne feit pas sa nature grande resistance au poison, tant son
corps estoit debile, ains en feut tantot estouffé et esteinct.

(*Vies des hommes illustres. — Philopœmen.*)

APPIUS CLAUDIUS AU SÉNAT.

APRÈS LA BATAILLE D'HÉRACLÉE, PYRRHUS FIT OFFRIR AUX ROMAINS UNE
PAIX HONORABLE ET SON AMITIÉ. PLUSIEURS SÉNATEURS INCLINERENT
A TRAITER AVEC LUI.

Mais Appius Claudius, personnage notable, qui en partie pour sa
vieillesse, et en partie pour avoir perdu la veue, ne venoit plus au
senat, ny ne s'entremettoit plus des affaires publiques, quand il en-
tendit les offres que faisoit le roy Pyrrhus, et comment le bruit cou-
roit par la ville, que le senat luy accorderoit les articles de paix qu'il
avoit proposés, il ne se peust contenir, ains se feit porter par ses ser-
viteurs dedans une lictière à bras jusques au senat, à travers la
grande place de Rome, là où comme il feut arrivé à la porte, ses
gendres et ses enfants le prenant dessoubz les bras, et se mettants
à l'entour de luy le conduisirent au dedans. Le senat feit silence par
honneur à l'arrivée d'un si notable et si vénérable personnage, et luy,
si tost qu'on l'eut posé en sa place, commença à parler en ceste ma-
nière : « Par cy-devant, Seigneurs Romains, je portois fort impatiem-
« ment la perte de ma veüe, mais maintenant je voudrois encores
« estre sourd, aussy bien comme aveugle, quand j'oy dire les lasches et
« deshonnestes conclusions que vous arrestez en vos conseils, qui sont
« pour renverser toute la gloire et la réputation de Rome. Car où sont
« à ceste heure les avantageux propos que vous faisiez n'a guères cou-
« rir par tout le monde : *Que si Alexandre le Grand feust luy mesme*
« *venu en Italie du temps que nos pères estoyent en la fleur de leur*
« *aage, et nous en nostre première jeunesse, on ne le chanteroit pas*

1. Lycortas, l'ami et le disciple de Philopœmen, devint, après lui, le chef de la ligue achéenne.

2. Cela va bien, *res benè se habet*.

« par tout invincible, comme on faict maintenant, ains seroit de-
 « mouré par deça¹ mort en la bataille, et par sa mort ou sa fuite
 « auroit augmenté la renommée ou la gloire de Rome? Vous monstrez
 « bien maintenant que tous ces propos-là n'estoyent que vaine vanterie
 « et folle arrogance, veu que vous craignez les Molossiens et Chao-
 « niens qui tousjours ont esté proye des Macedoniens, et redoubtez un
 « Pyrrhus, qui toute sa vie a servi et faict la cour à l'un des satellites
 « et gardes du corps d'Alexandre le Grand², et qui maintenant est
 « venu faire la guerre par deça, non tant pour secourir les Grecs ha-
 « bitants en Italie, que pour fuyr les ennemis qu'il a par delà, vous
 « offrant de vous conquerir tout le reste de l'Italie avecques une armée,
 « laquelle n'a pas esté suffisante pour luy conserver une petite portion
 « de la Macédoine seulement³ : pourtant ne faust-il pas que vous
 « estimiez, qu'en faisant paix avec luy, vous vous despestrerez de luy,
 « ains plustost que vous en attrairez d'austres à vous venir courir suz :
 « car ils vous auront en mespris, quand ils vous sentiront si faciles à
 « dompter, si vous laissez eschapper Pyrrhus, sans luy faire payer
 « l'amende de l'oultraige qu'il vous a osé faire, emportant encores
 « pour son salaire cest advantage sur vous, qu'il aura donné aux Sam-
 « nites et Tarentins de quoy cy-après se mocquer des Romains. »

Depuis que ces remonstrances d'Appius eurent esté ouyes au senat,
 il n'y eut celuy en toute l'assemblée qui n'aimast mieulx la guerre
 que la paix, et renvoya-l'on Cinéas avecques ceste response, « que si
 « Pyrrhus desiroit l'amitié et alliance des Romains, il falloit qu'il
 « sortist premierement de l'Italie, et puis qu'alors il les envoyast re-
 « chercher de paix : mais que tant comme il seroit dedans l'Italie en
 « armes, les Romains luy feroient la guerre de toute leur puissance,
 « quand bien il auroit battu et deffaict dix mille tels capitaines comme
 « Lœvinus⁴. » *(Vies des hommes illustres. — Pyrrhus.)*

RABELAIS.

François Rabelais, né en 1483 à Chinon, fut d'abord
 cordelier, puis bénédictin. Fatigué du joug de la règle mo-

1. Sur ce rivage, de ce côté de l'Adriatique.

2. Pyrrhus passa plusieurs années, en qualité d'otage, à la cour de Ptolémée Soter.

3. Pyrrhus avait conquis la Macédoine sur Démétrius Poliorcète, et n'avait pas su la conserver.

4. Le consul Lœvinus battu par Pyrrhus à Héraclée.

nastique, il quitta le froc pour l'habit de prêtre séculier, et se mit à courir le monde. En 1530, il se fit inscrire sur les registres de la Faculté de médecine de Montpellier. Au commencement de l'année 1534, et deux ans plus tard en 1536, il accompagna à Rome, en qualité de médecin, le cardinal Jean du Bellay, ambassadeur de France. Revenu à Montpellier, il fut promu au doctorat le 22 mai 1537. L'année suivante, il exerça la médecine dans plusieurs villes du Midi, à Narbonne, à Castres, à Lyon; il fut néanmoins autorisé à prendre possession du canonicat de Saint-Maurles-Fossés que lui avait octroyé le cardinal du Bellay. En 1551, il obtint du cardinal la cure de Meudon. Il mourut en 1553 à Paris. On a de lui quelques travaux sérieux, tels que des éditions de divers traités d'Hippocrate et de Galien. Mais l'ouvrage qui a rendu son nom immortel, c'est l'histoire de *Gargantua* et de *Pantagruel*, roman satirique en cinq livres, qui parurent séparément, de 1533 à 1564.

Il a été fait un grand nombre d'éditions de Rabelais; les principales sont celles d'Amsterdam, 1711 et 1741, avec remarques historiques et critiques de Le Duchat, 5 vol. in-8°; celle de MM. Esmangart et E. Johanneau, 1823-26, avec les remarques de Le Duchat, Voltaire, Ginguené, etc.; celles de P. Lacroix, 1842, in-12, et de MM. Burgaud des Marets et Rathery, collationnée sur les éditions originales, 1857, 2 vol. in-8°.

La *Vie de Gargantua* et de *Pantagruel* est, dit M. Sainte-Beuve, « une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d'éloquence et de haute fantaisie, qui rappelle tout, sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre, et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise. » Sous une gaieté qui va parfois jusqu'à la bouffonnerie et jusqu'à la licence la plus choquante, Rabelais cache une haute raison, un sens profond et hardi. Lui-même nous en avertit : « Vîtes-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire? Le chien est, comme dit Platon, la bête du monde la plus

philosophique. Si vous l'avez vu, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son étude? Quel bien prétend-il? Rien plus qu'un peu de moëlle.... A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour fleurir, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au prochas (à la poursuite) et hardis à la rencontre, puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la scientifique moëlle. »

LIVRE I, CHAPITRE XXIX.

LA TENEUR DES LETTRES QUE GRANDGOUSIER ESCRIVOIT A GARGANTUA¹.

La ferveur de tes estudes requeroit que de long temps ne te revocasse de cestuy philosophique repos, si la confiance de nos amis et anciens confederés n'eust de present frustré la seureté de ma vieillesse. Mais, puisque telle est ceste fatale destinée que par iceux son inquieté esquelz plus je me reposois, force m'est te rappeler au subsid² des gens et biens qui te sont par droit naturel affiés³. Car, ainsi comme debiles sont les armes au dehors si le conseil n'est en la maison, aussi vaine est l'estude, et le conseil inutile, qui, en temps oportun, par vertus n'est executé, et à son effect reduict.

Ma deliberation n'est de provoquer, ains d'apaiser, d'assaillir, mais de defendre; de conquerer, mais de garder mes feaux sujets et terres hereditaires. Esquelles est hostilement entré Picrochole sans cause ny occasion, et de jour en jour poursuit sa furieuse entreprise, avec excès non tolerables à personnes liberes.

Je me suis en devoir mis pour moderer sa cholere tyrannique, luy offrant tout ce que je pensois luy pouvoir estre en contentement: et par plusieurs fois ay envoyé amiablement devers luy, pour entendre en quoy, par qui et comment il se sentoît oultragé: mais de luy n'ay eu response que de volontaire deffiance⁴, et qu'en mes terres pretenoit seulment droit de bien seance. Dont j'ay cogneu que Dieu eternal l'a laissé au gouvernail de son franc arbitre et propre sens, qui

1. Grandgousier, injustement attaqué par Pichrocole, rappelle son fils Gargantua, qu'il avait envoyé s'instruire à Paris, en compagnie de Ponocrates, son précepteur, de Gymnaste, son écuyer, et d'Eudémon, son page.

2. Au secours. — 3. Mis sous ta foi, dont tu réponds.

4. Deffiance, provocation, défi.

ne peut estre que meschant, si par grace divine n'est continuellement guidé : et, pour le contenir en office et reduire à cognoissance, me l'a icy envoyé à molestes¹ enseignes.

Pourtant², mon filz bien aimé, le plus tost que faire pourras, ces lettres veues, retourne à diligence secourir, non tant moy (ce que toutes fois par pitié naturellement tu dois) que les tiens, lesquels par raison tu peux sauver et garder. L'exploit sera fait à moindre effusion de sang qu'il sera possible. Et, si possible est, par engins³ plus expediens⁴, cauteles⁵, et ruses de guerre, nous sauverons toutes les ames, et les enverrons joyeux à leurs domiciles.

Tres cher filz, la paix de Christ nostre redempteur soit avec toy. Salue Ponocrates, Gymnaste et Eudemon, de par moy. Du vingtiesme de septembre.

Ton père,

GRANDGOUSIER.

LIVRE I. CHAPITRE XXXIII.

COMMENT CERTAINS GOUVERNEURS DE Picrochole, PAR CONSEIL PRÉCIPITÉ, LE MIRENT AU DERNIER PÉRIL.

Comparurent devant Picrochole les ducs de Menuail et comte Spadassin, et lui dirent : Sire, aujourd'huy nous vous rendons le plus heureux, plus chevaleureux prince qui onques fust depuis la mort d'Alexandre Macedo. — Couvrez, couvrez-vous, dist Picrochole. — Grand mercy, dirent-ils, Sire; nous sommes à nostre devoir. Le moyen est tel. Vous laisserez icy quelque capitaine en garnison, avec petite bande de gens, pour garder la place⁶, laquelle nous semble assez forte, tant par nature que par les remparts faits à vostre invention. Vostre armée partirez⁷ en deux, comme trop mieulx l'entendez. L'une partie ira ruer sus ce Grandgousier et ses gens. Par icelle sera de prime abordée facilement desconfit. Là recouvrerez argent à tas, car le vilain en a du content. Vilain, disons nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thesaurizer est fait de vilain.

L'autre partie cependant tirera vers Onys, Sanctonge, Angomois, et Gascoigne : ensemble Perigot⁸, Medoc, et Elanes⁹. Sans resistance prendront villes, chasteaux, et forteresses. A Bayonne, à Saint Jean de Luc, et Fontarabie, saisissez toutes les naufs¹⁰, et, costoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes, jusques à Ulisbone¹¹, où aurez renfort de tout équipage requis à un conquerent

1. Fâcheuses. — 2. Pour cela, c'est pourquoi. — 3. Stratagèmes.
4. Plus avantageux, plus profitables (que les armes). — 5. Finesses.
6. Le château de la Roche Clermaud, à cinq kilomètres de Chinon.
7. Partagerez. — 8. Le Périgord. — 9. Les Landes.
10. Les navires. — 11. Lisbonne.

Par le corbieu Espagne se rendra, car ce ne seront que madourrés¹. Vous passerez par l'estroict de Sibyle, et là erigerez deux colonnes plus magnifiques que celles d'Hercules, à perpetuelle memoire de vostre nom. Et sera nommé cestuy destroict la mer Picrocholine.

Passée la mer Picrocholine, voicy Barberousse qui se rend vostre esclave. — Je, dist Picrochole, le prendray à mercy. — Voire, dirent-iz, pourveu qu'il se face baptiser. Et oppugnerez les royaumes de Tunis, d'Hippes, Argiere, Bone, Corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Maiorque, Minorque, Sardaine, Corsicque, et autres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Costoyant à gauche, dominerez toute la Gaule Narbonique, Provence, et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et à Dieu seas Rome². Le pauvre monsieur du Pape meurt desja de peur. — Par ma foy, dist Picrochole, je ne luy baiserais ja sa pantoufle.

Prise Italie, voyla Naples, Calabre, Apoulle, et Sicile toutes à sac, et Malthes avec. Je voudrois bien que les plaisants chevaliers jadis Rhodiens vous resistassent. — J'irois, dist Picrochole, volontiers à Lorette³. — Rien, rien, dirent-ilz; ce sera au retour. De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes, et les isles Cyclades, et donnerons sur la Morée. Nous la tenons. Saint Treignan, Dieu gard Hierusalem! car le Soudan n'est pas comparable à vostre puissance. — Je, dist-il, feray donc bastir le temple de Salomon? — Non, dirent-ilz, encores : attendez un peu. Ne soyez jamais tant soudain à vos entreprises.

Savez-vous que disoit Octavian Auguste? *Festina lente*. Il vous convient premièrement avoir l'Asie minor, Carie, Lycie, Pamphylie, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune⁴, Charazie⁵, Satalie⁶, Samagarie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates. — Verrons-nous, dist Picrochole, Babylone et le mont Sinay? — Il n'est, dirent-ilz, ja besoing pour ceste heure. N'est-ce pas assez tracassé de avoir transfreté⁷ la mer Hircane, chevauché les deux Armenies, et les trois Arabies?

— Par ma foy, dit-il, nous sommes affollés. Ha, pauvres gens! Quoy? dirent-ilz. — Que boirons-nous par ces deserts? Car Julian Auguste et tout son ost y moururent de soif, comme l'on dist. — Nous, dirent ilz, avons ja donné ordre à tout. Par la mer Siriace, vous avez neuf mille quatorze grandes naufs, chargées des meilleurs vins du monde; elles arriverent à Japhes⁸. Là se sont trouvés vingt et deux cens mille chameaux, et seize cens elephans, lesquelz avez pris à une chasse environ Sigeilmes, lorsque entrastes en Libye, et d'abondant⁹

1. Sots, barbares, mal polis (*male dolati*). — 2. Salut à Rome.

3. Pèlerinage fameux, à 21 kilomètres S. E. d'Ancône.

4. Bithynie. — 5. Le Charax, promontoire de la Chersonèse Taurique

6. Sataliek, ville de l'Anatolie.

7. Passer une mer ou un fleuve (*trans fretum*). — 8. Jaffa.

9. De plus.

eustes toute la caravane de Lamecha¹. Ne vous fournirent ilz de vin à suffisance? — Voire², mais, dist-il, nous ne beumes point frais. — Par la vertu, dirent-ilz, non pas d'un petit poisson, un preux, un conquérant, un pretendant et aspirant à l'empire univers³ ne peut tousjours avoir ses aises. Dieu soit loué qu'estes venu vous et vos gens, saulz et entiers, jusques au fleuve du Tigre.

— Mais, dist-il, que fait ce pendant la part de nostre armée qui desconfit ce vilain humeux⁴ Grandgousier? — Ils ne chomment pas, dirent-ilz; nous les rencontrerons tantost. Ilz vous ont pris Bretagne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande: ilz ont passé le Rhein par sus le ventre des Suisses et Lansquenets, et part d'entre eux ont dompté Luxembourg, Lorraine, la Champagne, Savoye, jusques à Lyon: auquel lieu ont trouvé vos garnisons retournans des conquestes navales de la mer Mediterrannée. Et se sont reassemblés en Boheme, après avoir mis à sac Soueve, Wuitemberg, Bavieres, Autriche, Moravie, et Stirie. Puis ont donné fièrement ensemble sus Lubek, Norwege, Sweden, Rich, Dace, Gotthie, Engroneland⁵, les Estrelins⁶, jusques à la mer Glaciale. Ce fait, conquererent les isles Orchades, et subjuguèrent Escosse, Angleterre, et Irlande. De là, navigans par la mer sabuleuse, et par les Sarmates, ont vaincu et dompté Prussie, Pologne, Lithuanie, Russie, Valachie, la Transsilvane, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et sont à Constantinoble. — Allons nous, dist Picrochole, rendre à eux le plus tost, car je veux estre aussi empereur de Trebizonde.

Ne tuerons nous pas tous ces chiens Turs et Mahumetistes? — Que diable, dirent-ilz, ferons-nous donc? Et donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servy honnestement. — La raison, dist-il, le veult, c'est équité. Je vous donne la Carmaigne, Surie, et toute Palestine. — Ha, dirent-ilz, Sire, c'est du bien de vous, grand mercy. Dieu vous face bien tousjours prosperer.

Là present estoit un vieux gentil homme, espruvé en divers hazars, et vray routier de guerre, nommé Echephron⁷; lequel oyant ces propos, dist: J'ay grand peur que toute ceste entreprise sera semblable à la farce du pot au lait; duquel un cordouanier se faisoit riche par resverie; puis le pot cassé, n'eut de quoy disner. Que pretendez vous par ces belles conquestes? Quelle sera la fin de tant de travaux et traverses? — Ce sera, dist Picrochole, que nous, retournés, reposerons à nos aises. — Dont, dist Echephron, et si par cas jamais n'en retournez? Car le voyage est long et perilleux. N'est-ce mieux que des maintenant nous reposons, sans nous mettre en ces hazars⁸?

1. La Mecque. — 2. Oui. — 3. Universel.

4. Buveur, ivrogne, de *humer*. — 5. Groënland. — 6. Peupledel'Esthonie.

7. *Echéphron* veut dire en grec: sensé, sage.

8. Voir la Fontaine, la Laitière et le Pot au lait, et Boileau, *Épître I*, vers 61.

SATIRE MÉNIPPÉE.

La satire Ménippée est un pamphlet politique, composé en 1593, en faveur de Henri IV et contre les ligueurs. Les auteurs en furent Pierre Leroy, chanoine de la cathédrale de Rouen et aumônier du cardinal de Bourbon; Pierre Pithou, avocat, procureur général au Parlement de Paris, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de droit et de philologie; Nicolas Rapin, avocat, maire de Fontenay-le-Comte; Florent Chrestien, philologue estimé, précepteur de Henri IV; Jean Passerat, professeur de Rhétorique et ensuite d'Éloquence au Collège de France, et Gilles Durand, avocat au Parlement de Paris.

Le nom de *Ménippée* vient du philosophe cynique Ménippe, de Gadare, qui vécut à Thèbes au quatrième siècle avant J. C., et qui fut renommé pour la vivacité mordante de son langage. Terentius Varron, le plus savant des Romains, contemporain de Pompée et de César, composa des satires en prose mêlée de vers, auxquelles il donna, en souvenir du cynique grec, le nom de *Ménippées*; les pamphlétaires français, à l'imitation de l'imitateur, donnèrent le même titre à leur libelle royaliste.

Les premières éditions de la Satire Ménippée sont celles de Tours, 1593, et de Paris, 1594. La dernière est celle de Nodier, Paris, 1824, 2 vol. in-8^o.

Le seizième siècle éleva aux passions oratoires une tribune inconnue à l'antiquité : il créa le pamphlet. Les politiques trouvèrent l'idéal du genre, une raillerie fine et mordante, une raison acérée qui renverse le sophisme par la vérité et l'adversaire par le ridicule. Les protestants, austères et énergiques, avaient écrit souvent des traités éloquents; les ligueurs, violents et grossiers, avaient fait des

1. Voir l'Histoire de la Littérature française, page 316.

déclamations tribunitiennes et, comme dit Montaigne, des *exhortations enragées* ; le tiers parti, spirituel et sensé, atteignit dans ses pamphlets à la véritable satire.

La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre ; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. Les auteurs de ce pamphlet appartenaient à cette classe moyenne, lettrée, pacifique, qui n'avait ni l'ignorance du peuple, ni les traditions héréditaires de la noblesse. C'étaient sept bons bourgeois, amis de la paix, parce que la paix était le bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos, haïssant la Ligue parce qu'elle était séditeuse et aussi parce qu'elle ne payait plus les rentes de l'hôtel de ville ; gardant rancune à Mayenne pour les longs jeûnes du siège de Paris, « pour les gardes et sentinelles où ils avaient perdu la moitié de leur temps, et acquis des catarrhes et maladies qui ruinaient leur santé. » Quand le plus fort du danger fut passé, et qu'il ne fut plus nécessaire de ne crier que tout bas, les malins compères réunis, dit-on, chez l'un d'entre eux, Jacques Gillot, résolurent de composer en l'honneur de la bonne cause un pamphlet où chacun payerait son écot. Le dessein général de l'ouvrage n'exigea pas de grands efforts : on débute par mettre en scène dans la cour du Louvre deux charlatans, l'un Espagnol (le légat, cardinal de Plaisance) et l'autre Lorrain (le cardinal de Pellevé), débitant à qui en voulait du *catholicon*, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être à loisir perfide et déloyal, vendre les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par trahison, et autres gentillesse pareilles, le tout en sûreté de conscience « et pour notre sainte mère Église. »

Le second acte de cette comédie politique consiste dans la séance d'ouverture des états généraux de la Ligue, « convoqués à Paris au dixième février 1593 ; » et dans les discours bouffons et sérieux que prononcent successivement les plus illustres ligueurs.

Chacun des collaborateurs de la *Ménippée* se chargea de faire parler à sa guise l'un des orateurs des états. Rien de plus mordant que ces discours des ligueurs où chacun,

comme forcé par une maligne et invincible puissance, révèle naïvement toute la vérité de son caractère et de sa position. Les voilà tous qui, au lieu de se renfermer dans l'hypocrite *décorum* de leur rôle, viennent nous faire confidence de leurs folles ambitions ou de leur honteuse vénalité. Jusqu'à la harangue de d'Aubray, député du tiers état, la *Satire mé-nippée* est une ironie admirable. Cette harangue, œuvre du savant Pithou, est un modèle de bon sens, de dialectique et parfois d'éloquence. La langue française ne s'était pas encore élevée dans la prose noble à d'aussi purs accents.

FRAGMENTS DU DISCOURS DE D'AUBRAY.

MISÈRE DES PARISIENS.

Il faut confesser que nous sommes pris à ce coup, plus serfs et plus esclaves que les chrestiens en Turquie, et les Juifs en Avignon. Nous n'avons plus de volonté, ni de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre, que nous puissions dire cela est mien : tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge, et qui remplissez nos maisons de garnisons. Mais l'extrémité de nos misères est, qu'entre tant de malheurs et de necessitez, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ny demander secours : et faut qu'ayant la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, et que nous sommes trop heureux d'estre malheureux pour si bonne cause. O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunke¹ de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains, un asyle, et seure retraite de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir de ta dignité, et te souvenir qui tu as été, au prix de ce que tu es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frenesie, qui pour un légitime et gracieux Roi, t'a engendré cinquante Royetelets et cinquante Tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'Inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts, dont les Espagnols se scauroient adviser. Tu n'as peu supporter une legere augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux Edicts qui ne t'importoient nullement; mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusques au sang, qu'on emprisonne tes Senateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et Conseillers, qu'on pende, qu'on massacre tes principaux Magistrats : tu le vois, et tu l'endures; tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves, et le louës, et n'oserois et ne scaurois faire autrement. Tu n'as peu supporter ton Roy debon-

1. Caverne, du latin *spelunca*.

naire, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen, et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux bastiments, accreüe de forts et superbes remparts, ornée de privileges et exemptions honorables. Que dis-je ? Peu supporter ? C'est bien pis : tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son liect. Quoy chassé ? Tu l'as poursuivy. Quoi poursuivy ? Tu l'as assassiné, canonisé l'assassinateur et fait des feux de joye de sa mort. Et tu vois maintenant combien cette mort t'a profité, car elle est cause qu'un autre est monté en sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier, et qui sçaura bien te serrer de plus près, comme tu as à ton dam¹, déjà expérimenté. Je vous prie, Messieurs, s'il est permis de jeter ces derniers abois en liberté, considerons un peu, quel bien et quel profit nous est venu de cette detestable mort que nos Prescheurs nous faisoient croire estre le seul et unique moyen pour nous rendre heureux. Mais je ne puis en discourir qu'avec trop de regret de voir les choses en l'estat qu'elles sont, au prix qu'elles estoient lors. Chacun avoit encore en ce tems-là du bled en son grenier, et du vin en sa cave ; chacun avoit sa vaisselle d'argent, et sa tapisserie et ses meubles ; les Reliques estoient entières ; on n'avoit point touché aux joyaux de la Couronne. Mais maintenant, qui se peut vanter d'avoir de quoy vivre pour trois semaines si ce ne sont les voleurs, qui se sont engraissez de la substance du peuple, et qui ont pillé à toutes mains les meubles des présens et des absens. Avons-nous pas consommé peu à peu toutes nos provisions, vendu nos meubles, fondu nostre vaisselle, engagé jusques à nos habits pour vivoter bien chétivement ? Où sont nos sales et nos chambres tant bien garnies, tant diaprees et tapissees ? Où sont nos festins et nos tables friandes ? Nous voilà reduits au lait et au fromage blanc, comme les Suisses ; nos banquets sont d'un morceau de vache pour tout metz ; bienheureux qui n'a point mangé de chair de cheval et de chien, et bienheureux qui a toujours eu du pain d'avoine, et s'est passé de bouillie de son, vendue au coing des rues, aux lieux qu'on vendoit jadis les friandises de langues, caillettes et pieds de mouton ; et n'a pas tenu à Monsieur le Légat² et à l'Ambassadeur Mendosse³, que n'ayons mangé les os de nos pères, comme font les sauvages de la nouvelle Espagne. Peut-on se souvenir de toutes ces choses sans larmes et sans horreur ? Et ceux qui en leur conscience sçavent bien qu'ils en sont cause, peuvent-ils en ouïr parler sans rougir, et sans apprehender la punition que Dieu leur reserve pour tant de maux, dont ils

1. Détriment, dommage, de *damnum*.

2. Le cardinal de Plaisance.

3. Le 15 juin 1590, don Bernardin de Mendoce, ambassadeur d'Espagne, dans une assemblée chez le conseiller Courtin, proposa de faire passer sous la meule les os des morts qui étaient au cimetière des Innocents, pour les réduire en poudre, et en faire du pain, ce qui fut exécuté. Ceux qui en mangèrent moururent.

sont auteurs? Mesmement, quand ils se représenteront les images de tant de pauvres bourgeois, qu'ils ont veus par les rues tomber tous roides morts de faim; les petits enfans mourir à la mammelle de leurs meres allangouries, tirants pour néant, et ne trouvant que succer; les meilleurs habitants et les soldats marcher par la ville, appuyez d'un baston, pasles et foibles, plus blancs et plus ternis qu'images de pierre, ressemblants plus des fantomes que des hommes. Fut-il jamais tyrannie et domination pareille à celle que nous voyons et endurons? Où est l'honneur de nostre Université? Où sont les Colleges? Ou sont les Escoliers? Ou sont les Leçons publiques, ou l'on accouroit de toutes les parties du monde? Ou sont les Religieux estudiants aux convents? Ils ont pris les armes, les voilà soldats débauchez. Ou sont nos precieuses Reliques? Les unes sont fondues et mangées, les autres sont enfouies en terre de peur des voleurs et sacrileges. Ou est la reverence qu'on portoit aux gens d'Eglise et aux Sacrés Mysteres? Chacun maintenant fait une Religion à sa guise, et le service divin ne sert plus qu'à tromper le monde par hypocrisie. Ou sont les Princes du sang, qui ont toujours esté personnes sacrées, comme les colonnes et appuis de la Couronne et Monarchie Françoisse? Ou sont les Pairs de France, qui devroient estre icy les premiers pour ouvrir, et honorer les Estats? Tous ces noms ne sont plus que noms de faquins, dont on fait littiere aux chevaux de Messieurs d'Espagne et de Lorraine. Ou est la majesté et gravité du Parlement, jadis tuteur des Roys, et mediateur entre le peuple et le Prince? Vous l'avez mené en triomphe à la Bastille, et trainé l'autorité, et la justice captive plus insolemment et plus honteusement que n'eussent fait les Turcs; vous avez chassé les meilleurs, et n'avez retenu que la racaille passionnée ou de bas courage.

COMPLICITÉ DU DUC DE MAYENNE, LIEUTENANT DE L'ÉTAT,
DANS LE CRIME DE JACQUES CLÉMENT.

Vous vistes au progrez des affaires du Roy, que les vostres s'en alloient ruinées, et qu'il n'y avoit plus moyen de vous en sauver, sans un coup du ciel, qui estoit par la mort de vostre maistre, vostre bienfaicteur, vostre Prince, vostre Roy. Je dis vostre Roy, car je trouve emphase en ce mot, qui emporte² une personne sacrée, oincte, et chérie de Dieu, comme mitoyenne entre les anges et les hommes. Je ne veux pas dire que ce fut vous, qui choisistes particulièrement ce méchant que *l'Enfer créa*³ pour aller faire cet exécrable coup, que les furies d'Enfer eussent redouté de faire; mais il est assez notoire

1. Il n'y avoit aux États de la Ligue ni officiers de la couronne, ni chancelier, ni maréchaux de France, ni présidents de cours souveraines, ni procureurs, ni avocats généraux légitimement établis.

2. Qui signifie, qui fait entendre.

3. On avoit fait l'anagramme du nom de *frère Jacques Clément*, et on étoit arrivé à y trouver cette phrase : *C'est l'enfer qui me créa.*

qu'auparavant qu'il s'acheminast à cette maudite entreprise, vous le vistes, et je dirois bien les lieux et endroits si je voulois. Pour l'encourager vous lui promistes Abbayes, Eveschez, et monts et merveilles, et laissastes faire aux Jésuites et à son Prieur¹, qui passaient bien plus outre, et ne lui promettoient rien moins, qu'une place en Paradis au-dessus des Apostres, s'il advenoit qu'il y fust martyrisé. Qu'ainsi ne soit², et que ne fussiez bien adverty de tout le mystère, vous faisiez prescher le peuple qui parloit de se rendre, qu'on eust encor patience sept ou huit jours, et qu'avant la fin de la semaine on verroit quelque grande chose qui nous mettroit à nostre ayse. Puis si-tost que vostre Moyne endiable fut parti, vous fistes arrester et prendre prisonniers en cette ville, plus de deux cents des principaux cytoyens et autres, que pensiez avoir des biens, des amis, et du crédit avec ceux du party du Roy, comme une précaution, dont vous vous proposiez servir, pour racheter le méchant Astarot³, en cas qu'il eust esté pris avant le fait ou après; car ayant le gage de tant d'honnestes hommes, vous pensiez qu'on n'eust osé faire mourir cet assassin, sur la menace qu'eussiez faite, de faire mourir en contrechange ceux que teniez prisonniers, lesquels à la vérité sont bien obligez à ceux qui par une précipitée colère tuèrent à coups d'espée ce méchant après son coup fait; et vous-mesmes vous ne les devez pas moins remercier. Car si on l'eust laissé vivre, comme il falloit, et mis entre les mains de justice, nous eussions eu tout le fil de l'entreprise naïvement déduit, et y eussiez esté couché en blancs draps, pour une marque ineffaçable de vostre desloyauté et felonnie. Mais Dieu ne l'a pas ainsi permis, et ne sçavons encore ce qu'il vous garde.... C'est pourquoy, Monsieur le Lieutenant, vous eustes grand tort de faire démonstration de tant d'allégresse, ayant sçeu la nouvelle du cruel accident de celuy, par la mort duquel vous entriez au chemin de la Royauté. Vous fistes des feux de joye, au lieu qu'en debviez faire de funèbres; vous pristes l'écharpe verte en signe de réjouissance, au lieu que deviez redoubler la vostre noire, en signe de dueil. Vous deviez imiter David, qui fit recueillir les os de Saül, et les fit honorablement ensepulturer, combien que par sa mort il devenoit Roy paisible, et perdoit en lui son plus grand ennemi. Mais vous au contraire, vous riez, et faistes festins, feux de joye, et toutes sortes de réjouissances, quand vous sçavez la cruelle mort de celuy de qui vous teniez tout ce que vous et vos prédécesseurs aviez de bien, d'honneur et d'autorité; et non content de ces communes allégresses, qui témoignioient assez combien vous approuviez ce malheureux acte, vous fistes faire l'effigie du meurtrier, pour la montrer en public, comme d'un Saint canonisé; et fistes rechercher sa

1. Edme Bourgoing.

2. Si vous prétendez qu'il n'en est pas ainsi.

3. Astaroth, nom donné par la Bible à la divinité phénicienne As-tarté; de là le sens de mauvais esprit, de démon.

mère et ses parents pour les enrichir d'aumosnes publiques, afin que celà fust un leurre et une amorce à d'autres qui pourroient entreprendre de faire un pareil coup au Roy de Navarre sur l'assurance qu'ils prendroient par l'exemple de ce nouveau Martyr, qu'après leur mort ils seroient ainsi sanctifiez et leurs parents bien récompensez. Or je ne veux point examiner plus avant vostre conscience, ny vous pronostiquer, ce qui vous peut advenir pour ce fait-là ; mais il faudroit que la parole de Dieu fust menteuse (ce qui n'est point) si vous ne recevez bientost le salaire que Dieu promet aux meurtriers et assassinateurs.

LES POLITIQUES VEULENT LA PAIX, ET LEUR ROI LÉGITIME.

Il n'y a ni rodomontade d'Espagne, ni bravacherie Napolitaine, ni mutinerie Walonne, ni fort d'Anthonia¹ ny Temple, ni citadelle dont on nous menace, qui nous puisse empescher de désirer et de demander la paix. Nous n'aurons plus peur que nos femmes et nos filles soient violées, ni débauchées par les gens de guerre, et celles que la nécessité a détournées de l'honneur se remettront au droit chemin. Nous n'aurons plus ces sangsues d'exacteurs et maltotiers ; on osterà ces lourds impôts qu'on a inventés à l'hostel de ville sur les meubles et marchandises libres et sur les vivres qui entrent aux bonnes villes, où il se commet mille abus et concussions, dont le profit ne revient pas au public, mais à ceux qui manient les deniers, et s'en donnent par les joues. Nous n'aurons plus ces chenilles, qui succent et rongent les belles fleurs des jardins de France, et s'en peignent de diverses couleurs, et en un moment de petits vers rampants contre terre deviennent grands papillons volants, peinturez d'or et d'azur. Nous n'aurons plus tant de gouverneurs qui font les Roytelets, et ne serons plus sujets aux gardes et sentinelles, où nous perdons la moitié de notre temps, consommons nostre meilleur âge, et acquerons des catarres, et maladies qui ruinent nostre santé. Nous aurons un Roy qui donnera ordre à tout, et retiendra tous ces tyranneaux en crainte et en devoir ; qui chastiera les violents, punira les réfractaires, exterminera les voleurs et pillards, retranchera les aisles aux ambiteux, fera rendre gorge à ces sponges et larrons des deniers publics, fera contenir un chacun aux limites de sa charge, et conservera tout le monde en repos et tranquillité. Enfin nous voulons un Roy pour avoir la paix. Mais nous ne voulons pas faire comme les grenouilles, qui s'ennuyants de leur Roy paisible, esleurent la Cicogne, qui les dévora toutes. Nous demandons un Roy et chef naturel, non artificiel, un Roy déjà fait, et non à faire, et n'en voulons point prendre le conseil des Espagnols, nos ennemis invétérés, et qui veulent estre nos tuteurs par force. Nous ne voulons pour conseillers et médecins ceux de Lorraine, qui

1. « Jérusalem avoit le fort d'Anthonia, le temple et le fort de Sion, qui bridoient le peuple. » (*Discours de d'Aubray, supra.*)

de longtemps béent¹ après nostre mort. Le Roy que nous demandons est déjà fait par la nature, né au vray parterre des fleurs de Lis de France rejetton droit et verdoyant de la tige de saint Loüys. Ceux qui parlent d'en faire un autre se trompent, et ne sçauroient en venir à bout. On peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des roys pour les porter; on peut faire une maison, mais non pas un arbre, ou un rameau verd; il faut que la nature le produise par espace de temps, du suc et de la moëlle de la terre, qui entretient la tige en sa seve et vigueur. On peut faire une jambe de bois, un bras de fer, un nez d'argent; mais non pas une teste. Aussi pouvons-nous faire des Mareschaux à la douzaine, des Pairs, des Admiraux, et des Secrétaires et Conseillers d'Estat, mais de Roy point; il faut que celui seul naisse de luy-mesme, pour avoir vie et valeur.

Allons, allons donc, mes amis, tous d'une voix luy demander la paix: il n'y a paix si inique qui ne vaille mieux qu'une très-juste guerre. *O quam speciosi pedes nuntiantium pacem, nuntiantium bona et salutem!* dit Isaye. O que ceux ont les pieds beaux, qui portent la paix et annoncent le salut et la sauve-té du peuple! Que tardons-nous à chasser ces fâcheux hostes, maupiteux bourgeois, insolens animaux, qui dévorent nostre substance, et nos biens comme sauterelles? Ne sommes-nous point las de fournir à la luxure et aux voluptez de ces harpies? Allons, Monsieur le légat, retournez à Rome. Allons, Messieurs les Agents et Ambassadeurs d'Espagne, nous sommes las de vous servir de gladiateurs à outrance, et nous entretuer pour vous donner du plaisir. Allons Messieurs de Lorraine, nous vous tenons pour fantomes de protection, sangsûes du sang des Princes de France; et que Monsieur le Lieutenant ne pense pas nous empescher ou retarder par ses menaces: nous luy disons haut et clair, et à vous tous, Messieurs ses cousins et alliez, que nous sommes François, et allons avec les François exposer nostre vie, et ce qui nous reste de bien pour assister nostre roy, nostre bon Roy, nostre vray Roy, qui vous rangera aussi bientost à la mesme reconnoissance, par force, ou par un bon conseil, que Dieu vous inspirera, si en estes dignes.

MONTAIGNE.

Michel, seigneur de Montaigne en Périgord, naquit en 1533 et mourut en 1592. Il avait été conseiller au Parlement et maire de Bordeaux. Ses ouvrages sont les *Essais*

1. Aspirant. (Bayer, béer, *inhiare.*)

et un *Voyage en Italie*, recueil de lettres qui n'offre que fort peu d'intérêt.

La première édition des Essais, qui ne contenait que deux livres, est de 1580. La meilleure est celle de V. Leclerc, 1826-27, 5 vol. in-8°, avec d'excellentes notes ¹.

Les *Essais* sont le premier et peut-être le meilleur fruit qu'ait produit en France la philosophie morale. C'est le premier appel adressé à la société laïque et mondaine sur les graves matières que les savants de profession avaient jusqu'alors prétendu juger à huis clos. Le principal charme de cet ouvrage, c'est qu'on y sent à chaque ligne l'homme sous l'auteur. Ce n'est point un traité, encore moins un discours; c'est la libre fantaisie d'un causeur aimable et prodigieusement instruit, qui se déroule capricieusement sous vos yeux. L'idée y prend un corps, l'abstraction devient vivante. Le livre et l'écrivain ne sont qu'une même chose. Montaigne a pour ainsi dire vécu son ouvrage au lieu de le composer.

Cet homme d'une raison si droite semble, dans la succession de ses idées, n'obéir qu'à cette faculté que lui-même appelle la folle du logis. Il choisit un sujet, le quitte, le reprend, promet une matière dans le titre, en traite une autre dans le chapitre. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse : tantôt elles se présentent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est; je me laisse aller comme je me trouve, je prends de la fortune le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leurs pièces, écartés sans dessein ni promesses. »

Toutefois sous cette allure fortuite se cache un intérêt sérieux et puissant. Malgré toutes ses excursions, Montaigne a constamment en vue un seul objet, qu'il nous peint, qu'il

1. Voir l'*Éloge de Montaigne*, par M. Villemain, dans ses *Discours et Mélanges littéraires*, tome I^{er}.

nous montre, qu'il nous explique sans cesse, c'est lui-même, ou plutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera toujours : et c'est là le secret de l'immortalité de son ouvrage. Il a toute la grâce d'une fantaisie et toute la profondeur d'une étude, tout le charme d'une conversation et toute la valeur d'un traité scientifique.

Voltaire a dit avec raison : « Ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter. » Chez lui, plus que chez personne, le style c'est l'homme. Il maîtrise, il assouplit l'idiome rebelle encore qui lui est donné, et, comme un habile versificateur, il tire de la difficulté même cent combinaisons inattendues et charmantes. « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, de façon qu'il n'ait aucune souvenance des mots. » Aussi le langage de Montaigne est-il « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi. » On ne pourrait compter toutes les images, les expressions neuves, les alliances de mots qu'il a créées. Si l'on se plaît au *français d'Amyot*, on étudie la *langue de Montaigne*, et ses écrits sont encore aujourd'hui un trésor, où notre prose, appauvrie par les dédains philosophiques du dix-huitième siècle, est heureuse d'aller rechercher ses anciennes richesses.

AMITIÉ DE MONTAIGNE ET DE LA BOÉTIE¹.

Considerant la conduite de la besongne d'un peintre que j'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance : et le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont

1. Étienne de La Boétie, né à Sarlat en 1530, mort en 1563, conseiller au parlement de Bordeaux à l'âge de vingt ans, avait écrit à dix-huit ans son *Discours sur la servitude volontaire*, éloquente invective contre la tyrannie, dans le goût des déclamations antiques.

peintures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotèques et corps monstrueux, rappez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa superne¹.

Je vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'autre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly, et formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTRE UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa première ieunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommandation; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire, que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ai cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre parescript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luyeschappa; et quelques memoires sur cet edict de ianvier², fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres que iay faict mettre en lumiere. Et si suis obligé particulièrement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance; car elle me feut montree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'aventure les devoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les ad-

1. Horace, *Art poétique*, vers 4.

2. Cet édit accordait aux Huguenots l'exercice public de leur religion.

vertissemens et corrections qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfans aux peres. C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection, que le nom de *frere*, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela destrempe merueilleusement et relasche cette soudure fraternele; les freres ayant à conduire le progrez de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendrent ces vrayes et parfaites amitez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierelement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme vieillesse; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternele :

Et ipse

Notus in fratres animi paterni¹.

Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoys, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant, « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulièrement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effet que ne porte la raison des rapports; ie croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee, par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard

commencé (car nous estions tous deux des hommes faicts, et luy plus de quelque année), elle n'avoit point à perdre de temps; et n'avoit à se regler au patron des amitez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aulture idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy: ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute-sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille; ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ni qui feust ou sien, ou mien. Nos ames ont charié si uniement ensemble; elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusqu'au fin fond des entrailles l'une de l'autre, que non seulement ie congnoissoys la sienne comme la mienne, mais ie me fusse certainement plus fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces aultres amitez communes; i'en ay autant de coignoissance qu'un aulture, et des plus parfaites de leur genre: mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles, on s'y tromperoit. En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourrisiers des aultres amitez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause: car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les soiciens, et comme ie ne me sçais aulcun gré du service que ie me foys, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaite, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volonte, pensements, jugements, biens, femmes, enfans, honneur et vie, et leur convenance¹ n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'aulture, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligerait son compaignon: car cherchant l'un et l'aulture, plus que toute aulture chose, de s'entre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit². Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier³. Eudamidas, corinthien, avoit deux amis, Charixenus, sicyonien, et Areteus, corinthien: venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son

1. Leur union. — 2. Diogène Laërce, VI, 46.

3. *Toxaris*, de Lucien, ch. xxii.

testament : « Je legue à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en « sa vieillesse ; à Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le « douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne « à défaillir, ie substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent ; mais ses heritiers en ayants esté advertis l'accepterent avec un singulier contentement, et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespasé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis ; car cette parfaicte amitié de quoy ie parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs ; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conférer toutes à ce subject. Les amitez communes, on les peult despartir ; on peult aimer en cettuy cy la beauté ; en cet aultre, la facilité de ses mœurs ; en l'aultre, la libéralité ; en celuy là, la paternité ; en cet aultre, la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possède l'amé et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ay iuré de ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en coignoissent point la hauteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing ; il les laisse heritiers de cette sienne libéralité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait qu'en celuy d'Areteus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honorer à merveille la réponse de ce jeune soldat à Cyrus ¹ s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gagner le prix de la course, et s'il

1. Xénophon, *Cyropédie*, VII, 3.

le voudroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire ; mais bien le
« lairrais ie volontiers pour en acquerir un amy, si ie trouvois homme
« digne de telle alliance. » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvois ; » car
on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accoin-
tance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son cou-
rage, qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que tous les res-
sorts soyent nets et seurs parfaitement.

L'ancien Menander disoit celuy là heureux qui avoit peu ren-
contrer seulement l'ombre d'un amy¹ : il avoit certes raison de le
dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie compare tout le
reste de ma vie, quoy qu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee
doulce, aysée, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poi-
sante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes
commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'autres ;
si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donne
de iouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est
que fumeé, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le
jour que ie le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic dī voluistis!) habebō²,

ie ne foyz que traisner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent
à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte :
nous estions à moitié de tout ; il me semble que ie luy desrobe sa
part.

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps³.

I'estois desia si faict et accoutusmé à estre deuxiesme partout, qu'il
me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera?
Nec carus æque, nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam⁴.

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire ; comme si
eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une dis-
tance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit-il au
devoir de l'amitié.

(Essais, liv. I, chap. xxvii.)

1. Plutarque, *de l'Amitié fraternelle*, ch. iii.

2. Virgile, *Énéide*, V, 49.

3. Térence, *Heautontimoroumenos*, acte I, scène 1, vers 97.

4. Horace, *Odes*, II, 17, 5.

TROISIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

PIERRE CORNEILLE¹.

Pierre Corneille, né le 6 juin 1606, à Rouen, où il fut d'abord destiné au barreau, vint pour la première fois à Paris en 1629 et débuta par des comédies, oubliées aujourd'hui, qui eurent alors un grand succès. En 1635 il donna sa première tragédie, *Médée*. L'année suivante parut le *Cid*, le premier de ses chefs-d'œuvre ; puis *Horace*, *Cinna*, tous deux en 1639 ; *Polyeucte*, 1640 ; la *Mort de Pompée*, 1641 ; *Rodogune*, 1646. En 1642 il donna au théâtre la première comédie de caractère, le *Menteur*. Admis à l'Académie en 1647, il produisit encore un grand nombre de pièces qui réussirent peu et qui n'offrent plus que des restes de son génie. On a de Corneille quelques écrits en prose, des *Discours sur l'Art dramatique*, des *Examens de ses pièces*. Il mourut pauvre, à Paris, le 1^{er} octobre 1684.

La première édition estimée des Œuvres de Corneille est celle de Joly, 10 vol. in-12, 1738. — 1764. Édition en 12 vol. in-8°, avec les Commentaires de Voltaire. — 1802. Édition complète avec les Observations de Palissot sur les Commentaires de Voltaire, 12 vol. in-12. On lira avec fruit l'Histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille, par M. Taschereau, 1829 et 1855.

Le ressort principal du théâtre de Corneille, c'est l'admi-

1. Histoire de la Littérature française, page 372 : le Théâtre sous Richelieu.

ration ; mais de ce sentiment naturellement calme il fait une passion aussi entraînante que noble. Du premier pas, il atteint le but suprême de l'art ; il sut à la fois émouvoir les âmes et les agrandir. Que ses héros soient Espagnols ou Romains, il reste Français, en s'attachant à ce qui est général, universel et humain. En cela il fut merveilleusement servi par la règle sévère qu'avait adoptée la tragédie française. L'unité d'action, de temps et de lieu, bannissait les épisodes, les longueurs, les distractions. L'intérêt se concentre par cette compression des événements, et la tragédie devient un problème moral, posé par le début, discuté par les péripéties, résolu par le dénouement. La forme de la tragédie française, créée d'abord par le hasard, par l'imitation, par l'instinct national, trouva avec Corneille l'âme qui devait la faire mouvoir, la force vivante qui en justifiait la structure.

De la manière générale et du style de Corneille, il est difficile de rien dire qui n'ait été dit déjà et bien dit. « Les personnages de Corneille, dit M. Sainte-Beuve, sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie ; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir ; un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore. Aux endroits pathétiques ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer. Mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule.... Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre, et encore, à l'aspect d'une belle action, leur arrive-t-il quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu.... Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux, ils se querellent sur l'étiquette ; ils raisonnent longuement et ergotent à

haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion.... Ses héroïnes, ses *adorables furies* se ressemblent presque toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, et sort plus de la tête que du cœur.

« Le style de Corneille est le mérite par lequel il excelle, à mon gré.... Il me semble, avec ses négligences, une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse.... Il y a peu de peinture et de couleur dans ce style. Il est chaud plutôt qu'éclatant ; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement.... En somme, Corneille, génie pur, incomplet avec ses hautes parties et ses défauts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, tristes et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus ; une sève abondante y monte ; mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couronnent tard, se dépouillent tôt et vivent longtemps à demi dépouillés. Même après que leur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroits des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent par leurs craquements et leurs gémissements, à ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a comparé le grand Pompée¹. »

LE CID².

Don Rodrigue (surnommé bientôt le Cid, ou Seigneur, par les Maures qu'il a vaincus) aime Chimène, fille de

1. Sainte-Beuve, *Critiques et Portraits littéraires*, tome I, article *Corneille*.

2. Don Rodrigue de Bivar est en Espagne le héros d'un cycle légendaire, comme Charlemagne et Roland en France. Guillem de Castro trouva dans ses aventures, racontées par les vieilles romances espagnoles, la matière d'une comédie nationale, dont la renommée parvint jusqu'en France. Un vieux courtisan retiré à Rouen, M. de Châlon, signala à son jeune compatriote ce sujet dramatique. Corneille profita de l'avis ; mais il ne copia pas servilement le modèle qu'on lui désignait. Chez le poète espagnol, la vie entière du Cid se déroule sur la

don Gomès, comte de Gormas, et il en est aimé. Don Diègue, père de Rodrigue, au sortir d'un conseil où il a été nommé gouverneur du prince royal, vient demander à don Gomès la main de Chimène pour son fils. Don Gomès, irrité de se voir enlever par don Diègue l'emploi qu'il désirait pour lui-même, refuse son consentement, insulte le vieillard et lui donne un soufflet. Diègue met l'épée à la main, mais il est aussitôt désarmé par son adversaire. Rodrigue, chargé de la vengeance de son père, provoque le père de Chimène et le tue. Chimène, malgré son amour, va demander vengeance au roi. Pendant qu'elle poursuit sa demande, Rodrigue sauve Séville menacée par les Maures. Le roi ne peut punir le héros qui vient de lui rendre un pareil service. Chimène alors promet sa main au chevalier quel qu'il soit qui lui rapportera la tête de Rodrigue. Don Sanche, rival de Rodrigue, s'offre pour venger Chimène : le roi permet le combat. Sanche vaincu et épargné par Rodrigue vient apporter son épée aux pieds de Chimène, qui, à sa vue, s'imaginant que Rodrigue a été tué, laisse éclater son amour avec sa douleur. Le roi, suivi de toute la cour, vient lui apprendre que Rodrigue est vivant et décide qu'elle devra épouser le héros qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

ACTE I. SCÈNE III. — LE COMTE DE GORMAS, D. DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
 Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi,
 Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

scène; Corneille sut dégager de ce drame chevaleresque et féodal la donnée éternellement humaine. Le combat moral de l'honneur et de l'amour dans Rodrigue, de l'amour et du devoir dans Chimène, qui n'est qu'un épisode de l'œuvre de Guillem de Castro, devint le nœud et l'unique intérêt de la tragédie française. L'apparition du *Cid* fut saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie de Richelieu, les taquineries de l'Académie française n'y purent rien. *Beau comme le Cid* devint une formule proverbiale d'éloge et d'admiration. Voir, sur la querelle du *Cid*, l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* de M. Taschereau.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connoître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes,
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite.
La faveur l'a pu faire autant que le mérite,
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis,
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau-fils doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince,
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celle d'un capitaine,
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, et ranger une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir.
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,

Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille,
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
 Sans moi vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
 Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
 Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
 Le prince à mes côtés feroit dans les combats
 L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
 Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
 Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
 Il verroit....

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi;
 Je vous ai vu combattre et commander sous moi :
 Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
 Votre rare valeur a bien rempli ma place;
 Enfin, pour épargner des discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence,
 Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas ! moi ?

D. DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(*Il lui donne un soufflet.*)

D. DIÈGUE, *l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi : mais tu serois trop vain
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie,
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE IV. — D. DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi !
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur,
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui dans cette offense
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe pour me venger en de meilleures mains.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père

L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !

Je reconnois mon sang à ce noble courroux,

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.

Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;

Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ,

D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie,

Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,

Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,

Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage,

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage,

Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,

Je te donne à combattre un homme à redouter,

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,

Se faire un beau rempart de mille funérailles.

D. RODRIGUE.

Son nom ? c'est perdre temps en propos superflus.

D. DIÈGUE.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus,

1. Dans le *Cid* espagnol, D. Diègue fait l'épreuve du courage de ses enfants en leur serrant convulsivement les mains. Seul Rodrigue, le plus jeune, résiste et s'emporte ; à sa colère, à ses menaces, D. Diègue reconnaît qu'il a trouvé un vengeur.

Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est....

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connois ton amour :
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien ; venge-moi, venge-toi,
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi ;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

ACTE II. SCÈNE II. — LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien don Diègue ?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur de son temps ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Peut-être.

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? Le sais-tu ?

LE COMTE.

Que m'importe !

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis ?

D. RODRIGUE.

Oui, tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte ;
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur ;
A qui venge son père il n'est rien impossible ;
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinoit ma fille.
Je sais ta passion, et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir,
Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime,
Que ta haute vertu répond à mon estime,
Et que voulant pour gendre un chevalier parfait,
Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense ma valeur d'un combat inégal.
Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
On te croiroit toujours abattu sans effort,
Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE IX. -- D. FERNAND, D. DIÈGUE, CHIMÈNE, D. SANCHE,
D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice ¹.

D. DIÈGUE.

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;
Il a de votre sceptre abattu le soutien,
Il a tué mon père.

D. DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice

D. DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice

D. FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Chimène, je prends part à votre déplaisir,

D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang

Couler à gros bouillon de son généreux flanc ;

Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,

1. Le premier mot de Chimène est de demander justice contre un homme qu'elle adore : c'est peut-être la plus belle des situations. (*Voltaire.*)

Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
 Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
 Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
 J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur,
 Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;
 Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
 Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;
 Son flanc étoit ouvert, et pour mieux m'émouvoir,
 Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir ;
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
 Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite ;
 Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence,
 Que les plus valeureux avec impunité
 Soient exposés aux coups de la témérité,
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
 Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance ;
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang :
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
 Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
 Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

D. FERNAND

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie,
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie ;
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,

Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
 Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
 Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
 Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
 Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
 Descendoient au tombeau tous chargés d'infamie,
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays, et digne de son roi.
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte,
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
 Si montrer du courage et du ressentiment,
 Si venger un soufflet mérite un châtiment,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir ;
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
 Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
 Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison ;
 Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
 Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III. SCÈNE IV¹. — D. RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

Hé bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE,

Elvire, où sommes-nous? et qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,
Après, ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi! du sang de mon père encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chimène!

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien ².

1. « J'ai remarqué, aux premières représentations, qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant Chimène, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse, et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avoient à se dire dans un état si pitoyable. » (Corneille, *Examen du Cid.*)

2. Le désespoir n'a point de réflexions si fines, et j'oserai ajouter

CHIMÈNE.

Ah! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
 Le père par le fer, la fille par la vue!
 Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir;
 Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
 De finir par tes mains ma déplorable vie;
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 Un lâche repentir d'une bonne action.
 L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
 Déshonoroit mon père et me couvroit de honte,
 Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur;
 J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur.
 Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur, et mon père,
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
 Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi;
 Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
 J'ai pu douter encor si j'en prendrois vengeance.
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
 J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt,
 Je me suis accusé de trop de violence :
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
 A moins que d'opposer à tes plus forts appas
 Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas;
 Que malgré cette part que j'avois en ton âme,
 Qui m'aima généreux, me haïroit infâme;
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
 C'étoit m'en rendre indigne, et diffamer ton choix.
 Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
 Sans cesse le penser, et sans cesse le dire;
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter,
 Pour effacer ma honte, et pour te mériter;
 Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire;
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois:
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime,
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime:
 Immole avec courage au sang qu'il a perdu
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit,
 ce n'est point du tout une teinture différente. (Voltaire.)

CHIMÈNE.

Ah, Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie ;
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
 Je sais ce que l'honneur après un tel outrage
 Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage ;
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien,
 Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
 Elle a vengé ton père, et soutenu ta gloire ;
 Même soin me regarde, et j'ai pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
 Hélas ! ton intérêt ici me désespère¹ ;
 Si quelque autre malheur m'avoit ravi mon père,
 Mon âme auroit trouvé dans le bien de te voir
 L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir ;
 Et contre ma douleur j'aurois senti des charmes,
 Quand une main si chère eût essuyé mes larmes
 Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
 Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 De lâches sentiments pour ta punition :
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
 Ma générosité doit répondre à la tienne ;
 Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
 Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
 Le coup m'en sera doux aussi bien que l'arrêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice ;
 Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie et non pas ton bourreau.
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;

1. *Ton intérêt* signifie ici, non pas l'intérêt que je te porte, mais la part que tu as dans mon malheur, le rôle que tu as joué dans la cruelle aventure qui m'a ravi mon père.

C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir;
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a su venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! Hélas! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié;
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
À mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?
Quand on saura mon crime et que ta flamme dure
Que ne publieront point l'envie et l'imposture?
Force-les au silence, et sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Èlève au ciel ma gloire, et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore, et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime;
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ:
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard;
La seule occasion qu'aura la médisance,

C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMÈNE.

Va-t'en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien venger mon père;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMÈNE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru!...

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit!...

CHIMÈNE.

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdit!...

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance!

CHIMÈNE.

Ah! mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah! regrets superflus!

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D. RODRIGUE.

Adieu. Je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu. Sors; et surtout garde bien qu'on te voie.

ACTE IV. SCÈNE III. — D. FERNAND, D. DIÈGUE,
D. ARIAS, D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits, avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers toi.
Mais les deux rois captifs feront ta récompense ;
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence :
Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid, qu'à ce grand nom tout cède,
Qu'il comble d'épouvante, et Grenade et Tolède,
Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois,
Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte ;
D'un si foible service elle fait trop de compte,
Et me force à rougir devant un si grand roi
De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire,
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
Ne s'en acquittent pas avec même courage,
Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
Elle ne produit point de si rares succès.
Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
Une troupe d'amis chez mon père assemblée
Sollicita mon âme encor toute troublée....

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
Si j'osai l'employer sans votre autorité ;
Le péril approchoit, leur brigade étoit prête,
Me montrant à la cour je hasardois ma tête,
Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense,
Et l'État défendu me parle en ta défense.
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents, mais par un prompt renfort,
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant à nous voir marcher en si bon équipage
Les plus épouvantés reprenoient de courage !
J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brûlant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et sans faire aucun bruit
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide à mon stratagème,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer, tout leur paroît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville :
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent ;
Ils paroissent armés, les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couroient au pillage, et rencontrent la guerre ;

Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend la vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges ¹,
De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il portoit,
Ne pouvoit discerner où le sort inclinoit!

J'allois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour.

Mais enfin sa clarté montre notre avantage;
Le Maure voit sa perte, et perd soudain courage,
Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieu des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux peuvent se retirer.

Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte,
Le flux les apporta, le reflux les remporte,
Cependant que leurs rois engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie;

A se rendre moi-même en vain je les convie;
Le cimeterre au poing ils ne m'écoutent pas :
Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef, je me nomme, ils se rendent :
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa, faute de combattants.

1. *Alfanges*, nom arabe d'une sorte de cimeterre.

HORACE.

La tragédie d'*Horace* est tirée d'un récit de Tite Live, livre I, chap. xxiii et suivants. Albe et Rome sont en guerre. Pour épargner à deux peuples longtemps amis, unis l'un à l'autre par de nombreux liens de parenté et d'alliance, les déchirements d'une guerre presque civile, il a été convenu que chacune des deux villes rivales remettrait sa cause aux mains de trois de ses guerriers, et que celle dont les champions seraient vaincus, accepterait la décision de la fortune, et se soumettrait sans résistance aux vainqueurs.

Le Romain Horace a épousé une Albaine, Sabine; Camille, sœur d'Horace, est fiancée à Curiace, frère de Sabine. Rome a choisi pour ses défenseurs Horace et ses deux frères; aux trois Horaces, Albe oppose les trois Curiaces. Malgré les larmes de Sabine et de Camille, Horace et Curiace s'apprêtent à faire leur devoir. Horace est heureux de faire à sa patrie un sacrifice dont peu de héros seraient capables; Curiace ne renonce pas sans douleur au bonheur qu'il a vu si près de lui.

Une Romaine, Julie, vient annoncer à Camille, à Sabine et au père d'Horace le résultat du combat. Deux Horaces sont morts; le troisième, le mari de Sabine, est en fuite; les trois Curiaces sont blessés, mais vivants. A cette nouvelle, le vieil Horace s'indigne. Son fils devait au moins mourir, s'il ne pouvait vaincre; mais fuir, mais abandonner la cause de sa patrie, et renoncer à combattre, si inégal que fût le combat, c'est une trahison! A la colère patriotique du vieillard succèdent les transports d'une joie sublime, lorsque Valère, envoyé par le roi Tullus, lui apprend que Julie s'est trop hâtée, qu'elle n'a vu que la moitié de l'affaire, que la fuite d'Horace était une feinte, qu'il est revenu sur ses ennemis, et que les trois Curiaces sont tombés l'un après l'autre sous ses coups. Cette joie n'est pas de longue durée. Camille, désespérée de la mort de son amant, se porte à la rencontre de son frère; elle le brave, l'insulte, maudit sa victoire, et Rome à qui Curiace vient d'être immolé. Horace, hors de

lui, la frappe de son épée, et par ce fratricide, à peine revenu du combat, il retombe dans un nouveau péril. Valère, amant rebuté de Camille, veut la venger, et se fait l'accusateur du meurtrier devant le roi Tullus. Horace ne se défend pas. C'est le vieil Horace qui plaide la cause de son fils et qui la gagne.

ACTE II. SCÈNE I. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,
Et, ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire ;
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvoit à bon titre immortaliser trois ;
Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur, et choisir une femme,
Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, et prévois son malheur.
Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée :
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choisir et de choisir si mal.
Mille de ses enfants, beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvoient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance :
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;

Et du sort envieux quels que soient les projets,
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.
 Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
 Remplira son attente, ou quittera la vie.
 Qui veut mourir, ou vaincre, est vaincu rarement
 Ce noble désespoir périt malaisément.
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
 Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas, c'est bien ici que je dois être plaint !
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
 Dures extrémités de voir Albe asservie,
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ;
 Et que l'unique bien où tendent ses désirs
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?
 De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
 De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
 Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes,
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes ;
 Et je le recevrais en bénissant mon sort,
 Si Rome et tout l'État perdoient moins à ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II. — HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien ! qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?
Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend ;
Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort ;
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort et les démons, et les dieux et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière.
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur ;

Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie ;
 Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
 L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
 Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient plus périr ;
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir,
 Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
 Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
 Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité :
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
 Notre longue amitié, l'amour ni l'alliance
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
 Et puisque, par ce choix, Albe montre en effet
 Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
 J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
 Prêt d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
 Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;
 J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler ;
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
 Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.

La solide vertu dont je fais vanité
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière,
 Que dès le premier pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand, il est au plus haut point,
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments ;
 Qui, près de le servir, considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
 Et pour trancher enfin ces discours superflus,
 Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue ;
 Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue ;
 Comme notre malheur elle est au plus haut point,
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez point de vertu par contrainte ;
 Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
 En toute liberté goûtez un bien si doux.
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
 Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
 A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

ACTE III. SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE,
 CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
 Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
 Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
 Rome est sujette d'Albe ! et, pour l'en garantir,
 Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
 Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
 Rome n'est pas sujette, ou mon fils est sans vie :
 Je connois mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille de nos remparts comme moi l'ont pu voir.
 Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;

Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût !

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.
Il est de tout son sang comptable à sa patrie,
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie,
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition,
L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément,
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement
Vous n'avez point encor de part à nos misères,

Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères,
 Si nous sommes sujets, c'est de votre pays :
 Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis ;
 Et voyant le haut point où leur gloire se monte,
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
 Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
 Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
 Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses.
 J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances,
 Qu'avant ce jour fini ces mains, ces propres mains
 Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
 Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?
 Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
 Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE IV. SCÈNE I. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;
 Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
 Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
 Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
 Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
 Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment :
 Vous verrez Rome même en user autrement,
 Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
 Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard ¹,
 Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
 Je sais trop comme agit la vertu véritable :
 C'est sans en triompher que le nombre l'accable,
 Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
 Succombe sous la force, et ne lui cède point.
 Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

1. *Pour mon regard*, est suranné et hors d'usage ; c'est pourtant une expression nécessaire. (Voltaire.)

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur,
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace !

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare, et digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsque Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;
 Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
 Qui savoit ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi! Rome donc triomphe?

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure,
 Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
 Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
 Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;
 Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
 Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
 Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite,
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.

Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
 Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :
 Il attend le premier, et c'étoit votre gendre.
 L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
 En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur,
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;
 Elle crie au second qu'il secoure son frère :
 Il se hâte et s'épuise en efforts superflus,
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
 Son courage sans force est un débile appui ;
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
 L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
 Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.

Comme notre héros se voit près d'achever,
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ;
 Rome aura le dernier de mes trois adversaires ;
 C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
 Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
 La victoire entre eux deux n'étoit pas incertaine ;
 L'Albain, percé de coups, ne se traînoit qu'à peine,

Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense ;
Et son trépas de Rome établit la puissance.

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
O d'un État penchant l'inespéré secours !
Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
Appui de ton pays, et gloire de ta race !
Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer ;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ;
Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
Par des chants de victoire et par de simples vœux.
C'est où le roi le mène, et tandis ¹ il m'envoie
Faire office vers vous de douleur et de joie ² ;
Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
Il y viendra lui-même et peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnoître une vertu si pure
Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat ;
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du service d'un fils et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi ³ ;
Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire
Au-dessous du mérite, et du fils, et du père.
Je vais lui témoigner quels nobles sentiments

1. *Cependant, pendant ce temps. Tandis* ne s'emploie plus adverbialement.

2. *Faire office de douleur* n'est plus français, et je ne sais s'il l'a jamais été : on dit familièrement, *faire office d'ami, office de serviteur, office d'homme intéressé* ; mais non *office de douleur et de joie*. (Voltaire.)

3. *Que c'est, pour ce que c'est*, est un latinisme (*quid sit*).

La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE; PROCULE,
portant en main les trois épées des Curiaces.

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États.
Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs ; c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épanché,
Je cesserai pour eux de paraître affligée,
Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
D'un ennemi public dont je reviens vainqueur,
Le nom est dans ta bouche, et l'amour dans ton cœur.
Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire,
Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs :
Tes flammes désormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées ;
Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;

Et, si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme.
Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort,
Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée,
Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
Qui comme une furie attachée à tes pas
Te veut incessamment reprocher son trépas.
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
Et que jusques au ciel élevant tes exploits
Moi-même je le tue une seconde fois !
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie !
Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur ;
Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Saper ses fondements encor mal assurés !
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles ;
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !
HORACE, *mettant l'épée à la main, et poursuivant sa sœur qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place.
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace !

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

CINNA.

Cinna, petit-fils du grand Pompée, aime Émilie, fille de Toranius, tuteur d'Octave proscrit par son pupille. Émilie, quoiqu'elle aime également Cinna, ne veut consentir à l'épouser que s'il la venge du meurtrier de son père. Cinna, pour lui obéir, a formé une conspiration où sont entrés les principaux citoyens de Rome ; il vient, au premier acte, apprendre à Émilie les résolutions des conjurés. A peine a-t-il terminé son récit qu'un message de l'empereur l'appelle au palais avec Maxime, son complice. Tous deux se croient découverts et s'apprêtent à mourir ; mais Auguste, qui ignore le complot, a voulu seulement les consulter, comme ses meilleurs amis, pour savoir s'il doit abdiquer ou conserver l'empire. Maxime lui conseille le premier parti, Cinna le second ; et son avis entraîne la résolution du prince.

Cependant Maxime, apprenant que la main d'Émilie, qu'il aime aussi, doit être la récompense de la mort d'Auguste, va, par jalousie, révéler la conspiration. L'empereur, docile au conseil de Livie, sa femme, se détermine à user de clémence : il fait venir Cinna, l'accable des preuves du complot et du souvenir de ses bienfaits ; et quand Cinna confondu n'attend que le supplice, Auguste lui pardonne ainsi qu'à ses complices, et l'unit à Émilie, dont la haine vaincue cède enfin à cette royale clémence¹.

1. L'aventure de Cinna est rapportée par Sénèque, *de la Clémence*, livre I, ch. ix. Suétone dans sa biographie d'Auguste n'en dit pas un seul mot. Il est donc possible que Sénèque l'ait inventée. « Mais, vraie ou fausse, dit Voltaire, cette clémence d'Auguste est un des plus nobles sujets de tragédies, une des plus belles instructions pour les princes. C'est une grande leçon de mœurs ; c'est, à mon avis, le chef-d'œuvre de Corneille, malgré quelques défauts. »

ACTE I. SCÈNE III. — CINNA, ÆMILIE, FULVIE.

ÆMILIE.

Cinna, votre assemblée
Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
Et reconnoissez-vous au front de vos amis
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue :
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse ,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux ,
Qu'ils semblent tous venger un père, comme vous.

ÆMILIE.

Je l'avais bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Æmilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, et d'empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
Qui doit conclure enfin nos desseins généreux¹ ;
Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
Et son salut dépend de la perte d'un homme,
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le sang romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis et de ligues,
Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
Et jamais insolent ni cruel à demi ! »
Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.

1. *Conclure*, que Voltaire trouve impropre, est pris ici dans l'acception du latin *concludere*, *achever*.

Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchiroit ses entrailles,
Où l'aigle abattoit l'aigle, et de chaque côté .
Nos légions s'armoient contre leur liberté ;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir esclaves ;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers,
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattoient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entière noyée au sang de ses enfants :
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire,
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?
Mais pourrois-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence,
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les esprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps, et voyant leur colère
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,

Et que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
 Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui :
 Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
 Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
 Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
 Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 Justice à tout le monde, à la face des dieux :
 Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
 C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
 Et je veux pour signal que cette même main
 Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
 Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
 Faites voir, après moi , si vous vous souvenez
 Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
 A peine ai-je achevé que chacun renouvelle,
 Par un noble serment, le vœu d'être fidèle.
 L'occasion leur plaît, mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit et doit l'environner,
 Prête au premier signal que je voudrai donner.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
 Demain, j'attends la haine ou la faveur des hommes,
 Le nom de parricide, ou de libérateur,
 César celui de prince, ou d'un usurpateur.
 Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
 Dépend ou notre gloire ou notre ignominie ;
 Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
 S'il les déteste morts, les adore vivants.
 Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
 Qu'il m'élève à la gloire, ou me livre au supplice,
 Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
 Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

ACTE II. SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA, MAXIME,
 TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
 Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
 Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
 Cette grandeur sans borne, et cet illustre rang
 Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang¹,
 Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
 D'un courtisan flatteur la présence importune,
 N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
 Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
 L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
 D'une contraire ardeur son ardeur est suivie;
 Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
 Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
 Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
 Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.
 J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
 Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
 Dans sa possession, j'ai trouvé pour tous charmes
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
 Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême :
 Le grand César mon père en a joui de même;
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé :
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
 A vu trancher ses jours par un assassinat.
 Ces exemples récents suffiroient pour m'instruire,
 Si par l'exemple seul on se devoit conduire :
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt un autre est conservé.
 Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène²,
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,

1. « Il me semble qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux; je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de *Cinna*, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint. » (Fénelon, *Lettre à l'Académie*.)

2. Auguste eut, en effet, dit-on, cette conversation avec Agrippa

Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu :
 Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains, et pesante à moi-même ;
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
 Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
 Sous les lois d'un monarque, ou d'une république ;
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
 Je veux être empereur, ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
 Et mets bas le respect qui pourroit m'empêcher
 De combattre un avis où vous semblez pencher ;
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
 Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
 Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
 On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
 Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
 Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
 N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
 A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
 Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
 Que vous avez changé la forme de l'État.
 Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre ;
 Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
 Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
 Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
 Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
 Gouvernant justement, ils s'en font justes princes :
 C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
 Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
 Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
 César fut un tyran, et son trépas fut juste,
 Et vous devez aux dieux compte de tout le sang

et Mécénas : Dion Cassius les fait parler tous deux ; mais qu'il est faible et stérile en comparaison de Corneille ! (*Voltaire.*)

1. « Cette scène est un traité du droit des gens. La différence que Corneille établit entre l'usurpation et la tyrannie était une chose toute nouvelle, et jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en prose aussi fortement que Corneille les approfondit en vers. » (*Voltaire.*) L'art de Corneille est en effet admirable, et Cinna parle en très-habile avocat. La cause qu'il soutient n'en reste pas moins mauvaise.

Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées;
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête :
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut à son choix garder, ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connoître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité vers le pays natal !
Il appelle remords l'amour de la patrie !
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ses pleins effets l'infamie est le prix !
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
Mais commet-on un crime indigne de pardon,
Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
Et vous serez fameux chez la postérité ,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitte.

Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous régniez dans Rome,
 Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
 On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
 Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître,
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître :
 Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
 On a fait contre vous dix entreprises vaines ;
 Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
 Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
 N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
 Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
 Ne vous exposez plus à ces fameux revers ;
 Il est beau de mourir maître de l'univers ;
 Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
 Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
 C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
 Et cette liberté, qui lui semble si chère,
 N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
 Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
 De celui qu'un bon prince apporte à ses États :
 Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
 Avec discernement punit et récompense,
 Et dispose de tout en juste possesseur,
 Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
 Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte ;
 La voix de la raison jamais ne se consulte ;
 Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
 L'autorité livrée aux plus séditions.
 Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
 Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
 Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
 De peur de le laisser à celui qui les suit ;
 Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
 Dans le champ du public largement ils moissonnent,
 Assurés que chacun leur pardonne aisément,
 Espérant à son tour un pareil traitement.
 Le pire des États, c'est l'État populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
 Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
 Avec le premier lait sucent tous ses enfans,
 Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée;
 Son peuple, qui s'y platt, en fuit la guérison :
 Sa coutume l'emporte, et non pas la raison;
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
 Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
 Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États,
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure :
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
 Sème dans l'univers cette diversité.

Les Macédoniens aiment le monarchique ,
 Et le reste des Grecs la liberté publique :
 Les Parthes, les Persans veulent des souverain ,
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
 Départ à chaque peuple un différent génie ;
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des dieux
 Change selon les temps comme selon les lieux.
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés
 Le comble souverain de ses prospérités.
 Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois,
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux, qui jamais ne se rompt ,
 De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.
 L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
 Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté.
Quand il a combattu pour notre liberté ?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choisi sa mort pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligués.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous :
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal¹.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir²,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,

1. Nec quemquam jam ferre potest, Cæsarve priorem,
Pompeiusve parem.

(Lucain, *Pharsale*, livre II, vers 125.)

2. « Il semble que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir César et Pompée. La phrase est louche et obscure. Il veut dire : *Le malheur des temps ne nous eût pas fait voir le champ ouvert à César et à Pompée.* » (Voltaire.)

Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté,
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient son âme effrayée:
Si, jaloux de son heur et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
Sous qui son vrai bonheur commence de naître;
Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire:
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde seulement l'État et ma personne;
Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile;
Allez donner mes lois à ce terroir fertile:
Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie;
Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
Et que si nos malheurs et la nécessité
M'ont fait traiter son père avec sévérité,
Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.

Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
 De l'offre de vos vœux elle sera ravie.
 Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

ACTE IV. SCÈNE II. — AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie
 Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
 Si donnant des sujets il ôte des amis,
 Si tel est le destin des grandeurs souveraines
 Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
 Et si votre rigueur les condamne à chérir
 Ceux que vous animez à les faire périr.
 Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.
 , Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
 Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
 Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
 De combien ont rougi les champs de Macédoine,
 Combien en a versé la défaite d'Antoine,
 Combien celle de Sexte, et revois tout d'un temps
 Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;
 Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
 De tes proscriptions les sanglantes images,
 Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
 Au sein de ton tuteur enfonças le couteau,
 Et puis ose accuser le destin d'injustice
 Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
 Et que par ton exemple à ta perte guidés,
 Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
 Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
 Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;
 Rends un sang infidèle à l'infidélité,
 Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
 Quelle fureur, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
 Toi, dont la trahison me force à retenir
 Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
 Me traite en criminel, et fait seule mon crime
 Relève pour l'abattre un trône illégitime,
 Et d'un zèle effronté couvrant son attentat,
 S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?
 Donc jusqu'à l'oublier je pourrois me contraindre !
 Tu vivrois en repos avoir m'avoir fait craindre !
 Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :

Qui pardonne aisément invite à l'offenser;
 Punissons l'assassin, proscrivons les complices.
 Mais quoi! toujours du sang, et toujours des supplices
 Ma cruauté se lasse, et ne peut s'arrêter;
 Je veux me faire craindre, et ne fais qu'irriter.
 Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
 Une tête coupée en fait renaître mille,
 Et le sang répandu de mille conjurés
 Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
 Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute;
 Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute,
 Meurs, tu ferois pour vivre un lâche et vain effort,
 Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
 Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
 Pour te faire périr tour à tour s'intéresse :
 Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir,
 Meurs enfin puisqu'il faut, ou tout perdre, ou mourir.
 La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
 Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste¹.
 Meurs. Mais quitte du moins la vie avec éclat,
 Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat,
 A toi-même en mourant immole ce perfide,
 Contentant ses désirs, punis son parricide,
 Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
 En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
 Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine;
 Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.
 O Romains! O vengeance! O pouvoir absolu!
 O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
 Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose!
 D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
 Qui des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner?
 Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

ACTE V. SCÈNE I. — AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose²

1. « *Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.* C'est ici le tour de phrase italien. On dirait bien *non vale il comprar*; c'est un trope dont Corneille enrichissait notre langue. » (Voltaire.) *Ne vaut pas l'acheter* signifie *ne vaut pas que tu l'achètes*. Le mot *le* qui précède le verbe *acheter* n'est pas un article, mais un pronom régime du verbe.

2. « *Sede, inquit, Cinna; hoc primum a te peto, ne loquentem in-*

Observe exactement la loi que je t'impose,
 Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
 D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours,
 Tiens ta langue captive, et si ce grand silence
 A ton émotion fait quelque violence,
 Tu pourras me répondre après tout à loisir :
 Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienn
 De garder ta parole, et je te tiendrai la mienne.
 Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
 Furent les ennemis de mon père, et les miens :
 Au milieu de leur camp, tu reçus la naissance,
 Et lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
 Leur haine enracinée au milieu de ton sein
 T'avoit mis contre moi les armes à la main.
 Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
 Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
 Et l'inclination jamais n'a démenti
 Ce sang qui t'avoit fait du contraire parti.
 Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
 Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
 Je te fis prisonnier pour te combler de biens,
 Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
 Je te restituai d'abord ton patrimoine,
 Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,
 Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.
 Toutes les dignités que tu m'as demandées,
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire ;
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,
 Je te donnai sa place en ce triste accident,

verpelles. Toute cette scène est de Sénèque le Philosophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il surpassé Sénèque, comme dans *les Horaces* il a été plus nerveux que Tite-Live ? C'est là le privilège de la belle poésie. » (*Voltaire.*) Montaigne, au chapitre VIII du livre I des *Essais*, a imité le récit de Sénèque.

Et te fis, après lui, mon plus cher confident ;
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis ;
 Bien plus, ce même jour je te donne Æmilie,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
 Qu'en te couronnant roi jet'aurois donné moins.
 Tu t'en souviens, Cinna, tant d'honneur et tant de gloire
 Ne peuvent pas si tôt sortir de ta mémoire ;
 Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner !

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traitresse !
 Qu'un si lâche dessein....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
 Tu te justifieras après, si tu le peux.
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
 Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
 Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
 Procule, Glabrion, Virginian, Rutilé,
 Marcel, Plaute, Lénas, Pomponé, Albin, Icile,
 Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé :
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé ;
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauroient subsister.

Tu te tais, maintenant, et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel étoit ton dessein, et que prétendois-tu
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
 Son salut désormais dépend d'un souverain,
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
 Et si sa liberté te faisoit entreprendre,
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;

Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'État,
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
 Quel étoit donc ton but ? d'y régner en ma place ?
 D'un étrange malheur son destin le menace,
 Si pour monter au trône et lui donner la loi
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable,
 Que tu sois après moi le plus considérable,
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connoître, et descends en toi-même :
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux,
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux :
 Mais tu ferois pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux ;
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient,
 Elle seule t'élève, et seule te soutient,
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne,
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,
 Et pour te faire choir je n'aurois aujourd'hui
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?
 Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide,
 Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée.
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée :
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
 Par la mort de César étoient trop peu vengés.
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,

N'attendez pas de moi d'infâmes repentirs,
 D'inutiles regrets, ni de honteux soupirs ;
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire :
 Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire.
 Vous devez un exemple à la postérité,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout ;
 Fais ton arrêt toi-même et choisis tes supplices.

SCÈNE III. — AUGUSTE¹.

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort pour me nuire,
 A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
 Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers,
 Je suis maître de moi comme de l'univers :
 Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
 Conservez à jamais ma dernière victoire,
 Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
 De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
 Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
 Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
 Je te la donne encor comme à mon assassin.
 Commençons un combat qui montre par l'issue
 Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
 Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler,
 Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
 Avec cette beauté que je t'avois donnée
 Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
 Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
 Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
 Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

POLYEUCTE.

Félix, gouverneur d'Arménie, a donné sa fille Pauline en mariage à Polyeucte, seigneur arménien, dont le crédit peut

1. Auguste vient d'apprendre quelle part Émilie a prise au complot.

consolider sa fortune. Pauline aimait Sévère, général romain, et elle n'a cédé qu'à regret aux ordres de son père.

Des édits cruels prescrivent au gouverneur de mettre à mort les chrétiens. Polyeucte, converti par son ami Néarque, se fait chrétien et brise publiquement les images des faux dieux. Cependant Sévère, qu'on croyait mort, arrive en Arménie; il jouit de la faveur de l'empereur Décie. Félix effrayé fait arrêter Polyeucte. Pauline veut sauver l'époux qu'elle n'aime pas; Sévère unit ses efforts à ceux de Pauline pour apaiser Félix. Ce vil ambitieux ne voit dans cette générosité qu'un piège, et se hâte de perdre son gendre pour conserver sa place. Polyeucte persiste à confesser sa foi; il meurt martyr; sa mort achète la conversion de Pauline et de Félix, et arrache l'admiration de Sévère.

ACTE I. SCÈNE III. — PAULINE¹.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
 La vengeance à la main, l'œil ardent de colère :
 Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux;
 Il n'étoit point percé de ces coups pleins de gloire
 Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire;
 Il sembloit triomphant, et tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue,
 « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
 Ingrate, m'a-t-il dit, et, ce jour expiré,
 Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
 A ces mots j'ai frémi, mon âme s'est troublée;
 Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père;
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère,
 J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
 Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
 Là, ma douleur trop forte a brouillé ces images;
 Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.

1. Pauline confie à Stratonice un songe qu'elle a fait et dont elle est encore troublée.

CORNEILLE.

Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué.

ACTE II. SCÈNE VI. — POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi ! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien ?

POLYEUCTE.

Vous par qui je le suis, vous en souvient-il bien ?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,

Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes

Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes :

C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir,

Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.

Je rends grâce au Dieu que tu m'as fait connaître

De cette occasion qu'il a si tôt fait naître,

Où déjà sa bonté, prête à me couronner,

Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes en vivant me la pourroient ôter.

Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?

Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?

Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait,

La foi que j'ai reçue aspire à son effet,

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe,

Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.

Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber¹ ;

Dieu fait part au besoin de sa force infinie ;

Qui craint de le nier, dans son âme le nie ;

Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

1. *Assurément* signifie ici *avec assurance*.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma foiblesse.
 Mais loin de me presser, il faut que je vous presse!
 D'où vient cette froideur?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant, suivons ce saint effort,
 Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
 Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
 Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
 Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
 Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
 Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
 S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
 Qu'à grand peine¹ chrétien j'en montre plus que vous?

NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime
 C'est sa grâce qu'en vous n'affoiblit aucun crime;
 Comme encor tout entière, elle agit pleinement,
 Et tout semble possible à son feu véhément.
 Mais cette même grâce en moi diminuée,
 Et par mille péchés sans cesse exténuée,
 Agit aux grands effets avec tant de langueur,
 Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
 Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
 Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
 Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
 Me donne votre exemple à me fortifier.

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
 Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes;
 Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
 Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
 Je reconnois Néarque, et j'en pleure de joie.

Ne perdons plus de temps, le sacrifice est prêt,
 Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
 Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule

1. Les adjectifs dérivés de mots latins n'ayant qu'une seule forme pour le masculin et le féminin, demeureraient communs dans l'ancien langage, *grand* de *grandis*; *royal* de *regalis*. C'est pour cela qu'on disait ce qu'on dit encore, *grand messe*, *grand mère*, ou *mère grand*, *lettres royaux*, quoique *mère* et *lettres* soient des mots féminins. Cette apparente anomalie est un archaïsme. (*Gérusez.*)

Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
 Allons en éclairer l'aveuglement fatal,
 Allons briser ces dieux de pierre et de métal,
 Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste,
 Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste.

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
 Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous.

ACTE III. SCÈNE II. — PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple.
 Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
 Et crains de faire un crime en vous la racontant.
 Apprenez en deux mots leur brutale insolence.
 Le prêtre avoit à peine obtenu du silence,
 Et devers l'orient assuré son aspect,
 Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect.
 A chaque occasion de la cérémonie,
 A l'envi l'un et l'autre étaloit sa manie,
 Des mystères sacrés hautement se moquoit,
 Et traitoit de mépris les dieux qu'on invoquoit.
 Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
 Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :
 « Quoi ! lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
 Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »
 Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
 Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes¹ :
 L'adultère et l'inceste en étoient les plus doux.
 « Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous² :
 Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
 De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
 Seul être indépendant, seul maître du destin,
 Seul principe éternel, et souveraine fin.
 C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
 Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie,
 Lui seul tient en sa main le succès des combats,
 Il le veut élever, il le peut mettre à bas.
 Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ;
 C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense :

1. Corneille écrit indifféremment l'adverbe *même* avec un *s* et sans *s*.

2. *Oyez*, du verbe *ouïr*, dont nous n'avons gardé que l'infinitif et le participe *ouï*.

Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
 Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
 Après en avoir mis les saints vases par terre,
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel.
 Cieux! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel!
 Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
 Par une main impie à leurs pieds abattue,
 Les mystères troublés, le temple profané,
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste,
 Félix.... Mais le voici qui vous dira le reste.

ACTE IV. SCÈNE II. — POLYEUCTE.

Source délicieuse, en misères féconde,
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
 Honteux attachements de la chair et du monde,
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
 Toute votre félicité,
 Sujette à l'instabilité,
 En moins de rien tombe par terre,
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire,
 Vous étalez en vain vos charmes impuissants,
 Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire,
 Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
 Il étale à son tour des revers équitables.
 Par qui les grands sont confondus;
 Et les glaives qu'il tient pendus
 Sur les plus fortunés coupables
 Sont d'autant plus inévitables,
 Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
 Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens :
 De ton heureux destin vois la suite effroyable,
 Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens.
 Encore un peu plus outre, et ton heure est venue,
 Rien ne t'en sauroit garantir,
 Et la foudre qui va partir,
 Toute prête à crever la nue,
 Ne peut plus être retenue
 Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immoie à ta colère;
 Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux,
 Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
 Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux.

Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.

Monde, pour moi tu n'as plus rien;
 Je porte en un cœur tout chrétien
 Une flamme toute divine,
 Et je ne regarde Pauline
 Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
 Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir:
 De vos sacrés attraites les âmes possédées
 Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir,
 Vous promettez beaucoup, et donnez davantage:

Vos biens ne sont point inconstants,
 Et l'heureux trépas que j'attends
 Ne vous sert que d'un doux passage
 Pour nous introduire au partage,
 Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
 Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

Je la vois : mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
 N'en goûte plus l'appas dont il étoit charmé,
 Et mes yeux éclairés des célestes lumières
 Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières.

SCÈNE III. — POLYEUCTE, PAULINE, GARDES

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander?
 Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder?
 Cet effort généreux de votre amour parfaite
 Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite?
 Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
 Comme mon ennemie, ou ma chère moitié?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même;
 Seul vous vous haïssez, lorsque chacun vous aime,
 Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé,
 Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
 A quelque extrémité que votre crime passe,
 Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
 Daignez considérer le sang dont vous sortez,
 Vos grandes actions, vos rares qualités;
 Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,

Gendre du gouverneur de toute la province,
 Je ne vous compte à rien le nom de mon époux,
 C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;
 Mais après vos exploits, après votre naissance,
 Après votre pouvoir, voyez notre espérance,
 Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
 Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus, je sais mes avantages,
 Et l'espoir que sur eux forment les grands courages ;
 Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
 Que troublent les soucis, que suivent les dangers :
 La mort nous les ravit, la fortune s'en joue,
 Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue,
 Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents,
 Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
 Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
 Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
 Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
 Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
 Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie ;
 Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
 Et ne peut m'assurer de celui qui le suit ?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes,
 Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges ;
 Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux !
 Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous ?
 Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage,
 Le jour qui vous la donne en même temps l'engage,
 Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrois pour eux perdre dans un combat ;
 Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
 Des aïeux de Décie on vante la mémoire,
 Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
 Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
 Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne,
 Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
 Si mourir pour son prince est un illustre sort,
 Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu !

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline ! il entend vos paroles,

Et ce n'est pas un dieu comme vos dieux frivoles,
 Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
 De bois, de marbre, ou d'or, comme vous les voulez ;
 C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre,
 Et la terre et le ciel n'en connoissent pas d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
 Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
 Il m'ôte des périls que j'aurois pu courir,
 Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière,
 Du premier coup de vent il me conduit au port,
 Et sortant du baptême il m'envoie à la mort.
 Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
 Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...
 Mais que sert de parler de ces trésors cachés
 A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! (car il est temps que ma douleur éclate
 Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate)
 Est ce là ce beau feu, sont-ce là tes serments ?
 Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
 Je ne te parlois point de l'état déplorable
 Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
 Je croyois que l'amour t'en parleroit assez,
 Et je ne voulois pas de sentiments forcés ;
 Mais cette amour si ferme et si bien méritée
 Que tu m'avois promise, et que je t'ai portée,
 Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
 Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
 Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie,
 Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
 Et ton cœur, insensible à ces tristes appas,
 Se figure un bonheur où je ne serai pas !
 C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?
 Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !

Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes!
Mais, courage, il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne,
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE.

Que plutôt....

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense:
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense,
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour, ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Etrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine.

PAULINE.

Va, cruel, va mourir, tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

ACTE V. SCÈNE III. — FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine ?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour ?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour ?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père ?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager ;
Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
Sa présence toujours a droit de vous charmer :
Vous l'aimiez, il vous aime : et sa gloire augmentée..

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?
Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
Quels efforts à moi-même il a fallu me faire ;
Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
Si justement acquis à son premier vainqueur ;
Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine.

Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline.
 Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment,
 Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement,
 Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
 Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
 Si tu peux rejeter de si justes désirs,
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs,
 Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
 Je ne méprise point vos pleurs, ni votre foi,
 Mais de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
 Je ne vous connois plus, si vous n'êtes chrétienne.

C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
 Et sur cet insolent vengez vos dieux, et vous.

PAULINE.

Ah! mon père, son crime à peine est pardonnable,
 Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
 La nature est trop forte, et ses aimables traits
 Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :
 Un père est toujours père, et sur cette assurance
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.

Jetez sur votre fille un regard paternel :
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel,
 Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,
 En injuste rigueur un juste châtement.
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
 Nous doivent rendre heureux ensemble, ou misérables,
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point,
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père,
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère;
 Je porte un cœur sensible et vous l'avez percé,
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible?
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible?
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché?
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché?

Ne reconnois-tu plus ni beau-père, ni femme,
 Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme?
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce!
 Après avoir deux fois essayé la menace,
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
 Après avoir tenté l'amour et son effort,
 Après m'avoir montré cette soif du baptême,
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
 Vous vous joignez ensemble! Ah, ruses de l'enfer!
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher!
 Vos résolutions usent trop de remise,
 Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
 Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers,
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,
 Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieus ;
 La prostitution, l'adultère, l'inceste,
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
 J'ai profané leur temple, et brisé leurs autels ;
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire¹,
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
 Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
 Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie!

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

1. Ce vers est dans le *Cid*, et est à sa place dans les deux pièces.
 (Voltaire.)

FÉLIX.

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu, conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE V. — FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE¹.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage;
Cette seconde hostie² est digne de ta rage :
Joins ta fille à ton gendre, ose, que tardes-tu?
Tu vois le même crime, ou la même vertu :
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières,
Son sang dont tes bourreaux viennent de me couvrir
M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée,
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée,
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit,
Redoute l'empereur, appréhende Sévère;
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire.
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas,
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste,
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste.
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et saintement rebelle aux lois de la naissance,

1. Félix et Albin sont seuls restés en scène. Pauline a suivi son mari, et l'a vu mourir; elle reparait transfigurée par la grâce.

2. *Hostie* n'est plus en usage; il ne nous reste que *victime*.

Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir,
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix? je suis chrétienne,
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne;
Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

RACINE.

Jean Racine, né en 1639 à la Ferté-Milon, fit ses études chez les solitaires de Port-Royal (Lancelot, Lemaistre de Sacy), où il apprit à connaître et à goûter la littérature grecque. Destiné tour à tour par sa famille à l'administration et à l'Eglise, il ne put résister à sa passion pour la poésie; et son ami Molière lui ouvrit l'accès du théâtre. Ses débuts furent les *Frères ennemis* (1664) et *Alexandre* (1665). Puis le génie du poète se révéla dans une suite de chefs-d'œuvre, *Andromaque* (1667), *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie en Aulide* (1674) et *Phèdre* (1677) que fit tomber une cabale de cour.

Cet échec immérité, joint au pieux souvenir des sentiments chrétiens de son enfance, détermina Racine à quitter le théâtre. Il se maria, se livra à l'éducation de ses enfants, fut fait avec Boileau historiographe du roi, et tâcha de prendre au sérieux cette charge impossible. Enfin, après douze ans de silence, le poète déploya de nouveau son génie, et le montra au moins égal à son passé dans une sphère différente. Mme de Maintenon pria Racine de composer pour les demoiselles de Saint-Cyr « quelque espèce de poème moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni. » Cette demande a valu à la littérature française la délicieuse élegie tragique d'*Esther* (1689). Le succès éclatant de cette pièce inspira au poète un autre chef-d'œuvre puisé à la même source, *Athalie* (1691); mais le succès ne fut pas le même.

Boileau seul protesta contre l'indifférence et le dédain du public. « C'est votre plus bel ouvrage, » disait-il à Racine. L'opinion générale ne revint de son erreur qu'après la mort du poète. L'extrême sensibilité qui avait fait son génie fit aussi son malheur : Racine mourut de douleur d'avoir déplu à Louis XIV (21 avril 1699).

Un procès que Racine avait perdu lui inspira, en 1668, une poétique vengeance : il se moqua des juges et des avocats, dans son amusante comédie des *Plaideurs*, imitée des *Guêpes* d'Aristophane : ce fut sa seule infidélité à la muse tragique. En prose, Racine avait écrit une *Histoire du règne de Louis XIV* : elle a péri dans un incendie ; on n'en a conservé qu'un fragment. On a encore de lui : l'*Abrégé de l'histoire de Port-Royal* (1693) ; des *Discours académiques*, dont l'un renferme l'*Éloge de Pierre Corneille*, enfin des *Lettres*, qui font connaître d'une manière intime la vie privée de l'auteur et les sentiments réels qui l'animaient.

Éditions innombrables : l'une des plus estimées est celle d'Aimé Martin, 6 vol. in-8°, 1820.

Chez Racine, le ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendrissement. Le poète nous élève moins ; il nous replie sur nous-même. L'art gagne en vérité ce qu'il perd en hauteur. N'attendez même pas les commotions violentes du pathétique. Les artistes anciens les dédaignaient dans l'intérêt de la beauté : Racine les évitera au nom des convenances. Ses effets seront mesurés à la délicatesse d'une cour sensible aux nuances les plus légères. Malgré les différences qui le distinguent de son prédécesseur, il y a entre eux une ressemblance que leur imposait leur époque. Tous deux sont spiritualistes au plus haut degré ; tous deux cherchent exclusivement dans la nature morale la source de leur puissance. Ils dédaignent ou ignorent le spectacle extérieur, le mouvement matériel de la scène, les couleurs toutes faites de l'histoire. De là ce petit nombre de personnages, toujours restreint aux indispensables besoins de l'intrigue ; de là cette marche rapide et non interrompue d'un seul et unique fait ; de là enfin ces grands portiques déserts où se rencon-

trent les interlocuteurs, endroits vagues, sans caractère et sans nom, où s'agite une action idéale dépouillée avec soin de tout épisode vulgaire; en sorte qu'on peut dire qu'il y a moins unité de temps et de lieu, que nullité de temps et de lieu. L'action morale, spirituelle, semble vivre en elle-même, comme la pensée, et n'occuper ni durée ni espace.

Quoique Racine dans ses conceptions soit moins sublime que Corneille, quoiqu'il réduise ses personnages à des proportions plus humaines et plus naturelles, il faut bien se garder de croire qu'il n'ait pas aussi son idéal. Ses caractères sont ennoblis, non par leur perfection morale, mais par le libre développement de leur nature : ils atteignent par là un plus haut degré d'être, c'est-à-dire de beauté. Dans cette sphère merveilleuse, peuplée de rois et de héros, l'air est moins lourd sur ces nobles fronts; les nécessités vulgaires de la vie n'oppressent plus les poitrines; les cœurs se dilatent sans autre obstacle que le choc des passions rivales, ou les limites infranchissables de la condition humaine. Les passions de la cour deviennent les passions de l'humanité, et l'œuvre de Racine restera impérissable comme elles.

L'action n'est pas moins poétiquement transfigurée. Quelle habile gradation d'intérêt! quelle heureuse combinaison de péripéties! comme tout est savamment préparé, motivé, justifié! Pas une lacune dans le tissu des incidents, pas une invraisemblance. Le spectateur est entraîné sans repos, sans relâche, depuis l'exposition jusqu'au dénouement. Le poète est comme la providence de ce petit monde dramatique : il a prévu et arrêté les événements, et n'en laisse pas moins aux personnages qu'il a créés toute leur liberté morale.

Mais c'est surtout par le style que Racine enveloppe ses héros d'une magnificence idéale. Ici, on est tenté de s'en tenir à l'opinion de Voltaire, qui voulait que pour toute critique on écrivît au bas de chaque page : « Beau! sublime! harmonieux! »

BRITANNICUS.

Le sujet de cette pièce est emprunté au XIII^e livre des Annales de Tacite. Le poëte peint Néron à son début dans le crime, encore hésitant entre le bien et le mal, entre Burrhus et Narcisse. Agrippine, sa mère, affamée de pouvoir, a formé le dessein de marier Junie à Britannicus, fils de l'empereur Claude, et frère adoptif de Néron, afin de se concilier l'affection de ce jeune prince et de s'en faire au besoin un appui contre Néron lui-même. Néron, pour déjouer ce plan, fait enlever Junie et en devient amoureux en la voyant. Il ordonne à Britannicus de renoncer à son amour : sur son refus, il le fait arrêter et projette sa mort. L'intervention d'Agrippine semble désarmer la colère de l'empereur, mais y ajoute en réalité un nouveau degré de haine hypocrite. Burrhus, son gouverneur, le ramène pour un moment à des sentiments meilleurs, mais l'affranchi Narcisse le décide à consommer le crime. Britannicus est invité à un repas, pendant lequel il est empoisonné. Cette tragédie qui, au jugement de la Harpe, « réunit l'art de Tacite à l'art de Virgile, la profondeur de la pensée à la pureté du style, » est aux yeux de Voltaire « la pièce des connaisseurs. »

ACTE I. SCÈNE II. — AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,

Au nom de l'empereur j'allois vous informer
D'un ordre, qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons; il m'en instruira mieux.

BURRHUS.

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.
Déjà par une porte au public moins connue
L'un et l'autre consul vous avoient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets

Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtemps me cacher l'empereur
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi ?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?
Entre Sénèque et vous disputez-vous la gloire
A qui m'effacera plus tôt de sa mémoire ?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'Etat ?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature,
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion,
Et moi qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres !
Que prétendez-vous donc ? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois ?
Néron n'est plus enfant : n'est-il pas temps qu'il règne ?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne ?
Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?
Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer ;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer :
Je puis l'instruire au moins combien sa confiance
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion
Que d'excuser César d'une seule action ;
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Vous m'avez de César confié la jeunesse,
Je l'avoue ; et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avois-je fait serment de le trahir,

1. Arrière-petite-fille d'Auguste, femme de Claude, sœur de Caligula et mère de Néron.

D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir ?
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde,
 Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
 J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
 Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
 Ah ! si dans l'ignorance il le falloit instruire,
 N'avoit-on que Sénèque et moi pour le séduire ?
 Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?
 Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?
 La cour de Claudius, en esclaves fertile,
 Pour deux que l'on cherchoit en eût présenté mille,
 Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir :
 Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.
 De qui vous plaignez-vous, madame ? On vous révere :
 Ainsi que par César, on jure par sa mère.
 L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
 Mettre à vos pieds l'empire, et grossir votre cour ;
 Mais le doit-il, madame ? et sa reconnoissance
 Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?
 Toujours humble, toujours le timide Néron
 N'ose-t-il être Auguste et César que de nom ?
 Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.
 Rome, à trois affranchis si longtems asservie¹,
 A peine respirant du joug qu'elle a porté,
 Du règne de Néron compte sa liberté.
 Que dis-je ? la vertu semble même renaître.
 Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître :
 Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;
 César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
 Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
 Sont encore innocents, malgré leur renommée ;
 Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
 Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
 Qu'importe que César continue à nous croire,
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
 Pourvu que dans le cours d'un règne florissant
 Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
 Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.
 J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire.
 Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler ;
 Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
 Heureux si ses vertus, l'une à l'autre enchaînées,
 Ramènent tous les ans ses premières années !

1. Pallas, Calliste, et Narcisse, les conseillers de Claude, régnaient sous son nom.

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
 Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
 Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
 Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
 Néron de Silanus fait enlever la sœur.
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
 Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie ?
 De quoi l'accuse-t-il ? Et par quel attentat
 Devient-elle en un jour criminelle d'État :
 Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
 N'auroit point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée ;
 Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais ?

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux :
 Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
 Peuvent de son époux faire un prince rebelle ;
 Que le sang de César ne se doit allier
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;
 Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste
 Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
 En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
 A ma confusion, Néron veut faire voir
 Qu'Agrippine promet par delà son pouvoir.
 Rome de ma faveur est trop préoccupée :
 Il veut par cet affront qu'elle soit détrompée,
 Et que tout l'univers apprenne avec terreur
 A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
 Qu'il doit avant ce coup affermir son empire ;
 Et qu'en me réduisant à la nécessité
 D'éprouver contre lui ma foible autorité,
 Il expose la sienne ; et que dans la balance
 Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, madame ! toujours soupçonner son respect ?
 Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?

L'empereur vous croit-il du parti de Junie ?
 Avec Britannicus vous croit-il réunie ?
 Quoi ! de vos ennemis devenez-vous l'appui
 Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?
 Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
 Serez-vous toujours prête à partager l'empire ?
 Vous craindrez-vous sans cesse ; et vos embrassements
 Ne se passeront-ils qu'en éclaircissements ?
 Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;
 D'une mère facile affectez l'indulgence ;
 Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater ;
 Et n'avertissez point la cour de vous quitter.

AGRIPPINE.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine,
 Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine,
 Lorsque de sa présence il semble me bannir,
 Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est temps de me taire,
 Et que ma liberté commence à vous déplaire.
 La douleur est injuste : et toutes les raisons
 Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
 Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrâce,
 Et peut-être, madame, en accuser les soins
 De ceux que l'empereur a consultés le moins.

ACTE II. SCÈNE II. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
 Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
 Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
 Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
 Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
 Plus que Britannicus paraissez consterné.
 Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,
 Et ces sombres regards errants à l'aventure ?
 Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie.
 J'aime, que dis-je, aimer ? j'idolâtre Junie

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,
 Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
 Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,
 Qui brilloient au travers des flambeaux et des armes ;
 Belle sans ornement, dans le simple appareil
 D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
 Que veux-tu ? Je ne sais si cette négligence,
 Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
 Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
 Relevoient de ses yeux les timides douceurs.
 Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
 J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :
 Immobile, saisi d'un long étonnement,
 Je l'ai laissé passer dans son appartement.
 J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
 De son image en vain j'ai voulu me distraire.
 Trop présente à mes yeux, je croyois lui parler ;
 J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.
 Quelquefois, mais trop tard, je lui demandois grâce :
 J'employois les soupirs, et même la menace.
 Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
 Mes yeux, sans se fermer, ont attendu le jour.
 Mais je m'en fais peut-être une trop belle image :
 Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
 Narcisse, qu'en dis-tu ?

NARCISSE.

Quoi, seigneur ! croira-t-on
 Qu'elle ait pu si longtemps se cacher à Néron ?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
 M'imputât le malheur qui lui ravit son frère¹ ;
 Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
 Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;
 Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
 Elle se déroboit même à sa renommée :
 Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
 Dont la persévérance irrite mon amour.
 Quoi, Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
 Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,

1. Junie était sœur de ce Silanus, qui avait été fiancé à Octavie, fille de Claude, et qui se donna la mort lorsqu'Agrippine eut fait rompre son mariage.

Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
 Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
 Seule, dans son palais, la modeste Junie
 Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
 Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
 Si Cesar est aimable, ou bien s'il sait aimer !
 Dis-moi : Britannicus l'aime-t-il ?

NARCISSE.

Quoi ! s'il l'aime,

Seigneur ?

NÉRON.

Si jeune encor, se connoît-il lui-même ?
 D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.
 N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
 Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes ;
 A ses moindres désirs il sait s'accommoder ;
 Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelque empire ?

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire,
 Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
 Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux ;
 D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
 Las de votre grandeur et de sa servitude,
 Entre l'impatience et la crainte flottant,
 Il alloit voir Junie, et revenoit content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
 Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère :
 Néron impunément ne sera pas jaloux.

NARCISSE.

Vous ? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous ?
 Junie a pu le plaindre et partager ses peines :
 Elle n'a vu couler de larmes que les siennes ;
 Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
 Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
 Verront autour de vous les rois sans diadème,
 Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
 Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;
 Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
 Venir en soupirant avouer sa victoire ;

Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !
Que d'importunités !

NARCISSE.

Quoi donc ! qui vous arrête,
Seigneur ?

NÉRON.

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.
Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis longtemps fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux, si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageoit d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;
L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier ?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste, votre aïeul, soupiroit pour Livie ;
Par un double divorce ils s'unirent tous deux,
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.
Vous seul, jusques ici, contraire à vos désirs
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.

NÉRON.

Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé,
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingraturités.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, réglez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ? Mais seigneur, vous ne la craignez pas,

Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
Mais, je t'expose ici mon âme toute nue,
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle ;
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :
Mon génie étonné tremble devant le sien.
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis partout, que même je l'offense,
Et que, de temps en temps, j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse ;
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non ; Britannicus s'abandonne à ma foi :
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient surtout de revoir ses amours,
Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :
Il la yerra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse ; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème ;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre ; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici¹.

1. « Je donne à Néron Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avoit une conformité merveilleuse avec les vices du prince encore cachés : *« Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat. »* (Racine, *Seconde préface de Britannicus*.)

ACTE IV. SCÈNE II. — NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avoit mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés
Étoient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serois placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulois amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux
Écartoit Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osoit épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimoit, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils pût préférer son gendre ?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron ; et du pouvoir suprême
Voulut, avant le temps, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux ;
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,

Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.
 Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
 Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite :
 J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
 Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix ;
 Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée ;
 J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
 Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
 Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus¹.
 De Claude en même temps épuisant les richesses,
 Ma main, sous votre nom, répandoit ses largesses.
 Les spectacles, les dons, invincibles appas,
 Vous attiroient les cœurs du peuple et des soldats,
 Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
 Favorisoient en vous Germanicus mon père.
 Cependant Claudius penchoit vers son déclin.
 Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin
 Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
 Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
 Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
 Ses gardes, son palais, son lit, m'étoient soumis.
 Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
 De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse ;
 Mes soins, en apparence, épargnant ses douleurs,
 De son fils en mourant lui cachèrent les pleurs.
 Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
 J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte :
 Et tandis que Burrhus alloit secrètement
 De l'armée en vos mains exiger le serment :
 Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices.
 Dans Rome les autels fumoient de sacrifices ;
 Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
 Du prince déjà mort demandoit la santé.
 Enfin des légions l'entière obéissance
 Ayant de votre empire affermi la puissance,
 On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
 Apprit en même temps votre règne et sa mort.
 C'est le sincère aveu que je voulois vous faire :

1. « Burrhus et Sénèque étoient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres ; et ils étoient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs, *militaribusque curis et severitate morum* ; Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit, *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honesta*. »

(Seconde préface de Britannicus)

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
 Du fruit de tant de soins à peine jouissant
 En avez-vous six mois paru reconnoissant,
 Que, lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être,
 Vous avez affecté de ne me plus connoître.
 J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
 De l'infidélité vous tracer des leçons,
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
 J'ai vu favorisés de votre confiance
 Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux ;
 Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures
 (Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu),
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère :
 Que faites-vous ? Junie enlevée à la cour,
 Devient en une nuit l'objet de votre amour ;
 Je vois de votre cœur Octavie effacée,
 Prête à sortir du lit où je l'avois placée ;
 Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
 Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté :
 Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
 Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
 Vous deviez ne me voir que pour les expier,
 C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire ;
 Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
 Votre bonté, madame, avec tranquillité
 Pouvoit se reposer sur ma fidélité.
 Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
 Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
 Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
 Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.
 « Tant d'honneurs, disoient-ils, et tant de déférences,
 Sont-ce de ses bienfaits de foibles récompenses ?
 Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
 Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
 N'est-il de son pouvoir que le depositaire ? »
 Non que, si jusque-là j'avois pu vous complaire,
 Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
 Ce pouvoir que vos cris sembloient redemander ;
 Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
 Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma faiblesse :

Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publioient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avoit encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous ;
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se seroit rendue à leurs discours ;
Mais, si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie ;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :
Vous voulez présenter mon rival à l'armée ;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi, le faire empereur ? Ingrat ! l'avez-vous cru ?
Quel seroit mon dessein ? qu'aurois-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrois-je attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferois-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheroient, non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours ;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
Dès vos plus jeunes ans, mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
Je n'ai qu'un fils. O ciel ! qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, craintes, périls, rien ne m'a retenue ;
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous réglez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité

Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ;
Que de Britannicus on calme le courroux ;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux ;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure ;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;

(Apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.)

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur,
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie ;
Avec Britannicus je me réconcilie ;
Et quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardez, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III. — NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants !
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous,
Burrhus : je vous ai crus tous deux d'intelligence ;
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur !

NÉRON.

C'en est trop ; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;

Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus.

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être :
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais, si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui, même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.

Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
 Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
 Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
 Dans quel repos, ô ciel, les avez-vous coulés!
 Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
 « Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
 On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
 Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
 Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
 Je vois voler partout les cœurs à mon passage! »
 Tels étoient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
 Le sang le plus abject vous étoit précieux :
 Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
 Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable;
 Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
 Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté;
 Et plaignant les malheurs attachés à l'empire,
 « Je voudrois, disiez-vous, ne savoir pas écrire. »
 Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
 Ma mort m'épargnera la vue et la douleur :
 On ne me verra point survivre à votre gloire.
 Si vous allez commettre une action si noire,
 (Se jetant aux pieds de Néron.)
 Me voilà prêt, seigneur : avant que de partir,
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
 Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée....
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur,
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
 Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
 Qui vous osent donner ces conseils parricides;
 Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
 Seigneur; on le trahit : je sais son innocence;
 Je vous réponds pour lui de son obéissance.
 J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV. — NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste :
 Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste

A redoublé pour moi ses soins officieux:
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt, pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez, je reconnois ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affoiblie
Me défend....

NÉRON.

Oui, Narcisse : on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle;
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :
Il saura que ma main lui devoit présenter
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur; et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'étoit bien promis :
Elle a repris sur vous un souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verroit succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscriviez le premier :
Heureux que sa bonté daignât tout oublier!

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?

Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
 Et, si je m'en croyois, ce triomphe indiscret
 Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.
 Mais de tout l'univers quel sera le langage?
 Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
 Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
 Me laisse pour tout nom celui d'empoisonneur?
 Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
 Avez-vous prétendu qu'ils se taieroient toujours?
 Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
 De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
 Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
 Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus :
 Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
 Tant de précaution affoiblit votre règne :
 Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
 Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
 Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
 Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
 Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,
 Que je reçus de Claude avec la liberté,
 J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
 Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
 Faites périr le frère, abandonnez la sœur;
 Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
 Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes :
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
 Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
 J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
 Donner à sa vertu des armes contre moi.
 J'oppose à ses raisons un courage inutile :
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
 Son adroite vertu ménage son crédit;
 Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
 Ils verroient par ce coup leur puissance abaissée;
 Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
 Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.

Quoi donc ! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?
 « Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire ;
 « Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
 « Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
 « Pour toute ambition, pour vertu singulière,
 « Il excelle à conduire un char dans la carrière,
 « A disputer des prix indignes de ses mains,
 « A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
 « A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
 « A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;
 « Tandis que des soldats, de moments en moments,
 « Vont arracher pour lui les applaudissements. »
 Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire ?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.

AGTE V. SCÈNE V. — AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus !

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,
 Madame ; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi ! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur !

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
 A peine l'empereur a vu venir son frère,
 Il se lève, il l'embrasse, on se tait ; et soudain
 César prend le premier une coupe à la main :
 « Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
 « Ma main de cette coupe épanche les prémices,
 « Dit-il : Dieux, que j'appelle à cette effusion,
 « Venez favoriser notre réunion. »
 Par les mêmes serments Britannicus se lie.
 La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie ;
 Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
 Le fer ne produit point de si puissants efforts,
 Madame : la lumière à ses yeux est ravie ;
 Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.
 Jugez combien ce coup frappe tous les esprits.
 La moitié s'épouvante et sort avec des cris ;
 Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
 Sur les yeux de César composent leur visage¹.

1. *At quibus altior intellectus, resistunt defixi, et Neronem intuentes.* (Tacite, *Annales*, livre XIII.)

Cependant sur son lit il demeure penché,
 D'aucun étonnement il ne paroît touché :
 « Ce mal dont vous craignez , dit-il, la violence
 « A souvent, sans péril , attaqué son enfance. »
 Narcisse veut en vain affecter quelque ennui,
 Et sa perfide joie éclate malgré lui.
 Pour moi , dût l'empereur punir ma hardiesse,
 D'une odieuse cour j'ai traversé la presse;
 Et j'allois, accablé de cet assassinat,
 Pleurer Britannicus, César et tout l'État.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.

SCÈNE VI. — NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux!

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron : j'ai deux mots à vous dire.
 Britannicus est mort : je reconnois les coups;
 Je connois l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moï! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.
 Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable,
 Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
 Ma main de Claude même aura tranché les jours.
 Son fils vous étoit cher, sa mort peut vous confondre;
 Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE

Non, non, Britannicus est mort empoisonné;
 Narcisse a fait le coup, vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé, seigneur! ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
 Britannicus, madame, eut des desseins secrets
 Qui vous auroient coûté de plus justes regrets :
 Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;
 De vos propres bontés il vous auroit punie.
 Il vous trompoit vous-même; et son cœur offensé
 Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.
 Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie,

Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis,
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres;
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron : avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer :
Ta main a commencé par le sang de ton frère;
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais ;
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile :
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille :
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment, m'offriront devant toi.
Tes remords te suivront comme autant de furies ;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes ;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien ;
Et ton nom paroîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu : tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

IPHIGÉNIE.

Le sujet d'*Iphigénie* est emprunté à Euripide; Racine explique dans sa *Préface* pour quelles raisons il a cru devoir s'éloigner en quelques points de l'économie de son modèle.

La flotte grecque rassemblée à Aulis sous le commandement d'Agamemnon est retenue dans le port depuis trois mois par un calme plat. Diane consultée a ordonné, par la bouche du devin Calchas, que l'on immolât sur son autel *une fille du sang d'Hélène, que l'on sacrifiât Iphigénie*. Nul doute que cet oracle menace la fille d'Agamemnon. Le

chef des Grecs, cédant aux instances d'Ulysse, a mandé à Clytemnestre de lui envoyer sa fille ; il veut, a-t-il dit, l'unir à Achille avant de partir pour Troie. Mais la tendresse paternelle, un moment vaincue par l'ambition, a bientôt repris son empire : Agamemnon charge un serviteur fidèle, Arcas, de se porter à la rencontre de la reine et de l'engager à retourner à Argos. Achille a changé de pensée, écrit-il à Clytemnestre, et le mariage projeté ne se fera pas. A peine vient-il de donner ses ordres à Arcas, qu'on lui apprend l'arrivée au camp de Clytemnestre et d'Iphigénie. Elles y amènent avec elles une jeune princesse, Ériphile, tombée au pouvoir d'Achille à Lesbos, et gardée dans Argos près de la fille d'Agamemnon. Ériphile vient consulter Calchas sur sa naissance mystérieuse, sur ses parents, qu'elle n'a jamais connus. Elle vient surtout revoir Achille qu'elle aime.

Arcas remet à Clytemnestre les lettres d'Agamemnon. La reine, indignée du prétendu refroidissement d'Achille et de la rupture d'un mariage glorieux, va quitter le camp. Achille, qui ne sait rien du danger que court Iphigénie, l'y retient par ses serments. Agamemnon renonce à dérober à Diane sa victime, et ne s'inquiète plus que d'écarter au moins Clytemnestre de l'autel. Mais Arcas révèle à la reine le terrible secret dont il a reçu la confidence. Iphigénie est prête à mourir, puisque les dieux l'exigent, puisque la gloire promise à son père est à ce prix. Sa douleur résignée et l'emportement maternel de Clytemnestre ébranlent le cœur d'Agamemnon. Il se décide à faire une nouvelle tentative pour sauver sa fille. Qu'elle fuie ! le camp ignore encore la réponse de l'oracle, et ne sait pas par quel cruel sacrifice la conquête de Troie doit être achetée. Ériphile, dans un transport de jalousie, découvre à Calchas ce qui se trame à son insu. Les Grecs avertis se soulèvent, et s'opposent au départ d'Iphigénie. En vain Achille et Clytemnestre jurent de la défendre contre toute l'armée, il semble que rien ne puisse plus la sauver. C'est au pied de l'autel, au moment de frapper le coup mortel,

que Calchas éclairé tout à coup par la déesse explique et corrige son premier oracle. Le sang que demandent les dieux, c'est celui d'une autre Iphigénie, d'une fille de Thésée et d'Hélène, née d'un mariage secret, le sang de cette même Ériphile, qui est venue assister à la mort de sa rivale. Ériphile furieuse, saisit le couteau sacré et se frappe. Aussitôt le vent s'élève, les flots s'agitent, la flamme du bûcher s'allume d'elle-même, et d'autres signes merveilleux annoncent que la déesse est satisfaite.

ACTE I. SCÈNE III. — AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez : quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignons son amour : et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler !
Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce :
Vous nous l'avez promise ; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voulez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante ?
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare, son père ?

De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
 Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;
 Et, si quelque insolent lui voloît sa conquête,
 Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
 Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?
 Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
 Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
 Et quand, de toutes parts, assemblés en ces lieux,
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux ;
 Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
 Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage ;
 Que ces rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
 Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
 Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ?
 Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
 Ne commande les Grecs que pour les renvoyer !

AGAMEMNON.

Ah, seigneur ! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
 Votre cœur aisément se montre magnanime !
 Mais que si vous voyiez, ceint du bandeau mortel
 Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
 Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
 Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
 Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
 Et courir vous jeter entre Calchas et lui !
 Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole ;
 Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
 Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
 La retient dans Argos ou l'arrête en chemin,
 Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
 En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
 Que j'ose pour ma fille accepter le secours
 De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
 Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;
 Et je rougis....

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas,

Va remettre bientôt sa fille entre vos bras ;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée ;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnoient la reine ;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit ; vous pouvez nous laisser :
Le reste nous regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V. — AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel ! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encore si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !

ULYSSE.

Je suis père, seigneur ; et foible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre,
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime ;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime :
Il le sait, il l'attend ! et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.

Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir :
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance :
Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas.
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

ACTE III. SCÈNE V. — ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander : ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre ?

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre.

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret :
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête ;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous ?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier ?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

ACHILLE.

Lui !

CLYTEMNESTRE.

Sa fille !

IPHIGÉNIE.

Mon père !

ÉRIPHILE.

O ciel ! quelle nouvelle !

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle ?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter ?

ARCAS.

Ah ! seigneur ! plutôt au ciel que je pusse en douter !
Par la voix de Calchas l'oracle la demande ;
De toute autre victime il refuse l'offrande :
Et les dieux jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée !

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée :
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, la relevant.

Ah, madame !

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune ;
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir !

Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
 C'est votre épouse, hélas ! qui vous est enlevée ;
 Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
 C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord ;
 Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort.
 Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
 Embrasser leurs autels parés pour son supplice ?
 Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
 Son père, son époux, son asile, ses dieux.
 Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
 Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
 Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
 A mon perfide époux je cours me présenter :
 Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime,
 Il faudra que Calchas cherche une autre victime ;
 Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
 Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

ACTE IV. SCÈNE III. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame ? et d'où vient que ces lieux
 N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux ?
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée :
 Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
 A mes justes désirs ne vous rendez-vous pas ?
 Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas ?
 Parlez !

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.
 Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête ?

AGAMEMNON.

Moi, madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
 J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime ?

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? et par quel soin jaloux..

SCÈNE IV. — AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous ;

Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroit digne à vos yeux d'une autre récompense ;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis,
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas ! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter ;
Et déjà, d'Illion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous ;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre ;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,

Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
 Un roi digne de vous a cru voir la journée
 Qui devoit éclairer notre illustre hyménée;
 Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
 Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
 Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
 Ma mère est devant vous ; et vous voyez ses larmes
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai : j'ignore pour quel crime
 La colère des dieux demande une victime :
 Mais ils vous ont nommée : un oracle cruel
 Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
 Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
 Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
 Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
 Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
 J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire :
 Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
 Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
 Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée :
 Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée ;
 Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
 Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance :
 Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
 Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?
 Ma fille, il faut céder : votre heure est arrivée,
 Songez bien dans quel rang vous êtes élevée :
 Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois ;
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
 Montrez, en expirant, de qui vous êtes née ;
 Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
 Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste ;
 Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste :
 Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
 Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
 Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
 Que vos soins préparoient avec tant d'artifice.
 Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain

N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
 Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus !
 Quel débris parle ici de votre résistance ?
 Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
 Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
 Un oracle fatal ordonne qu'elle expire !
 Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
 Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
 Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
 Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
 Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille :
 Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
 Sa coupable moitié dont il est trop épris.
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
 Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang ?
 Que dis-je ? Cet objet de tant de jalousie,
 Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits ?
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois !
 Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
 Thésée avoit osé l'enlever à son père :
 Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
 Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
 Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
 Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
 Mais non ; l'amour d'un frère et son honneur blessé
 Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé :
 Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
 L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
 Cruel ! c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
 Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
 Vous voulez vous en faire un mérite barbare :
 Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
 De votre propre sang vous courez le payer ;
 Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
 De quiconque vous peut disputer votre place.
 Est-ce donc être père ? Ah ! toute ma raison
 Cède à la cruauté de cette trahison.
 Un prêtre, environné d'une foule cruelle,

Portera sur ma fille une main criminelle,
 Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
 Dans son cœur palpitant consultera les dieux !
 Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
 Je m'en retournerai seule et désespérée !
 Je verrai les chemins encor tout parfumés
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
 Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
 Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher :
 De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
 Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
 Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère !
 Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
 Obéissez encor pour la dernière fois.

SCÈNE V. — AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
 Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
 Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
 Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !
 Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
 Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père ?

SCÈNE VI. — AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
 Seigneur ; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
 On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
 Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire ;
 Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
 On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée ;
 Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
 Vous voulez me charger d'un emploi si honteux.
 Qu'en dites-vous, seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?
 Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
 Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;
 Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

ACHILLE.

Ah ! je sais trop le sort que vous lui réservez !

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez ?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande ? O ciel ! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire ?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux ?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente ?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?
Ne suis-je plus son père ? Êtes-vous son époux ?
Et ne peut-elle....

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :

On ne m'abuse point par des promesses vaines ;
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments ;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel, qui vous arrête ;
Vous qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie ;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez ; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours ?

Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
 Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
 Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
 Et d'un père éperdu négligeant les avis,
 Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
 Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
 Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre ?
 Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
 Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
 Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
 Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;
 Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
 Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien ;
 Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
 Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
 Et quel fut le dessein qui nous rassembla tous ?
 Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même,
 Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
 Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
 A-t-il droit de venger son amour offensé ?
 Votre fille me plut, je prétendis lui plaire ;
 Elle est de mes serments seule dépositaire :
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
 Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.
 Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée :
 Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris ;
 Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc : retournez dans votre Thessalie.
 Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis ;
 Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
 Trouveront d'Ilion la fatale journée.
 J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
 Combien j'achèterois vos superbes secours.
 De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
 Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
 Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense :
 Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
 Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux ;
 Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère :
 D'Iphigénie encor je respecte le père.
 Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.
 Je ne dis plus qu'un mot ; c'est à vous de m'entendre.
 J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
 Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.

ESTHER.

La Juive Esther a été choisie entre mille rivales pour devenir l'épouse d'Assuérus. Par les conseils de Mardochée, son oncle, elle a caché au roi son origine et sa race. Fidèle au dieu d'Abraham, elle l'adore en secret ; elle a réuni autour d'elle de jeunes Israélites qu'elle instruit dans la loi du Seigneur, et au milieu desquelles elle pleure en liberté les malheurs de Jérusalem. De nouvelles infortunes menacent le peuple de Dieu. Un ennemi d'Israël, l'Amalécite Aman, a arraché au roi un édit qui voue à la mort les Juifs dispersés dans l'empire. Esther seule peut sauver ses frères. Elle se présente devant Assuérus ; elle sollicite et obtient la faveur de recevoir le roi à sa table. Aman assistera au festin. C'est en présence du persécuteur des Juifs, qu'elle se jette aux pieds du roi, lui avoue qu'elle est Juive, et implore la grâce de son peuple. Touché des larmes de la reine, éclairé sur les sinistres projets de son favori, Assuérus envoie Aman au gibet préparé pour Mardochée, retire l'édit de proscription, et met fin à la captivité des Juifs.

Racine a réalisé fort habilement dans *Esther* l'alliance, nouvelle sur la scène française, de la poésie lyrique et du drame. Les jeunes compagnes de la reine forment un chœur intéressé à l'action. Qu'elles déplorent la ruine de Sion, ou qu'elles célèbrent la fin de la captivité, leurs chants étincellent de beautés bibliques. C'est le chef-d'œuvre lyrique du dix-septième siècle.

On a relevé dans la conduite de la tragédie d'*Esther*

d'assez graves invraisemblances. Mais tel est le charme du style de Racine, qu'on les oublie aisément. Jamais le poète n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux.

ACTE I. SCÈNE I. — ESTHER, ÉLISE.

ESTHER.

Est-ce toi, chère Élise ? O jour trois fois heureux !
Que béni soit le ciel qui te rend à mes vœux,
Toi qui, de Benjamin comme moi descendue,
Fus de mes premiers ans la compagne assidue,
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion !
Combien ce temps encor est cher à ma mémoire !
Mais toi, de ton Esther ignorois-tu la gloire ?
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,
Quel climat, quel désert a donc pu te cacher ?

ÉLISE.

Au bruit de votre mort justement éplorée,
Du reste des humains je vivois séparée,
Et de mes tristes jours n'attendois que la fin,
Quand tout à coup, madame, un prophète divin :
« C'est pleurer trop longtemps une mort qui t'abuse,
Lève-toi, m'a-t-il dit, prends ton chemin vers Suse :
Là tu verras d'Esther la pompe et les honneurs,
Et sur le trône assis le sujet de tes pleurs.
Rassure, ajouta-t-il, tes tribus alarmées,
Sion : le jour approche où le Dieu des armées
Va de son bras puissant faire éclater l'appui ;
Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »
Il dit : et moi, de joie et d'horreur pénétrée,
Je cours. De ce palais j'ai su trouver l'entrée.
O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux !
Le fier Assuérus couronne sa captive,
Et le Persan superbe est au pied d'une Juive !
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

ESTHER.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi, dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,
La chassa de son trône, ainsi que de son lit.
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps sur son âme offensée.

Dans ses nombreux États il fallut donc chercher
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
 De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :
 Les filles de l'Égypte à Suse comparurent ;
 Celles même du Parthe et du Scythe indompté
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.
 On m'élevoit alors, solitaire et cachée,
 Sous les yeux vigilants du sage Mardochée :
 Tu sais combien je dois à ses heureux secours.
 La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours ;
 Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
 Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
 Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
 Il me tira du sein de mon obscurité ;
 Et, sur mes foibles mains fondant leur délivrance,
 Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
 A ses desseins secrets, tremblante, j'obéis :
 Je vins ; mais je cachai ma race et mon pays.
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales
 Que formoit en ces lieux ce peuple de rivaux,
 Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
 Des yeux d'Assuérus attendoient leur arrêt ?
 Chacune avoit sa brigue et de puissants suffrages :
 L'une d'un sang fameux vantoit les avantages ;
 L'autre, pour se parer de superbes atours,
 Des plus adroites mains empruntoit le secours ;
 Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
 De mes larmes au ciel j'offrois le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
 Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
 Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes,
 Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
 Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
 De mes foibles attraits le roi parut frappé :
 Il m'observa longtemps dans un sombre silence ;
 Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.
 Enfin avec des yeux où régnoit la douceur :
 « Soyez reine, » dit-il ; et, dès ce moment même,
 De sa main sur mon front posa son diadème.
 Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
 Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
 Et même ses bienfaits dans toutes ses provinces,
 Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes.

Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
 Quelle étoit en secret ma honte et mes chagrins !

Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise,
 La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
 Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,
 Voit de son temple saint les pierres dispersées,
 Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées !

ÉLISE.

N'avez-vous point au roi confié vos ennuis ?

ESTHER.

Le roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis :
 Celui par qui le ciel règle ma destinée
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

ÉLISE.

Mardochée ? Hé ! peut-il approcher de ces lieux ?

ESTHER.

Son amitié pour moi le rend ingénieux.
 Absent je le consulte, et ses réponses sages
 Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages :
 Un père a moins de soin du salut de son fils.
 Déjà même, déjà, par ses secrets avis,
 J'ai découvert au roi les sanglantes pratiques
 Que formoient contre lui deux ingrats domestiques¹.
 Cependant mon amour pour notre nation
 A rempli ce palais de filles de Sion,
 Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées,
 Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,
 Je mets à les former mon étude et mes soins ;
 Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
 Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,
 Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
 Et goûter le plaisir de me faire oublier.

SCÈNE III. — MARDOCHÉE, ESTHER.

MARDOCHÉE.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfants.
 En vous est tout l'espoir de vos malheureux frères :
 Il faut les secourir ; mais les heures sont chères ;
 Le temps vole, et bientôt amènera le jour
 Où le nom des Hébreux doit périr sans retour.
 Toute pleine du feu de tant de saints prophètes,
 Allez, osez au roi déclarer qui vous êtes.

1. Officiers de sa maison.

ESTHER.

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois
 Aux timides mortels cachent ici les rois ?
 Au fond de leur palais leur majesté terrible
 Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;
 Et la mort est le prix de tout audacieux
 Qui, sans être appelé, se présente à leurs yeux,
 Si le roi dans l'instant, pour sauver le coupable,
 Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.
 Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,
 Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.
 Moi-même, sur son trône à ses côtés assise,
 Je suis à cette loi, comme une autre, soumise :
 Et, sans le prévenir, il faut, pour lui parler,
 Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

MARDOCHÉE.

Quoi ! Lorsque vous voyez périr votre patrie,
 Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
 Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !
 Que dis-je ? votre vie, Esther, est-elle à vous ?
 N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
 N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?
 Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
 Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas.
 Songez-y bien : ce Dieu ne vous a pas choisie
 Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
 Ni pour charmer les yeux des profanes humains :
 Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
 S'immoler pour son nom et pour son héritage,
 D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage :
 Trop heureuse pour lui de hasarder vos jours !
 Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
 Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
 En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
 Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
 Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble ;
 Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
 Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.
 S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,
 Sans doute qu'il vouloit éprouver votre zèle.
 C'est lui qui, m'excitant à vous oser chercher,
 Devant moi, chère Esther, a bien voulu marcher :
 Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles

Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers
 Par la plus foible main qui soit dans l'univers :
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
 Vous périrez peut-être et toute votre race.

ESTHER.

Allez : que tous les Juifs dans Suse répandus,
 A prier avec vous jour et nuit assidus,
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austère.
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour :
 Demain, quand le soleil rallumera le jour,
 Contente de périr, s'il faut que je périsse,
 J'irai pour mon pays m'offrir en sacrifice.
 Qu'on s'éloigne un moment.

(Le chœur se retire au fond du théâtre.)

SCÈNE IV. — ESTHER, ÉLISE, LE CHŒUR.

ESTHER.

O mon souverain Roi,

Me voici donc tremblante et seule devant toi !
 Mon père mille fois m'a dit dans mon enfance
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,
 Quand, pour te faire un peuple agréable à tes yeux,
 Il plut à ton amour de choisir nos aïeux :
 Même tu leur promis de ta bouche sacrée
 Une postérité d'éternelle durée.
 Hélas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
 La nation chérie a violé sa foi ;
 Elle a répudié son époux et son père,
 Pour rendre à d'autres dieux un honneur adultère :
 Maintenant elle sert sous un maître étranger.
 Mais c'est peu d'être esclave, on la veut égorger :
 Nos superbes vainqueurs, insultant à nos larmes,
 Imputent à leurs dieux le bonheur de leurs armes,
 Et veulent aujourd'hui qu'un même coup mortel
 Abolisse ton nom, ton peuple, et ton autel.
 Ainsi donc un perfide, après tant de miracles,
 Pourroit anéantir la foi de tes oracles,
 Raviroit aux mortels le plus cher de tes dons,
 Le Saint que tu promets et que nous attendons ?
 Non, non, ne souffre pas que ces peuples farouches
 Ivres de notre sang, ferment les seules bouches
 Qui dans tout l'univers célèbrent tes bienfaits ;
 Et confonds tous ces dieux qui ne furent jamais.
 Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,

Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,
 Et que je mets au rang des profanations
 Leur table, leurs festins, et leurs libations;
 Que même cette pompe où je suis condamnée,
 Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée
 Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
 Seule et dans le secret, je le foule à mes pieds;
 Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,
 Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.
 J'attendois le moment marqué dans ton arrêt,
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérêt.
 Ce moment est venu : ma prompte obéissance
 Va d'un roi redoutable affronter la présence.
 C'est pour toi que je marche : accompagne mes pas
 Devant ce fier lion qui ne te connoît pas;
 Commande en me voyant que son courroux s'apaise,
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise :
 Les orages, les vents, les cieux te sont soumis ;
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.

ACTE III. SCÈNE IV. — ASSUÉRUS, ESTHER, AMAN, ÉLISE.

ESTHER.

O Dieu, confonds l'audace et l'imposture !
 Ces Juifs, dont vous voulez délivrer la nature,
 Que vous croyez, seigneur, le rebut des humains,
 D'une riche contrée autrefois souverains,
 Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères,
 Ont vu bénir le cours de leurs destins prospères.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
 N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux :
 L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
 Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
 Juge tous les mortels avec d'égales lois,
 Et du haut de son trône interroge les rois.
 Des plus fermes États la chute épouvantable,
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.
 Les Juifs à d'autres dieux osèrent s'adresser :
 Roi, peuples, en un jour tout se vit disperser :
 Sous les Assyriens leur triste servitude
 Devint le juste prix de leur ingratitude.

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
 Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vit le jour,
 L'appela par son nom, le promit à la terre,
 Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
 Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,

Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
 De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
 Babylone paya nos pleurs avec usure.
 Cyrus, par lui vainqueur, publia ses bienfaits,
 Regarda notre peuple avec des yeux de paix,
 Nous rendit et nos lois et nos fêtes divines ;
 Et le temple sortoit déjà de ses ruines.
 Mais, de ce roi si sage héritier insensé,
 Son fils interrompit l'ouvrage commencé,
 Fut sourd à nos douleurs : Dieu rejeta sa race,
 Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.
 Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux !
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,
 Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence.
 Partout du nouveau prince on vantoit la clémence :
 Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.
 Ciel ! verra-t-on toujours par de cruels esprits
 Des princes les plus doux l'oreille environnée,
 Et du bonheur public la source empoisonnée ?
 Dans le fond de la Thrace un barbare enfanté
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté ;
 Un ministre ennemi de votre propre gloire....

AMAN.

De votre gloire ! Moi ? Ciel ! Le pourriez-vous croire ?
 Moi, qui n'ai d'autre objet ni d'autre dieu....

ASSUÉRUS.

Tais-toi.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

ESTHER.

Notre ennemi cruel devant vous se déclare :
 C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare
 Qui, d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
 Contre notre innocence arma votre vertu.
 Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable
 Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
 Partout l'affreux signal en même temps donné
 De meurtres remplira l'univers étonné :
 On verra, sous le nom du plus juste des princes,
 Un perfide étranger désoler vos provinces ;
 Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
 Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
 Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?
 Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
 Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
 Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
 Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,

Pendant que votre main, sur eux appesantie,
 A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
 Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
 De rompre des méchants les trames criminelles,
 De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
 N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien
 Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
 Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
 Et renferma les mers dans vos vastes limites;
 Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
 De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
 Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUÉRUS.

Mardochée?

ESTHER.

Il restoit seul de notre famille.
 Mon père étoit son frère. Il descend comme moi
 Du sang infortuné de notre premier roi.
 Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,
 Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,
 Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.
 De là contre les Juifs et contre Mardochée
 Cette haine, seigneur, sous d'autres noms cachée.
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré :
 A la porte d'Aman est déjà préparé
 D'un infâme trépas l'instrument exécration;
 Dans une heure au plus tard ce vieillard vénérable,
 Des portes du palais par son ordre arraché,
 Couvert de votre pourpre y doit être attaché.

ASSUÉRUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon âme!
 Tout mon sang de honte et de colère s'enflamme.
 J'étois donc le jouet.... Ciel, daigne m'éclairer!
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.
 Appelez Mardochée : il faut aussi l'entendre.

(Le roi s'éloigne.)

UNE ISRAËLITE.

Vérité, que j'implore, achève de descendre!

SCÈNE IX. — LE CHŒUR.

TOUT LE CHŒUR.

Dieu fait triompher l'innocence :
 Chantons, célébrons sa puissance,

UNE ISRAËLITE.

Il a vu contre nous les méchans s'assembler,
 Et notre sang prêt à couler.
 Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre :
 Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre ;
 L'homme superbe est renversé,
 Ses propres flèches l'ont percé.

UNE AUTRE.

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
 Pareil au cèdre, il cachoit dans les cieux
 Son front audacieux ;
 Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
 Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
 Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

UNE AUTRE.

On peut des plus grands rois surprendre la justice.
 Incapables de tromper,
 Ils ont peine à s'échapper
 Des pièges de l'artifice.
 Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
 La bassesse et la malice
 Qu'il ne sent point en lui.

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage ?

UNE AUTRE.

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

TOUT LE CHŒUR.

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

UNE ISRAËLITE, *seule*.

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé ;
 Au péril d'une mort funeste
 Son zèle ardent s'est exposé :
 Elle a parlé ; le ciel a fait le reste.

DEUX ISRAËLITES.

Esther a triomphé des filles des Persans .
 La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

L'UNE DES DEUX.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.
 Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

L'AUTRE.

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.
 Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

TOUTES DEUX, *ensemble*.

Esther a triomphé des filles des Persans :
 La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

UNE SEULE.

Ton Dieu n'est plus irrité :
 Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
 Quitte les vêtements de ta captivité,
 Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
 Rompez vos fers,
 Tribus captives;
 Troupes fugitives,
 Repassez les monts et les mers;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

TOUT LE CHŒUR.

Rompez vos fers,
 Tribus captives;
 Troupes fugitives,
 Repassez les monts et les mers;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE, *seule*.

Je reverrai ces campagnes si chères.

UNE AUTRE.

J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

TOUT LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers;
 Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE ISRAËLITE, *seule*.

Relevez, relevez les superbes portiques
 Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré;
 Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
 Et que du sein des monts le marbre soit tiré,
 Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
 Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.

UNE AUTRE.

Dieu descend et revient habiter parmi nous :
 Terre, frémis d'allégresse et de crainte.
 Et vous, sous sa majesté sainte,
 Cieux, abaissez-vous !

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !
 Jeune peuple, courez à ce maître adorable :
 Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
 Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur.
 Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
 Heureux qui dès l'enfance en connoît la douceur !

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
 Du cœur ingrat qui l'abandonne
 Il attend le retour ;
 Il excuse notre foiblesse ;
 A nous chercher même il s'empresse.
 Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
 Une mère a moins de tendresse.

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour !

TROIS ISRAÉLITES.

Il nous fait remporter une illustre victoire.

L'UNE DES TROIS.

Il nous a révélé sa gloire.

TOUTES TROIS, *ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
 Que l'on célèbre ses ouvrages
 Au delà des temps et des âges,
 Au delà de l'éternité !

ATHALIE.

Le sujet d'*Athalie* est tiré de la Bible, au quatrième livre des *Rois*. Athalie, fille d'Achab et de Jézabel rois d'Israël, avait épousé Joram, roi de Juda. Leur fils Ochozias ne régna qu'un an. A sa mort Athalie massacra les enfants d'Ochozias, ses petits-fils, pour s'emparer du trône de Juda. Un seul de ces enfants, Joas, échappa à sa cruauté et fut élevé secrètement dans le temple par Josabeth, femme du grand prêtre.

La tragédie de Racine a pour objet la lutte du pouvoir contre le droit, de l'usurpation contre la légitimité, de l'impie contre Dieu. Athalie, effrayée par un songe, entre dans le temple des Juifs : elle y voit un enfant semblable à celui qu'un rêve prophétique lui a montré comme son ennemi ; c'est Joas. Elle veut savoir qui il est, le voir, l'interroger : elle veut que le grand prêtre le remette entre ses mains. Joad arme secrètement tous les prêtres, tous les lévites, et quand la reine, attirée par une promesse équivoque, se présente pour s'emparer des trésors du temple et de

l'enfant qui l'épouvante, les prêtres révoltés la saisissent, l'entraînent et l'égorge au nom du jeune Joas, qu'ils proclament roi de Juda, et héritier légitime de son père Ochozias.

ACTE I. SCÈNE I. — JOAD, ABNER.

ABNER.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel,
Je viens, selon l'usage antique et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où sur le mont Sina la loi nous fut donnée.
Que les temps sont changés ! Sitôt que de ce jour
La trompette sacrée annonçoit le retour,
Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondoit les portiques;
Et tous, devant l'autel avec ordre introduits,
De leurs champs dans leurs mains portant les nouveaux fruits,
Au Dieu de l'univers consacroient ces prémices :
Les prêtres ne pouvoient suffire aux sacrifices.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.
D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre
Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal ;
Ou même, s'empressant aux autels de Baal ¹,
Se fait initier à ses honteux mystères,
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères.
Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,
Vous-même de l'autel vous faisant arracher,
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

JOAD.

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

ABNER.

Pensez-vous être saint et juste impunément ?
Dès longtemps elle hait cette fermeté rare
Qui rehausse en Joad l'éclat de la tiare ;
Dès longtemps votre amour pour la religion
Est traité de révolte et de sédition.

1. « Athalie fit construire dans Jérusalem un temple à Baal qui étoit le Dieu du pays de Tyr et de Sidon, où Jézabel avoit pris naissance. » (Racine. *Préface d'Athalie*.)

Du mérite éclatant cette reine jalouse
 Hait surtout Josabeth, votre fidèle épouse.
 Si du grand prêtre Aaron Joad est successeur,
 De notre dernier roi Josabeth est la sœur.
 Mathan, d'ailleurs, Mathan, ce prêtre sacrilège
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,
 Mathan, de nos autels infâme déserteur,
 Et de toute vertu zélé persécuteur.
 C'est peu que, le front ceint d'une mitre étrangère,
 Ce lévite à Baal prête son ministère ;
 Ce temple l'importune, et son impiété
 Voudroit anéantir le Dieu qu'il a quitté.
 Pour vous perdre il n'est point de ressort qu'il n'invente ;
 Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante ;
 Il affecte pour vous une fausse douceur ;
 Et, par là de son fiel colorant la noirceur,
 Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,
 Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,
 Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
 Vous cachez des trésors par David amassés.
 Enfin, depuis deux jours, la superbe Athalie
 Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.
 Je l'observois hier, et je voyois ses yeux
 Lancer sur le lieu saint des regards furieux :
 Comme si, dans le fond de ce vaste édifice,
 Dieu cachoit un vengeur armé pour son supplice.
 Croyez-moi, plus j'y pense, et moins je puis douter
 Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,
 Et que de Jézabel la fille sanguinaire
 Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

JOAD.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Sait aussi des méchants arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté sainte,
 Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Cependant je rends grâce au zèle officieux
 Qui sur tous mes périls vous fait ouvrir les yeux.
 Je vois que l'injustice en secret vous irrite,
 Que vous avez encor le cœur israélite.
 Le ciel en soit béni ! Mais ce secret courroux,
 Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?
 La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
 Huit ans déjà passés, une impie étrangère
 Du sceptre de David usurpe tous les droits,
 Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
 Des enfants de son fils détestable homicide.

Et même contre Dieu lève son bras perfide ;
 Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat,
 Vous, nourri dans les camps du saint roi Josaphat,
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées ¹,
 Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,
 Lorsque d'Ochozias le trépas imprévu
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :
 « Je crains Dieu, dites-vous ; sa vérité me touche ! »
 Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :
 « Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?
 Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
 Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?
 Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.
 Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
 Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ;
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

ABNER.

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?
 Benjamin est sans force, et Juda sans vertu :
 Le jour qui de leurs rois vit éteindre la race
 Éteignit tout le feu de leur antique audace.
 Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous ;
 De l'honneur des Hébreux autrefois si jaloux,
 Il voit sans intérêt leur grandeur terrassée ;
 Et sa miséricorde à la fin s'est lassée :
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
 De merveilles sans nombre effrayer les humains ;
 L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles.

JOAD.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
 Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
 Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
 Peuple ingrat ? Quoi ! toujours les plus grandes merveilles
 Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?
 Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours

1. « La mort funeste de Joram n'empêcha pas Ochozias d'imiter son impiété et celle d'Athalie, sa mère. Mais ce prince, après avoir régné seulement un an, étant allé rendre visite au roi d'Israël, frère d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la maison d'Achab, et tué par l'ordre de Jéhu, que Dieu avoit fait sacrer par ses prophètes pour régner sur Israël, et pour être le ministre de ses vengeances. Jéhu extermina toute la postérité d'Achab, et fit jeter par les fenêtres Jézabel, qui, selon la prédiction d'Élie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de son héritage. » (Racine. *Préface d'Athalie*.)

Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?
 Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
 Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
 L'impie Achab détruit , et de son sang trempé
 Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;
 Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
 Sous les pieds des chevaux cette reine foulée,
 Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
 Et de son corps hideux les membres déchirés ;
 Des prophètes menteurs la foule confondue,
 Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
 Élie aux éléments parlant en souverain,
 Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
 Les morts se ranimant à la voix d'Élisée !
 Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatants,
 Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps :
 Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;
 Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

ABNER.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,
 Et prédits même encore à Salomon son fils ?
 Hélas ! nous espérions que de leur race heureuse
 Devoit sortir de rois une suite nombreuse,
 Que sur toute tribu, sur toute nation,
 L'un d'eux établiroit sa domination,
 Feroit cesser partout la discorde et la guerre,
 Et verroit à ses pieds tous les rois de la terre.

JOAD.

Aux promesses du ciel pourquoi renoncez-vous ?

ABNER.

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous ?
 Le ciel même peut-il réparer les ruines
 De cet arbre séché jusque dans ses racines ?
 Athalie étouffa l'enfant même au berceau.
 Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?
 Ah ! si dans sa fureur elle s'étoit trompée ;
 Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

JOAD.

Hé bien ! que feriez-vous ?

ABNER.

O jour heureux pour moi !
 De quelle ardeur j'irois reconnoître mon roi !
 Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressées....
 Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?
 Déplorable héritier de ces rois triomphants,

Ochozias restoit seul avec ses enfants ;
Par les traits de Jéhu je vis percer le père ;
Vous avez vu les fils massacrés par la mère.

JOAD.

Je ne m'explique point ; mais quand l'astre du jour
Aura sur l'horizon fait le tiers de son tour,
Lorsque la troisième heure aux prières rappelle¹,
Retrouvez-vous au temple, avec ce même zèle.
Dieu pourra vous montrer, par d'importants bienfaits,
Que sa parole est stable, et ne trompe jamais.
Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

ABNER.

Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?
L'illustre Jósabeth porte vers vous ses pas :
Je sors et vais me joindre à la troupe fidèle
Qu'attire de ce jour la pompe solennelle.

ACTE II. SCÈNE V. — ATHALIE, ABNER, MATHAN,
SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Grande reine, est-ce ici votre place ?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace ?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?
De ce temple profane osez-vous approcher ?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive....

ATHALIE.

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé,
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé :
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire,
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire :
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le ciel même a pris soin de me justifier.
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie ;
Par moi Jérusalem goûte un calme profond ;
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,

1. Les anciens comptaient les heures autrement que nous ; ils avaient douze heures de jour, et douze heures de nuit. La première heure du jour répondait, selon notre manière de compter, à six heures du matin, et par conséquent, la troisième heure, à neuf heures du matin.

Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
 Le Syrien me traite et de reine et de sœur¹ :
 Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
 Qui devoit jusqu'à moi pousser sa barbarie,
 Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie;
 De toutes parts pressé par un puissant voisin²,
 Que j'ai su soulever contre cet assassin,
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
 Je jouissois en paix du fruit de ma sagesse;
 Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
 De mes prospérités interrompre le cours.
 Un songe (me devois-je inquiéter d'un songe ?)
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge :
 Je l'évite partout, partout il me poursuit.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit;
 Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée;
 Ses malheurs n'avoient point abattu sa fierté;
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté
 Dont elle eut soin de peindre et d'ornér son visage,
 Pour réparer des ans l'irréparable outrage :
 « Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi ;
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
 Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
 Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
 Et moi je lui tendois les mains pour l'embrasser ;
 Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
 D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,
 Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
 Que des chiens dévorants se disputoient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre, à mes yeux se présente
 Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
 Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
 Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
 J'admirois sa douceur, son air noble et modeste,
 J'ai senti tout à coup un homicide acier
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage
 Peut-être du hasard vous paroît un ouvrage :

1 et 2. Le roi de Syrie, Hazaël, par qui Jéhu fut battu.

Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
 Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.
 Mais de ce souvenir mon âme possédée
 A deux fois en dormant revu la même idée ;
 Deux fois mes tristes yeux se sont vus retracer
 Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie,
 Et chercher du repos au pied de ses autels :
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
 Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
 Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée ;
 J'ai cru que des présents calmeroient son courroux,
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux .
 Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
 J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
 Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur :
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise ! ô terreur !
 J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
 Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin,
 Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin ;
 C'est lui-même. Il marchoit à côté du grand prêtre ;
 Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
 Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
 Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
 Que présage, Mathan, ce prodige incroyable ?

MATHAN.

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet enfant fatal, Abner, vous l'avez vu :
 Quel est-il ? de quel sang, et de quelle tribu ?

ABNER.

Deux enfants à l'autel prêtoient leur ministère :
 L'un est fils de Joad, Josabeth est sa mère ;
 L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, madame, il se faut assurer.
 Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;
 Que je ne cherche point à venger mes injures ;
 Que la seule équité règne en tous mes avis ;
 Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,
 Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main :
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais, sur la foi d'un songe,
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge ?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN.

On le craint : tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine ;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé ?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice ?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant :
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER.

Hé quoi, Mathan ! d'un prêtre est-ce là le langage ?
Moi, nourri dans la guerre, aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux !
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,
Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame : quel est donc ce grand sujet de crainte ?
Un songe, un foible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE.

Je le veux croire, Abner ; je puis m'être trompée :
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien ! il faut revoir cet enfant de plus près ;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

ABNER.

Je crains...

ATHALIE.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?
De ce refus bizarre où seroient les raisons ?
Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons,
Que Josabeth, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.

Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer;
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence ;
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez.

SCÈNE VI. — ATHALIE, MATHAN, SUITE D'ATHALIE.

MATHAN.

Enfin je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine : n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour :
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre....

ATHALIE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée :
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée ;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez ; et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

SCÈNE VII. — JOAS, ATHALIE, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites.*

O vous ! sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*

Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.

O ciel ! plus j'examine, et plus je le regarde....
C'est lui ! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(*Montrant Joas*).

Epouse de Joad, est-ce là votre fils ?

JOSABETH.

Qui ? lui, madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABETH.

Je ne suis point sa mère.

(Montrant Zacharie).

Voilà mon fils.

ATHALIE, à Joas.

Et vous, quel est donc votre père ?

Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.

Le ciel jusque aujourd'hui....

ATHALIE.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui ?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.

Dans un âge si tendre

Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE

Cet âge est innocent : son ingénuité

N'altère point encor la simple vérité.

Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABETH, tout bas.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouchel

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.

Votre père ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin

Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,

Et qui de mes parents n'eus jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas du moins quel pays est le vôtre ?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder..... Je serois sensible à la pitié?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE, à Joas et à Josabeth.

Vous sortez?

JOSABETH.

Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

(A Joas.)

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;

Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le seix;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi ! vous n'avez point de passe-temps plus doux ?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi ! des bienfaits de Dieu je perdrois la mémoire !

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous le pourrez prier.

JOAS.

Je verrois cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon dieu que je sers ; vous servirez le vôtre
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Hé, madame ! excusez

Un enfant...

ATHALIE, à Josabeth.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.

Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire ;

Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.

Vous voyez, je suis reine, et n'ai point d'héritier :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier ;

Je veux vous faire part de toutes mes richesses.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :

A ma table, partout, à mes côtés assis,

Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui.... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père

Je quitterois ! et pour...

ATHALIE.

Hé bien?

JOAS.

Pour quelle mère !

ATHALIE, à Josabeth.

Sa mémoire est fidèle ; et, dans tout ce qu'il dit,

De vous et de Joad je reconnois l'esprit.

Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,

Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.

Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;

Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABETH.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?

Tout l'univers les sait ; vous-même en faites gloire.

ATHALIE.

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,

A vengé mes parents sur ma postérité.

J'aurois vu massacrer et mon père et mon frère,

Du haut de son palais précipiter ma mère,

Et dans un même jour égorger à la fois

(Quel spectacle d'horreur !) quatre-vingts fils de rois ;

Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes

Dont elle avoit puni les fureurs indiscretes :

Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,

Esclave d'une lâche et frivole pitié,
 Je n'aurois point du moins à cette aveugle rage
 Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
 Et de votre David traité tous les neveux
 Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux !
 Où serois-je aujourd'hui si, domptant ma foiblesse,
 Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;
 Si de mon propre sang ma main versant des flots
 N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?
 Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
 Entre nos deux maisons rompit toute alliance :
 David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,
 Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABETH.

Tout vous a réussi. Que Dieu voie, et nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ?
 Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
 Cet enfant de David, votre espoir, votre attente....
 Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :
 J'ai voulu voir ; j'ai vu.

ABNER, à Josabeth.

Je vous l'avois promis :

Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

ACTE III. SCÈNE VII. — JOAD, JOSABETH, AZARIAS, *suivi du chœur et de plusieurs lévites.*

JOAD.

Hé bien, Azarias, le temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ai fait devant moi fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous et vos saintes cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrés j'ai deux fois fait le tour.
 Tout a fui, tous se sont séparés sans retour,
 Misérable troupeau qu'a dispersé la crainte ;
 Et Dieu n'est plus servi que dans la tribu sainte.
 Depuis qu'à Pharaon ce peuple est échappé,
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

JOAD.

Peuple lâche, en effet, et né pour l'esclavage,
 Hardi contre Dieu seul ! Poursuivons notre ouvrage.
 Mais qui retient encor ces enfants parmi nous ?

UNE DES FILLES DU CHŒUR.

Hé! pourrions-nous, Seigneur, nous séparer de vous?
 Dans le temple de Dieu sommes-nous étrangères?
 Vous avez près de vous nos pères et nos frères.

UNE AUTRE.

Hélas! si pour venger l'opprobre d'Israël,
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel,
 Des ennemis de Dieu percer la tête impie,
 Nous lui pouvons du moins immoler notre vie.
 Quand vos bras combattront pour son temple attaqué,
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

JOAB.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
 Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle!
 Mais, si tu les soutiens, qui les peut ébranler?
 Du tombeau, quand tu veux, tu sais nous rappeler;
 Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.
 Ils ne s'assurent point en leurs propres mérites,
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois,
 En tes serments jurés au plus saint de leurs rois,
 En ce temple où tu fais ta demeure sacrée,
 Et qui doit du soleil égaler la durée.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
 Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
 C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
 Lévités, de vos sons prêtez-moi les accords,
 Et de ses mouvements seconde les transports.

LE CHŒUR *chante au son de toute la symphonie des instruments.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre,
 Et qu'à nos cœurs son oracle divin
 Soit ce qu'à l'herbe tendre
 Est, au printemps, la fraîcheur du matin.

JOAB.

Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.
 Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille!
 Pécheurs, disparaissez : le Seigneur se réveille.

(Ici recommence la symphonie, et Joab aussitôt reprend la parole.)

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?
 Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?¹
 Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
 Des prophètes divins malheureuse homicide :

1. Zacharie, fils de Joab, et grand prêtre après lui, fut assassiné par ordre de Joas.

De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes¹ ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités :
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés ;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi ; cèdres, jetez des flammes.

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes ?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur ?

AZARIAS.

O saint temple !

JOSABETH.

O David !

LE CHŒUR.

Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

(La symphonie recommence encore; et Joad, un moment apres l'interrompt.)

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle²
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés³ ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés ;
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur !

JOSABETH.

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur ...

1. Captivité de Babylone. (*Note de Racine.*)
2. L'Eglise. (*Note de Racine.*)
3. Les gentils. (*Note de Racine.*)

JOAD.

Préparez, Josabeth, le riche diadème
Que sur son front sacré David porta lui-même.

(Aux lévites.)

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux
Où se garde caché, loin des profanes yeux,
Ce formidable amas de lances et d'épées
Qui du sang philistin jadis furent trempées,
Et que David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé,
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.
Peut-on les employer pour un plus noble usage?
Venez, je veux moi-même en faire le partage.

ACTE IV. SCÈNE III. — JOAD, JOAS, AZARIAS, ISMAEL
ET LES TROIS AUTRES CHEFS DES LÉVITES.

JOAD.

...Et vous, à cette loi, votre règle éternelle,
Roi, ne jurez-vous pas d'être toujours fidèle?

JOAS.

Pourrois-je à cette loi ne me pas conformer?

JOAD.

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes :
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que, s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime :
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité,
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins;
Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;

Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la loi m'ordonne.
Mon Dieu, punissez-moi si je vous abandonne.

ACTE V. SCÈNE IV. — JOAD, JOSABETH, ZACHARIE, SALOMITH,
JOAS, AZARIAS, TROUPE DE PRÊTRES ET DE LÉVITES, LE CHŒUR.

JOAD.

Lévites saints, prêtres de notre Dieu,
Partout sans vous montrer environnez ce lieu;
Et, laissant à mes soins gouverner votre zèle,
Pour paroître attendez que ma voix vous appelle.

(Ils se cachent tous)

Roi, je crois qu'à vos vœux cet espoir est permis,
Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.
Celle dont la fureur poursuit votre enfance
Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance
Mais ne la craignez point : songez qu'autour de vous
L'ange exterminateur est debout avec nous.
Montez sur votre trône, et... Mais la porte s'ouvre :
Permettez un moment que ce voile vous couvre.

(Il tire un rideau.)

Vous changez de couleur, princesse !

JOSABETH.

Ah ! sans pâlir,

Puis-je voir d'assassins le temple se remplir ?
Quoi ! ne voyez-vous pas quelle nombreuse escorte....

JOAD.

Je vois que du saint temple on referme la porte ;
Tout est en sûreté.

SCÈNE V. — JOAS, ATHALIE, JOAD, JOSABETH, ABNER,
SUITE D'ATHALIE.

(Joas est caché derrière le rideau.)

ATHALIE, à Joad.

Te voilà, séducteur,

De ligues, de complots, pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Éternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrois sur l'autel où ta main sacrifie

Te.... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
Ce que tu m'as promis, songe à l'exécuter :
Cet enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,
Où sont-ils ?

JOAD.

Sur-le-champ tu seras satisfaite :
Je te les vais montrer l'un et l'autre à la fois.

(Le rideau se tire. On voit Joas sur son trône ; sa nourrice est à genoux à sa droite ; Azarias, l'épée à la main, est debout à sa gauche ; et près de lui Zacharie et Salomith sont à genoux sur les degrés du trône ; plusieurs lévites, l'épée à la main, sont rangés sur les côtés.)

Paroissez, cher enfant, digne sang de nos rois.
Connois-tu l'héritier du plus saint des monarques,
Reine ? De ton poignard connois du moins ces marques.
Voilà ton roi, ton fils, le fils d'Ochozias.
Peuples, et vous, Abner, reconnoissez Joas.

ABNER.

Ciel !

ATHALIE, à Joad.

Perfide !

JOAD.

Vois-tu cette Juive fidèle
Dont tu sais bien qu'alors il suçoit la mamelle ?
Il fut par Josabeth à ta rage enlevé :
Ce temple le reçut, et Dieu l'a conservé.
Des trésors de David voilà ce qui me reste.

ATHALIE.

Tà fourbe, à cet enfant, traître, sera funeste.
D'un fantôme odieux, soldats, délivrez-moi.

JOAD,

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

(Le fond du théâtre s'ouvre : on voit le dedans du temple ; et les lévites armés entrent de tous côtés sur la scène.)

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis je suis environnée !

JOAD.

Tes yeux cherchent en vain, tu ne peux échapper,
Et Dieu de toutes parts a su t'envelopper.
Ce Dieu que tu bravois en nos mains t'a livrée :
Rends-lui compte du sang dont tu t'es enivrée.

ATHALIE.

Quoi ! la peur a glacé mes indignes soldats !
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine, Dieu m'est témoin....

ATHALIE.

Laisse là ton Dieu, trahire,

Et venge-moi.

ABNER, *se jetant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître !

ATHALIE.

Lui Joas ! lui ton roi ! Songez, méchants, songez
 Que mes armes encor vous tiennent assiégés.
 J'entends à haute voix tout mon camp qui m'appelle.
 On vient à mon secours : tremblez, troupe rebelle !

SCÈNE VI. — JOAS, ATHALIE, JOAD, ISMAEL, ET TOUS
 LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

ISMAEL, *à Joad.*

Seigneur, le temple est libre, et n'a plus d'ennemis :
 L'étranger est en fuite, et le Juif est soumis.
 Comme le vent dans l'air dissipe la fumée,
 La voix du Tout-Puissant a chassé cette armée.
 Nos lévites, du haut de nos sacrés parvis,
 D'Ochozias au peuple ont annoncé le fils,
 Ont conté son enfance au glaive dérobée,
 Et la fille d'Achab dans le piège tombée.
 Partout en même temps la trompette a sonné :
 Et ses sons et leurs cris dans son camp étonné
 Ont répandu le trouble et la terreur subite
 Dont Gédéon frappa le fier Madianite ¹.
 Les Tyriens, jetant armes et boucliers,
 Ont, par divers chemins, disparu les premiers ;
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite ;
 Mais, de Dieu sur Joas admirant la conduite,
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.
 Enfin, d'un même esprit tout le peuple inspiré,
 Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie,
 Bénissent le Seigneur et celui qu'il envoie.
 Tous chantent de David le fils ressuscité.
 Baal est en horreur dans la sainte cité ;
 De son temple profane on a brisé les portes ;
 Mathan est égorgé.

1. Gédéon, juge d'Israël de 1349 à 1309 avant Jésus-Christ, entra pendant la nuit à la tête de 300 Hébreux dans le camp des Madianites. Les Madianites surpris et frappés d'une folle terreur se défendirent mal, et furent égorgés ou pris.

ATHALIE.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!

Oui, c'est Joas ; je cherche en vain à me tromper :
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper ;
 Je vois d'Ochozias et le port et le geste ;
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.
 David, David triomphe ; Achab seul est détruit.
 Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !
 C'est toi qui, me flattant d'une vengeance aisée,
 M'as vingt fois en un jour à moi-même opposée :
 Tantôt pour un enfant excitant mes remords,
 Tantôt m'éblouissant de tes riches trésors
 Que j'ai craint de livrer aux flammes, au pillage.
 Qu'il règne donc ce fils, ton soin et ton ouvrage ;
 Et que, pour signaler son empire nouveau,
 On lui fasse en mon sein enfoncer le couteau !
 Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :
 Que dis-je, souhaiter ! Je me flatte, j'espère,
 Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
 Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,
 Conforme à son aïeul, à son père semblable,
 On verra de David l'héritier détestable
 Abolir tes honneurs, profaner ton autel,
 Et venger Athalie, Achab et Jézabel.
(Athalie sort, les lévites la suivent.)

MOLIÈRE.

Jean-Baptiste Poquelin, qui prit plus tard le nom de Molière, naquit à Paris, le 15 janvier 1622. Son père, tapissier valet-de-chambre du roi, lui fit faire ses études au collège de Clermont (Louis-le-Grand), où il eut pour maître le philosophe sensualiste Gassendi, et pour condisciples le célèbre voyageur Bernier, le poète Hénault, l'épicurien Chapelle et l'écrivain humoriste Cyrano de Bergerac.

Poquelin, entraîné par son goût pour le théâtre, s'associa avec quelques jeunes gens de famille qui s'étaient réunis pour jouer la comédie. Ayant échoué à Paris, ils se mirent à courir la province.

Cette vie de bohémien littéraire se prolongea pendant treize ans. C'est alors qu'au milieu d'un grand nombre de farces, Molière (c'est le nom de guerre que Poquelin avait adopté) composa *l'Étourdi* (1653) et *le Dépit amoureux* (1656).

Ce fut en 1658 que Molière reparut à Paris. Il y donna *les Précieuses Ridicules* (1659), satire d'un travers contemporain, protestation du bon sens contre le langage et les manières affectées d'une coterie de femmes prétentieuses; *Sganarelle* (1660); *l'École des maris* et *les Fâcheux* (1661), et *l'École des femmes* (1662). *Don Juan* ou *le Festin de Pierre* (1665) fut une imitation originale d'un drame espagnol. Enfin le 4 juin 1666 parut *le Misanthrope*, le chef-d'œuvre du génie comique. Deux mois après, *le Médecin malgré lui* rendait au théâtre l'invention très-amusante d'un ancien fabliau, dont nous avons donné plus haut l'analyse (p. 9, 10). *Le Tartufe*, autre chef-d'œuvre, destiné à une immense popularité, fut joué intégralement pour la première fois le 5 août 1667, pendant l'absence du roi. Le lendemain la représentation en fut interdite : « Monsieur le Premier Président ne voulait pas qu'on le jouât. » Le roi fut moins sévère : il permit au *Tartufe* de reparaitre (1669).

Vinrent ensuite *l'Amphitryon*, *George Dandin*, et *l'Avare* (1668); *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) et *le Bourgeois gentilhomme*, le chef-d'œuvre de la comédie bouffonne, *les Fourberies de Scapin* (1671) et *la Comtesse d'Escarbagnas*.

Le dernier chef-d'œuvre de haute comédie, *les Femmes savantes* (1672), fut une seconde épreuve du sujet déjà traité par Molière dans *les Précieuses Ridicules*. « Le génie de Molière, dit É. Geruzez, s'y montre dans toute sa force, et avec un degré de pureté et un éclat de verve supérieur peut-être au *Misanthrope*, et, si on osait le dire à *Tartufe* même.... On s'émerveille que le poète ait trouvé tant de ressources dans un sujet qui n'est pas de premier ordre. »

Molière, qui ne devint célèbre que vers quarante ans, ne vécut que jusqu'à cinquante et un. Il mourut en jouant *le Malade imaginaire* (1663). Il ne fut point de l'Académie.

Parmi les nombreuses éditions des Oeuvres de Molière, on remarque celles de M. Auger, 1819-25, 9 vol. in-8; de M. Aimé-Martin, 1823-26.

Histoire de la vie et des ouvrages de Molière par M. Tashereau, 1825; supplément, 1827.

Molière n'échappe point à la manière spiritualiste de tous les grands artistes de son temps. Son triomphe, c'est la comédie de caractère, c'est-à-dire l'étude de l'esprit humain. Son procédé, comme celui de Corneille et de Racine, c'est l'abstraction vivifiée par le génie. *L'Avare*, *le Misanthrope*, son œuvre capitale avec *Tartufe*, sont développés d'après les mêmes principes que les tragédies de Racine. Les deux poètes saisissent une qualité unique d'un individu, anéantissant par la pensée toutes les autres, la mettent ensuite en action et même quelquefois en plaidoirie et comme en procès avec les qualités opposées.

La plus grande gloire de Molière, c'est d'avoir été le poète de l'humanité en même temps que celui de son époque. Non-seulement il a le premier aperçu et châtié le ridicule, dans des choses que ses contemporains estimaient et prenaient au sérieux, mais il a incarné ces vices et ces travers dans des créations d'une vérité impérissable. Il a su réunir la généralité dans les passions et la propriété dans les caractères. Ses personnages ont une physionomie si distincte, si personnelle, qu'on les reconnaît entre mille; on croit avoir vécu avec eux, et néanmoins chaque siècle retrouve en eux ses penchants et ses vices; ils sont à la fois réels comme des individus et éternellement vrais comme des types.

Cette représentation de la vie n'est pas seulement une peinture; c'est avant tout une poésie. Ces personnages ne sont pas des portraits, mais des créations. Molière produit comme la nature, et d'après les mêmes lois, mais il ne la calque pas. Comme elle, il tire d'un germe unique ses plus belles conceptions.

L'intrigue qui entraîne ses acteurs et les enveloppe comme une atmosphère, est toute resplendissante du feu de son imagination. C'est une verve de gaieté qui chauffe,

qui passionne tout ce monde comique, et rejaillit de tous les objets, comme la lumière d'un ciel du Midi, en mille effets brillants. Cet éclat de joyeuse humeur, cet entrain d'imagination, croît chez Molière avec le don sévère de l'observation philosophique. A mesure que sa raison devient plus profonde et son coup d'œil plus pénétrant, sa verve comique monte et bouillonne de plus en plus. C'est, pour ainsi dire, le lyrisme de l'ironique et mordante gaieté, aux ébats purs, au rire étincelant. *Le Malade imaginaire*, avec son étourdissante cérémonie, en est le dernier terme et le plus frappant exemple. Molière y touche à cet idéal de l'imagination libre et sans frein, qui faisait le charme et la poésie de l'ancienne comédie grecque.

Si l'on considère cette étonnante réunion des plus belles et des plus rares qualités de l'intelligence, cette profonde sagacité, cette verve inépuisable ; si l'on songe à la fécondité de ce talent qui suffisait à la fois aux plaisirs de la cour, à l'amusement du peuple, aux besoins de la troupe et à l'admiration des connaisseurs ; si l'on tient compte de cette rapidité d'exécution, de cette composition grande et hardie, espèce de peinture à fresque qui ne laisse pas la brosse se reposer un instant ; si l'on place tout cela au milieu d'une vie active, occupée de mille soins, tourmentée par mille chagrins domestiques, et par les soucis d'acteur, d'auteur, de directeur, de courtisan, on se gardera bien de contredire Boileau, qui, le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poète du siècle, répondit sans hésiter : « C'est Molière. »

LE MISANTHROPE.

Alceste est le plus loyal et le plus droit des hommes. Une seule vertu lui manque, l'indulgence. Sa sagesse bourru ne pardonne rien à la faiblesse humaine. Un compliment banal, une concession aux usages du monde, en voilà assez pour qu'il crie au mensonge, à la trahison. A la mauvaise humeur d'Alceste, Molière oppose l'esprit accom-

modant de Philinte. On a critiqué ce personnage optimiste. Il porte peut-être trop loin la complaisance, il est trop constamment satisfait ; mais Molière ne le donne pas comme un exemple à suivre : c'est un caractère, ce n'est pas un modèle. Alceste est épris d'une coquette. La sincère Éliante mériterait bien mieux son amour : c'est Célimène qu'il aime, en dépit de lui-même. L'indignation d'Alceste est souvent justifiée par les vices de la société au milieu de laquelle il vit : l'hypocrisie, la méchanceté douceuse de la prude Arsinoé, la fatuité des marquis, la vanité du poète de cour, et surtout la coquetterie perfide de Célimène sont bien faites pour blesser profondément un homme de sens et de cœur. Aussi Alceste n'est-il ridicule que par instants, et quand la violence de ses emportements contraste trop fortement avec la futilité des causes qui les provoquent. Que Philinte ait loué de mauvais vers, ou que des juges corrompus aient rendu un arrêt inique, le misanthrope ne fait pas de distinction ; il éclate, il peste, il se déclare résolu à fuir la société, à se tirer de ce coupe-gorge, oubliant qu'il y aurait peu de mérite à aimer les hommes, s'ils étaient parfaits, et que la plus rare et la plus difficile des vertus, la charité, consiste justement à les chérir malgré leurs défauts.

ACTE I. SCÈNE I. — PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

ALCESTE, *assis*.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie....

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre.

Et, quoique amis enfin, je suis tout des premiers....

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paroître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne sauroit s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements ;
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbieu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable ;
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE.

Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnaie,
Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et sermens pour serments.

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
 Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
 Qui de civilités avec tous font combat,
 Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.
 Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
 Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
 Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
 Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant ?
 Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
 Qui veuille d'une estime ainsi prostituée,
 Et la plus glorieuse a des régals peu chers,
 Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers ;
 Sur quelque préférence une estime se fonde,
 Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
 Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
 Morbleu ! vous n'êtes pas pour être de mes gens ;
 Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
 Qui ne fait de mérite aucune différence ;
 Je veux qu'on me distingue, et, pour le trancher net,
 L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
 Quelques dehors civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devoit châtier sans pitié
 Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
 Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
 Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
 Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
 Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
 Deviendroit ridicule, et seroit peu permise ;
 Et parfois, n'en déplaît à votre austère honneur,
 Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
 Seroit-il à propos, et de la bienséance,
 De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
 Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
 Lui doit-on déclarer la chose comme elle est ?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Émilie,
 Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
 Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point.

Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font :
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage.
Je ris des noirs accès où je vous envisage.
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint *l'École des Maris*¹,
Dont....

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons là ces comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas ;
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez donne la comédie ;
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serois fâché d'être sage à leurs yeux.

1. Dans *l'École des Maris*, jouée à Paris le 24 juin 1661, Molière a représenté deux vieillards d'humeur opposée, l'un sévère, l'autre

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?

Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes....

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :

Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

De cette complaisance on voit l'injuste excès

Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès.

Au travers de son masque on voit à plein le traître ;

Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;

Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,

N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

On sait que ce pied plat, digne qu'on le confonde,

Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,

Et que par eux, son sort, de splendeur revêtu,

Fait gronder le mérite et rougir la vertu ;

Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,

Son misérable honneur ne voit pour lui personne :

Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit,

Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.

Cependant sa grimace est partout bien venue ;

On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;

Et, s'il est, par la brigue, un rang à disputer,

Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.

Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,

De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;

Et parfois il me prend des mouvements soudains

De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine

Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;

Ne l'examinons point dans la grande rigueur,

Et voyons ses défauts avec quelque douceur.

Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;

A force de sagesse on peut être blâmable ;

La parfaite raison fuit toute extrémité,

Et veut que l'on soit sage avec sobriété.

Cette grande roideur des vertus des vieux âges

Heurte trop notre siècle et les communs usages.

Elle veut aux mortels trop de perfection :

Il faut fléchir au temps sans obstination ;

Et c'est une folie à nulle autre seconde,

De vouloir se mêler de corriger le monde.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,

Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours ;

Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,

En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;

Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;

J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font,

Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,

Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonnez si bien,

Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?

Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,

Ou qu'on tâche à semer des méchants bruits de vous.

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,

Comme vices unis à l'humaine nature ;

Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé

De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,

Que de voir des vautours affamés de carnage,

Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,

Sans que je sois.... Morbleu ! je ne veux point parler,

Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.

Contre votre partie éclatez un peu moins,

Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite

ALCESTE.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse
Et....

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner....

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès.

PHILINTE.

Mais....

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin....

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie,
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se riroit de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne pour moi, qu'étant, comme il le semble,

Vous et le genre humain, si fort brouillés ensemble,
 Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux
 Vous avez pris chez lui ce qui charme vos yeux;
 Et ce qui me surprend encore davantage,
 C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
 La sincère Éliante a du penchant pour vous,
 La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux:
 Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
 Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse,
 De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
 Semblent si fort donner dans les mœurs d'à présent.
 D'où vient que leur portant une haine mortelle,
 Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle?
 Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux?
 Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
 Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui trouve;
 Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
 Le premier à les voir, comme à les condamner.
 Mais, avec tout cela, quoi que je puisse faire,
 Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire:
 J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
 En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
 Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
 De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu,
 Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!

Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'être.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait paraître,
 D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
 Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
 Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avois qu'à former des désirs,
 Sa cousine Éliante auroit tout mes soupirs;
 Son cœur, qui vous estime, est solide et sincère,
 Et ce choix plus conforme étoit mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;

Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourroit....

SCÈNE II. — ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE, à *Alceste*.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur, et semble ne pas entendre que c'est à lui qu'on parle, il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.

ALCESTE.

A moi, monsieur ?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE.

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçois.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé si je mens !
Et, pour vous confirmer ici mes sentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, monsieur, je vous embrasse
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié ?

ALCESTE.

Monsieur....

ORONTE.

Quoi ! vous y résistez ?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ,
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous.
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ;
Il m'écoute ; et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin, je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre à décider la chose
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi ?

ALCESTE.

J'ai le défaut

D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurois lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir et me déguiser rien :

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'est un sonnet.... *L'espoir*.... C'est une dame,
Qui de quelque espérance avoit flatté ma flamme.
L'espoir.... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir.... Je ne sais si le style
Pourra vous en paroître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, monsieur.

ORONTE.

Au reste vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, monsieur; le temps ne fait rien à l'affaire

ORONTE *lit.*

*L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui!*

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Quoi? Vous avez le front de trouver cela beau?

ORONTE.

*Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.*

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises,

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.
Vos soins ne m'en peuvent distraire;
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.*

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas, à part.*

La peste de ta chute, empoisonneur, au diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas, à part.*

Morbleu !

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être....

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à part.*

Hé ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit, nous aimons qu'on nous flatte.

✕ Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir ?...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.

Mais je lui disois, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettois aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerois-je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, lui disois-je,
 Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
 Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
 Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
 Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
 Croyez-moi, résistez à vos tentations,
 Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
 Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
 Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
 Celui de ridicule et misérable auteur.
 C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
 Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet ?...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet ;
 Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
 Et vos expressions ne sont point naturelles.

Qu'est-ce que, *Nous berce un temps notre ennui ?*
 Et que, *Rien ne marche après lui ?*
 Que, *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir ?
 Et que, *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours ?

Ce style figuré, dont on fait vanité,
 Sort du bon caractère et de la vérité ;
 Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
 Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
 ✕ Le méchant goût du siècle en cela me fait peur :
 Nos pères, tout grossiers, l'avoient beaucoup meilleur,
 Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
 Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire : ✕

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand'ville,
Et qu'il me fallât quitter
L'amour de ma mie !
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie.

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux ;
 Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux

Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

*Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie !
Je dirois au roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie.*

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.

(*A Philinte qui rit.*)

Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants où chacun se récrie....

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me passerai bien que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrois bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE

J'en pourrois, par malheur, faire d'aussi méchants ;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance....

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.

Je suis votre valet, monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

ACTE II. SCÈNE V. — ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE,
ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE, *à Célimène.*

Voici les deux marquis qui montent avec nous.

Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE.

(*A Basque.*)

Oui. Des sièges pour tous.

(*Basque donne des sièges, et sort.*)

(*A Alceste.*)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non; mais je veux, madame,

Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah!

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non. Mais vous choisirez; c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé¹,

Madame, a bien paru ridicule achevé.

1. Le lever du roi.

N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord,
Et, lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu ! s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants ;
Damon le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaie,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à *Philinte*.

Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons, il assomme le monde ;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vètille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Géralde, madame ?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur !

Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur.
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête ; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens :
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
 Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre,
 Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
 Et la stérilité de son expression
 Fait mourir à tous coups la conversation.
 En vain, pour attaquer son stupide silence,
 De tous les lieux communs vous prenez l'assistance ;
 Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
 Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
 Cependant sa visite, assez insupportable,
 Traîne en une longueur encore épouvantable ;
 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
 Qu'elle grouille¹ aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel orgueil extrême !

C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même
 Son mérite jamais n'est content de la cour,
 Contre elle il fait métier de pester chaque jour ;
 Et l'on ne donne emploi, charge, ni bénéfice,
 Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
 Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
 Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets forts délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas ;
 C'est un fort méchant plat, que sa sottise personne,
 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis ;
 Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

1. Qu'elle remue.

CÉLIMÈNE.

Oui; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage.
 Il est guindé sans cesse; et, dans tous ses propos,
 On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
 Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
 Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
 Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
 Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
 Que c'est être savant que trouver à redire,
 Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
 Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
 Il se met au-dessus de tous les autres gens.
 Aux conversations même il trouve à reprendre;
 Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre;
 Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
 Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, à Célimène.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour,
 Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
 Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
 Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
 Lui présenter la main, et, d'un baiser flatteur
 Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
 Il faut que le reproche à madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
 Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
 Son humeur satirique est sans cesse nourrie
 Par le coupable encens de votre flatterie ;
 Et son cœur à railler trouveroit moins d'appas,
 S'il avoit observé qu'on ne l'applaudit pas.
 C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
 Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
 Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que monsieur contredise ?
 A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
 Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux

L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
 Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire :
 Il prend toujours en main l'opinion contraire ;
 Il penseroit paroître un homme du commun,
 Si l'on voyoit qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
 L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
 Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes,
 Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire ;
 Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
 Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit ;
 Et que, par un chagrin que lui-même il avoue,
 Il ne sauroit souffrir qu'on blâme ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
 Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
 Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
 Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais....

ALCESTE.

Non, madame, non, quand j'en devrois mourir,
 Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
 Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
 Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avouerai tout haut
 Que j'ai cru jusqu'ici madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
 Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne, et, loin de m'en cacher.
 Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
 Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte :
 A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
 Et je bannirois, moi, tous ces lâches amants
 Que je verrois soumis à tous mes sentiments,
 Et dont, à tout propos, les molles complaisances
 Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,

On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier la personne qu'on aime.

ÉLIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix.
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est aux jasmins en blancheur comparable;
La noire à faire peur, une brune adorable;
La maigre a de la taille et de la liberté;
La grasse est, dans son port, pleine de majesté;
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée;
La géante paroît une déesse aux yeux;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;
La fourbe a de l'esprit; la sotte est toute bonne;
La trop grande parleuse est d'agréable humeur;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime¹.

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi....

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours.

Et dans la galerie allons faire deux tours.

Quoi! vous vous en allez, messieurs?

CLITANDRE ET ACASTE.

Non pas, madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.

Sortez quand vous voudrez, messieurs; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir madame en être importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs, de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

1. Molière avait traduit en vers le poème de Lucrèce *Sur la nature*. Il ne conserva de sa traduction que la tirade placée ici dans la bouche d'Éliante, et qui est empruntée du IV^e livre de Lucrèce.

CÉLIMÈNE, *à Alceste.*

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.

Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

ACTE IV. SCÈNE III. — CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE, *à part.*

O ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE, *à part.**(A Alceste.)*

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
 Et que me veulent dire, et ces soupirs poussés,
 Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
 A vos déloyautés n'ont rien de comparable ;
 Que le sort, les démons et le ciel en courroux,
 N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
 Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
 Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
 Voilà ce que marquoient les troubles de mon âme ;
 Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme ;
 Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
 Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
 Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
 Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
 Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
 Je souffre le dépit de me voir outragé.
 Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
 Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
 Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
 Et que notre âme est libre à nommer son vainqueur.
 Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
 Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte ;
 Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,
 Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
 C'est une trahison, c'est une perfidie
 Qui ne sauroit trouver de trop grands châtimens ;
 Et je puis tout permettre à mes ressentimens.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage,
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
 Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
 Je cède aux mouvements d'une juste colère.
 Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
 Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
 Mais, pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts.
 Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits;
 Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
 Et contre ce témoin, on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit!

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse?

ALCESTE.

Quoi! vous joignez ici l'audace à l'artifice!
 Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main?

ALCESTE.

Et vous le pouvez voir sans demeurer confuse
 Du crime dont vers moi son style vous accuse!

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi! vous bravez ainsi ce témoin convaincant!
 Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte,
 N'a donc rien qui m'outrage et qui vous fasse honte?

CÉLIMÈNE.

Oronte! Qui vous dit que la lettre est pour lui?

ALCESTE.

Les gens qui, dans mes mains, l'ont remise aujourd'hui.

Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable !

ALCESTE.

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable
Je ne m'attendois pas, je l'avoue, à ce trait ;
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ;
Ajustez, pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire....

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire.

ALCESTE.

Non, non, sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire ; et, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut, pour une femme, expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte ; et je veux qu'on le croie.
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie.
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE, *à part*.

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ! d'un juste courroux je suis ému contre elle,
C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querellet
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout ;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche

Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!

(A Célimène.)

Ah ! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traitres yeux !
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent ;
A vous prêter les mains ma tendresse consent.
Efforcez-vous ici de paroître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi , de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien savoir qui pourroit me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre ;
Et pourquoi, si mon cœur penchoit d'autre côté,
Je ne le dirois pas avec sincérité.
Quoi ! de mes sentiments l'obligeante assurance,
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense ?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids ?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime ;
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux ;
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle,
Doit-il impunément douter de cet oracle ?
Et n'est-il pas coupable, en ne s'assurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats ?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité
De conserver encor pour vous quelque bonté ;
Je devrois autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah ! traîtresse ! mon foible est étrange pour vous ;
Vous me trompez, sans doute, avec des mots si doux ;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est toute abandonnée ;
Je veux voir jusqu'au bout quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez pas comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrois qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien ;
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien ;
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût, d'un pareil sort, réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour.

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !

L'AVARE.

Harpagon n'aime rien au monde que lui-même et ses écus. Uniquement occupé de garder et d'accroître son bien, il ne voit dans ses enfants que des ennemis, des espions domestiques. Par un juste retour, sa fille Élise et son fils Cléante n'ont pour lui ni tendresse, ni respect. Livrés à eux-mêmes, sans guide et sans conseil, ils se laissent aller aux actions les plus coupables. Elise autorise l'homme qu'elle aime à s'introduire sous un déguisement dans la maison paternelle, et Cléante se ruine à l'avance par des emprunts usuraires. Harpagon se met en tête de les établir. De leurs inclinations, de leurs goûts, il s'inquiète fort peu : pour son fils, il a fait choix d'une veuve ; il destine sa fille au seigneur Anselme, un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans ; il compte épouser lui-même une jeune fille pauvre du voisinage, dont la beauté l'a charmé, et qui apportera en ménage, à défaut d'argent comptant, mille qualités précieuses, particulièrement l'habitude de la frugalité et de l'économie. Il découvre que son fils est amoureux de cette jeune fille ; peu lui importe ; il est bien déterminé à la lui disputer. Mais un accident, une catastrophe qui l'atteint dans ce qu'il a de plus cher, lui fait

oublier pour un moment ses beaux projets. Son trésor, une cassette contenant dix mille écus, a disparu. Il veut faire arrêter la ville et les faubourgs. L'interrogatoire auquel est soumis le faux intendant Valère, l'amant déguisé d'Élise, amène les plus plaisants malentendus. Valère finit par se nommer. Il se trouve qu'il est le fils du seigneur Anselme, et le frère de cette aimable Marianne recherchée concurremment par Harpagon et par son fils. Cette découverte inattendue termine tous les embarras et résout toutes les difficultés. Valère épousera Élise, et Cléante Marianne ; Harpagon auquel on a rendu sa cassette, consent à tout, pourvu que pour les noces on lui fasse faire un habit.

ACTE I. SCÈNE III. — HARPAGON, LA FLÈCHE¹.

HARPAGON. — Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, *à part*. — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON. — Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous

1. On peut comparer la scène I du 1^{er} acte de l'*Aulularia* de Plaute. Euclion, l'avare de la comédie latine, est, comme Harpagon, en continuelle défiance de son entourage. Il querelle et chasse sa servante Staphyla sous le prétexte qu'elle l'espionne, qu'elle prend garde à tout ce qu'il fait, qu'elle promène dans toute la maison ses yeux fureteurs : *Circumspectatrix cum oculis emissitius*.

voler ? Êtes-vous un homme volable , quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait ? (*Bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut.*) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON. — Non , coquin, je ne dis pas cela. (*Bas.*) J'enrage. (*Haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.* — Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Hé bien ! je sors.

HARPAGON. — Attends : ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterois-je ?

HARPAGON. — Tiens , viens çà que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres.

LA FLÈCHE. — Les autres ?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON, *montrant les hauts-de-chausses de La Flèche.* — N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas des chausses de La Flèche.* — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, *à part.* — Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint ! et que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON. — Euh ?

LA FLÈCHE. — Quoi ?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE. — Je vous dis que vous fouilliez bien partout, pour voir je vous ai volé.

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

LA FLÈCHE, *à part.* — La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON. — Comment ? Que dis-tu ?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis ?

HARPAGON. — Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Des vilains et des ladres.

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette¹.

LA FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON. — Non : mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent.

Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

HARPAGON. — Je te rosserai si tu parles.

LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. — Te tairas-tu ?

LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.

HARPAGON. — Ah ! ah !

LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.* — Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON. — Allons, rends-le-moi sans te fouiller,

LA FLÈCHE. — Quoi ?

HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. — Assurément ?

LA FLÈCHE. — Assurément.

HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables !

LA FLÈCHE, *à part.* — Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. — Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE VII. — VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. — Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALÈRE. — C'est vous monsieur, sans contredit.

HARPAGON. — Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE. — Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. — Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme

1. La *barrette* était un ornement du bonnet ; *parler à la barrette*, se disait proverbialement pour *frapper à la tête*.

aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALÈRE. — Ce que j'en dis?

HARPAGON — Oui.

VALÈRE. — Hé! hé!

HARPAGON. — Quoi?

VALÈRE. — Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison¹. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON. — Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé², et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALÈRE. — Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque temps pour voir si son inclination pourroit s'accommoder avec...

HARPAGON. — C'est une occasion qu'il faut prendre aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. — Sans dot?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON. — C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. — Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort, ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Vous avez raison : voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très-fâcheux.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Ah! il n'y a pas de réplique à cela; on le sait bien. Qui diantre peut aller là contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie; et que...

1. Latinisme : *Non possum quin*. — 2. Fort riche.

HARPAGON. — Sans dot!

VALÈRE. — Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON, *à part, regardant du côté du jardin.* — Ouais! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent? (*A Valère.*) Ne bougez; je reviens tout à l'heure.

ACTE II. SCÈNE I. — CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. — Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLÈCHE. — Oui, monsieur, et je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. — Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. — Votre père amoureux?

CLÉANTE. — Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. — Lui, se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE. — Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. — Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE. — Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE. — Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essayer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par des fesse-mathieux.

CLÉANTE. — L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE. — Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. — J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE. — Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. — T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE. — Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien

plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom ; et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. — Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. — Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE. — Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. — *Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit¹.*

CLÉANTE. — Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. — Cela est vrai.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq², il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que le dit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE. — Comment diable ! quel juif ! quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre³.

LA FLÈCHE. — Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. — Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. — C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. — Il y a encore quelque chose ?

LA FLÈCHE. — Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra comp-

1. Prêter au denier dix-huit, c'est prendre un denier d'intérêt pour dix-huit deniers prêtés, ou la dix-huitième partie du capital, un peu plus de cinq et demi pour cent.

2. Un denier pour cinq, ou vingt pour cent.

3. Un denier pour quatre, le quart du capital, vingt-cinq pour cent.

ter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'en-suit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE. — Que veut dire cela ?

LA FLÈCHE. — Écoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même : le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le mollet et les franges de soie.

CLÉANTE. — Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLÈCHE. — Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud et de Macée.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie, par le dessous, de ses six escabelles.

CLÉANTE. — Qu'ai-je affaire, morbleu ?...

LA FLÈCHE. — Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes assortissantes¹.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE. — J'enrage.

LA FLÈCHE. — Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, fort propre à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foie : curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE. — Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le tratre, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il

1. Fourchette que l'on plantait en terre, et sur laquelle on appuyait le mousquet.

faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE. — Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaîse, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe !

CLÉANTE. — Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent !

LA FLÈCHE. — Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilenie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donneroit par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE. — Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II. — HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE ET
LA FLÈCHE, *dans le fond du théâtre.*

MAÎTRE SIMON. — Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent ; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON. — Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à périlcliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

MAÎTRE SIMON. — Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui ; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON. — C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON. — Cela s'entend.

LA FLÈCHE, *bas, à Cléante, reconnoissant maître Simon.* — Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

1. Rabelais, livre III, chapitre II. « Abatant bois, bruslant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe. »

CLÉANTE, *bas à La Flèche*. — Lui auroit-on appris qui je suis? et serois-tu pour me trahir?

MAÎTRE SIMON, *à la Flèche*. — Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'était céans? (*A Harpagon*.) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis : mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. — Comment?

MAÎTRE SIMON, *montrant Cléante*. — Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON. — Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités!

CLÉANTE. — Comment, mon père! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions!

(*Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher.*)

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. — C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE. — C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles!

HARPAGON. — Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLÉANTE. — Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON. — N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

CLÉANTE. — Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites ; de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON. — Ote-toi de mes yeux, coquin ; ôte-toi de mes yeux!

CLÉANTE. — Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON. — Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions¹.

1. J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, déclare cette scène immorale : « C'est un grand vice assurément d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire les

ACTE III. SCÈNE I. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE VALÈRE, DAME CLAUDE, *tenant un balai*; MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON. — Allons, venez çà tous; que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose je m'en prendrai à vous et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. — Châtiment politique.

HARPAGON, *à dame Claude*. — Allez.

SCÈNE II. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. — Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. — Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. — Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur?

HARPAGON. — Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

plus insultants reproches, et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons? » Sans aucun doute; mais aussi Molière n'a pas entendu nous donner Cléante pour un fils vertueux. M. Saint-Marc Girardin, dans son *Cours de Littérature dramatique*, a réfuté la critique injuste de Rousseau. « Si je voulais dans un sermon, dépeindre l'avarice, et la rendre odieuse; si je disais que cette passion fait tout oublier, l'honneur, l'amitié, la famille; que l'avare préfère son or à ses enfants; que ceux-ci réduits par l'avarice de leur père aux plus grandes nécessités, s'habituent bientôt à ne plus le respecter, et que cette révolte des enfants est le châtiment de l'avarice du père; si je disais tout cela dans un sermon, qui s'en étonnerait? qui s'aviserait de prétendre qu'en parlant ainsi j'encourage les enfants à oublier le respect qu'ils doivent à leurs parents? Molière, dans la scène de *l'Avare*, qu'accuse Jean-Jacques Rousseau, n'a pas fait autre chose que de mettre en action le sermon que j'imagine. » (*Cours de Littérature dramatique*, chapitre : *Des pères dans la comédie*.)

BRINDAVOINE. — Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache d'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. — Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON, à *La Merluce*. — Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*A Brinda-voine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCÈNE III. — HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. — Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ÉLISE. — Oui, mon père.

SCÈNE IV. — HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. — Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. — Moi, mon père ? mauvais visage ! Et par quelle raison ?

HARPAGON. — Mon Dieu ! nous savons le train des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. — A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois ; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. — Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. — Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON. — Vous ferez sagement.

SCÈNE V. — HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. — Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paroît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON. — Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAÎTRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. — Grande merveille !

HARPAGON. — Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent !

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent !

X VALÈRE. — Oui. X

MAÎTRE JACQUES, *à Valère*. — Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton.

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES. — Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.... Potages.... Entrées....

HARPAGON. — Que diable ! voilà pour traiter une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. — Rôt....

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques*. — Ah ! traître tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. — Entremets....

HARPAGON, *mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.*
— Encore ?

VALÈRE, *à maître Jacques.* — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. — *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, *à maître Jacques.* — Oui. Entends-tu ? (*A Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. — Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. — Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, *à Valère.* — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. — Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez ; ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites....

HARPAGON. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire....

MAÎTRE JACQUES. — Vos chevaux, monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON. — Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. — Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. — Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES. — Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE. — Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES. — Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALÈRE. — Maître Jacques fait bien le raisonnable !

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON. — Paix.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela ; et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. — Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. — Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. — Pardonnez-moi ; je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON. — Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde ;

l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton ; celui-ci que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-matthieu.

HARPAGON, *en battant maître Jacques*. — Vous êtes un sot, un malfaiteur, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON. — Apprenez à parler.

ACTE IV. SCÈNE VII. — HARPAGON, *qui vient de découvrir qu'on lui a enlevé sa cassette*.

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! je suis perdu, je suis assassiné ; on m'a coupé la gorge ; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (*A lui-même, se prenant par le bras.*) Rends-moi mon argent, coquin.... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui

m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après!

ACTE V. SCÈNE I. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE. — Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. — Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. — Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette cassette....

HARPAGON. — Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. — Dix mille écus!

HARPAGON. — Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE. — Le vol est considérable!

HARPAGON. — Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. — En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON. — En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. — Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON. — Tout le monde; et je veux que vous arrétiez prisonniers la ville et les faubourgs.

LE COMMISSAIRE. — Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré. — Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON, à maître Jacques. — Qui? celui qui m'a dérobé?

1. Comparez avec l'*Aulularia*, acte IV, scène ix.

MAÎTRE JACQUES. — Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. — Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, à maître Jacques. — Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser, et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur est de votre souper?

LE COMMISSAIRE. — Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES. — Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. — Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES. — Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. — Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES. — On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. — Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends. —

LE COMMISSAIRE, à Harpagon. — Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, bas, à part. — Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. — Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE, à Harpagon. — Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. — Valère?

MAÎTRE JACQUES. — Oui.

HARPAGON. — Lui! qui me paroît si fidèle?

MAÎTRE JACQUES. — Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. — Et sur quoi le crois-tu?

MAÎTRE JACQUES. — Sur quoi?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Je le crois.... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. — Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. — L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, vraiment. Où étoit-il, votre argent?

HARPAGON. — Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES. — Justement; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON. — Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES. — Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON. — Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES. — Comment elle est faite?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est faite.... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. — Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES. — C'est une grande cassette.

HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. — Hé! oui, elle est petite, si l'on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. — Et de quelle couleur est-elle?

MAÎTRE JACQUES. — De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est de couleur.... là, d'une certaine couleur.... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON. — Euh?

MAÎTRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge?

HARPAGON. — Non, grise.

MAÎTRE JACQUES. — Hé! oui, gris rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON. — Il n'y a point de doute; c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon. — Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui ai découvert cela.

SCÈNE III. — HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALÈRE,
MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. — Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. — Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON. — Comment, traître? tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE. — De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON. — De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savois pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature?

VALÈRE. — Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES, *à part*. — Oh! oh! aurois-je deviné sans y penser?

VALÈRE. — C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre pour cela des conjonctures favorables; mais, puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. — Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme?

VALÈRE. — Ah! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON. — Comment! pardonnable? Un guet-apens, un assassinat de la sorte!

VALÈRE. — De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON. — Le mal n'est pas si grand que je le fais! Quoi! mon sang, mes entrailles, pendard!

VALÈRE. — Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort; et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON. — C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE. — Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON. — Il n'est pas question d'honneur là dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action?

VALÈRE. — Hélas! me le demandez-vous?

HARPAGON. — Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE. — Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'amour!

HARPAGON. — L'amour!

VALÈRE. — Oui.

HARPAGON. — Bel amour, bel amour, ma foi, l'amour de mes louis d'or!

VALÈRE. — Non, monsieur; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON. — Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE. — Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON. — Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALÈRE. — C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. — Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALÈRE. — Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et nous avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. — Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALÈRE. — Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON. — Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. — Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. — C'est être bien endiablé après mon argent !

VALÈRE. — Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON. — Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE. — Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON. — Je le crois bien, vraiment ! il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoïr mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. — Moi ? je ne l'ai point enlevée ; et elle est encore chez vous.

HARPAGON, *à part*. — O ma chère cassette ! (*Haut.*) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE. — Non, monsieur.

HARPAGON. — Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALÈRE. — Moi, y toucher ! Ah ? vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, *à part*. — Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE. — J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, *à part*. — Ma cassette trop honnête !

VALÈRE. — Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, *à part*. Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE. — Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure ; et elle vous peut rendre témoignage....

HARPAGON. — Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALÈRE. — Oui, monsieur : elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON, *à part*. — Eh ! est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (*À Valère.*) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALÈRE. — Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON. — La pudeur de qui ?

VALÈRE. — De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. — Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALÈRE. Oui, monsieur ; comme de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON. — O ciel ! autre disgrâce !

MAÎTRE JACQUES, *au commissaire*. — Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON. — Rengrègement de mal ! Surcroît de désespoir ! (*Au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui un procès comme larron et comme suborneur.

MAÎTRE JACQUES. — Comme larron et comme suborneur.

VALÈRE. — Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis....

SCÈNE IV. — HARPAGON, ÉLISE, MARIANNE, VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON. — Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*À Élise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (*à Valère*) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALÈRE. — Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écouterà au moins avant que de me condamner.

HARPAGON. — Je me suis abusé de dire une potence ; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, *aux genoux d'Harpagon*. — Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les

choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont....

HARPAGON. — Tout cela n'est rien; et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. — Mon père, je vous conjure par l'amour paternel, de me....

HARPAGON. — Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

LES FEMMES SAVANTES.

Le mauvais air du pédantisme et du bel esprit a infecté la maison d'un simple et honnête bourgeois, le bonhomme Chrysale. Sa femme Philaminte, sa sœur Bélise, Armande l'aînée de ses filles, dissertent tout le long du jour avec des cuistres de mauvais ton, qu'elles prennent pour des génies sublimes. De se rabaisser aux soins du ménage, elles n'ont garde. Elles sont tout entières aux choses de l'esprit, c'est-à-dire, aux bavardages prétentieux, aux divagations littéraires et philosophiques; elles citent Descartes, Épicure, Platon, cherchent des animaux dans la lune, et pèsent mot à mot les vers de M. Trissotin. Trissotin trouve naturellement un grand charme aux compliments hyperboliques qu'on lui prodigue, mais il n'est pas d'humeur à se contenter toujours de ces jouissances immatérielles. Il aspire à un bien plus solide, la dot d'Henriette. La seconde fille de Chrysale a su échapper à la contagion de la folie maternelle. Elle est aussi sensée, que sa mère, sa sœur et sa tante sont extravagantes; elle n'entend pas le grec, et comme les doctes entretiens ne sont pas son affaire, elle est médiocrement sensible à l'honneur d'épouser un philosophe. Du consentement de son père, elle a promis sa main à un honnête homme, ennemi déclaré du faux-savoir et du pédantisme.

Mais Chrysale craint le bruit ; Philaminte, malgré sa philosophie, est terriblement colère :

Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.

Avec cela, Armande, qui autrefois a dédaigné l'amour de Clitandre, se résignerait sans trop de peine à « contenter ses sentiments brutaux, » et à se l'attacher par « des chaînes corporelles. » Elle anime Philaminte contre lui, et n'épargne rien pour le lui rendre odieux. Il y a donc peu d'apparence que Philaminte revienne sur ce qu'elle a résolu. Trissotin de son côté est inébranlable. Henriette ne lui a point caché qu'elle n'a pour sa personne que de la répugnance, et que son cœur est à Clitandre ; mais il ne se pique pas de délicatesse, et ne renoncera pas pour si peu à la belle dot qu'il convoite. Ariste, frère de Chrysale, le raisonneur de la comédie, intervient fort à propos. Au moment où l'on va signer le contrat, il apporte une fâcheuse nouvelle : Chrysale est ruiné. Trissotin s'aperçoit un peu tard qu'il n'est point de sa dignité d'accepter un cœur qui ne se donne pas. Fatigué des refus offensants qu'il essuie, il se retire fièrement, « baisant les mains à qui ne le veut pas. » Le pédant sorti, Ariste rassure son frère et sa belle-sœur. Il n'a apporté que de fausses nouvelles ; les désastres, les banqueroutes dont il a parlé sont de son invention. C'est un stratagème dont il a usé, pour détromper Philaminte, et obliger le philosophe à montrer le fond de son âme. Philaminte est contrainte de se rendre. Clitandre épousera Henriette, et le contrat se fera « ainsi que Chrysale l'a prescrit. »

ACTE II. SCÈNE VI. — PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE,
MARTINE.

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

Quoi ! je vous vois, maraude ?

Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Hé!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle donc fait, pour vouloir de la sorte?...
PHILAMINTE.

Quoi! vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

CHRYSALE.

Mon Dieu! non.

Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela, mais il faut de nos gens....

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui. Vous dit-on quelque chose là contre?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.

CHRYSALE.

D'accord,

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle et prendre mon courroux.

CHRYSALE.

*(Se tournant vers Martine.)*Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas*.

Ma foi, je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas!

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chasser ? et vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux ?

CHRYSALE.

(A Martine.) (A Philaminte.)

Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguïère ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne seroit rien.

CHRYSALE, à Martine.

Oh ! oh ! peste, la belle !

(A Philaminte.)

Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

(A Martine.)

(A Philaminte.)

Comment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis ?...

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas¹.

CHRYSALE.

Est-ce là....

PHILAMINTE.

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,

1. Claude Favre de Vaugelas, né en 1585, mort en 1650, prit une part considérable à ce grand travail de *dé vulgarisation* (pour parler comme les Précieuses), et de constitution définitive du langage, qui fut l'œuvre de la première moitié du dix-septième siècle. Ses *Remarques sur la langue française*, publiées en 1647, furent acceptées par la société élégante et lettrée comme des décisions sans appel. Vaugelas entra à l'Académie française lors de sa fondation, et collabora activement à la rédaction du *Dictionnaire*

Et les fait, la main haute, obéir à ses lois¹ !

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyois coupable.

PHILAMINTE.

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrois bien que vous l'excussiez.

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés.

Toute construction est par elle détruite ;

Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;

Mais je ne saurois, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon le langage

Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,

Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style !

Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !

Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,

On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?

De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive ;

Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,

Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

1. Vaugelas dit : « Il n'est pas permis à qui que ce soit de faire des mots nouveaux, *pas même aux souverains.* »

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel !
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
 Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

PHILAMINTE.

O ciel !

BÉLISE.

Grammaire est pris à contre-sens par toi,
 Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi !

Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
 Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise !

La grammaire, du verbe et du nominatif,
 Comme de l'adjectif avec le substantif,
 Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire

Que je ne connois point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre !

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
 En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?

PHILAMINTE, à Bélise.

Hé ! mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.

(A Chrysale.)

Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?

CHRYSALE.

(A part.)

Si fait. A son caprice il me faut consentir.

Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquaine ?

Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant !

1. On prononçait alors, et l'on prononce encore de notre temps dans certaines régions de la France : *granmaire*, et non *grammaire*. Avec la prononciation généralement adoptée aujourd'hui, le *contre-sens* de Martine serait tout à fait invraisemblable.

CHRYSALE.

(D'un ton ferme.) (D'un ton plus doux.)

Moi? point. Allons, sortez. Va-t-en, ma pauvre enfant.

SCÈNE VII. — PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ;
 Mais je n'approuve point une telle sortie :
 C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
 Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service,
 Pour mettre incessamment mon oreille au supplice,
 Pour rompre toute loi d'usage et de raison
 Par un barbare amas de vices d'oraison,
 De mots estropiés, cousus, par intervalles,
 De proverbes trainés dans les ruisseaux des halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours ;
 Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours :
 Et les moindres défauts de ce grossier génie¹,
 Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
 Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
 J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
 Elle accommode mal les noms avec les verbes
 Et redise cent fois un bas et méchant mot,
 Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
 Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
 Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
 Et Malherbe et Balzac², si savants en beaux mots,
 En cuisine, peut-être, auroient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme !
 Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
 D'être baissé sans cesse aux soins matériels,

1. Génie se prenait au dix-septième siècle dans le sens général d'intelligence. Boileau a dit : *dans son génie étroit.* (*Art poétique*, I.)

2. Balzac, né à Angoulême en 1596, un des beaux esprits qui illustrèrent les ruelles. « Il donna, dit Voltaire, du nombre et de l'harmonie à la prose. » Ce fut son plus grand, presque son seul mérite. Son éloquence est généralement creuse et vide. Il pense peu, et écrit pour le plaisir d'écrire, c'est-à-dire d'arrondir des périodes, d'équilibrer des antithèses, et de couronner par un trait brillant une phrase habilement cadencée. Il est le Malherbe de la prose.

Au lieu de se hausser vers les spirituels !
 Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
 D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
 Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin ;
 Guenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère ;
 Mais, si vous en croyez tout le monde savant,
 L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant ;
 Et notre plus grand soin, notre première instance,
 Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
 C'est de viande bien creuse, à ce que chacun dit :
 Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
 Pour....

PHILAMINTE.

Ah ! *sollicitude* à mon oreille est rude ;
 Il put¹ étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet monté².

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate,
 Que je lève le masque, et décharge ma rate.
 De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur....

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
 Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
 Vos livres éternels ne me contentent pas :
 Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
 Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
 Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
 M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,
 Cette longue lunette à faire peur aux gens,
 Et cent brimborions dont l'aspect importune ;

1. C'est au milieu du dix-huitième siècle que la forme *puer* supplanta complètement l'ancienne forme *puir* (*je pus, tu pus, il put.*) (Voir Génin, *Lexique de Molière.*)

2. C'est-à-dire : bien antique et bien démodé, comme les hauts collets et les fraises du temps d'Henri IV.

Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
 Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
 Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
 Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes
 Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
 Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfans,
 Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
 Et régler la dépense avec économie,
 Doit être son étude et sa philosophie.
 Nos pères, sur ce point, étoient gens bien sensés,
 Qui disoient qu'une femme en sait toujours assez,
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connoître un pourpoint d'avec un haut de chausse.
 Les leurs ne lisoient point, mais elles vivoient bien ;
 Leurs ménages étoient tout leur docte entretien ;
 Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
 Dont elles travailloient au trousseau de leurs filles.
 Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs ;
 Elles veulent écrire et devenir auteurs.
 Nulle science n'est pour elles trop profonde,
 Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
 Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
 Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
 On y sait comment vont lune, étoile polaire,
 Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire,
 Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
 On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
 Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
 Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
 Et le raisonnement en bannit la raison.
 L'un me brûle mon rô, en lisant quelque histoire ;
 L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire :
 Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
 Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
 Une pauvre servante au moins m'étoit restée,
 Qui de ce mauvais air n'étoit point infectée,
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
 Car c'est comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
 Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
 Et principalement ce monsieur Trissotin ;
 C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées¹ :

1. *Tympaniser*, décrier et rendre publiquement ridicule.

Tous les propos qu'il tient sont des billevesées.
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé ;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô ciel ! et d'âme et de langage !

BÉLISE.

Est-il de petits corps un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois ?
Et de ce même sang se peut-il que je sois ?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

ACTE III. SCÈNE I. — PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE,
TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

1. Bélise est une savante, qui parle couramment le jargon philosophique. Les *petits corps*, les *atomes*, réminiscences inattendues du système d'Épicure. On se souvient des vers de Boileau :

Que Bernier compose et le sec et l'humide
Des corps ronds et crochus errant parmi le vide....

Bernier était un disciple de Gassendi ; Gassendi réhabilita et soutint contre Descartes la philosophie longtemps oubliée d'Épicure. Épicure plaît à Armande, et Bélise s'accommode assez des *petits corps*, on le verra plus loin (p. 284).

TRISSOTIN, à *Philaminte*.

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, madame ;
Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit !

SCÈNE II. — HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE,
TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à *Henriette*, qui veut se retirer.

Holà ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe : aussi bien ai-je à vous dire ensuite.
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à *Henriette*.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre ; et je n'ai nulle envie....

BÉLISE.

Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à *Lépine*.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(*Lépine se laisse tomber.*)

Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses ?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,
Et qu'elle vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, madame, étant par terre.

PHILAMINTE, à Lépine, qui sort.

Le lourdaud !

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre,

ARMANDE.

Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent).

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose ;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

ARMANDE.

Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE, interrompant Trissotin chaque fois qu'il se dispose à lire.

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So....

BÉLISE, à Henriette.

Silence, ma nièce.

ARMANDE.

Ah ! laissez-le donc lire.

TRISSOTIN.

Sonnet à la princesse Uranie, sur sa fièvre¹.

*Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.*

1. Le sonnet que Trissotin va lire se trouve dans les *OEuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin*, où il porte ce titre : *Sonnet à mademoiselle de Longueville, à présent duchesse de Nemours, sur sa fièvre quarte.*

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie*, il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie, est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement*;

Ces deux adverbes joints font admirablement!

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

*Votre prudence est endormie,**De traiter magnifiquement,**Et de loger superbement**Votre plus cruelle ennemie.*

ARMANDE.

Prudence endormie!

BÉLISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et magnifiquement!

TRISSOTIN.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die,**De votre riche appartement,**Où cette ingrate insolemment**Attaque votre belle vie.*

BÉLISE.

Ah! tout doux! laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,

Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die,**De votre riche appartement.*Que *riche appartement* est là joliment dit!

Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

*Faites-la sortir, quoi qu'on die.*Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable!

C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse?

ARMANDE ET BÉLISE.

Oh ! oh !

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts,
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

Quoi qu'on die, quoi qu'on die.

Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble ;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie ?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

TRISSOTIN.

Hai ! hai !

ARMANDE.

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête,
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie.

ARMANDE.

Ah ! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Quoi qu'on die !

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Riche appartement !

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Cette ingrate de fièvre !

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie !

ARMANDE ET BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

*Quoi ! sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang.*

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

*Et nuit et jour vous fait outrage !
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.*

PHILAMINTE.

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir.

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains ; là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y sauroit marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble....

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau :

Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à *Henriette*.

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture !

Vous faites là, ma nièce, une étrange figure !

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,

Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent madame.

HENRIETTE.

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

*Sur un carrosse de couleur amarante donné à une dame de ses amies*¹.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;

Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le pays,

*Et fait pompeusement triompher ma Laïs*²....

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Laïs* ! voilà de l'érudition,

L'enveloppe est jolie, et vaut un million³.

TRISSOTIN.

Et, quand tu vois ce beau carrosse,

Où tant d'or se relève en bosse,

Qu'il étonne tout le pays,

1. Œuvres de Cotin : *Madrigal sur un carrosse de couleur amarante acheté pour une dame*.

2. Laïs, célèbre courtisane grecque.

3. L'enveloppe, c'est ce nom de Laïs.

*Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

ARMANDE.

Oh! oh! oh! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE.

*Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.*

Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si, sur votre sujet, j'eus l'esprit prévenu;
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN, à Philaminte.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté
Quand de sa République il a fait le traité;
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit;
Et je veux nous venger toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocard nouveau.

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page.

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières;

Mais nous voulons montrer à de certains esprits
 Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
 Que de science aussi les femmes sont meublées ;
 Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
 Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
 Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs,
 Mêler le beau langage et les hautes sciences,
 Découvrir la nature en mille expériences ;
 Et, sur les questions qu'on pourra proposer,
 Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme.

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Epicure me plait, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps ;
 Mais le vide à souffrir me semble difficile,
 Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombans.

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
 Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés ;
 Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une ;
 Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
 Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
 Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE.

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
 Et c'étoit autrefois l'amour des grands esprits ;
 Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
 Et je ne trouve rien de si beau que leur sage.

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
 Et nous y prétendons faire des remuements.
 Par une antipathie, ou juste ou naturelle,
 Nous avons pris chacune une haine mortelle
 Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
 Que mutuellement nous nous abandonnons :
 Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
 Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
 Par les proscriptions de tous ces mots divers,
 Dont nous voulons purger et la prose et les vers.

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie ;
 Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
 Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
 Chez tous les beaux esprits de la postérité,
 C'est le retranchement de ces syllabes sales,
 Qui, dans les plus beaux mots, produisent des scandales ;
 Ces jouets éternels des sots de tous les temps ;
 Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants ;
 Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes
 Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets.

BÉLISE.

'Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauroient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages ;
 Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis :
 Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
 Nous chercherons partout à trouver à redire,
 Et ne verrons que nous qui sachent bien écrire.

SCÈNE III. — PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE,
 TRISSOTIN, LÉPINE.

LÉPINE, à *Trissotin*.

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous ;
 Il est vêtu de noir et parle d'un ton doux.

(Ils se lèvent.)

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
 De lui donner l'honneur de votre connoissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(*Trissotin va au-devant de Vadius.*)

SCÈNE IV. — PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE.

PHILAMINTE, à *Armande et à Bélise*.

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

(*A Henriette, qui veut sortir.*)

Holà! Je vous ai dit en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez; on va dans peu vous les faire savoir.

SCÈNE V. — TRISSOTIN, VADIUS, PHILAMINTE, BÉLISE,
ARMANDE, HENRIETTE.

TRISSOTIN, *présentant Vadius*.

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.
Il peut tenir son coin parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, à *Bélise*.

Du grec, ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, à *Armande*.

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, à *Vadius, qui veut aussi l'embrasser*.

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.

(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux, par l'ardeur qui m'engage

A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourroit, s'il voulbit, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au Cours, aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens¹,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrois bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*².

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attrait Théocrite et Virgile.

1. Mendier des louanges.

2. L'*ithos*, les mœurs (en grec, ἦθος), le *pathos*, la passion (en grec, πάθος), sont des termes de rhétorique. Voici ce qu'en dit Rollin : « On sait que les passions sont comme l'âme du discours; que c'est ce qui lui donne une impétuosité et une véhémence qui emportent et entraînent tout, et que l'orateur exerce par là sur ses auditeurs un empire absolu et leur inspire tels sentiments qu'il lui plaît.... » Et pour les mœurs : « C'est une espèce de passion que les rhéteurs appellent ἦθος, qui consiste dans des sentiments plus doux, plus tendres, plus insinuants (que le pathétique, πάθος), mais qui n'en sont pas pour cela moins touchants ni moins vifs.... Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense.... » (*Traité des Études*, livre III, chapitre III, 7.)

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvoit connoître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendoit justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verroit le public vous dresser des statues.

(A *Trissotin.*)

Hom! C'est une ballade, et je veux que tout ne
Vous m'en....

TRISSOTIN, à *Vadius*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

VADIUS.

Oui; hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en/suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade :
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaie.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(Ils se lèvent tous.)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle¹, opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre.

1. Le dictionnaire de Trévoux explique *rimeur de balle*, par allusion à la *balle* des marchands forains. « On appelle *rimeur de balle* un poète dont les vers sont si mauvais, qu'ils ne servent qu'à envelopper des marchandises. » (F. Génin.)

PHILAMINTE.

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à *Vadius*.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse,
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre, et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires*¹.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits².

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

1. A Boileau.

2. Trissotin n'est autre que cet abbé Cotin dont le nom revient si souvent dans les satires de Boileau. Aux premières représentations, le pédant de Molière s'appelait Tricotin. Pour Vadius, c'est Ménage, homme de science et d'esprit, qui fut l'un des hôtes assidus de l'hôte de Rambouillet, et le précepteur de Mme de Sévigné. Boileau ne lui a, en effet, donné qu'une atteinte légère :

Chapelain veut rimer, et c'est là sa folie :
Mais bien que ses durs vers, d'épithètes enflés,
Soient des moindres grimauds, chez Ménage, sifflés,
Lui-même il s'applaudit.

(*Satire IV.*)

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien ! nous nous verrons seul à seul chez Barbin ¹.

BOILEAU.

Boileau Despréaux naquit à Paris en 1636. « Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats, » il fut destiné à l'étude du droit, qu'il abandonna bientôt pour la culture des lettres. En 1666, il publia ses *Satires*. La composition des *Épîtres* occupa son âge mûr (1669-1677, puis 1695). Le *Lutrin*, poème héroï-comique, et l'*Art poétique*, poème didactique (1669-1672), marquent le point le plus élevé de son talent.

Boileau, aimé et protégé par Louis XIV, fut l'ami de Racine, de Molière, de la Fontaine. Il mourut en 1711 à Paris, après avoir passé sa vieillesse dans sa maison de campagne d'Auteuil.

Principales éditions des Œuvres de Boileau : édition de Brossette, 1718, 2 vol. in-folio ; édition de Saint-Marc, 1747 ; édition de Daunou, 1809, réimprimée avec améliorations en 1825 ; éditions d'Auger, 1815 ; de Saint-Surin, 1821 ; de Berriat Saint-Prix, 1830, 4 vol. in-8°.

Tandis que Racine et Molière dotaient la France de leurs chefs-d'œuvre, Boileau Despréaux, leur ami, apprenait au public à les comprendre et à les admirer. Avant lui le goût incertain admettait confusément le bon et le médiocre. Il y avait alors des modèles ; il n'y avait pas de doctrine. L'œuvre de Boileau fut de débrouiller l'art confus du dix-septième

1. Barbin, fameux libraire, dont la boutique était située sur le porron du Palais de Justice.

siècle, d'assigner à chaque homme et à chaque chose son rang dans l'estime publique ; sa gloire, c'est de l'avoir fait avec un discernement presque infaillible, avec un courage intrépide, et enfin d'avoir rendu ses arrêts dans une forme si heureuse, dans un langage si parfait qu'on ne sera pas plus tenté de les refaire que de les infirmer.

Le culte du bon sens, la souveraineté de la raison en matière de goût, tel est le mérite durable de la doctrine de Boileau. C'est là le trait de ressemblance qui l'unit aux autres grands hommes du siècle. C'est l'esprit de Descartes transporté dans la poésie.

La carrière poétique de Boileau peut se diviser en trois périodes. Dans la période (de 1660 à 1668), le jeune satirique attaque les mauvais poètes avec toute l'impétuosité de son âge : il combat à outrance le faux goût importé d'Espagne et d'Italie. C'est alors qu'il publie neuf *Satires*, dont quatre sont exclusivement littéraires, et dont les autres contiennent, contre les mauvais écrivains, une foule de traits inattendus et par là même plus piquants. « Les *Satires* appartiennent, dit Voltaire, à la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, il est vrai, à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez Racine. » Ajoutons que la neuvième satire, adressée à son *Esprit*, est égale à ce que Boileau a jamais fait de mieux.

Dans la seconde (de 1669 à 1677), Boileau laisse reposer la satire ; il a renversé, il s'agit de reconstruire. Alors paraît l'*Art poétique* (1674), où il formule et coordonne la doctrine littéraire qu'il vient de faire prévaloir. Il publie la même année les quatre premiers chants du *Lutrin*, ingénieuse et élégante plaisanterie, chef-d'œuvre de versification digne d'un moins mince sujet. Déjà une humeur moins bouillante anime le critique ; sa raillerie est plus enjouée. Il écrit les neuf premières *Épîtres* ; la septième, adressée à Racine, réunit à leur plus haut degré toutes les qualités excellentes qui assurent la gloire du grand satirique français.

Après cette pièce, Boileau, nommé historiographe du roi

avec Racine, interrompt comme lui ses travaux poétiques : pendant les seize années qui suivent il se contente de publier les deux derniers chants du *Lutrin* (1681). Il ne rentre dans la carrière qu'en 1693 ; mais, moins heureux que son illustre ami, il est loin d'y retrouver un nouveau génie. C'est alors que commence la troisième période de sa vie. Il repa-rait aux yeux du public avec l'*Ode à Namur*, faible et mal-heureuse tentative lyrique ; il compose trois froides satires, contre les *Femmes*, sur l'*Honneur*, contre l'*Équivoque* ; enfin il écrit alors ses trois dernières épîtres, dont l'une, celle qui termine le recueil et a pour sujet l'*Amour de Dieu*, n'offre plus rien d'attachant ni dans l'inspiration ni dans le style. « Il manqua à ce sage la sagesse la plus rare, celle de savoir finir à propos¹. »

SATIRE III. — LE REPAS RIDICULE.

(1665.)

Quel sujet inconnu vous trouble et vous altère ?
 D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
 Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier²
 A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ?
 Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
 Sembloit d'ortolans seuls et de bisques nourrie,
 Où la joie en son lustre attiroit les regards,
 Et le vin en rubis brilloit de toutes parts ?
 Qui vous a pu plonger dans cette humeur chagrine ?
 A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?
 Ou quelque longue pluie, inondant vos vallons,
 A-t-elle fait couler vos vins et vos melons ?
 Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
 — Ah ! de grâce, un moment, souffrez que je respire.
 Je sors de chez un fat, qui, pour m'empoisonner,
 Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
 Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
 J'éluois tous les jours sa poursuite obstinée.

1. Désiré Nisard, *Histoire de la Littérature française*, tome II, page 376.

2. En 1664, le roi avait supprimé un quartier des rentes sur l'hôte de ville.

Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
 Ah ! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.
 N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
 D'un vin vieux.... Boucingo n'en a point de pareilles¹ ;
 Et je gagerois bien que, chez le commandeur²,
 Villandri³ priserait sa sève et sa verdeur.
 Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle⁴ ;
 Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole⁵.
 C'est tout dire, en un mot, et vous le connoissez.
 — Quoi ! Lambert ? — Oui, Lambert : à demain. — C'est assez.
 Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
 J'y cours midi sonnant, au sortir de la messe.
 A peine étois-je entré, que, ravi de me voir,
 Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir :
 Et montrant à mes yeux une allégresse entière,
 — Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière ;
 Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content.
 Vous êtes un brave homme : entrez ; on vous attend.
 A ces mots, mais trop tard, reconnoissant ma faute,
 Je le suis en tremblant dans une chambre haute,
 Où, malgré les volets, le soleil irrité
 Formoit un poêle⁶ ardent au milieu de l'été.
 Le couvert étoit mis dans ce lieu de plaisance,
 Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoissance,
 Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans,
 Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens⁷.
 J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
 Un coq y paroissoit en pompeux équipage,
 Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,

1. Boucingo, célèbre marchand de vins du temps.

2. Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean-de-Latran ; sa table avait une grande réputation de somptuosité et de délicatesse.

3. De Villandri, convive assidu du commandeur de Souvré.

4. « *Le Tartufe* en ce temps-là avoit été défendu, et tout le monde vouloit avoir Molière pour le lui entendre réciter. » (*Note de Bôileau.*)

5. « Lambert, le fameux musicien, étoit un fort bon homme, qui promettoit à tout le monde de venir, mais qui ne venoit jamais. » (*Boileau.*) Lambert était le beau-père de Lulli.

6. Au dix-septième siècle, on appelait un poêle une pièce chauffée par un poêle. « Je demeurois tout le jour enfermé seul dans un poêle. » (*Descartes, Discours de la Méthode.*)

7. *Cyrus*, « roman de dix tomes de Mlle de Scudéri, » parut en 1656. Il fallait être un campagnard, un provincial arriéré pour l'admirer encore et le savoir par cœur en 1665. Madeleine de Scudéri, née au Havre en 1607, morte à Paris en 1701, une des *Précieuses* de l'hôtel de Rambouillet, publia de volumineux romans, qui eurent à leur apparition une vogue extraordinaire : *Cyrus*, 1650, *Clélie*, 1656, etc.

Par tous les conviés s'est appelé chapon.
 Deux assiettes suivoient, dont l'une étoit ornée
 D'une langue en ragoût de persil couronnée;
 L'autre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
 Dont un beurre gluant inondoit tous les bords.
 On s'assied : mais d'abord notre troupe serrée
 Tenoit à peine autour d'une table carrée,
 Où chacun malgré soi, l'un sur l'autre porté,
 Faisoit un tour à gauche, et mangeoit de côté.
 Jugez en cet état si je pouvois me plaire,
 Moi qui ne compte rien, ni le vin ni la chère,
 Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
 Qu'aux sermons de Cassagne¹ ou de l'abbé Cotin².

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe,
 — Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
 Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
 Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
 Ma foi, vive Mignot, et tout ce qu'il apprête!
 Les cheveux cependant me dressaient à la tête;
 Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
 Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier³.
 J'approuvois tout pourtant de la mine et du geste,
 Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste.
 Pour m'en éclaircir donc, j'en demande : et d'abord
 Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord
 D'un auvernat fumeux, qui, mêlé de lignage⁴,
 Se vendoit chez Crenet⁵ pour vin de l'hermitage⁶;
 Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux,
 N'avoit rien qu'un goût plat, et qu'un déboire affreux.

1. L'abbé Cassagne, né à Nîmes en 1633, mort en 1679, poète et prédicateur médiocre, fut un des premiers membres de l'Académie française.

2. L'abbé Cotin, comme l'abbé Cassagne, doit aux attaques de Boileau une sorte d'immortalité. Son nom revient souvent dans les Satires. C'est qu'au tort de faire de mauvais vers et de mauvais sermons, Cotin joignit celui d'engager avec Boileau une lutte inégale. Il le combattit en vers et en prose, répondant aux mordantes railleries du poète par de grossières injures et des imputations calomnieuses. Cotin, né à Paris en 1604, mort en 1682, fut aumônier du roi, et conseiller. C'était un personnage.

3. Mignot, pâtissier-traiteur, rue de la Harpe, se crut diffamé par la plaisanterie de Boileau. Il fit imprimer à ses frais une satire de Lotin contre leur ennemi commun, et il en enveloppa tous ses biscuits. Cette vengeance eut un plein succès ; les biscuits s'enlevèrent.

4. L'Auvergnat ou Auvernat, et le Lignage, sont « deux fameux vins du terroir d'Orléans. » (Boileau).

5. Crenet, à l'enseigne de la Pomme de Pin, près du Pont-Notre-Dame.

6. L'Ermitage, coteau du Dauphiné, qui produit un vin estimé.

A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
 Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.
 Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison
 J'espérois adoucir la force du poison.
 Mais, qui l'auroit pensé? pour comble de disgrâce,
 Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
 Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
 Au mois de juin! Pour moi, j'étois si transporté,
 Que, donnant de fureur tout le festin au diable
 Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table,
 Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru,
 J'allois sortir enfin quand le rôl a paru.

Sur un lièvre flanqué de six poulets étiques
 S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
 Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
 Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
 Autour de cet amas de viandes entassées
 Régnait un long cordon d'alouettes pressées¹,
 Et sur les bords du plat six pigeons étalés
 Présentoient pour renfort leurs squelettes brûlés.
 A côté de ce plat paroisoient deux salades,
 L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades,
 Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
 Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
 Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
 Ont loué du festin la superbe ordonnance;
 Tandis que mon faquin, qui se voyoit priser
 Avec un ris moqueur les prioit d'excuser.
 Surtout certain hableur², à la gueule affamée,
 Qui vint à ce festin conduit par la fumée,
 Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux³,
 A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
 Je riois de le voir avec sa mine étique,
 Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique,
 En lapins de garenne ériger nos clapiers⁴,

1. Les ennemis de Boileau lui reprochèrent amèrement d'avoir placé des alouettes dans un dîner donné au mois de juin.

2. *Hableur*, du verbe espagnol *hablar*: parler.

3. *Profès* (*professus*), celui qui s'est engagé par des vœux dans un ordre religieux. L'*ordre des Coteaux* signifie la confrérie des gourmands. « Ce nom de *profès* dans l'*ordre des coteaux*, fut donné à trois grands seigneurs tenant table, qui étoient partagés sur l'estime qu'on devoit faire des vins des coteaux des environs de Reims. » (Boileau.)

4. Lapins domestiques. Le mot *clapier* désigne plus souvent la niche où sont nourris les lapins.

Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers,
 Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
 Composer sur ses yeux son geste et son langage,
 Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
 — Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
 Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
 Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
 Aimez-vous la muscade ? on en a mis partout¹.
 Ah ! monsieur ces poulets sont d'un merveilleux goût !
 Ces pigeons sont dodus ; mangez, sur ma parole.
 J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
 Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
 Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
 Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine ;
 Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine :
 J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier
 Roulé dans mon office en cornets de papier.
 A tous ces beaux discours j'étois comme une pierre,
 Ou comme la statue est au Festin de Pierre²,
 Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
 Quelque aile de poulet dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hableur, avec une voix haute,
 Porte à mes compagnards la santé de notre hôte,
 Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
 Avec un rouge-bord acceptent son défi.
 Un si galant exploit réveillant tout le monde,
 On a porté partout des verres à la ronde,
 Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
 Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés :
 Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
 Lamentant tristement une chanson bachique,
 Tous nos sots à la fois ravis de l'écouter,
 Détonnant de concert, se mettent à chanter.
 La musique sans doute étoit rare et charmante !
 L'un traîne en longs fredons une voix glapissante ;
 Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,
 Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

Sur ce point un jambon d'assez maigre apparence
 Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
 Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
 Comme un recteur suivi des quatre facultés³.

1. La muscade n'était plus à la mode.

2. Le *Festin de Pierre* de Molière fut représenté le 15 février 1665.

3. Les quatre facultés étaient les arts (lettres et sciences), le droit, la médecine et la théologie.

Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
 Lui servoient de massiers¹ et portoient des assiettes,
 L'une de champignons avec des ris de veau,
 Et l'autre de pois verts qui se noyoient dans l'eau.
 Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
 Chez tous les conviés la joie est redoublée;
 Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
 D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
 Le vin au plus muet fournissant des paroles,
 Chacun a débité ses maximes frivoles,
 Régulé les intérêts de chaque potentat,
 Corrigé la police, et réformé l'État;
 Puis, de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
 A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre².

Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
 De propos en propos on a parlé de vers.
 Là, tous mes sots enflés d'une nouvelle audace,
 Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse.
 Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
 Élevoit jusqu'au ciel Théophile³ et Ronsard⁴,
 Quand un des campagnards relevant sa moustache,
 Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
 Impose à tous silence, et, d'un ton de docteur :
 — Morbleu ! dit-il, La Serre est un charmant auteur⁵ !
 Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante,
 La Pucelle⁶ est encore une œuvre bien galante,
 Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.

1. « Le recteur, quand il va en procession, est toujours accompagné de deux massiers. » (Boileau.)

2. « L'Angleterre et la Hollande étoient alors en guerre, et le roi avoit envoyé des secours aux Hollandais. » (Boileau.)

3. Théophile Viaud, né en 1590, à Clérac dans l'Agénois, mort en 1626, poète remarquable par son imagination dans les détails du style, mais sans invention, sans goût, et surtout sans justesse et sans art.

4. Sur Ronsard, dont Boileau ne devrait pas associer le nom à celui de Théophile, voir page 43.

5. La Serre, né à Toulouse vers 1600. Ses tragédies en vers et en prose, *Pyrame*, *le Sac de Carthage*, *Thomas Morus*, eurent un très-grand succès très-peu mérité.

6. La Pucelle, à laquelle Chapelain travailla trente ans, passa pour un chef-d'œuvre tant qu'elle fut enfermée dans le portefeuille du poète. Publiée en 1656, elle fut bientôt appréciée à sa juste valeur. « Cela est parfaitement beau, mais bien ennuyeux, » disait la duchesse de Longueville. Chapelain, pensionné par Richelieu, fut un des premiers membres de l'Académie française. Colbert le chargea de dresser la liste des savants et des gens de lettres qui avoient droit aux libéralités de Louis XIV.

Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant ¹ :
 Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture ².
 Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture !
 A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
 En vérité, pour moi j'aime le beau françois.
 Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre ;
 Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre ³.
 Les héros chez Quinault parlent bien autrement,
 Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement ⁴.
 On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire ;
 Qu'un jeune homme ⁵.... — Ah ! je sais ce que vous voulez dire,
 A répondu notre hôte : « Un auteur sans défaut,
 La raison dit Virgile, et la rime Quinault. »
 — Justement. A mon gré, la pièce est assez plate.
 Et puis, blâmer Quinault ! Avez-vous vu l'Astrate ⁶ ?
 C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
 Surtout l'Anneau royal me semble bien trouvé ;
 Son sujet est conduit d'une belle manière ;
 Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
 Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
 — Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
 A repris certain fat qu'à sa mine discrète
 Et son maintien jaloux j'ai reconnu poète :
 Mais il en est pourtant qui le pourroient valoir.
 Ma foi, ce n'est pas vous qui nous les ferez voir,

1. Le Pays, né en Bretagne en 1636, mort en 1690, « écrivain estimé chez les provinciaux à cause d'un livre qu'il a fait, intitulé *Amitiés, Amours et Amourettes*. » (Boileau.)

2. Voiture, né à Amiens, en 1598, mort en 1648, l'homme le plus aimable et le plus recherché de son temps, fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet ; on se disputait ses lettres, où ne manque pas l'esprit, mais un esprit, entortillé, bizarre, moins goûté de la postérité que des illustres correspondants de Voiture, les Condé, les Grammont, les la Valette, etc.

3. L'*Alexandre* de Racine, joué en 1665. Racine alors fort jeune avait « donné dans les vices du temps. » Son héros, beaucoup plus tendre que ne le dit Boileau, parle trop souvent en héros de roman.

4. Quinault, né en 1635, à Paris, après avoir fait de mauvaises tragédies, et des comédies estimables (*la mère Coquette*, 1665), se plaça au premier rang dans un genre secondaire, l'opéra. Quelques-uns des poèmes qu'il composa pour Lulli sont des chefs-d'œuvre (*Alceste*, *Atis*, *Armide*, etc.). Ce n'est pas des opéras de Quinault que Boileau veut ici se moquer, mais de ses tragédies romanesques et doucereuses. Le premier opéra de Quinault fut représenté en 1672, et la troisième satire fut écrite en 1665.

5. Boileau lui-même (satire II, vers 19 et 20).

6. La tragédie d'*Astrate* de Quinault, jouée en 1663 avec un succès prodigieux.

A dit mon campagnard avec une voix claire,
 Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
 — Peut-être, a dit l'auteur pâlisant de courroux :
 Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous ?
 — Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
 — Vous ? mon Dieu ! mêlez-vous de boire, je vous prie,
 A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti.
 — Je suis donc un sot moi ? vous en avez menti,
 Reprend le campagnard ; et, sans plus de langage,
 Lui jette pour défi son assiette au visage.
 L'autre esquive le coup, et l'assiette volant,
 S'en va frapper le mur et revient en roulant.
 A cet affront l'auteur, se levant de la table,
 Lance à mon campagnard un regard effroyable ;
 Et, chacun vainement se ruant entre deux,
 Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
 Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
 Font voir un long débris de bouteilles cassées :
 En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
 Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.

Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
 De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare,
 Et, leur première ardeur passant en un moment,
 On a parlé de paix et d'accommodement.
 Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
 J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
 Avec un bon serment que, si pour l'avenir
 En pareille cohue on me peut retenir,
 Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
 Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie ;
 Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
 Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts ¹.

SATIRE VI. — LES EMBARRAS DE PARIS. ²

(1660.)

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?
 Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?
 Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
 Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?
 J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,

1. Horace, dans la huitième satire du livre II, et Régnier dans sa satire X ont décrit aussi des repas ridicules.

2. Comparez la satire III de Juvénal.

Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi :
 L'un miaule en grondant comme un tigre en furie ;
 L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
 Ce n'est pas tout encor : les souris et les rats
 Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats,
 Plus importuns pour moi, durant la nuit obscure,
 Que jamais, en plein jour, ne fut l'abbé de Pure ¹.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos,
 Et je me plains ici du moindre de mes maux :
 Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
 Auront de cris aigus frappé le voisinage,
 Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,
 Qu'éveillera bientôt l'ardente soif du gain,
 Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
 De cent coups de marteau me va fendre la tête.
 J'entends déjà partout les charrettes courir,
 Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir ;
 Tandis que dans les airs mille cloches émues,
 D'un funèbre concert font retentir les nues :
 Et se mêlant au bruit de la grêle et des vents,
 Pour honorer les morts font mourir les vivants.

Encor je bénirois la bonté souveraine,
 Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine ;
 Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
 C'est encor pis vingt fois en quittant la maison :
 En quelque endroit que j'aille il faut fendre la presse
 D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
 L'un me heurte d'un ais dont je suis tout froissé ;
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
 Là d'un enterrement la funèbre ordonnance
 D'un pas lugubre et lent vers l'église s'avance ;
 Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçants,
 Font aboyer les chiens et jurer les passants.
 Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage ;
 Là je trouve une croix de funeste présage ;
 Et des couvreurs grimpés au toit d'une maison
 En font pléuvoir l'ardoise et la tuile à foison.
 Là sur une charrette une poutre branlante
 Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente ;
 Six chevaux attelés à ce fardeau pesant
 Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.

1. Michel de Pure, auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien. Il commit la maladresse de provoquer Boileau, et de faire ou de distribuer une plate satire contre lui. Dans l'édition de 1773, Boileau ajoute au nom de l'abbé de Pure cette note succincte : « Ennuyeux célèbre. »

D'un carrosse en tournant il accroche une roue,
 Et du choc le renverse en un grand tas de boue :
 Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer
 Dans le même embarras se vient embarrasser.
 Vingt carrosses bientôt arrivant à la file
 Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
 Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux
 Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs ;
 Chacun prétend passer ; l'un mugit, l'autre jure.
 Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
 Aussitôt cent chevaux dans la foule appelés
 De l'embarras qui croît ferment les défilés,
 Et partout des passants enchaînant les brigades,
 Au milieu de la paix font voir les barricades ¹ ;
 On n'entend que des cris poussés confusément.
 Dieu pour s'y faire ouïr tonneroit vainement.
 Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,
 Le jour déjà baissant, et qui suis las d'attendre,
 Ne sachant plus tantôt à quel saint me vouer,
 Je me mets au hasard de me faire rouler.
 Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse ;
 Guénaud ² sur son cheval en passant m'éclabousse :
 Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,
 Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,
 Souvent pour m'achever il survient une pluie :
 On diroit que le ciel, qui se fond tout en eau,
 Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
 Pour traverser la rue au milieu de l'orage,
 Un ais sur deux pavés forme un étroit passage,
 Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant :
 Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant :
 Et les nombreux torrents qui tombent des gouttières,
 Grossissant les ruisseaux en ont fait des rivières ³.
 J'y passe en trébuchant ; mais, malgré l'embarras,
 La frayeur de la nuit précipite mes pas.

1. Allusion aux barricades du 20 août 1648, au début de la Fronde. Boileau, né en 1636, les avait vues.

2. « C'étoit le plus célèbre médecin de Paris, et qui alloit toujours à cheval. » (Boileau).

3. Il pleuvoit d'une telle manière,
 Que les reins, par dépit, me servoient de gouttière ;
 Et du haut des maisons tomboit un tel dégoût,
 Que les chiens altérés pouvoient boire debout.

(Régnier, *Satire X*.)

Car, sitôt que du soir les ombres pacifiques
 D'un double cadenas font fermer les boutiques ;
 Que, retiré chez lui, le paisible marchand
 Va revoir ses billets et compter son argent ;
 Que dans le Marché-Neuf ¹ tout est calme et tranquille,
 Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville ².
 Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
 Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
 Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
 Engage un peu trop tard au détour d'une rue !
 Bientôt quatre bandits lui serrant les côtés,
 La bourse !... Il faut se rendre ; ou bien non, résistez,
 Afin que votre mort, de tragique mémoire,
 Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
 Pour moi, fermant ma porte, et cédant au sommeil,
 Tous les jours je me couche avecque le soleil :
 Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumière,
 Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupière.
 Des filous effrontés, d'un coup de pistolet,
 Ébranlent ma fenêtre, et percent mon volet ;
 J'entends crier partout : Au meurtre ! On m'assassine !
 Ou : Le feu vient de prendre à la maison voisine.
 Tremblant et demi-mort, je me lève à ce bruit,
 Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
 Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
 Fait de notre quartier une seconde Troie,
 Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
 Au travers des charbons va piller le Troyen.
 Enfin sous mille crocs la maison abîmée
 Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
 Je me retire donc, encor pâle d'effroi :
 Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
 Je fais pour reposer un effort inutile :
 Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette ville.
 Il faudrait, dans l'enclos d'un vaste logement,
 Avoir loin de la rue un autre appartement.
 Paris est pour un riche un pays de Cocagne ³ :

1. Entre le pont Saint-Michel et le Petit-Pont.

2. « On voloît beaucoup en ce temps-là dans les rues de Paris. »
 (Boileau.)

3. Paradis imaginaire des gourmands et des paresseux :

Qui plus y dort, plus y gaaigne ;
 Cil qui dort jusqu'à miedi,
 Gaaigne cinc sols et demi....
 ... Par les rues vont rostissant,

Sans sortir de la ville, il trouve la campagne :
 Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verts,
 Recéler le printemps au milieu des hivers ;
 Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
 Aller entretenir ses douces rêveries.

Mais moi, grâce au destin, qui n'ai ni feu ni lieu ,
 Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu ¹.

SATIRE IX. — A SON ESPRIT. L'APOLOGIE.

(1667).

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.
 Vous avez des défauts que je ne puis celer :
 Assez et trop longtemps ma lâche complaisance
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence ;
 Mais, puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croiroit à vous voir dans vos libres caprices
 Discourir en Caton ² des vertus et des vices,
 Décider du mérite et du prix des auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
 Mais moi, qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
 Je ris, quand je vous vois, si foible et si stérile,
 Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant,
 Qu'une femme en furie, ou Gauthier en plaidant ³.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrète,
 Sans l'aveu des neuf sœurs, vous a rendu poète ?
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts ? *A*

Les crasses oes (*les oies grasses*) et tornant
 Tout par elles (d'elles-mêmes)....

(*Li fabliaus de Coquaigne.*)

On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce mot. Le fabliau où on le trouve pour la première fois est du treizième ou du quatorzième siècle.

1. Quand Boileau écrivit cette satire, il était logé chez son frère Jérôme Boileau, au cinquième étage, au-dessus du grenier.

2. Caton le censeur, qui n'épargna pas les remontrances à ses contemporains et par qui les mœurs des Romains auraient été réformées, si elles avaient pu l'être.

3. « Avocat célèbre et très-mordant. » (*Boileau*) On l'avait surnommé au Palais *Gauthier la gueule*.

X Qui vous a pu souffler une si folle audace ?
 Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse ?
 Et ne savez-vous pas que, sur ce mont sacré,
 Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas degré ;
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture¹,
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure ?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
 Osez chanter du roi les augustes merveilles :
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers,
 Et par l'espoir du gain votre muse animée,
 Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
 Mais en vain, direz-vous, je pense vous tenter
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
 Tout chancre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers la Discorde étouffée ;
 Peindre Bellone en feu tonnante de toutes parts,
 Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts².
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan pourroit chanter, au défaut d'un Homère³ ;
 Mais pour Cotin et moi, qui rimons au hasard,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
 Un poème insipide et sottement flatteur
 Déshonore à la fois le héros et l'auteur :

+ Enfin de tels projets passent notre faiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
 Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
 Cache le noir venin de sa malignité.
 Mais dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues⁴,
 Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,

1. Voiture ne mérite en aucune façon cet excès d'honneur. (Voir page 299, note 2.)

2. Cette satire a été composée dans le temps que le roi prit Lille en Flandres.

3. Honorat de Beuil, marquis de Racan, né en 1589, à la Roche-Racan en Touraine, mort en 1670, écrivit des pastorales agréables. Il n'avait rien d'un Homère. Il mérite l'éloge que lui donne Boileau au premier livre de l'*Art poétique*, et rien de plus :

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits,
 Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

4. Allusion à la chute d'Icare.

Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,
Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
A vos propres périls enrichir le libraire?

Vous vous flattez peut-être, en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
Aux Saumaises futurs préparer des tortures¹.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus !
Combien, pour quelques mois, ont vu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet se vendent à la livre !
Vous pourrez voir, un temps, vos écrits estimés
Courir de main en main par la ville semés ;
Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain² et La Serre ;
Ou, de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer, demi-rongés, les rebords du Pont-Neuf³.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais et des pages,
Et souvent, dans un coin renvoyés à l'écart,
Servir de second tome aux airs du Savoyard⁴ !

Mais je veux que le sort, par un heureux caprice,
Fasse de vos écrits prospérer la malice ;
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produisent rien, pour fruits de leurs bons mots,
Que l'effroi du public et la haine des sots ?
Quel démon vous irrite, et vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît : qui vous force à le lire ?
Laissez mourir un fat dans son obscurité :
Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?
Le *Jonas* inconnu sèche dans la poussière :
Le *David* imprimé n'a point vu la lumière :

1. Claude Saumaise, en latin *Salmasius*, né à Semur en 1588, mort à Spa en 1653, commentateur érudit, mais trop prompt à l'invective.

2. Louis de Neuf-Germain, poète extravagant qui vivait sous Louis XIII. Il avait inventé une variété d'acrostiche. Pour La Serre, voir la *Satire III*.

3. « Où l'on vend d'ordinaire les livres de rebut. » (*Boileau*.)

4. Le Savoyard était un chansonnier de carrefour qui se tenait le plus souvent sur le Pont-Neuf, et y chantait en plein air des chansons de sa composition. Il était fort à la mode. Il publia ses œuvres sous ce titre : *Recueil nouveau des chansons du Savoyard, par lui seul chantées à Paris*.

Le *Moïse* commence à moisir par les bords¹.
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts sont morts :
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut,
 Colletet, Pelletier, Titreville, Quinault²,
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le roi, toute la cour,
 Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
 Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
 Écrive qui voudra : chacun à ce métier
 Peut prendre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman, sans blesser les lois ni la coutume,
 Peut conduire un héros au dixième volume.
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
 Et n'a point de portail où, jusques aux corniches,
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul, plus dégoûté, sans pouvoir et sans nom
 Viendrez régler les droits et l'état d'Apollon !

Mais vous, qui raffinez sur les écrits des autres,
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups :
 Mais savez-vous aussi comme on parle de vous ?

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique :
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?

1. « Poèmes héroïques qui n'ont point été vendus. » (Boileau.) Le *Jonas* est de Coras ; le *David*, de Lesfargues ; le *Moïse*, de Saint-Amant.

2. Pradon est connu, pour avoir été l'indigne rival de Racine ; François Colletet partagea avec Bois-Robert, de l'Estoile, Rotrou, et Corneille, l'honneur de versifier les tragédies et les tragi-comédies du cardinal de Richelieu ; Pelletier, Bardin, Titreville, Perrin sont de misérables rimeurs. Hesnault ne mérite pas tout à fait d'être placé en si mauvaise compagnie. Il avait de l'esprit, et a laissé un petit nombre d'ouvrages, qui ne sont pas sans valeur. Son chef-d'œuvre est un sonnet contre Colbert et en faveur de Fouquet. Sur Quinault, voir *Satire III*, vers 189.)

Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.

Avant lui Juvénal avoit dit en latin

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin¹;

L'un et l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime,

Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime :

Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.

X J'ai peu lu ces auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisants l'engeance tout entière
Iroit, la tête en bas, rimer dans la rivière².

Voilà comme on vous traite : et le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.

En vain quelque rieur, prenant votre défense,

Veut faire au moins, de grâce, adoucir la sentence :

Rien n'apaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,

Que voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?

Et faudra t-il sans cesse essuyer des querelles?

N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?

Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?

Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :

Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?

Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant,

Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?

Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage

Où la droite raison trébuche à chaque page,

Ne s'écrie aussitôt : L'impertinent auteur!

L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!

A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,

Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?

Est-ce donc là médire, ou parler franchement?

Non, non, la médisance y va plus doucement.

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère

Alidor à ses frais bâtit un monastère :

Alidor! dit un fourbe, il est de mes amis;

Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis :

C'est un homme d'honneur, de piété profonde,

Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse, et médire avec art;

Et c'est avec respect enfoncer le poignard³.

1. Il applique à Paris ce qu'il a lu de Rome:
Ce qu'il dit en françois il le doit au latin.

(Cotin. *Satire des satires.*)

2. Brossette attribue ce propos sévère au duc de Montausier.
3. Horace, livre I, sat. IV, vers 91 : « Si l'on vient à parler devant

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissans,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile¹.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila²;
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,
Qui, la balance en main, ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce;
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.

Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître :
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché;
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En le blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un : pourquoi faut-il qu'il nomme ?

vous des vols de Petillius Capitolinus, vous le défendrez, comme vous savez faire : Capitolinus! il est mon camarade, mon ami d'enfance; il m'a rendu de nombreux services, et je suis bien heureux de le voir vivre à Rome sans être inquiété. Je me demande pourtant comment il s'est tiré de ce procès. — Voilà le noir poison, le venin mortel. »

1. Voir la notice sur le Tasse, à la fin du volume suivant, qui contient les *Textes des Temps modernes*.

2. *Attila*, l'une des dernières et des plus faibles pièces de Corneille, fut représenté en 1667.

Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
 Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers¹.
 Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
 Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose?
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
 En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux?
 Ma Muse, en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère :
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits²;
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
 Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
 Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
 J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
 « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. »
 Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine et glacé son esprit?
 Quand un livre au Palais se vend et se débite,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
 Que Bilaine³ l'étale au deuxième pilier,
 Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
 En vain contre le Cid un ministre se ligue :
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'Académie en corps a beau le censurer⁴ :
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière⁵.

1. Six livres des *Lettres familières* de Balzac sont remplis par sa correspondance avec Chapelain.

2. Chapelain avoit de divers endroits 8000 livres de pension. (Boileau.)

3. Bilaine, libraire du Palais, chez lequel se vendait *la Pucelle*.

4. *Les sentiments de l'Académie sur la tragi-comédie du Cid*, publiés en 1637.

5. François Payot de Linière, né à Paris en 1628, mort en 1704, auteur de petits vers, de chansons et d'épigrammes spirituellement tournées. En voici une qui ne pouvait manquer de plaire à Boileau :

Nous attendons de Chapelain,
 Ce rare et fameux écrivain,

En vain il a reçu l'encens de mille auteurs;
 Son livre en paroissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
 Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue,
 Qu'il s'en prenne à sa Muse allemande en françois.
 Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
 Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
 La suite en est à craindre : en ce hardi métier
 La peur plus d'une fois fit repentir Régnier¹.
 Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
 A de plus doux emplois occupez votre Muse ;
 Et laissez à Feuillet réformer l'univers².

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
 Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
 Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ;
 Délivrer de Sion le peuple gémissant ;
 Faire trembler Memphis, ou pâlir le croissant ;
 Et, passant du Jourdain les ondes alarmées,
 Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées ?
 Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
 Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
 Et, dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
 Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
 Faudra-t-il de sens froid, et sans être amoureux,
 Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
 Lui prodiguer les noms de *soleil* et d'*aurore*,
 Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
 Je laisse aux doucereux ce langage affété,
 Où s'endort un esprit de mollesse hébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
 Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
 Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
 Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
 Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
 Va jusque sous le dais faire pâlir le vice ;
 Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
 Va venger la raison des attentats d'un sot.

Une merveilleuse Pucelle.
 La cabale en dit force bien.
 Depuis vingt ans on parle d'elle,
 Dans six mois on n'en dira rien.

1. « Et moi aussi, » disait quelquefois l'auteur. (*Brossette.*)
2. Nicolas Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, né en 1622, mort en 1693, fameux prédicateur, « fort outré dans ses prédications. »

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie ¹,
 Fit justice en son temps des Cotins d'Italie,
 Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
 Se jouoit aux dépens des Pelletiers romains.
 C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
 Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
 Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
 Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
 Je le déclare donc : Quinault est un Virgile,
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ² ni Patru ³;
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
 Sofal ⁴ est le phénix des esprits relevés;
 Perrin.... Bon, mon Esprit! courage! poursuivez.
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
 Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux.
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
 Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures,
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'État
 Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
 Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
 Qui méprise Cotin n'estime point son roi.
 Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

1. Lucilius, le plus ancien des poètes satiriques latins, fut l'ami de Scipion Émilien qu'il accompagna au siège de Numance. Il avait écrit trente satires, dont il ne reste que quelques fragments. C. Lælius passa pour le collaborateur de Lucilius.

2. Nicolas Perrot d'Ablancourt, né en 1606, mort en 1664, l'un des premiers membres de l'Académie française. Il fit de nombreuses traductions, plus élégantes qu'exactes, que l'on appela *les belles infidèles*.

3. Olivier Patru (avocat du barreau de Paris, né en 1604, mort en 1681) contribua beaucoup à régler et à épurer la langue; et quoi qu'il ne passât pas pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours, mérites absolument inconnus avant lui au barreau. (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

4. Sauval, auteur d'une histoire des *Antiquités de Paris*, écrite d'un style ampoulé et extravagant.

Mais quoi! répondrez-vous, Cotin nous peut-il nuire¹?
 Et par ses cris enfin que sauroit-il produire?
 Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
 L'entrée aux pensions où je ne prétends pas?
 Non, pour louer un roi que tout l'univers loue,
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue,
 Et, sans espérer rien de mes foibles écrits,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
 On me verra toujours, sage dans mes caprices,
 De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
 Et peint du nom d'auteur tant de sots revêtus,
 Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.
 — Je vous crois; mais pourtant on crie, on vous menace.
 Je crains peu, direz-vous, les braves² du Parnasse.
 — Hé! mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
 Qui peut....—Quoi?—Je m'entends.—Mais encor....—Taisez-vous.

ÉPÎTRE I. — AU ROI¹. LES AVANTAGES
 DE LA PAIX.

(1669.)

Grand roi, c'est vainement qu'abjurant la satire
 Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.
 Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
 Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu?
 Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages?
 Cette mer où tu cours est célèbre en naufrages.

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre¹, à ton char
 Je ne pusse attacher Alexandre et César;
 Qu'aisément je ne pusse, en quelque ode insipide,

1. Voici la neuvième fois que le mot de Cotin se présente dans cette satire. Les amis de notre auteur craignirent que le fréquent retour du même nom ne parût affecté, et ne déplût aux lecteurs. « Il faut voir, dit-il; je consens d'ôter tout ce qui sera de trop. » On s'assembla, on lut la satire entière; mais on trouva partout le nom de Cotin si bien placé, qu'on ne crut pas qu'il y eût aucun de ces endroits qui dût être retranché. (Brossette.)

2. Dans le sens de l'italien *bravo*, coupe-jarret, spadassin.

3. Le traité d'Aix-la-Chapelle, conclu en 1668, avait donné à la France une paix glorieuse. Il était à craindre que l'ambition de Louis XIV n'engageât le royaume dans une nouvelle guerre. Ce fut par le conseil de Colbert que Boileau adressa au roi son épître sur *les avantages de la paix*.

4. Cet autre, c'est Corneille :

Je lui montre Pompée, Alexandre et César,
 Mais comme des héros attachés à son char.

(Prologue d'*Andromède*.)

T'exalter aux dépens et de Mars et d'Alcide;
 Te livrer le Bosphore, et, d'un vers incivil,
 Proposer au sultan de te céder le Nil:
 Mais, pour te bien louer, une raison sévère
 Me dit qu'il faut sortir de la route vulgaire;
 Qu'après avoir joué tant d'auteurs différents,
 Phébus même auroit peur s'il entroit sur les rangs;
 Que par des vers tout neufs, avoués du Parnasse,
 Il faut de mes dégoûts justifier l'audace;
 Et, si ma muse enfin n'est égale à mon roi,
 Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
 Est-ce là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
 Qui devoit des bons vers nous tracer le modèle,
 Ce censeur, diront-ils, qui nous réformoit tous?
 Quoi! ce critique affreux n'en sait pas plus que nous?
 N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
 Comme lui dans nos vers pris Memphis et Byzance,
 Sur les bords de l'Euphrate abattu le turban,
 Et coupé, pour rimer, les cèdres du Liban ¹?
 De quel front aujourd'hui vient-il sur nos brisées
 Se revêtir encor de nos phrases usées?

Que répondrois-je alors? Honteux et rebuté,
 J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
 Et de mes tristes vers admirateur unique,
 Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique:
 Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur,
 Il est fâcheux, grand roi, de se voir sans lecteur,
 Et d'aller, du récit de ta gloire immortelle,
 Habiller chez Francœur le sucre et la cannelle ².
 Ainsi, craignant toujours un funeste accident,
 J'imite de Conrart le silence prudent ³:

1. O combien lors aura de veuves
 La gent qui porte le turban!
 Que de sang rougira les fleuves
 Qui lavent les pieds du Liban!
 Que le Bosphore en ses deux rives
 Verra de sultanes captives!
 Et que de mères à Memphis,
 En pleurant diront la vaillance
 De son courage et de sa lance,
 Aux funérailles de leurs fils!

(Malherbe, *Ode à la reine Marie de Médicis
 sur sa bienvenue en France.*)

2. Fameux épicier. (Boileau.)

3. Fameux académicien qui n'a jamais rien écrit. (Boileau). Ce fut chez Conrart que se forma le cercle de beaux esprits, qui devint, par

Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carrière,
Et regarde le champ assis sur la barrière.

Malgré moi toutefois un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se tait à regret.
Quoi ! dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon roi spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer ?
Dans un si beau projet si ma Muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille et de Bruxelles¹.
Sans le chercher au bord de L'Escaut et du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme et plus serein.
Oui, grand roi, laissons là les sièges, les batailles :
Qu'un autre aille en rimant renverser des murailles ;
Et, souvent sur tes pas marchant sans ton aveu,
S'aille couvrir de sang, de poussière et de feu.
A quoi bon d'une muse au carnage animée,
Échauffer ta valeur déjà trop allumée ?
Jouissons à loisir du fruit de tes bienfaits,
Et ne nous laissons point des douceurs de la paix.
— Pourquoi ces éléphants, ces armes, ces bagages²,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage ?
Disoit au roi Pyrrhus un sage confident,
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
— Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire ? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous ?
— Du reste des Latins la conquête est facile,
— Sans doute, on les peut vaincre : est-ce tout ? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas ? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent et Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
— Je vous entends, seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe au bord du Tanaïs,
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.

la grâce de Richelieu, l'Académie française. Conrart fut le premier secrétaire perpétuel de cette compagnie.

1. La campagne de Flandre faite par le roi en 1667.
2. Plutarque, dans la Vie de Pyrrhus. (Boileau.)

Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire ? —
 Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
 Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
 — Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
 Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire¹?

Le conseil étoit sage et facile à goûter :
 Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pu l'écouter.
 Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
 C'est aux prélats de cour prêcher la résidence².

Ce n'est pas que mon cœur, du travail ennemi,
 Approuve un fainéant sur le trône endormi :
 Mais, quelques vains lauriers que promette la guerre,
 On peut être héros sans ravager la terre.
 Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérants
 L'erreur, parmi les rois, donne les premiers rangs ;
 Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
 Chaque siècle est fécond en heureux téméraires,
 Chaque climat produit des favoris de Mars ;
 La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars :
 On a vu mille fois des fanges Méotides
 Sortir des conquérants goths, vandales, gépides :
 Mais un roi, vraiment roi, qui, sage en ses projets,
 Sache en un calme heureux maintenir ses sujets ;
 Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
 Il faut, pour le trouver, courir toute l'histoire.
 La terre compte peu de ces rois bienfaisants ;
 Le ciel à les former se prépare longtemps.
 Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
 Vit renaitre les jours de Saturne et de Rhée³ ;
 Qui rendit de son joug l'univers amoureux ;
 Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
 Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
 N'avoit par ses bienfaits signalé sa journée⁴.
 Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

Mais où cherché-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous ?
 Grand roi, sans recourir aux histoires antiques,
 Ne t'avois-nous pas vu dans les plaines belgiques,
 Quand l'ennemi vaincu, désertant ses remparts,
 Au-devant de ton joug couroit de toutes parts,
 Toi-même te borner au fort de ta victoire,
 Et chercher dans la paix une plus juste gloire⁵ ?
 Ce sont là les exploits que tu dois avouer ;

1. Comparez avec Rabelais, ci-dessus, page 65.

2. Dans leurs diocèses. — 3. L'âge d'or. — 4. Titus.

5. La paix d'Aix-la-Chapelle en 1668.

Et c'est par là, grand roi, que je te veux louer.
 Assez d'autres, sans moi, d'un style moins timide,
 Suivront au champ de Mars ton courage rapide ;
 Iront de ta valeur effrayer l'univers,
 Et camper devant Dôle au milieu des hivers ¹.
 Pour moi, loin des combats, sur un ton moins terrible,
 Je dirai les exploits de ton règne paisible :
 Je peindrai les plaisirs en foule renaissants ²,
 Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissants ³.
 On verra par quels soins ta sage prévoyance
 Au fort de la famine entretint l'abondance ⁴ :
 On verra les abus par ta main réformés,
 La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés ;
 Du débris des traitants ton épargne grossie ;
 Des subsides affreux la rigueur adoucie ⁵ ;
 Le soldat dans la paix, sage et laborieux ;
 Nos artisans grossiers rendus industrieux ;
 Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
 Que payoit à leur art le luxe de nos villes ⁶.
 Tantôt je tracerai tes pompeux bâtiments ⁷,
 Du loisir d'un héros nobles amusements.
 J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
 De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées ⁸.
 Déjà de tous côtés la chicane aux abois
 S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois ⁹.
 Oh ! que ta main par là va sauver de pupilles !
 Que de savants plaideurs désormais inutiles !

1. Le roi venoit de conquérir la Franche-Comté en plein hiver. (Boileau.) La campagne avait duré moins d'un mois.

2. Le carrousel de 1662, et les fêtes données à Versailles, sous le nom des *Plaisirs de l'île enchantée*, au mois de mai 1664.

3. La chambre de justice établie en 1661, après l'arrestation de Fouquet, pour punir les malversations des traitants.

4. En 1662, le roi, ou plutôt Colbert, fit venir de Prusse et de Pologne une grande quantité de blé, et fit construire des fours dans le Louvre.

5. Les tailles furent diminuées de quatre millions. (Boileau.)

6. Encouragements donnés à toutes les industries : draps fins à Abbeville, soieries à Lyon et à Tours, glaces, dentelles, tapisseries des Gobelins, de la Savonnerie, de Beauvais, etc.

7. La colonnade du Louvre, les châteaux de Versailles, de Saint-Germain, de Marly, l'Observatoire, etc.

8. Le canal du Languedoc, œuvre d'un des ancêtres de Mirabeau, Paul Riquet.

9. L'ordonnance civile de 1667, suivie du code des eaux et forêts, de l'ordonnance criminelle, du code du commerce, du code de la marine.

Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
 L'univers sous ton règne a-t-il des malheureux ?
 Est-il quelque vertu, dans les glaces de l'Ourse,
 Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
 Dont la triste indigence ose encore approcher,
 Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ¹ ?
 C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies
 De leur longue disette à jamais affranchies.
 Grand roi, poursuis toujours, assure leur repos.
 Sans elles un héros n'est pas longtemps héros :
 Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
 Enveloppe avec lui son nom et son histoire.
 En vain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
 Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil ;
 En vain, malgré les vents, aux bords de l'Hespérie
 Énée enfin porta ses dieux et sa patrie :
 Sans le secours des vers, leurs noms tant publiés
 Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
 Non, à quelques hauts faits que ton destin t'appelle,
 Sans le secours soigneux d'une muse fidèle
 Pour t'immortaliser tu fais de vains efforts.
 Apollon te la doit : ouvre-lui tes trésors.
 En poètes fameux rends nos climats fertiles :
 Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.
 Que d'illustres témoins de ta vaste bonté
 Vont pour toi déposer à la postérité !

Pour moi qui, sur ton nom déjà brûlant d'écrire
 Sens au bout de ma plume expirer la satire,
 Je n'ose de mes vers vanter ici le prix :
 Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits
 Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
 Peut-être pour ta gloire aura-t-il son usage ;
 Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
 Seront à peine crus sur la foi des auteurs ;
 Si quelque esprit malin les veut traiter de fables,
 On dira quelque jour, pour les rendre croyables :
 Boileau, qui, dans ses vers pleins de sincérité,
 Jadis à tout son siècle a dit la vérité ;
 Qui mit à tout blâmer son étude et sa gloire,
 A pourtant de ce roi parlé comme l'histoire ².

1. Le roi, en 1663, donna des pensions à beaucoup de gens de lettres de toute l'Europe. (Boileau.)

2. Boileau, présenté au roi par le duc de Vivonne, lui récita les quarante vers qui terminent sa première épître, et qui étaient encore inédits. « Voilà qui est beau, s'écria Louis XIV ; cela est admirable. Je vous louerois davantage si vous ne m'aviez pas tant loué. Le public

ÉPITRE IV. — AU ROI LE PASSAGE DU RHIN.

(1673).

En vain pour te louer ma muse toujours prête
 Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête :
 Ce pays, où cent murs n'ont pu te résister,
 Grand roi, n'est pas en vers si facile à dompter.
 Des villes que tu prends les noms durs et barbares
 N'offrent de toutes parts que syllabes bizarres,
 Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Yssel,
 Pour trouver un beau mot courir jusqu'au Tessel¹.
 Oui, partout de son nom chaque place munie
 Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
 Et qui peut sans frémir aborder Woërden²?
 Quel vers ne tomberoit au seul nom de Heusden³?
 Quelle muse à rimer en tous lieux disposée
 Oseroit approcher des bords du Zuiderzée?
 Comment en vers heureux assiéger Doësbourg,
 Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg⁴?
 Il n'est fort, entre ceux que tu prends par centaines,
 Qui ne puisse arrêter un rimeur six semaines :
 Et partout sur le Whal, ainsi que sur le Leck⁵,
 Le vers est en déroute, et le poète à sec.

Encor si tes exploits, moins grands et moins rapides,
 Laissoient prendre courage à nos muses timides,
 Peut-être avec le temps, à force d'y rêver,
 Par quelque coup de l'art nous pourrions nous sauver.
 Mais, dès qu'on veut tenter cette vaste carrière,
 Pégase s'effarouche et recule en arrière :

donnera à vos ouvrages les éloges qu'ils méritent; mais ce n'est pas assez pour moi de vous louer. Je vous donne une pension de deux mille livres, et je vous accorde le privilège pour l'impression de tous vos ouvrages. »

1. L'Yssel, rivière de Hollande, qui se jette dans le Zuiderzée; le Tessel ou Texel, île de la mer du Nord, à la pointe N. O. du Zuiderzée.

2. Ville forte de Hollande, sur le Rhin.

3. Ville de Hollande, dans le Brabant-Septentrional.

4. Doesbourg, au confluent du Vieux et du Nouvel-Yssel, prise par Monsieur, frère du roi, le 22 juin 1672; Zutphen, sur l'Yssel, prise par Monsieur, le 26 juin; Wageninghen, Harderwic, villes du duché de Gueldre; Knotzembourg, fort sur le Wahal, pris par Turenne le 17 juin.

5. Le Wahal, le Leck, bras du Rhin.

Mon Apollon s'étonne; et Nimègue est à toi¹,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi².

Aujourd'hui toutefois mon zèle m'encourage :
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayions....
Muses, pour le tracer cherchez tous vos crayons :
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornements vous pouvez l'égayer.
Venez donc, et surtout gardez-vous d'ennuyer :
Vous savez des grands vers les disgrâces tragiques,
Et souvent on ennuie en termes magnifiques.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux³,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de son onde naissante :
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire :
Que Rheinberg et Wesel⁴, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.
« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus⁵, et tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles et doux.

1. Nimègue, sur le Wahal, à 64 kil. S. E. d'Amsterdam, capitale du duché de Gueldre; elle fut prise par Turenne, le 9 juillet 1672, après un siège de six jours.

2. Place forte du duché de Clèves, prise par le roi en deux jours, au début de la campagne.

3. *Adulus* est le nom latin du Saint-Gothard, où le Rhin prend sa source.

4. Rheinberg, ville de la Prusse-Rhénane, à 35 kil. N. O. de Dusseldorf, à 2 kil. du Rhin; Wesel, au confluent de la Lippe et du Rhin.

5. Thollhuys, *la maison du péage*, vieille tourelle qui servait de bureau de péage, et qui n'était pas gardée. « Le passage du Rhin est une opération militaire du quatrième ordre, puisque dans cet endroit le fleuve est guéable, appauvri par le Wahal, et n'était d'ailleurs défendu que par une poignée d'hommes (quatre à cinq cents cavaliers, et deux régiments d'infanterie sans canon). » (*Mémoires de Napoléon*, tome V, page 129.)

Il a de Jupiter la taille et le visage,
Et, depuis ce Romain dont l'insolent passage¹
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois²,
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux ! ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »

A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure, poudreuse.
Son front cicatrisé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Skink prend la route connue.
Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur éparés :
Il voit cent bataillons qui, loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde ; et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois³,
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie⁴?
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux :
Du moins en vous montrant sur la rive opposée
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats ;
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ;
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages ;
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme ;

1. Jules César.

2. En 1667, Louis XIV avait conquis la Flandre espagnole.

3. Les Hollandais s'étaient vantés d'avoir forcé le roi de France à faire la paix avec l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ils avaient fait frapper une médaille, où ils se donnaient les titres d'*arbitres des rois*, de *protecteurs des lois*, de *réformateurs de la religion*.

4. Il y avoit sur les drapeaux hollandais : *Pro honore et patria*. (Boileau.)

Et, leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
 La honte fait en eux l'effet de la valeur.
 Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
 Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
 Par son ordre Grammont le premier dans les flots¹
 S'avance, soutenu des regards du héros :
 Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
 Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
 Revel² le suit de près : sous ce chef redouté
 Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
 Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
 Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière³,
 Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart⁴;
 Chacun d'eux au péril veut la première part;
 Vendôme⁵, que soutient l'orgueil de sa naissance,
 Au même instant dans l'onde impatient s'élance :
 La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois⁶,
 Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
 Louis, les animant du feu de son courage,
 Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
 Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
 D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux :
 Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
 Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace ;
 Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'instant,
 Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant ;
 Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,
 Et des coups redoublés tout le rivage fume.
 Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint :
 Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.
 De tant de coups affreux la tempête orageuse
 Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
 Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer ;

1. Le comte de Guiche, fils aîné du maréchal de Grammont, et lieutenant général de l'armée du prince de Condé.

2. Le marquis de Revel, frère du comte de Broglie.

3. François-Emmanuel de Créqui, duc de Lesdiguières, pair de France, gouverneur du Dauphiné.

4. Louis-Victor de Rochechouart, duc de Mortemar et de Vivonne, frère de Mme de Montespan. — Le chevalier de Nantouillet, ami de Boileau. — Le duc de Coislin, qui reçut plusieurs blessures après le passage du fleuve. — Salart, capitaine aux gardes françaises.

5. Le chevalier de Vendôme, depuis grand prieur de France.

6. Le marquis de la Salle, le marquis de Beringhen, blessés ; Armand de Bautru, comte de Nogent, tué au passage du Rhin. — Louis d'Oger, marquis de Cavois, ami de Boileau et de Racine.

Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
 Bientôt avec Grammont courent Mars et Bellone ;
 Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne :
 Quand , pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
 Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés ;
 Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
 Force les escadrons, et gagne les batailles ;
 Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,
 Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
 L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
 Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
 Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
 A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante¹ :
 Wurts, l'espoir du pays, et l'appui de ses murs ;
 Wurts.... Ah ! quel nom, grand roi, quel Hector que ce Wurts.
 Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
 Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles !
 Bientôt on eût vu Skink dans mes vers emporté,
 De ses fameux remparts démentir la fierté :
 Bientôt.... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
 Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
 Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim,
 Je ne sais pour sortir de porte qu'Hildesheim².

Oh ! que le ciel, soigneux de notre poésie,
 Grand roi, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
 Bientôt victorieux de cent peuples altiers,
 Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
 Il n'est plaine en ces lieux si sèche et si stérile
 Qui ne soit en beaux mots partout riche et fertile.
 Là plus d'un bourg fameux par son antique nom
 Vient offrir à l'oreille un agréable son.
 Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre³ ;
 D'y trouver d'Illion la poétique cendre ;
 De juger si les Grecs, qui brisèrent ses tours,
 Firent plus en dix ans que Louis en dix jours !
 Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
 Est-il dans l'univers de plage si lointaine
 Où ta valeur, grand roi, ne te puisse porter,
 Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter ?
 Non, non, ne faisons plus de plaintes inutiles :

1. Commandant de l'armée ennemie. (Boileau.)

2. Arnheim, ville du duché de Gueldre ; Hildesheim, dans l'électorat de Trèves.

3. Le Scamandre ou Xanthe, rivière de la Troade.

Puisque ainsi dans deux mois tu prends quarante villes,
Assuré des beaux vers dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

ÉPITRE VI. — A M. DE LAMOIGNON¹.

LES PLAISIRS DES CHAMPS.

(1677).

Où, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asile.
Du lieu qui m'y retint veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau²,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forment vingt rivières.
Tous les bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre ;
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur³, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes désirs,
J'achète à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
Tantôt, cherchant la fin d'un vers que je construi,

1. Chrétien-François de Lamoignon, né en 1644, président à mortier en 1690, mourut en 1709.

2. Hauteville, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenant à mon neveu l'illustre M. Dongois, greffier en chef du parlement. (Boileau.) A 17 kil. de Mantes, sur la Seine.

3. Le seigneur est l'illustre greffier. Voltaire, qui l'avait connu, l'appelle un

Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.

(Épître à Boileau).

4. Suivant Brossette, Boileau lisait alors les *Essais* de Montaigne.

Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui ;
 Quelquefois, aux appas d'un hameçon perfide,
 J'amorce en badinant le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil, et part avec l'éclair,
 Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.
 Une table au retour, propre et non magnifique,
 Nous présente un repas agréable et rustique :
 Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain¹,
 Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est sain ;
 La maison le fournit, la fermière l'ordonne,
 Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne².
 O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
 Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
 Et connu de vous seuls oublier tout le monde³ !

Mais à peine, du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
 Un cousin, abusant d'un fâcheux parentage,
 Veut qu'encor tout poudreux, et sans me débouter,
 Chez vingt juges pour lui j'aïlle solliciter :
 Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
 L'un demeure au Marais, et l'autre aux *Incurables*⁴.
 Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
 — Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
 Et d'attentat horrible on traita la satire.
 — Et le roi, que dit-il ? — Le roi se prit à rire.
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
 Pradon a mis au jour un livre contre vous ;
 Et chez le chapelier du coin de notre place,
 Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface⁵.
 L'autre jour sur un mot la cour vous condamna.
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina :
 Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
 D'un pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne⁶.

1. Le comte de Broussain, *profès dans l'ordre des Coteaux*. Il avait approfondi la théorie de la cuisine, et donnait des *repas d'érudition*.

2. Bergerat, traiteur renommé de la rue des Bons-Enfants.

3. Vers imités d'Horace, *Satire* VI, livre II, vers 60 ; *Épître* XII, livre I, vers 8. Et de Virgile, *Géorgiques*, livre II, vers 88.

4. Rue de Sèvres.

5. Sorte de chapeaux de laine qui se font à Caudebec en Normandie. (Boileau).

6. Un *pasquin* signifiait alors un écrit satirique. Pasquin est une statue de Rome, sur le piédestal de laquelle le peuple affiche des placards moqueurs.

— Moi? — Vous : on nous l'a dit dans le Palais-Royal¹.

Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume².
Toujours depuis ce temps, en proie aux sots discours,
Contre eux la vérité m'est un foible secours.

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade?
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi;
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.

J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
— Non; à d'autres, dit-il; on connoît votre style.
Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté?

— Ils ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?

— Ah! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi, de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses!
Le monde cependant se rit de mes excuses;
Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valenciennes est entré comme un foudre³;
Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil⁴,
A vu tomber enfin ses murs et son orgueil;
Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complète⁵,
— Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
Mais moi, dont le génie est mort en ce moment,

1. Allusion aux nouvellistes qui s'assemblent dans le jardin de ce palais. (Boileau.)

2. La première édition des *Satires* parut au mois de mars 1666.

3. Valenciennes emportée d'assaut après quelques jours de siège, au commencement de mars 1677.

4. Le roi entra à Cambrai, après un siège de vingt jours, le 17 avril 1677.

5. La bataille de Cassel, gagnée par Monsieur, Philippe de France, frère unique du roi, en 1687. (Boileau.) « Le monarque et le prince revinrent ensemble.... Dans tous les lieux où ils passaient, le peuple criait : *Vive le roi et Monsieur qui a gagné la bataille*. Le roi s'en souvint, et Monsieur n'en gagna plus. » (D'Alembert, note 14, sur l'*Éloge de Despréaux*.)

Je ne sais que répondre à ce vain compliment ;
Et, justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré ;

Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée ;

Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir !

Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.

Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
Sur les bords du Permesse¹ aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.

Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.

Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.

Au comble parvenus il veut que nous croissions :
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.

Cependant tout décroît ; et moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage²,

Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :

Ma muse, qui se plaît dans les routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.

C'en est que dans ces bois, propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage
Tout l'été, loin de toi, demeurant au village,

J'y passe obstinément les ardeurs du Lion³,
Et montre pour Paris si peu de passion.

C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, et la haute éloquence,

Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.

Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;

Que l'oppresser ne montre un front audacieux :
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.

Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,

1. Petite rivière de Béotie, qui sort de l'Hélicon, et se perd dans le lac Copais. Elle était consacrée aux Muses.

2. Il était dans sa quarante et unième année.

3. Le mois de juillet, pendant lequel le soleil est dans le signe du Lion.

Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
 Il me faut du repos, des prés et des forêts.
 Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais
 Attendre que septembre ait ramené l'automne,
 Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
 Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix,
 Aussitôt ton ami, redoutant moins la ville,
 T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville¹.
 Là, dans le seul loisir que Thémis t'a laissé,
 Tu me verras souvent à te suivre empressé,
 Pour monter à cheval rappelant mon audace,
 Apprenti cavalier galoper sur ta trace.
 Tantôt sur l'herbe assis, au pied de ces coteaux
 Où Polycrène épand ses libérales eaux²,
 Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
 Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;
 Chercher quels sont les biens véritables ou faux ;
 Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;
 Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
 Ou la vaste science, ou la vertu solide.
 C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher.
 Heureux si les fâcheux, prompts à nous y chercher,
 N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse !
 Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce,
 Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
 Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
 Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
 Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
 Alors sauve qui peut : et quatre fois heureux
 Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux !

ÉPITRE VII. — A RACINE¹.

L'UTILITÉ DES ENNEMIS.

(1677.)

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
 Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !

1. Maison de campagne de Lamoignon, à neuf lieues de Paris, du côté d'Étampes.

2. Fontaine, à une demi-lieue de Bâville, ainsi nommée par feu M. le premier président de Lamoignon. (Boileau.)

3. Une cabale, à la tête de laquelle étaient le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon, faisait une guerre déloyale à la *Phèdre* de Racine, et lui opposait le ridicule *Hippolyte* de Pradon.

Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
 N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
 Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
 En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé¹.
 Ne crois pas toutefois, par tes savants ouvrages,
 Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
 Sitôt que d'Apollon un génie inspiré
 Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
 En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
 Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
 Et son trop de lumière, importunant les yeux,
 De ses propres amis lui fait des envieux.
 La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
 Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie;
 Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits
 Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière²,
 Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
 Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
 L'Ignorance et l'Erreur à ses naissantes pièces,
 En habits de marquis, en robes de comtesses,
 Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
 Et secouoient la tête à l'endroit le plus beau.
 Le commandeur vouloit la scène plus exacte³,
 Le vicomte indigné sortoit au second acte⁴:
 L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
 Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu;
 L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
 Vouloit venger la cour immolée au parterre⁵.
 Mais, sitôt que d'un trait de ses fatales mains,
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
 On recomut le prix de sa muse éclipsée:
 L'aimable comédie, avec lui terrassée,
 En vain d'un coup si rude espéra revenir,

1. Célèbre comédienne, formée par les leçons de Racine.

2. Molière étant mort en état d'excommunication, le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, lui refusa la sépulture ecclésiastique. Sa veuve alla se jeter aux pieds du roi, qui invita l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, à éviter le scandale.

3. Le commandeur de Souvré.

4. Le comte de Broussin, de l'ordre des *Coteaux*, sortit au second acte de *l'École des Femmes*, ne pouvant supporter le spectacle d'une pièce où toutes les règles étaient violées. Molière écrivit pour sa défense la *Critique de l'École des Femmes*.

5. Voir la *Critique de l'École des Femmes*, scène vi.

Et sur ses brodequins ne put plus se tenir ¹.
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse;
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté:
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance²:
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis,
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre;
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.

Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse françois, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

1. Chaussure des acteurs comiques sur les théâtres de la Grèce et de Rome. Les héros de tragédie portaient le cothurne plus haut et plus majestueux que le brodequin.

2. Plutôt *Horace*, qui suivit le *Cid* de plus près que *Cinna*.

Eh! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné,
Ne bénira d'abord le siècle fortuné
Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naitre sous ta main ces pompeuses merveilles?

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire;
Que l'auteur du Jonas¹ s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poète idiot²,
Ou le sec traducteur du françois d'Amyot³.
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois;
Qu'Enghien en soit touché; que Colbert et Vivone,
Que La Rochefoucault, Marsillac⁴ et Pompone,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer?
Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage
Que Montausier voulût leur donner son suffrage⁵!
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits:
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché préside⁶,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon⁷!

ART POÉTIQUE.

CHANT II.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,

1. Coras. — 2. Linière. (Boileau.)

3. L'abbé François Tallemant, qui, dans sa traduction des *Vies* de Plutarque, ne fit que remanier et gâter la traduction d'Amyot.

4. Le duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*; le prince de Marsillac, son fils; le marquis de Pompone, fils d'Arnauld d'Andilly, et l'un des correspondants de Mme de Sevigné.

5. L'homme qui traitait la satire d'*attentat horrible*, et qui voulait envoyer *l'engeance des médisants rimer dans la rivière*, ne sut pas résister à cette louange délicate. Il rendit ses bonnes grâces à Boileau.

6. Brioché, fameux joueur de marionnettes, logé au bas de la rue Guénégaud, proche des comédiens de la rue Mazarine qui représentaient les pièces de Pradon.

7. L'ignorance de Pradon était proverbiale.

Et, sans mêler à l'or l'éclat des diamants,
 Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements :
 Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
 Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
 Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
 Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
 Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
 Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
 Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois
 Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois ;
 Et, follement pompeux dans sa verve indiscrete,
 Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
 De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux ;
 Et les nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

Au contraire, cet autre, abject en son langage,
 Fait parler ses bergers comme on parle au village.
 Ses vers plats et grossiers, dépouillés d'agrément,
 Toujours baisent la terre et rampent tristement :
 On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
 Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
 Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
 Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Entre ces deux excès la route est difficile.
 Suivez, pour la trouver, Théocrite et Virgile ¹ :
 Que leurs tendres écrits, par les grâces dictés,
 Ne quittent point vos mains, jour et nuit feuilletés.
 Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre
 Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre ;
 Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
 Au combat de la flûte animer deux bergers ;
 Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce ;
 Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce :
 Et par quel art encor l'églogue quelquefois
 Rend dignes d'un consul la campagne et les bois ².
 Telle est de ce poëme et la force et la grâce.

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
 La plaintive Élégie, en longs habits de deuil,
 Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
 Elle peint des amants la joie et la tristesse,
 Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
 Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
 C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

1. Théocrite, né à Syracuse, mort dans une vieillesse avancée en 217 avant Jésus-Christ.

2. Virgile, Églogue IV.

Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
 M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
 Qui s'affligent par art ; et, fous de sens rassis,
 S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
 Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines ;
 Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
 Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
 Et faire quereller les sens et la raison.
 Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule
 Qu'Amour dictoit les vers que soupироit Tibulle ¹;
 Ou que du tendre Ovide ² animant les doux sons,
 Il donnoit de son art les charmantes leçons ³.
 Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie ⁴,
 Elevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
 Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
 Aux athlètes dans Pise elle ouvre la barrière,
 Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière,
 Mène Achille sanglant aux bords du Simois,
 Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis ⁵.
 Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
 Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage :
 Elle peint les festins, les danses et les ris ;
 Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
 Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
 Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse ⁶.
 Son style impétueux souvent marche au hasard :
 Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
 Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
 Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
 Maigres historiens suivront l'ordre des temps.
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
 Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue ⁷;
 Et que leurs vers, exact ainsi que Mézerai ⁸,

1. Tibulle, poète élégiaque du siècle d'Auguste.
2. Ovide, né à Sulmone l'an 43 avant Jésus-Christ, mort en exil à Tomes, sur les bords du Pont-Euxin, l'an 17 après Jésus-Christ. Ses poésies aimables parlent beaucoup plus à l'esprit qu'au cœur.
3. *L'Art d'aimer*.
4. « Et non moins d'énergie, » *que d'éclat*.
5. L'ode héroïque. Les odes de Pindare qui nous ont été conservées sont toutes consacrées aux vainqueurs des grands jeux de la Grèce : jeux olympiques, pythiques, isthmiques et néméens.
6. L'ode légère ; la chanson en est une variété.
7. Lille et Courtrai furent prises en 1667 et Dôle en 1668.
8. Eudes de Mézeray, né en 1610, mort en 1683, auteur d'une *His-*

Ait fait déjà tomber les remparts de Courtrai.
Apollon de son feu leur fut toujours avare.

On dit, à ce propos, qu'un jour ce dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les rimeurs françois,
Inventa du sonnet les rigoureuses lois ;
Voulut qu'en deux quatrains de mesure pareille
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite six vers artistement rangés,
Fussent en deux tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poème il bannit la licence¹.
Lui-même en mesura le nombre et la cadence,
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déjà mis osât s'y remonter.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême :
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poème.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaud, Maynard et Malleville
En peut-on admirer deux ou trois entre mille
Le reste, aussi peu lu que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy² qu'un saut chez l'épicier.
Pour enfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'épigramme, plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie³ en nos vers attirées.

toire de France, qui s'arrête au règne de Louis XIII. Il est sincère, mais mal informé, et ne mérite pas d'être cité comme un modèle d'exactitude.

1. La *licence* métrique, les libertés permises dans des œuvres de longue haleine.

2. Gombauld, né vers 1576, mort en 1666, publia en 1649 un volume de sonnets, qui ne sont pas sans défauts, mais qui ne sont pas non plus sans mérite. — François Maynard, disciple de Malherbe, né en 1582, à Toulouse, mort en 1646. — Claude Malleville, né à Paris en 1597, mort en 1647, fut secrétaire du maréchal de Bassompierre. Fort goûté à l'hôtel de Rambouillet, il eut l'honneur de fournir quelques fleurs à la *Guirlande de Julie*. — Gombauld, Maynard et Malleville furent tous trois membres de l'Académie française à sa naissance.

3. Libraire du Palais.

4. Avant que Concini appelât le cavalier Marin, l'illustre représentant du mauvais goût italien, à la cour de Marie de Médicis, Antonio Perez avait initié les contemporains d'Henri IV aux beautés mystérieuses du *cultorisme* espagnol, et de l'*euphuïsme* anglais, jargons élégants, caractérisés, comme le *marinisme* par l'abus de la métaphore, de la comparaison, et de l'hyperbole, par la recherche des rapproche-

Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
 A ce nouvel appât courut avidement.
 La faveur du public excitant leur audace,
 Leur nombre impétueux inonda le Parnasse :
 Le madrigal d'abord en fut enveloppé;
 Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé;
 La tragédie¹ en fit ses plus chères délices;
 L'élégie en orna ses douloureux caprices;
 Un héros sur la scène eut soin de s'en parer,
 Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer ;
 On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
 Fidèles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles ;
 Chaque mot eut toujours deux visages divers :
 La prose la reçut aussi bien que les vers :
 L'avocat au palais en hérissa son style,
 Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.

La raison outragée enfin ouvrit les yeux,
 La chassa pour jamais des discours sérieux,
 Et, dans tous ses écrits la déclarant infâme,
 Par grâce lui laissa l'entrée en l'épigramme,
 Pourvu que sa finesse éclatant à propos,
 Roulât sur la pensée et non pas sur les mots.
 Ainsi de toutes parts les désordres cessèrent.
 Toutefois à la cour les turlupins restèrent²,
 Insignes plaisants, bouffons infortunés,
 D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
 Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
 Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine,
 Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
 Mais fuyez sur ce point un ridicule excès ;
 Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
 Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Tout poème est brillant de sa propre beauté.
 Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
 La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
 Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
 Le madrigal, plus simple et plus noble en son tour,
 Respire la douceur, la tendresse et l'amour.

ments imprévus, des jeux de mots et des pointes. (Voir l'*Histoire de la Littérature française*, pages 353 et suivantes.)

1. La *Silvie* de Mairêt. (Boileau.)

2. Turlupin était un comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui se fit une réputation par ses quolibets. On appela *turlupins*, les bouffons de cour qui l'imitèrent, et *turlupinades*, leurs insipides plaisanteries, leurs calembours.

L'ardeur de se montrer, et non pas de médire,
Arma la Vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir¹;
Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble vertu de la richesse altière,
Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

Horace à cette aigreur mêla son enjouement :
On ne fut plus ni fat ni sot impunément ;
Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Put entrer dans un vers sans rompre la mesure !

Perse, en ses vers obscurs, mais serrés et pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

Juvénal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés :
Soit que, sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée²;
Soit qu'il fasse au conseil courir les sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs³;
Ou que, poussant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Messaline⁴.
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres savants disciple ingénieux,
Régnier, seul parmi nous formé sur leurs modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.
Heureux si ses discours, craints du chaste lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'auteur ;
Et si, du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'alarmoit souvent les oreilles pudiques !

Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté :
Mais le lecteur françois veut être respecté ;
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.

D'un trait de ce poème, en bons mots si fertile,
Le François, né malin, forma le vaudeville⁵ ;
Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,

1. Voir sur Lucilius, le vers 275 de la Satire IX et la note.

2. Juvénal, Satire X. — 3. Satire IV. — 4. Satire VI.

5. Olivier Basselin, né dans le Val-de-Vire en Normandie, au commencement du quinzième siècle, passe pour l'inventeur du Vaudeville, et le nom de *Vaudeville* semble une altération de celui de *Vaux-de-Vire*, par lequel on désigna les chansons satiriques de Basselin.

Passe de bouche en bouche, et s'accroît en marchant.
 La liberté françoise en ses vers se déploie :
 Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.
 Toutefois, n'allez pas goguenard dangereux,
 Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux :
 A la fin tous ces jeux, que l'athéisme élève,
 Conduisent tristement le plaisant à la Grève ¹.
 Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.
 Mais pourtant on a vu le vin et le hasard
 Inspirer quelquefois une muse grossière,
 Et fournir, sans génie, un couplet à Linière.
 Mais pour un vain bonheur, qui vous a fait rimer,
 Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
 Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
 Au même instant prend droit de se croire poète :
 Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
 Il met tous les matins six impromptus au net ;
 Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
 Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
 Il ne se fait graver au-devant du recueil,
 Couronné de lauriers par la main de Nanteuil ².

CHANT III.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
 Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
 D'un pinceau délicat l'artifice agréable
 Du plus affreux objet fait un objet aimable.
 Ainsi, pour nous charmer, la tragédie en pleurs
 D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs ³,
 D'Oreste parricide exprima les alarmes ⁴,
 Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.
 Vous donc qui, d'un beau feu pour le théâtre épris,
 Venez en vers pompeux y disputer le prix,
 Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages

1. Allusion au supplice récent du poète Petit, pendu et brûlé pour avoir écrit des chansons impies. Les exécutions judiciaires se faisaient alors sur la place de Grève, ou de l'Hôtel-de-Ville.

2. Robert Nanteuil, fameux graveur, né à Reims en 1630.

Boileau n'a pas dit un mot de l'apologue, et n'a pas nommé la ontaine.

3. Dans l'*Œdipe-Roi* de Sophocle.

4. Les *Euménides* d'Eschyle ; *Électre*, *Oreste*, d'Euripide. Dans l'*Électre* de Sophocle, Oreste égorge sa mère sans frémir. Le parricide qui lui est commandé par les dieux, ne lui coûte ni alarmes ni remords.

Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
 Et qui, toujours plus beaux plus ils sont regardés,
 Soient au bout de vingt ans encor redemandés ?
 Que dans tous vos discours la passion émue
 Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue.
 Si d'un beau mouvement l'agréable fureur
 Souvent ne nous remplit d'une douce terreur,
 Ou n'excite en notre âme une pitié charmante,
 En vain vous étalez une scène savante :
 Vos froids raisonnements¹ ne feront qu'attiédir
 Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
 Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
 Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
 Le secret est d'abord de plaire et de toucher :
 Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
 Sans peine du sujet m'aplanisse l'entrée.
 Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
 De ce qu'il veut, d'abord ne sait pas m'informer ;
 Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
 D'un divertissement me fait une fatigue².
 J'aimerais mieux encor qu'il déclinat son nom,
 Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon³,
 Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles :
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.
 Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,
 Sur la scène en un jour renferme des années :
 Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
 Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
 Mais nous, que la raison à ses règles engage,
 Nous voulons qu'avec art l'action se ménage ;
 Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
 Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
 Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
 Un merveilleux absurde est pour moi sans appas :

1. De l'aveu de Boileau, cette critique est à l'adresse particulière de Corneille, qui s'est trop souvent complu aux longues dissertations. Dans ses dernières tragédies, dans *Othon*, par exemple, le vide de l'action est comblé par des hors-d'œuvre oratoires, quelquefois éloquentes, mais très-peu dramatiques.

2. L'intrigue de l'*Héraclius* de Corneille, à laquelle pense sans doute Boileau, est à peine intelligible.

3. Il y a de pareils exemples dans Euripide. (Boileau.)

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
 Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous l'expose :
 Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose ;
 Mais il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille et reculer des yeux.

Que le trouble, toujours croissant de scène en scène,
 A son comble arrivé se débrouille sans peine.
 L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
 Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
 D'un secret tout à coup la vérité connue
 Change tout, donne à tout une face imprévue.

La tragédie, informe et grossière en naissant,
 N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
 Et du dieu des raisins entonnant les louanges,
 S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
 Là, le vin et la joie éveillant les esprits,
 Du plus habile chantre un bouc étoit le prix¹.

Thespis² fut le premier qui, barbouillé de lie,
 Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
 Et, d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
 Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

Eschyle³ dans le chœur jeta les personnages,
 D'un masque plus honnête habilla les visages,
 Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
 Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie⁴,
 Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
 Intéressa le chœur dans toute l'action,
 Des vers trop raboteux polit l'expression,
 Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
 Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
 Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré⁵.
 De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
 En public à Paris y monta la première⁶;

1. On trouvera l'histoire complète de la tragédie dans les *Études* de M. Patin, sur les *Tragiques grecs*.

2. Thespis vécut vers le milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ. On a conservé les titres de quelques-unes de ses tragédies : *Alceste*, *Penthée*, etc.

3. Eschyle, né à Éleusis, l'an 525 avant l'ère chrétienne, mort en 477 en Sicile.

4. Sophocle, né vers 495 av. J.-Ch. au bourg de Colone, près d'Athènes, mort vers 405.

5. Voir l'*Histoire de la littérature française*, page 214.

6. Les confrères de la Passion, autorisés par lettres patentes de Char-

Et, sottement zélée en sa simplicité,
 Joua les saints, la Vierge, et Dieu, par piété.
 Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
 Fit voir de ce projet la dévote imprudence¹.
 On chassa ces docteurs prêchant sans mission ;
 On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion².
 Seulement les acteurs laissant le masque antique,
 Le violon tint lieu de chœur et de musique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
 S'empara du théâtre ainsi que des romans.
 De cette passion la sensible peinture
 Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
 Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux ;
 Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux :
 Qu'Achille aime autrement que Thyrsis et Philène ;
 N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène³ ;
 Et que l'amour, souvent de remords combattu,
 Paroisse une foiblesse et non une vertu.

Des héros de roman fuyez les petitesse :
 Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
 Achille déplairoit, moins bouillant et moins prompt ;
 J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront⁴.
 A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
 L'esprit avec plaisir reconnoît la nature.
 Qu'il soit sur ce modèle en vos écrits tracé :
 Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé ;
 Que pour ses dieux Énée ait un respect austère.
 Conservez à chacun son propre caractère.

les VI en 1402, à représenter *quelque mystère que ce fût*, s'installèrent dans l'hôpital de la Trinité, où ils donnèrent au public, les jours de fête, divers spectacles pieux tirés du *Nouveau-Testament*. Clercs et laïques affluaient à ces représentations, que l'Église favorisait de tout son pouvoir. L'idée de mettre en action les *Mystères* et les *Miracles* n'était pas nouvelle. Depuis longtemps l'Église avait introduit dans son rituel des scènes dialoguées, des drames, où les mystères de la religion que bien peu en ce temps pouvaient lire, s'expliquaient d'eux-mêmes avec suite, avec clarté, avec aisance dans la langue du peuple.

1. En 1548, le Parlement, en renouvelant le privilège des confrères de la Passion, les autorisa à jouer des sujets *licites, profanes et honnêtes*, et leur interdit expressément la représentation des mystères tirés de la Sainte-Écriture.

2. En 1552, un membre de la Pléiade, Jodelle, hasarda sur la scène une tragédie, non pas traduite, mais imitée des anciens. La *Cléopâtre* fut représentée devant le roi Henri II.

3. Artamène est le nom galant que prend Cyrus, dans le roman de Mlle de Scudéri.

4. Au premier livre de l'*Illiade*.

BOILEAU.

Des siècles, des pays, étudiez les mœurs :
Les climats font souvent les diverses humeurs.

Gardez donc de donner, ainsi que dans Clélie¹,
L'air ni l'esprit françois à l'antique Italie ;
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, et Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse,
C'est assez qu'en courant la fiction amuse ;
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scène demande une exacte raison ;
L'étroite bienséance y veut être gardée.

D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord.
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime
Forme tous ses héros semblables à soi-même :
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon ;
Calprenède et Juba parlent du même ton².

La nature est en nous plus diverse et plus sage,
Chaque passion parle un différent langage :
La colère est superbe, et veut des mots altiers ;
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée,
Ni sans raison décrire en quel affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs³.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez :
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'acteur emplît sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misère touche.

Le théâtre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes ;
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes :
Chacun le peut traiter de fat et d'ignorant ;
C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie,
Que tantôt il s'élève et tantôt s'humilie ;

1. Roman de Mlle de Scudéri.

2. La Calprenède, né en 1610, dans le diocèse de Cahors, mort en 1663, auteur de plusieurs romans, *Cassandre* en dix volumes, *Cléopâtre* en vingt-trois volumes, etc. Juba est un des héros de *Cléopâtre*.

3. Sénèque le tragique, *les Troyennes*, scène I^{re}.

Qu'en nobles sentiments il soit partout fécond;
 Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond;
 Que de traits surprenants sans cesse il nous réveille;
 Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille;
 Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
 Ainsi la tragédie agit, marche et s'explique.

D'un air plus grand encor la poésie épique,
 Dans le vaste récit d'une longue action,
 Se soutient par la fable, et vit de fiction.
 Là pour nous enchanter tout est mis en usage;
 Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.
 Chaque vertu devient une divinité
 Minerve est la prudence, et Vénus la beauté :
 Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
 C'est Jupiter armé pour effrayer la terre;
 Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;
 Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
 C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
 Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
 Le poète s'égaie en mille inventions,
 Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
 Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.
 Qu'Énée et ses vaisseaux, par le vent écartés,
 Soient aux bords africains d'un orage emportés;
 Ce n'est qu'une aventure ordinaire et commune,
 Qu'un coup peu surprenant des traits de la fortune :
 Mais que Junon, constante en son aversion,
 Poursuive sur les flots les restes d'Ilion;
 Qu'Éole, en sa faveur, les chassant d'Italie,
 Ouvre aux vents mutinés les prisons d'Éolie;
 Que Neptune en courroux, s'élevant sur la mer,
 D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
 Délivre les vaisseaux, des syrtés les arrache :
 C'est là ce qui surprend, frappe, saisit, attache¹.
 Sans tous ces ornements, le vers tombe en langueur;
 La poésie est morte, ou rampe sans vigueur;
 Le poète n'est plus qu'un orateur timide,
 Qu'un froid historien d'une fable insipide.

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
 Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
 Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
 Comme ces dieux éclos du cerveau des poètes;

Mettent à chaque pas le lecteur en enfer;
 N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
 De la foi d'un chrétien les mystères terribles
 D'ornements égayés ne sont point susceptibles :
 L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
 Que pénitence à faire et tourments mérités,
 Et de vos fictions le mélange coupable
 Même à ses vérités donne l'air de la fable.
 Et quel objet enfin à présenter aux yeux
 Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
 Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
 Et souvent avec Dieu balance la victoire¹ !

Le Tasse, dira-t-on, l'a fait avec succès.
 Je ne veux point ici lui faire son procès :
 Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
 Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
 Si son sage héros, toujours en oraison,
 N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison ;
 Et si Renaud, Argant, Tancrède et sa maîtresse,
 N'eussent de son sujet égayé la tristesse.

Ce n'est pas que j'approuve, en un sujet chrétien,
 Un auteur follement idolâtre et païen ;
 Mais, dans une profane et riante peinture,
 De n'oser de la fable employer la figure ;
 De chasser les tritons de l'empire des eaux ;
 D'ôter à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux ;
 D'empêcher que Caron, dans la fatale barque,
 Ainsi que le berger ne passe le monarque :
 C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
 Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
 Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
 De donner à Thémis ni bandeau ni balance ;
 De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
 Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;
 Et partout des discours, comme une idolâtrie,
 Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.
 Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
 Mais, pour nous, bannissons une vaine terreur ;
 Et fabuleux chrétiens, n'allons point, dans nos songes,
 Du Dieu de vérité faire un dieu de mensonges.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers :
 Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers ;
 Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
 Hélène, Méléna, Paris, Hector, Énée.

1. Boileau ne connaissait pas le *Paradis perdu* de Milton.

Oh ! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
 Qui de tant de héros va choisir Childebrand ¹ !
 D'un seul nom quelquefois le son dur ou bizarre
 Rend un poëme entier ou burlesque ou barbare.

Voulez-vous longtemps plaire et jamais ne lasser ?
 Faites choix d'un héros propre à m'intéresser.
 En valeur éclatant, en vertus magnifique ;
 Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque ;
 Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs ;
 Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis ;
 Non tel que Polynice et son perfide frère ².
 On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.

N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé.
 Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
 Remplit abondamment une Iliade entière :
 Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.

Soyez vif et pressé dans vos narrations :
 Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
 C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
 N'y présentez jamais de basse circonstance.
 N'imitiez pas ce fou, qui, décrivant les mers,
 Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
 L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
 Met, pour le voir passer, les poissons aux fenêtres ;
 Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
 Et joyeux à sa mère offre un caillou qu'il tient ³.
 Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
 Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
 N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
 Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
 « Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre ⁴. »
 Que produira l'auteur après tous ces grands cris ?
 La montagne en travail enfante une souris.
 Oh ! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
 Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
 Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
 « Je chante les combats, et cet homme pieux,
 « Qui des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,

1. Carel de Sainte-Garde, auteur d'un poëme intitulé *les Sarrazins chassés de France*, dont le héros est Childebrand.

2. Étéocle et Polynice, frères ennemis, acteurs de la *Guerre de Thèbes* célébrée par la *Thébaïde* de Stace.

3. Saint-Amant, dans le *Moïse sauvé*.

4. *Alaric*, poëme de Scudéri, livre I.

« Le premier aborda les champs de Lavinie¹. »
 Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu,
 Et, pour donner beaucoup ne nous promet que peu ;
 Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
 Du destin des Latins prononcer les oracles ;
 De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrents,
 Et déjà les Césars dans l'Élysée errants.

De figures sans nombre égayez votre ouvrage ;
 Que tout y fasse aux yeux une riante image :
 On peut être à la fois et pompeux et plaisant² ;
 Et je hais un sublime ennuyeux et pesant.
 J'aime mieux Arioste³ et ses fables comiques,
 Que ces auteurs toujours froids et mélancoliques,
 Qui dans leur sombre humeur se croiroient faire affront.
 Si les grâces jamais leur déridaient le front.

On diroit que pour plaire, instruit par la nature,
 Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
 Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
 Tout ce qu'il a touché se convertit en or ;
 Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce ;
 Partout il divertit, et jamais il ne lasse.
 Une heureuse chaleur anime ses discours ;
 Il ne s'égare point en de trop longs détours.
 Sans garder dans ses vers un ordre méthodique
 Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique ;
 Tout, sans faire d'appréts, s'y prépare aisément,
 Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
 Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère :
 C'est avoir profité que de savoir s'y plaire⁴.

Un poëme excellent, où tout marche et se suit,
 N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit :
 Il veut du temps, des soins ; et ce pénible ouvrage
 Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
 Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
 Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,

1. Début de l'*Énéide*. — 2. Agréable.

3. Ludovico Ariosto, né en 1474 à Reggio (duché de Modène), mort en 1533, auteur d'un poëme en quarante-six chants, le *Roland furieux*, et de plusieurs satires, comédies et poésies diverses. « Ce qui m'a surtout charmé dans ce prodigieux ouvrage, dit Voltaire, c'est que l'auteur, toujours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort, et il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'*Iliade*, l'*Odyssée* et *Don Quichotte*. »

4. C'est l'éloge que Quintilien donne à Cicéron. (*Inst. Orat.*, lib. X, cap. 1^{er}.)

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Enfant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fièrement prend en main la trompette héroïque :
Sa muse, dérégée en ses vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par sauts et par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens et de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser;
Lui-même, applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie :
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homère n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siècle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle :
Mais attendant qu'ici le bon sens de retour
Ramène triomphants ses ouvrages au jour,
Leurs tas au magasin, cachés à la lumière
Combattent tristement les vers et la poussière;
Laissons-les donc entre eux s'escrimer en repos
Et, sans nous égarer, suivons notre propos.

Des succès fortunés du spectacle tragique
Dans Athènes naquit la comédie antique¹.
Là le Grec, né moqueur, par mille jeux plaisants,
Distilla le venin de ses traits médisants².
Aux accès insolents d'une bouffonne joie
La sagesse, l'esprit, l'honneur, furent en proie.
On vit par le public un poète avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui dans un chœur de *Nuées*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours :
Le magistrat des lois emprunta le secours;

1. La comédie est née comme la tragédie dans les fêtes de Bacchus. Elle resta longtemps l'amusement des campagnards, et ne fut admise qu'assez tard sur les théâtres des villes. Ce fut en Sicile qu'elle commença à prendre une certaine forme, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, entre les mains des poètes Épicharme et Phormis.

2. La comédie athénienne fut, à son origine, une satire politique, et toute personnelle. Le poète comique mettait en scène des personnages vivants, et avait pleine licence de critiquer, de médire, et de calomnier. Cratès, Cratinus et Eupolis exercèrent les premiers à Athènes cette sorte de censure bouffonne. Le maître de ce genre dangereux fut Aristophane. Sa comédie des *Nuées*, représentée en 424, mériterait d'être approuvée sans restriction, si Socrate n'y jouait pas un rôle ridicule et odieux, et si le poète n'avait pas, par une confusion souverainement injuste, imputé les doctrines immorales et impies des sophistes, au sage qui passa toute sa vie à les combattre.

Et, rendant par édit les poètes plus sages,
 Défendit de marquer les noms et les visages¹.
 Le théâtre perdit son antique fureur;
 La comédie apprit à rire sans aigreur,
 Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
 Et plut innocemment dans les vers de Ménandre².
 Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
 S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir :
 L'avare, des premiers, rit du tableau fidèle
 D'un avare souvent tracé sur son modèle ;
 Et mille fois un fat finement exprimé,
 Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
 Auteurs qui prétendez aux honneurs du comique.
 Quiconque voit bien l'homme, et, d'un esprit profond,
 De tant de cœurs cachés a pénétré le fond ;
 Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
 Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bizarre,
 Sur une scène heureuse il peut les étaler,
 Et les faire à nos yeux vivre, agir et parler.
 Présentez-en partout les images naïves ;
 Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
 La nature, féconde en bizarres portraits,
 Dans chaque âme est marquée à de différents traits ;
 Un geste la découvre, un rien la fait paroître,
 Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Le temps, qui change tout, change aussi nos humeurs :
 Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
 Est prompt à recevoir l'impression des vices,
 Est vain dans ses discours, volage en ses désirs,
 Rétif à la censure, et fou dans les plaisirs.
 L'âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,
 Se pousse auprès des grands, s'intrigue, se ménage,
 Contre les coups du sort songe à se maintenir,
 Et loin dans le présent regarde l'avenir.
 La vieillesse chagrine incessamment amasse ;
 Garde, non pas pour soi, les trésors qu'elle entasse :
 Marche en tous ses desseins d'un pas lent et glacé ;

1. Après la prise d'Athènes par Lysandre, une loi des Trente défendit aux poètes comiques de désigner par son nom aucun personnage vivant, et de parler directement aux spectateurs par la bouche du chef du chœur.

2. Ménandre, né à Athènes en 342, mort en 290, obtint le premier d'éclatants succès dans la comédie *nouvelle*, imitation idéale des scènes de la vie commune, relevée par la peinture générale des mœurs et des caractères.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Toujours plaint le présent et vante le passé;
Inhabile aux plaisirs dont la jeunesse abuse,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refuse.

Ne faites point parler vos acteurs au hasard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

Étudiez la cour et connoissez la ville;
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin¹.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe²,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

Le comique, ennemi des soupirs et des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs.
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place
De mots sales et bas charmer la populace :
Il faut que ses acteurs badinent noblement;
Que son nœud bien formé se dénoue aisément;
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scène vide;
Que son style humble et doux se relève à propos,
Que ses discours, partout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées,
Et les scènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter :
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un père dans Térence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence³;

1. Térence, né vers l'an 193 avant Jésus-Christ à Carthage, fut esclave du sénateur Térentius Lucanus, qui le fit instruire avec soin, et l'affranchit. Il mourut en Grèce à l'âge de trente-cinq ans. Térence n'a rien de la verve et de la gaieté d'Aristophane ou de Molière. Son génie ne se compose que de qualités tempérées : sensibilité délicate, jugement fin et juste, urbanité, élégance, enjouement aimable, pureté attique du style.

2. Le sujet des *Fourberies de Scapin* de Molière est tiré du *Phormion* de Térence. La scène du sac, qui scandalise Boileau, est empruntée d'une farce de Tabarin. C'est la seule pièce de Molière où Térence et Tabarin se trouvent *alliés*. Elle est d'une gaieté qui aurait dû désarmer la critique. Fût-elle moins bonne, le *Misanthrope*, le *Tartuffe*, les *Femmes savantes*, l'*Avare*, n'en seraient pas pour cela plus mauvais. Tabarin était un bouffon, fort en vogue au commencement du dix-septième siècle; il établissait son théâtre sur la place Dauphine.

3. *Simon*, dans l'*Andrienne*, et *Démée*, dans les *Adelphes* de Térence.

De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons
Ce n'est pas un portrait, une image semblable ;
C'est un amant, un fils, un père véritable.

J'aime sur le théâtre un agréable auteur
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, et jamais ne la choque ;
Mais pour un faux plaisant, à grossière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux tréteaux monté,
Amusant le Pont-Neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

LE LUTRIN.

CHANT PREMIER¹.

(1674.)

Je chante les combats, et ce prélat terrible²
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.
C'est en vain que le chantre, abusant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit ôter par les mains du chapitre :
Ce prélat sur le banc de son rival altier
Deux fois le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redis-moi donc quelle ardeur de vengeance

1. En 1674, l'année même où parut l'*Art poétique*, Boileau publia les quatre premiers chants du *Lutrin*. Il avait soutenu dans une conversation « qu'un poëme héroïque, pour être excellent, doit être peu chargé de matière, et que c'était à l'invention à la soutenir et à l'étendre. » Le premier président de Lamoignon le mit au défi d'en composer un sur le petit démêlé qui s'était élevé entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle, pour savoir si un lutrin serait placé à un endroit ou à un autre. « J'eus plus tôt dit, pourquoi non ? raconte Boileau dans sa préface, que je n'eus fais réflexion sur ce qu'il me demandoit.... Néanmoins le soir me trouvant de loisir, je rêvai à la chose, et ayant imaginé en général la plaisanterie que le lecteur va voir, j'en fis vingt vers que je montrai à mes amis. Ce commencement les réjouit assez. » Le plaisir que le président de Lamoignon prit à cet essai engagea le poëte à continuer.

2. Le trésorier remplit la première dignité du chapitre dont il est ici parlé (le chapitre de la Sainte-Chapelle), et il officie avec toutes les marques de l'épiscopat. Le chantre remplit la seconde dignité. (Boileau.)

Virgile, *Énéide*, vers 1 :

Arma virumque cano....

De ces hommes sacrés rompit l'intelligence,
Et troubla si longtemps de célèbres rivaux :
Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Et toi, fameux héros, dont la sage entremise¹
De ce schisme naissant débarrassa l'Église,
Viens d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave sujet.

Parmi les doux plaisirs d'une paix frateruelle
Paris voyoit fleurir son antique chapelle :
Ses chanoines vermeils et brillants de santé
S'engraissoient d'une longue et sainte oisiveté :
Sans sortir de leurs lits, plus doux que leurs hermines,
Ces pieux fainéants faisoient chanter matines,
Veilloient à bien dîner, et laissoient en leur lieu
A des chantres gagés le soin de louer Dieu ;
Quand la Discorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes²,
Avec cet air hideux qui fait frémir la paix,
S'arrêta près d'un arbre au pied de son palais³.
Là, d'un œil attentif contemplant son empire,
A l'aspect du tumulte elle-même s'admire.
Elle y voit par le coche et d'Évreux et du Mans
Accourir à grands flots ses fidèles Normans :
Elle y voit aborder le marquis, la comtesse,
Le bourgeois, le manant, le clergé, la noblesse,
Et partout des plaideurs les escadrons épars
Faire autour de Thémis flotter ses étendards.
Mais une église seule à ses yeux immobile
Garde au sein du tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave ; elle seule aux procès
De ses paisibles murs veut défendre l'accès.
La Discorde, à l'aspect d'un calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpents, s'excite à la vengeance :
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu lui sortent par les yeux.
« Quoi, dit-elle d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pu jusqu'ici brouiller tous les chapitres,
Diviser Cordeliers, Carmes et Célestins ;
J'aurai fait soutenir un siège aux Augustins⁴.
Et cette église seule, à mes ordres rebelle,

1. Le premier président de Lamoignon.

2. Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux couvents, à l'occasion de quelques supérieurs qu'on y vouloit élire. (Boileau.)

3. Le Palais de justice.

4. Le 23 août 1658, les Augustins, révoltés contre un arrêt du Parlement, soutinrent un véritable siège contre les archers envoyés pour

Nourrira dans son sein une paix éternelle !
Suis-je donc la Discorde ? et parmi les mortels,
Qui voudra désormais encenser mes autels ^{1.} »

A ces mots, d'un bonnet couvrant sa tête énorme,
Elle prend d'un vieux chanfre et la taille et la forme :
Elle peint de bourgeons son visage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le trésorier.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grand frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence :
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme attendoit le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa double grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.
La déesse en entrant qui voit la nappe mise,
Admire un si bel ordre, et reconnoît l'Eglise ;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au prélat sommeillant elle adresse ces mots :

« Tu dors, prélat, tu dors ! et là-haut à ta place
Le chanfre aux yeux du chœur étale son audace,
Chante les OREMUS, fait des processions,
Et répand à grands flots les bénédictions !
Tu dors ! Attends-tu donc que, sans bulle et sans titre,
Il te ravisse encor le rochet et la mitre ?
Sors de ce lit oiseux qui te tient attaché,
Et renonce au repos ou bien à l'évêché. »

Elle dit : et, du vent de sa bouche profane,
Lui souffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le prélat se réveille, et plein d'émotion,
Lui donne toutefois sa bénédiction.

Tel qu'on voit un taureau qu'une guêpe en furie
A piqué dans les flancs aux dépens de sa vie ;
Le superbe animal, agité de tourments,
Exhale sa douleur en longs mugissements :
Tel le fougueux prélat, que ce songe épouvante,
Querelle en se levant et laquais et servante ;
Et, d'un juste courroux rallumant sa vigueur,

les réduire ; il y eut dans le combat plusieurs tués et blessés ; il fallut
que l'on entrât dans le couvent par la brèche.

1. *Énéide*, I, vers 52.

Même avant le dîner parle d'aller au chœur.
 Le prudent Gilotin, son aumônier fidèle,
 En vain par ses conseils sagement le rappelle;
 Lui montre le péril, que midi va sonner,
 Qu'il va faire, s'il sort, refroidir le dîner.

« Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
 Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office ?
 De votre dignité soutenez mieux l'éclat :
 Est-ce pour travailler que vous êtes prélat ?
 A quoi bon ce dégoût et ce zèle inutile ?
 Est-il donc pour jeûner quatre-temps ou vigile ?
 Reprenez vos esprits : et souvenez-vous Lien
 Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. »

Ainsi dit Gilotin ; et ce ministre sage
 Sur table, au même instant, fait servir le potage.
 Le prélat voit la soupe, et, plein d'un saint respect,
 Demeure quelque temps muet à cet aspect.
 Il cède, il dîne enfin : mais toujours plus farouche,
 Les morceaux trop hâtés se pressent dans sa bouche.
 Gilotin en gémit, et, sortant de fureur,
 Chez tous ses partisans va semer la terreur.
 On voit courir chez lui leurs troupes éperdues,
 Comme l'on voit marcher les bataillons de grues,
 Quand le Pygmée altier, redoublant ses efforts,
 De l'Hèbre ou du Strymon vient d'occuper les bords¹.
 A l'aspect imprévu de leur foule agréable,
 Le prélat radouci veut se lever de table :
 La couleur lui renaît, sa voix change de ton ;
 Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
 Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
 D'un vin pur et vermeil il fait remplir sa coupe ;
 Il l'avale d'un trait ; et, chacun l'imitant,
 La cruche au large ventre est vide en un instant.
 Sitôt que du nectar la troupe est abreuvée,
 On dessert ; et soudain, la nappe étant levée,
 Le prélat, d'une voix conforme à son malheur,
 Leur confie en ces mots sa trop juste douleur :

« Illustres compagnons de mes longues fatigues,
 Qui m'avez soutenu par vos pieuses ligue,
 Et par qui, maître enfin d'un chapitre insensé,
 Seul à MAGNIFICAT je me vois encensé ;
 Souffrirez-vous toujours qu'un orgueilleux m'outrage,

1. Cette comparaison est empruntée à Homère. Les Pygmées, habitants imaginaires de la Thrace, n'avaient qu'une coudée de haut. La Fable les représente en état de guerre perpétuelle avec les grues.

Que le chantre à vos yeux détruise votre ouvrage,
 Usurpe tous mes droits, et, s'égalant à moi,
 Donne à votre lutrin et le ton et la loi ?
 Ce matin même encor, ce n'est point un mensonge,
 Une divinité me l'a fait voir en songe ;
 L'insolent, s'emparant du fruit de mes travaux,
 A prononcé pour moi le BENEDICAT vos !
 Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes. »

Le prélat à ces mots verse un torrent de larmes.
 Il veut, mais vainement, poursuivre son discours ;
 Les sanglots redoublés en arrêtent le cours.
 Le zélé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
 Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire ;
 Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
 Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
 Ce vieillard dans le chœur a déjà vu quatre âges ¹ :
 Il sait de tous les temps les différents usages :
 Et son rare savoir de simple marguillier ²,
 L'éleva par degrés au rang de chevecier ³.
 A l'aspect du prélat qui tombe en défaillance,
 Il devine son mal, il se ride, il s'avance ;
 Et d'un ton paternel réprimant ses douleurs :

« Laisse au chantre, dit-il, la tristesse et les pleurs,
 Prélat ; et, pour sauver tes droits et ton empire,
 Écoute seulement ce que le ciel m'inspire.
 Vers cet endroit du chœur où le chantre orgueilleux
 Montre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux :
 Sur ce rang d'ais serrés qui forment sa clôture,
 Fut jadis un lutrin d'inégale structure,
 Dont les flancs élargis, de leur vaste contour,
 Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
 Derrière ce lutrin, ainsi qu'au fond d'un antre,
 A peine sur son banc on discernoit le chantre :
 Tandis qu'à l'autre banc le prélat radieux,
 Découvert au grand jour, attiroit tous les yeux.
 Mais un démon, fatal à cette ample machine,
 Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruine,
 Soit qu'ainsi de tout temps l'ordonnât le destin,
 Fit tomber à nos yeux le pupitre un matin.
 J'eus beau prendre le ciel et le chantre à partie :
 Il fallut l'emporter dans notre sacristie,
 Où depuis trente hivers, sans gloire enseveli,

1. Le sage Nestor ne vécut que trois âges d'hommes (voyez *Iliade*, 1).

2. C'est celui qui a soin des reliques. (*Boileau*.)

3. C'est celui qui a soin des chapes et de la cire. (*Boileau*.)

Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
 Entends-moi donc, prélat. Dès que l'ombre tranquille
 Viendra d'un crêpe noir envelopper la ville,
 Il faut que trois de nous, sans tumulte et sans bruit,
 Partent à la faveur de la naissante nuit,
 Et du lutrin rompu réunissant la masse,
 Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
 Si le chanfre demain ose le renverser,
 Alors de cent arrêts tu le peux terrasser.
 Pour soutenir tes droits, que le ciel autorise,
 Abîme tout plutôt; c'est l'esprit de l'Eglise :
 C'est par là qu'un prélat signale sa vigueur.
 Ne borne pas ta gloire à prier dans un chœur :
 Ces vertus dans Aleth peuvent être en usage¹;
 Mais dans Paris, plaidons : c'est là notre partage.
 Tes bénédictions, dans le trouble croissant,
 Tu pourras les répandre et par vingt et par cent ;
 Et, pour braver le chanfre en son orgueil extrême,
 Les répandre à ses yeux et le bénir lui-même. »

Ce discours aussitôt frappe tous les esprits ;
 Et le prélat charmé l'approuve par des cris.
 Il veut que sur-le-champ dans la troupe on choisisse
 Les trois que Dieu destine à ce pieux office :
 Mais chacun prétend part à cet illustre emploi.
 « Le sort, dit le prélat, vous servira de loi.
 Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire. »

Il dit, on obéit, on se presse d'écrire.
 Aussitôt trente noms, sur le papier tracés,
 Sont au fond d'un bonnet par billets entassés.
 Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
 Guillaume, enfant de chœur, prête sa main novice :
 Son front nouveau tondu, symbole de candeur,
 Rougit, en approchant, d'une honnête pudeur.
 Cependant le prélat, l'œil au ciel, la main nue,
 Bénit trois fois les noms, et trois fois les remue.
 Il tourne le bonnet : l'enfant tire ; et Brontin²
 Est le premier des noms qu'apporte le destin.
 Le prélat en conçoit un favorable augure,
 Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
 On se tait ; et bientôt on voit paroître au jour
 Le nom, le fameux nom du perruquier l'Amour³.

1. Éloge très-délicat de M. Pavillon alors évêque d'Aleth, dans le Bas-Languedoc. (Brossette.)

2. Frontin, sous-marguillier de la Sainte-Chapelle.

3. La boutique du perruquier Didier l'Amour était sous l'escalier de la Sainte-Chapelle. Brossette nous apprend que, quand il arrivait quel-

Ce nouvel Adonis à la blonde crinière
 Est l'unique souci d'Anne sa perruquière;
 Superbe, audacieux, et l'effroi du quartier,
 Tout son courage est peint sur son visage altier.
 Un des noms reste encore, et le prélat par grâce
 Une dernière fois les brouille et les ressasse.
 Chacun croit que son nom est le dernier des trois.
 Mais que ne dis-tu point, ô puissant porte-croix,
 Boirude¹, sacristain, cher appui de ton maître,
 Lorsqu'aux yeux du prélat tu vis ton nom paraître!
 On dit que ton front jaune, et ton teint sans couleur,
 Perdit en ce moment son antique pâleur;
 Et que ton corps goutteux, plein d'une ardeur guerrière,
 Pour sauter au plancher fit deux pas en arrière.
 Chacun bénit tout haut l'arbitre des humains,
 Qui remet leur bon droit en de si bonnes mains.
 Aussitôt on se lève, et l'assemblée en foule,
 Avec un bruit confus, par les portes s'écoule².
 Le prélat resté seul calme un peu son dépit,
 Et jusques au souper se couche et s'assoupit.

LA FONTAINE.

Jean de la Fontaine naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-deux ans, qu'il sentit naître en lui le goût de la poésie, en lisant une ode de Malherbe. A vingt-six ans il succéda à son père dans sa charge de maître des eaux et forêts. Sa vie abandonnée, peu régulière, peu digne, inspire moins d'estime pour son caractère que ses charmants ouvrages ne commandent d'admiration pour son génie. Commensal et presque parasite de la duchesse de Bouillon, qui l'appelait son *Fablier*, de Fouquet,

que tumulte dans la cour du Palais, le redouté perruquier y mettait ordre sur-le-champ.

1. Le sacristain de la Sainte-Chapelle s'appelait Sirude.

2. On quitte alors le temple, et l'innombrable foule
 Par tous les trois portaux avec peine s'écoule.

(Chapelain, *La Pucelle*, livre VII.)

auquel il resta fidèle dans sa disgrâce, de madame de la Sablière, de madame d'Hervart, des princes de Conti et de Vendôme, il sut du moins honorer sa dépendance par un tendre attachement pour ses bienfaiteurs. La Fontaine fut peu goûté de Louis XIV; Fénelon seul, à la cour du roi, rendait justice au plus aimable de nos poètes ¹.

La Fontaine mourut pauvre, à l'âge de soixante-quatorze ans. La religion, qu'il avait plutôt oubliée que méconnue, revint consoler ses derniers moments.

Les *Fables* de la Fontaine parurent en trois recueils : les six premiers livres en 1668, les cinq suivants en 1678 et 1679; le douzième et dernier en 1694.

On a plusieurs éditions des Œuvres complètes de la Fontaine; la plus estimée est celle de Walckenaër, avec commentaires, 6 vol. in-8, 1822 et 1827.

Du même auteur, Histoire de la Vie et des Ouvrages de la Fontaine, 1820 et 1824.

Champfort a donné un Éloge de la Fontaine.

La Fontaine est dans ses *Fables* le poète de tous les temps, de tous les états, de tous les âges. L'enfant s'y amuse, l'homme s'y instruit, le lettré les admire. Elles égalent les plus belles œuvres du grand siècle, tant par la pureté irréprochable de leur morale que par l'inimitable perfection de leur style. Le poète reprend à sa source le vieil apologue de l'Orient grossi dans son cours par les inventions successives des Grecs, des Romains, des modernes; il se fait l'héritier universel du bon sens populaire; il recueille avec soin toutes ces fables, les transcrit, les *met en vers*, comme il le dit modestement dans son titre; et ce ne sont plus les fables de Vishnou-Sarmah, d'Ésope, de Phèdre, de Babrius, encore moins de Planude; le public leur a donné leur vrai nom, et a contraint les éditeurs de le leur restituer, ce sont les fables de la Fontaine.

En effet, l'originalité poétique ne consiste pas à inventer

1. Le génie de la Fontaine a été fort bien senti et apprécié par la Harpe, *Cours de Littérature*, 2^e partie, ch. xi.

le sujet, mais à découvrir la poésie du sujet. Les poètes les plus créateurs n'ont presque jamais inventé autre chose. L'invention de la Fontaine, c'est sa manière de conter, c'est ce style admirable, c'est cette imagination heureuse, qui jette partout l'intérêt et la vie. « Il ne compose pas, dit la Harpe, il converse. S'il raconte, il est persuadé, il a vu. C'est toujours son âme qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret, et d'avoir besoin de vous le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, tout naît du moment. » C'est dans cette bonne foi, dans cette apparente crédulité du conteur, dans ce sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses aux plus petites que consiste la qualité propre et distinctive de la Fontaine, son inimitable *naïveté*. On s'imagine entendre un homme assez simple pour ajouter foi aux contes dont on a bercé son enfance. Non-seulement il y croit, mais il espère bien vous y faire croire aussi. Son érudition, son éloquence, sa philosophie, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, de sensibilité est mis en œuvre pour vous intéresser au débat de *Dame Belette* avec *Jeannot Lapin*. De là ce phénomène qu'on n'avait pas vu depuis l'*Odyssée*, cette singulière mais incontestable alliance de la plus haute poésie avec les récits les plus naïfs; de là vient encore que, selon l'expression de Molière, *nos beaux esprits n'effaceront pas le bonhomme*.

Il a ce qui manque à ceux de son temps, l'amour et l'intelligence de la campagne. La Fontaine n'eut jamais de cabinet particulier ni de bibliothèque; il se plaisait à composer dans la solitude des champs : là, il étudiait du cœur cette nature qu'il devait peindre.

Je puis dire que tout me rioit sous les cieux....

Pour moi le monde entier étoit plein de délices.

J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours :

Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.

Cette nature qu'il aime n'est pas un objet banal et indécis, telle que les poètes de cabinet la retracent d'après de

vagues ouï-dire : ses tableaux ont des couleurs fidèles, qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé où se promène de grand matin le maître, et où l'alouette cache son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde, ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font *la cour à l'aurore parmi le thym et la rosée*, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie¹; la Fontaine est le poète de la vieille France, comme le gardien fidèle de son vieux et charmant langage.

LIVRE I.

V. LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avoit que les os et la peau,
 Tant les chiens faisoient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli², qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
 L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers :
 Mais il falloir livrer bataille;
 Et le matin étoit de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu'il admire.
 « Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
 Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères³, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, qu'on! rien d'assuré! point de franche lippée⁴!
 Tout à la pointe de l'épée!
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »

1. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*, article *la Fontaine*.

2. *Poli*, luisant de santé et de graisse.

3. *Hère*, du latin *herus*, ou de l'allemand *herr*, signifie *maître, seigneur*. On dit *pauvre hère*, comme *pauvre sire*, dans le sens de *gueux*; par suite on a employé *hère* seul, sans épithète, dans cette acception.

4. *Lippée*, ce qu'on happe d'un coup de langue, de *lippe*. Une *franche lippée* (*franche* veut dire *libre*), c'est un festin à-bouche-que-veux-tu.

Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire ?
 — Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs¹ de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons;
 Sans parler de mainte caresse. »
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
 « Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose.
 — Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 — Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor. »
 Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

X. LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un agneau se désaltéroit
 Dans le courant d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
 Et que la faim en ces lieux attiroit.
 « Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage :
 Tu seras châtié de ta témérité.
 — Sire, répond l'agneau, que votre majesté
 Ne se mette point en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
 Et que, par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
 — Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
 Et je sais que de moi tu médis l'an passé
 — Comment l'aurois-je fait si² je n'étois pas né ?
 Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.

1. Reliefs, restes (*reliquiæ*). — 2. Si, puisque.

— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 — Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos bergers, et vos chiens.
 On me l'a dit : il faut que je me venge. »
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte, et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

XXII. LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir,
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 ✱ Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ; ✱
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disoit ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

LIVRE II.

IX. LE LION ET LE MOUCHERON.

« Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre! »

C'est en ces mots que le lion

Parloit un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

« Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie¹?

Un bœuf est plus puissant que toi;

Je le mène à ma fantaisie. »

A peine il achevoit ces mots

Que lui-même il sonna la charge,

Fut le trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large;

Puis prend son temps, fond sur le cou

Du lion, qu'il rend presque fou.

Le quadrupède écume, et son œil étincelle;

Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle;

Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir

Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée

Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.

Le malheureux lion se déchire lui-même,

Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,

Bat l'air qui n'en peut mais²; et sa fureur extrême

Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

L'insecte du combat se retire avec gloire :

Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,

Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin

L'embuscade d'une araignée;

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par là nous peut être enseignée?

J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis

Les plus à craindre sont souvent les plus petits;

1. *Me soucie*, m'inquiète.

2. *Mais* vient du latin *magis*, et signifie davantage. *Qui n'en peut mais*, qui n'y est pour rien, et qui n'y peut rien.

L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

X. L'ÂNE CHARGÉ D'ÉPONGES ET L'ÂNE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier, son sceptre à la main,
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier :
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles ¹ :
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pèlerins,
Par monts, par vaux, et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car au bout de quelques nagées,
Tout son sel se fondit si bien
Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongiier prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant ² : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe,
C'est assez qu'on ait vu par là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

1. Expression proverbiale. *Porter les bouteilles*, c'est marcher d'une allure embarrassée et hésitante, comme celle d'un homme chargé d'un fardeau pesant et fragile.

2. *Boire d'autant*, c'est boire à l'envi, se tenir tête, boire à qui mieux mieux.

XI. LE LION ET LE RAT.

XII. LA COLOMBE ET LA FOURMI.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi ;
 Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il étoit et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un auroit-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
 Cependant il avint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
 Quand sur l'eau se penchant une fourmis¹ y tombe.
 Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
 S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
 La colombe aussitôt usa de charité :
 Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
 Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus

Passe un certain croquant² qui marchoit les pieds nus :
 Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
 Il le croit en son pot et déjà lui fait fête.
 Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
 La fourmi le pique au talon.
 Le vilain retourne la tête.

La colombe l'entend, part, et tire de long.

Le soupé du croquant avec elle s'envole :

Point de pigeon pour une obole³.

1. Au dix-septième siècle on écrivait déjà *fourmi*. C'est par une licence poétique que la Fontaine emploie la forme archaïque *fourmis*.

2. *Croquant*, qui n'est plus guère en usage, signifiait paysan, vilain.

3. *Obole*, petite pièce de monnaie. Le croquant n'eut rien du

XIII. L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN Puits.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,

Qu'est-ce¹ que le Hasard parmi l'antiquité,

Et parmi nous, la Providence ?

Or, du hasard il n'est point de science :

S'il en étoit, on auroit tort

De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort ;

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,

Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?

Auroit-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

A quelle utilité ? Pour exercer l'esprit

De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inévitables ?

Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?

Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,

Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?

C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.

Le firmament se meut, les astres font leur cours,

Le soleil nous luit tous les jours,

Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,

Sans que nous en puissions autre chose inférer

Que la nécessité de luire et d'éclairer,

D'amener les saisons, de mûrir les semences,

De verser sur les corps certaines influences.

Du reste, en quoi répond au sort toujours divers

Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope².

pigeon qu'il croyait en son pot, il n'en eut pas seulement pour la valeur d'une obole.

1. *Qu'est-ce que.* Qu'est-ce, sinon ; quelle autre chose est-ce, que.

2. *Horoscope,* de deux mots grecs ὥρα et σκοπεῖν, *observation de*

Quittez les cours des princes de l'Europe :
 Emmenez avec vous les souffleurs ¹ tout d'un temps,
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
 Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
 De ce spéculateur ² qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art mensonger,
 C'est l'image de ceux qui bâillent ³ aux chimères,
 Cependant qu'ils sont en danger,
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

LIVRE III.

I. LE MEUNIER, SON FILS ET L'ANE.

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
 Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
 Que les dernier venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte ⁴ est un pays plein de terres désertes ;
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
 Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
 Se rencontrant un jour, tout seuls et sans témoins
 (Comme ils se confioient leurs pensers et leurs soins),

l'heure natale. Les astrologues prétendaient déduire avec certitude la destinée future d'un homme de la position des astres dans le ciel au moment de sa naissance. Au dix-septième siècle, le préjugé de l'astrologie tenait encore dans bien des esprits. Longtemps après qu'on eut reconnu la vanité de cette superstition, il en resta des traces dans le langage :

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né,
 Pour être de fâcheux sans cesse assassiné ?

(MOLIÈRE. *Les Fâcheux*, acte I, scène I.)

Et Boileau, au début de *l'Art poétique* :

Si son astre en naissant ne l'a formé poète....

De nos jours, bien des gens croient encore à leur étoile.

1. Les alchimistes.

2. *Spéculateur*, dans le sens du verbe latin *speculari*, contem-plateur. On appelait ainsi, au dix-septième siècle, ceux qui s'occu- paient d'études abstraites.

3. *Bâiller*, ou mieux *bayer*, rester en extase, bouche béante, *inhiare*.

Allons, vous ! vous rêvez ; et bayez aux corneilles.

(MOLIÈRE. *Tartufe*.)

4. *Fiction*, la fable.

Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
 Vous qui devez savoir les choses de la vie,
 Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
 Et que rien ne doit fuir ¹ en cet âge avancé,
 A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
 Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
 Dois-je dans la province établir mon séjour,
 Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
 Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
 La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
 Si je suivois mon goût, je saurois où buter ² ;
 Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
 Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
 Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
 L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
 Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
 Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
 Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
 On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
 Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui les vit de s'rire s'éclata :
 « Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense. »
 Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance ;
 Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
 L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ³,
 Il fait monter son fils, il suit : et, d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 « Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,
 C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
 — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte ;
 Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
 — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »

1. Latinisme : Qui ne devez rien ignorer. — 2. Quel but choisir.
 3. Cure, souci, du latin *cura*.

Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous !
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Eh quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau. »
 — Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux.
 L'âne se prélassant, marche seul devant eux.
 Un quidam¹ les rencontre, et dit : « Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?
 Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser. »
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit².
 Beau trio de baudets ! » Le meunier repartit :
 « Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.
 Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince,
 Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
 Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
 Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

II. LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

Je devois par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage :
 A la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster³ en est l'image ;
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant,

1. Un *quidam*, un passant, le premier venu. C'est le pronom latin *quidam*, quelqu'un.

2. Allusion à ce passage d'une vieille chanson :

Adieu, cruelle Jeanne,
 Puisque tu ne m'aimes pas,
 Je remonte sur mon âne.

3. *Gaster*, γαστήρ, le ventre, en grec.

Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
 Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômions, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,

Les bras d'agir, les jambes de marcher.
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
 Chaque membre en souffrit; les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent
 Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
 A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
 Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, et réciproquement
 Tout tire d'elle l'aliment.

Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,
 Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
 Entretient seule tout l'État.

Ménénus¹ le sut bien dire.

La commune s'alloit séparer du sénat.
 Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité,
 Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
 Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
 Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
 La plupart s'en alloient chercher une autre terre,

Quand Ménénus leur fit voir
 Qu'ils étoient aux membres semblables,
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.

V. LE RENARD ET LE BOUC.

Capitaine renard alloit de compagnie
 Avec son ami bouc des plus hauts encornés :

1. L'an 493 av. Jésus-Christ, Ménénus Agrippa parvint, dit-on, à ramener le peuple, qui s'était retiré sur le mont Sacré, en lui racontant cet apologue.

Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
 L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits :
 Là, chacun d'eux se désaltère.
 Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi ;
 Mets-les contre le mur : le long de ton échine
 Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai ,
 Après quoi je t'en tirerai .
 — Par ma barbe ! dit l'autre, il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurois jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue. »
 Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience.
 « Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurois pas, à la légère,
 Descendu dans ce puits. Or, adieu ; j'en suis hors ;
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts ;
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
 En toute chose il faut considérer la fin.

XVII. LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.

Damoiselle belette, au corps long et flouet ¹,
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
 Elle sortoit de maladie.
 Là, vivant à discrétion,
 La galande fit chère lie ²,
 Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
 Et le lard qui périt en cette occasion !
 La voilà, pour conclusion,

1. *Flouet*, ancienne orthographe du mot *fluet*. « Voilà de mes damoiseaux flouets qui n'ont non plus de vigueur que des poules. » (Molière, *l'Avare*, acte I, sc. vi.)

2. *Chère lie*, joyeuse chère, de l'adjectif latin *lætus*. Du substantif *lætitia* est venu *liesse*, aujourd'hui tombé en désuétude.

Grasse, maflue¹ et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant diné son souï,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours,
« C'est, dit-elle, l'endroit : me voilà bien surprise;
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours. »

Un rat, qui la voyoit en peine,
« Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir.
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres ;
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres. »

XVIII. LE CHAT ET UN VIEUX RAT

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second Rodilard², l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables :
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde ;
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,

1. *Maflue*, joufflue.

2. Le premier Rodilard est le héros de la seconde fable du liv. II. Ce nom expressif de Rodilardus, ronge-lard, est de l'invention de Rabelais.

Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête¹.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite; et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis²,
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine :
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas. »
C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

LIVRE IV.

VI. LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats;
Et, sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,

1. Vont à la découverte.

2. *Mitis*, en latin, doux, doucereux.

Leur roi, nommé Ratapon,
 Mit en campagne une armée.
 Les belettes, de leur part,
 Déployèrent l'étendard.
 Si l'on croit la renommée,
 La victoire balança :
 Plus d'un guéret s'engraissa
 Du sang de plus d'une bande.
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois.
 Sa déroute fut entière,
 Quoi que pût faire Artarpax,
 Psicarpax, Méridarpax¹,
 Qui, tout couverts de poussière,
 Soutinrent assez longtemps
 Les efforts des combattants.
 Leur résistance fut vaine;
 Il fallut céder au sort :
 Chacun s'enfuit au plus fort
 Tant soldat que capitaine.
 Les princes périrent tous.
 La racaille, dans des trous
 Trouvant sa retraite prête,
 Se sauva sans grand travail;
 Mais les seigneurs sur leur tête
 Ayant chacun un plumail,
 Des cornes ou des aigrettes,
 Soit comme marques d'honneur,
 Soit afin que les belettes
 En conçussent plus de peur,
 Cela causa leur malheur.
 Trou, ni fente, ni crevasse,
 Ne fut large assez pour eux;
 Au lieu que la populace
 Entroit dans les moindres creux.
 La principale jonchée
 Fut donc des principaux rats.
 Une tête empanachée
 N'est pas petit embarras.
 Le trop superbe équipage
 Peut souvent en un passage

1. En grec : *Artarpax*, voleur de pain; *Psicarpax*, voleur de belettes; *Meridarpax*, voleur de morceaux.

Causer du retardement.
 Les petits, en toute affaire,
 Esquivalent fort aisément :
 Les grands ne le peuvent faire.

IX. LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un paon muoit : un geai prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
 Berné, sifflé, moqué, joué,
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte ;
 Même vers ses pareils s'étant réfugié,
 Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
 Et que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
 Ce ne sont pas là mes affaires.

XIV. LE RENARD ET LE BUSTE.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre,
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit :
 Le renard, au contraire, à fond les examine,
 Les tourne de tout sens ; et, quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.
 C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
 Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
 « Belle tête, dit-il, mais de cervelle point. »
 Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

XVIII. LE VIEILLARD ET SES ENFANTS.

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie :
 Écoutez là-dessus l'esclave de Phrygie ¹.
 Si j'ajoute du mien à son invention,
 C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie ;

1. Ésope, fabuliste grec, né en Phrygie au milieu du sixième siècle avant Jésus-Christ. On a sous son nom des fables qui ne sont pas de lui.

Je suis trop au-dessous de cette ambition.
 Phèdre ¹ enchérit souvent par un motif de gloire;
 Pour moi, de tels pensers me seroient malséants.
 Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
 De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard prêt d'aller où la mort l'appeloit :
 « Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
 Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble;
 Je vous expliquerai le nœud qui les assemble. »
 L'ainé les ayant pris, et fait tous ses efforts,
 Les rendit en disant : « Je le donne aux plus forts. »
 Un second lui succède, et se met en posture,
 Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
 Tous perdirent leur temps; le faisceau résista :
 De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
 « Foibles gens, dit le père, il faut que je vous montre
 Ce que ma force peut en semblable rencontre. »
 On crut qu'il se moquoit; on sourit, mais à tort :
 Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
 « Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
 Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde. »
 Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
 Enfin se sentant prêt de terminer ses jours,
 « Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
 Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant. »
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains; il meurt. Et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès :
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
 Le sang les avoit joints; l'intérêt les sépare :
 L'ambition, l'envie, avec les consultants ²,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane :
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut ³.
 Les frères désunis sont d'avis tout contraire :

1. Phèdre, fabuliste latin, né l'an 30 avant Jésus-Christ, mort l'an 44 de l'ère chrétienne.

2. Les gens d'affaires.

3. Manquement à une assignation en justice ou à quelque règle de la procédure.

L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis et pris à part.

XX. L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas ¹ est aussi riche qu'eux,
Et l'avare ici-haut comme lui vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant aucun déduit ²
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance ³ à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court, à moins qu'il ne songeât ⁴
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris :
« C'est mon trésor que l'on m'a pris.
— Votre trésor ! où pris ? — Tout joignant ⁵ cette pierre.
— Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure ?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.
— A toute heure, bons dieux ! ne tient-il qu'à cela ⁶ ?

1. Là-bas, signifie sous terre, au séjour des morts, et ici-haut sur terre.

2. Déduit, plaisir. — 3. Son bien.

4. Il eût fallu profiter d'un instant bien court, pour le trouver distrait de cette pensée. Elle ne lui sortait de l'esprit que pour y rentrer aussitôt.

5. Tout près de. — 6. Est-ce une chose si simple ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?
 Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grâce,
 Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
 Mettez une pierre à la place ;
 Elle vous vaudra tout autant. »

XXI. L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 « Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret. »
 Les bœufs, à toutes fins, promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
 Comme l'on faisoit tous les jours :
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
 L'intendant même ; et pas un d'aventure
 N'aperçut ni cor ¹, ni ramure,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
 Que, chacun retournant au travail de Cérès,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : « Cela va bien ;
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux ² n'a pas fait sa revue :
 Je crains fort pour toi sa venue ;
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien. »
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
 « Qu'est ceci ? dit-il à son monde ;
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litière est vieille ; allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers ? »
 En regardant à tout, il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu,
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauroient le sauver du trépas,

1. Cor, branche de la ramure du cerf.

2. Le maître, qui voit tout, aussi bien que s'il avait cent yeux.

On l'emporte, on le sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.

Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

**XXII. L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE
D'UN CHAMP.**

Ne t'attends qu'à toi seul ¹; c'est un commun proverbe.

Voici comme Ésope le mit

En crédit :

Les alouettes font leur nid

Dans les blés quand ils sont en herbe,

C'est-à-dire environ le temps

Que tout aime et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde,

Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.

Une pourtant de ces dernières

Avait laissé passer la moitié d'un printemps

Sans goûter le plaisir des amours printanières.

A toute force enfin elle se résolut

D'imiter la nature, et d'être mère encore.

Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore

A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.

Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée

Se trouvât assez forte encor

Pour voler et prendre l'essor,

De mille soins divers l'alouette agitée

S'en va chercher pâture, avertit ses enfants

D'être toujours au guet et faire sentinelle.

« Si le possesseur de ces champs

Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,

Écoutez bien : selon ce qu'il dira,

Chacun de nous décampera. »

Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.

« Ces blés sont mûrs, dit-il : allez chez nos amis

Les prier que chacun, apportant sa faucille,

Nous vienne aider demain dès la pointe du jour. »

Notre alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : « Il a dit que, l'aurore levée,

L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.

1. Ne compte que sur toi-même.

— S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
 Cependant soyez gais, voilà de quoi manger. »
 Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
 L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
 L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

« Ces blés ne devoient pas, dit-il, être debout.
 Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
 Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parents
 Les prier de la même chose. »

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

« Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure....

— Non, mes enfants ; dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure. »

L'alouette eut raison ; car personne ne vint.

Pour la troisième fois, le maître se souvint

De visiter ses blés. « Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous

Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille ¹

Nous prenions dès demain chacun une faucille :

C'est là notre plus court ; et nous achèverons

Notre moisson quand nous pourrons. »

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette :

« C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !

Et les petits en même temps,

Voletants, se culebutants,

Délogèrent tous sans trompette.

LIVRE V.

VI. LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :

Elles filoient si bien que les sœurs filandières ²

Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.

La vieille n'avoit point de plus pressant souci

Que de distribuer aux servantes leur tâche.

1. Dans le sens du latin *familia* : toute la maison, maître, femme, enfants et serviteurs.

2. Les Parques, divinités du paganisme, qui filaient la destinée des hommes. Elles étoient trois : Clotho, Lachésis et Atropos.

Dès que Téthys¹ chassoit Phébus aux crins dorés²,
Tourets³ entroient en jeu, fuseaux étoient tirés;

Deçà, delà, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,

Un misérable coq à point nommé chantoit ;

Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,

S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,

Allumoit une lampe, et couroit droit au lit

Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormoient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;

Et toutes deux, très-mal contentes,

Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !

Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :

Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amenda nullement leur marché⁴.

Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,

Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,

Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,

Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

On s'enfonce encor plus avant :

Témoin ce couple et son salaire.

La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par là

De Charybde en Scylla⁵.

IX. LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.

Travaillez, prenez de la peine :

C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,

Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.

« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage

Que nous ont laissé nos parents :

Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage

1. Téthys, femme du dieu Océan. Les Grecs croyaient que Phébus ou le soleil, arrivé le soir aux limites du ciel, se plongeait dans la mer, et qu'il en sortait le matin pour éclairer le monde.

2. Dès le point du jour. — 3. Rouets. — 4. Leur condition.

5. Charybde et Scylla, écueils du détroit de Sicile, très-redoutés des navigateurs anciens. Charybde est sur la côte N. E. de la Sicile, et Scylla sur la côte méridionale de l'Italie. Il était difficile de passer entre les deux ; de là le proverbe *tomber de Charybde en Scylla*, qui signifie : se jeter, par crainte d'un mal, dans un mal plus grand.

Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août¹ :
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
 Où la main ne passe et repasse. »
 Le père mort, les fils vous retournent le champ,
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
 Il en rapporta davantage.
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
 De leur montrer, avant sa mort,
 Que le travail est un trésor.

X. LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Une montagne en mal d'enfant
 Jetoit une clameur si haute
 Que chacun, au bruit accourant,
 Crut qu'elle accoucheroit sans faute
 D'une cité plus grosse que Paris :
 Elle accoucha d'une souris.
 Quand je songe à cette fable,
 Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable,
 Je me figure un auteur
 Qui dit : Je chanterai la guerre
 Que firent les Titans² au maître du tonnerre.
 C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
 Du vent.

XII. LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondoit tous les jours un œuf d'or.
 Il crut que dans son corps elle avoit un trésor ;
 Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
 A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
 S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
 Belle leçon pour les gens chiches !
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus,
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
 Pour vouloir trop tôt être riches !

1. La moisson.

2. Les Titans, fils du Ciel et de la Terre, tentèrent de détrôner Saturne ; Jupiter, âgé d'un an, les vainquit et les précipita dans le Tartare.

XVIII. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle et le chat-huant, leurs querelles cessèrent,
 Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
 L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou
 Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou¹.
 « Connoissez-vous les miens? » dit l'oiseau de Minerve².
 « Non, » dit l'aigle. « Tant pis, reprit le triste oiseau :
 Je crains en ce cas pour leur peau ;
 C'est hasard si je les conserve.
 Comme vous êtes roi, vous ne considérez
 Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
 Tout en même catégorie.
 Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
 — Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez ;
 Je n'y toucherai de ma vie. »
 Le hibou repartit : « Mes petits sont mignons,
 Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.
 Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
 N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien,
 Que chez moi la maudite Parque³
 N'entre point par votre moyen. »
 Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture,
 De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
 Notre aigle aperçut, d'aventure,
 Dans les coins d'une roche dure,
 Ou dans les trous d'une mesure,
 (Je ne sais pas lequel des deux),
 De petits monstres fort hideux,
 Rechignés, un air triste, une voix de Mégère⁴.
 « Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
 Croquons-les. » Le galant n'en fit pas à demi :
 Ses repas ne sont point repas à la légère.
 Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
 De ses chers nourrissons, hélas ! pour toute chose.
 Il se plaint ; et les dieux sont par lui suppliés
 De punir le brigand qui de son deuil est cause.
 Quelqu'un lui dit alors : « N'en accuse que toi,
 Ou plutôt la commune loi
 Qui veut qu'on trouve son semblable
 Beau, bien fait, et sur tous aimable.

1. Ni peu ni beaucoup. — 2. Le hibou était consacré à Minerve

3. La mort. Les Parques tenaient dans leurs mains la vie des hommes.

4. Une des Furies.

Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ? »

XX. L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt ; du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le roi des ours au compte de ces gens.
Le marchand à sa peau devoit faire fortune ;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants ;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut¹ prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours ;
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre² :
D'intérêts³ contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part où dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau :
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie ;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
« C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent. »
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,

1. Au livre IV de Rabelais, Dindenaut vante en ces termes ses moutons à Panurge, qui le prie de lui en vendre un : « Ce sont moutons à la grande laine. Jason y prit la toison d'or. L'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait : moutons de levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse ; de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen ; de la peau seront faits les beaux maroquins, etc. » Panurge ne laisse pas d'en acheter un ; puis il le jette à la mer, et tous les autres y sautent après à la file. « La foule étoit à qui premier y sauteroit après leur compagnon. » C'est de là que les imitateurs sont appelés moutons de Panurge.

2. Le rompre.

3. On ne parla pas de réclamer des dommages et intérêts à l'ours.

Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
« Eh bien ! ajouta-t-il, la peau de l'animal ?

Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?

Car il t'approchoit de bien près,

Te retournant avec sa serre.

— Il m'a dit qu'il ne faut jamais

Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre. »

XXI. L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint partout à la ronde,
Et, bien qu'animal sans vertu¹,
Il faisoit trembler tout le monde.

Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur :
Martin² fit alors son office.

Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

LIVRE VI.

III. PHÉBUS ET BORÉE.

Borée³ et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur

Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut, le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris⁴

Rend ceux qui sortent avertis

Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommoient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :

1. Sans courage.

2. Martin-bâton, déjà chargé dans la fable V du livre IV de corriger un âne présomptueux.

3. Le vent du nord.

4. L'arc-en-ciel était, selon les poètes anciens, l'écharpe aux mille couleurs d'Iris, la messagère des dieux.

Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
 « Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
 A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourroit nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? — Eh bien ! gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,
 A qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons. »
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage ¹
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau ;
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le Vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avoit mis,
 Le Soleil dissipe la nue,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
 Sous son balandras ² fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.

V. LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
 « J'avois franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottois comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
 L'un doux, benin, et gracieux,
 Et l'autre turbulent, et plein d'inquiétude ;
 Il a la voix perçante et rude,

1. A gageure. — 2. Épais manteau de campagne.

Sur la tête un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s'élève en l'air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée. »
 Or, c'étoit un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau
 Comme d'un animal venu de l'Amérique.
 « Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui grâce aux dieux de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,
 Le maudissant de très-bon cœur.
 Sans lui j'aurois fait connoissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance,
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
 Je le crois fort sympathisant
 Avec messieurs les rats; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 — Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui, sous son minois hypocrite,
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal, tout au contraire,
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine. »
 Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger les gens sur la mine.

VII. LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
 Et ne parloit incessamment
 Que de sa mère la jument,
 Dont il contoit mainte prouesse.
 Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
 Son fils prétendoit pour cela
 Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
 Il eût cru s'abaisser servant un médecin.

Étant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

IX. LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet¹ se perdre dans les eaux.
« Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;
Mes pieds ne me font point d'honneur. »
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir ;
Dans les forêts il s'emporte :
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors et maudit les présens
Que le ciel lui fait tous les ans.
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile ;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ;
Il estime un bois qui lui nuit.

X. LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point ;
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt ! êtes-vous sage ?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il faut vous purger
Avec quatre grains d'ellébore².

1. L'image offerte à ses yeux.

2. Plante que les anciens croyaient bonne contre la folie.

— Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait; et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes¹,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue;

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose;

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

« Eh bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison?

De quoi vous sert votre vitesse?

Moi l'emporter! et que seroit-ce

Si vous portiez une maison?»

XIII. LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Ésope conte qu'un manant²,

Charitable autant que peu sage,

Un jour d'hiver se promenant

A l'entour de son héritage,

Aperçut un serpent sur la neige étendu,

Transi, gelé, perclus, immobile rendu,

N'ayant pas à vivre un quart d'heure.

Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;

Et, sans considérer quel sera le loyer³

1. Pour : *les renvoie aux calendes grecques*. Le premier jour du mois s'appelait *les Calendes* chez les Romains. Les Grecs n'usaient pas de cette dénomination. *Renvoyer aux calendes grecques*, c'est donc renvoyer à une époque qui n'arrivera jamais.

2. Un paysan.

3. Le prix, la récompense.

D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'âme lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt;
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
« Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! » A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois serpents de deux coups,
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne peut y parvenir.
Il est bon d'être charitable.
Mais envers qui? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

XVIII. LE CHARRETIER EMBOURBÉ.

Le Phaéton d'une voiture à foin ¹
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne,
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage!
Pour venir au chartier, embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste ² et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
« Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde ³,

1. Phaéton, fils du Soleil, sollicita et obtint la faveur dangereuse de conduire pendant une journée le char de son père. Il faillit incendier la terre; un coup de foudre le punit de sa présomption et de sa maladresse.

2. *Détester*, faire des imprécations.

3. Le ciel. Hercule s'en étoit chargé quelques instants pour soulager Atlas.

Ton bras peut me tirer d'ici. »
 Sa prière étant faite, il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 « Hercule veut qu'on se remue ;
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient ;
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier, cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit :
 Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? — Oui, dit l'homme.
 — Or bien je vas t'aider, dit la voix ; prends ton fouet.
 — Je l'ai pris.... Qu'est ceci ? mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! » Lors la voix : « Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là. »

Aide-toi, le ciel t'aidera.

LIVRE VII.

I. LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron ¹,
 Faisoit aux animaux la guerre.
 Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
 On n'en voyoit point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitoit leur envie ;
 Ni loups ni renards n'épioient
 La douce et l'innocente proie :
 Les tourterelles se fuyoient ;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux ;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 — On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.

1. Fleuve des Enfers.

Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.

Que m'avoient-ils faits? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse.

— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Eh bien! manger moutons, canaille, sottie espèce,
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur;

Et quant au berger, l'on peut dire

Qu'il étoit digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire. »

Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,

Les moins pardonnables offenses :

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,

Au dire de chacun, étoient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue :

Je n'en avois nul droit, puisqu'il faut parler net. »

A ces mots, on cria haro ¹ sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc ², prouva par sa harangue

Qu'il falloit dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venoit tout le mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!

Rien que la mort n'étoit capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour ³ vous rendront blanc ou noir.

1. *Haro*, terme de l'ancienne jurisprudence : crier haro sur une personne, c'étoit réclamer contre elle l'appui de la justice.

2. *Clerc*, c'est-à-dire savant. La science fut longtemps le privilège de l'Eglise.

3. Cour de justice.

III. LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Levantins¹ en leur légende
 Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracas.
 La solitude étoit profonde,
 S'étendant partout à la ronde,
 Notre ermite nouveau subsistoit là dedans.
 Il fit tant, de pieds et de dents,
 Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
 Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.
 Un jour, au dévot personnage
 Des députés du peuple rat
 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
 Ils alloient en terre étrangère
 Chercher quelques secours contre le peuple chat ;
 Ratopolis² étoit bloquée :
 On les avoit contraints de partir sans argent,
 Attendu l'état indigent
 De la république attaquée.
 Ils demandoient fort peu, certains que le secours
 Seroit prêt dans quatre ou cinq jours.
 « Mes amis, dit le solitaire,
 Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? que peut-il faire
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
 Ayant parlé de cette sorte,
 Le nouveau saint ferma sa porte.
 Qui désigné-je, à votre avis,
 Par ce rat si peu secourable ?
 Un moine ? Non, mais un dervis³.
 Je suppose qu'un moine est toujours charitable.

IV. LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, alloit je ne sais ou,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :

1. Les Orientaux.
2. La ville des rats, du grec πόλις, qui signifie ville.
3. Dervis ou derviche, religieux mahométan

Il côtoyoit une rivière.
 L'onde étoit transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
 Ma commère la carpe y faisoit mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchoient du bord ; l'oiseau n'avoit qu'à prendre.
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit :
 Il vivoit de régime, et mangeoit à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
 S'approchant du bord, vit sur l'eau
 Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendoit à mieux,
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat ¹ du bon Horace.
 « Moi, des tanches ! dit-il ; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ! et pour qui me prend-on ? »
 La tanche rebutée, il trouva du goujon.
 « Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
 J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise ! »
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
 Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.
 Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants, ce sont les plus habiles ;
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner
 Gardez-vous de rien dédaigner,
 Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

VI. LES SOUHAITS.

Il est au Mogol des follets²
 Qui font office de valets,
 Tiennent la maison propre, ont soin de l'équipage,
 Et quelquefois du jardinage.
 Si vous touchez à leur ouvrage,
 Vous gêtez tout. Un d'eux près du Gange autrefois
 Cultivoit le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travailloit sans bruit, avoit beaucoup d'adresse,
 Aimoit le maître et la maîtresse,

1. Le rat de ville, invité chez le rat des champs, touche à tout d'une dent dédaigneuse sans rien manger. (HORACE. *Satire VI*, liv. II.)

2. Des esprits.

Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphirs,
 Peuple ami du démon, l'assistoient dans sa tâche !
 Le follet, de sa part, travaillant sans relâche,
 Combloit ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de son zèle,
 Chez ces gens pour toujours il se fût arrêté,
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle ;
 Mais ses confrères les esprits
 Firent tant que le chef de cette république,
 Par caprice ou par politique,
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vient d'aller au fond de la Norwége
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige ;
 Et d'Indou qu'il étoit on vous le fait Lapon.
 Avant que de partir, l'esprit dit à ses hôtes :
 « On m'oblige de vous quitter ;
 Je ne sais pas pour quelles fautes :
 Mais enfin, il le faut. Je ne puis arrêter
 Qu'un temps fort court, un mois, peut-être une semaine
 Employez-la ; formez trois souhaits : car je puis
 Rendre trois souhaits accomplis ;
 Trois, sans plus. » Souhaiter, ce n'est pas une peine
 Étrange et nouvelle aux humains.
 Ceux-ci, pour premier vœu, demandent l'Abondance ;
 Et l'Abondance à pleines mains
 Verse en leurs coffres la finance,
 En leurs greniers le blé, dans leurs caves les vins :
 Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?
 Quels registres, quels soins, quel temps il leur fallut !
 Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.
 Les voleurs contre eux complotèrent ;
 Les grands seigneurs leur empruntèrent ;
 Le prince les taxa. Voilà les pauvres gens
 Malheureux par trop de fortune.
 « Otez-nous de ces biens l'affluence importune,
 Dirent-ils l'un et l'autre : heureux les indigens !
 La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.
 Retirez-vous, trésors ; fuyez : et toi, déesse,
 Mère du bon esprit, compagne du repos,
 O Médiocrité, reviens vite ! » A ces mots
 La Médiocrité revient. On lui fait place :
 Avec elle ils rentrent en grâce,
 Au bout de deux souhaits, étant aussi chanceux
 Qu'ils étoient, et que sont tous ceux

Qui souhaitent toujours et perdent en chimères
 Le temps qu'ils feroient mieux de mettre à leurs affaires :
 Le follet en rit avec eux.
 Pour profiter de sa largesse,
 Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
 Ils demandèrent la Sagesse :
 C'est un trésor qui n'embarrasse point.

VII. LA COUR DU LION.

Sa majesté lionne un jour voulut connaître
 De quelles nations le ciel l'avoit fait maître.
 Il manda donc par députés
 Ses vassaux de toute nature,
 Envoyant de tous les côtés
 Une circulaire écriture
 Avec son sceau. L'écrit portoit
 Qu'un mois durant le roi tiendrait
 Cour plénière dont l'ouverture
 Devoit être un fort grand festin,
 Suivi des tours de Fagotin ¹.
 Par ce trait de magnificence
 Le prince à ses sujets étaloit sa puissance.
 En son louvre il les invita.
 Quel louvre! un vrai charnier, dont l'odeur se porta
 D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine,
 Il se fût bien passé de faire cette mine;
 Sa grimace déplut : le monarque irrité
 L'envoya chez Pluton faire le dégoûté.
 Le singe approuva fort cette sévérité ;
 Et, flatteur excessif, il loua la colère
 Et la griffe du prince, et l'autre, et cette odeur :
 Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur
 Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
 Eut un mauvais succès, et fut encor punie :
 Ce monseigneur du lion là
 Fut parent de Caligula ².

1. Fagotin était un singe célèbre alors à Paris.

Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
 Le bal et la grand'bande, assavoir deux musettes,
 Et parfois Fagotin et les marionnettes.

(Molière. *Tartufe*. Acte II, scène III.)

2. Caligula, après la mort de sa sœur Drusilla, fit également mourir ceux qui la pleuraient et ceux qui ne la pleuraient pas : les premiers, parce qu'ils ne devaient pas pleurer une déesse, les seconds parce qu'ils devaient pleurer la sœur de l'empereur

Le renard étant proche : « Or ça, lui dit le sire,
Que sens-tu ? dis-le moi : parle sans déguiser. »
L'autre aussitôt de s'excuser,
Alléguant un grand rhume : il ne pouvoit que dire
Sans odorat. Bref, il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :
Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère,
Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.

IX. LE COCHE ET LA MOUCHE.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,

Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement ;
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,

S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.

Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressee : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.

La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disoit son bréviaire :
Il prenoit bien son temps ! une femme chantoit :
C'étoit bien de chansons qu'alors il s'agissoit !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,

Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
« Respirons maintenant ! dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devoient être chassés.

X. LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendoit arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue, elle alloit à grands pas,
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptoit déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait ; en employoit l'argent ;
 Achetoit un cent d'œufs ; faisoit triple couvée :
 La chose alloit à bien par son soin diligent.
 « Il m'est, disoit-elle, facile
 D'élever des poulets autour de ma maison ;
 Le renard sera bien habile
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il étoit, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :
 J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ? »
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri ¹
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce ² en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.
 Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole, Pyrrhus ³, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous.
 Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;

1. *Marri* n'est plus en usage. Il signifiait affligé.

2. Récit plaisant, ou comédie bouffonne.

3. Voyez dans Rabelais l'entretien de Picrochole et de ses conseillers, et dans Boileau celui de Pyrrhus et de Cinéas. (*Épître I.*)

Je m'écarte, je vais détrôner le sophi¹ ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
 Je suis Gros-Jean² comme devant.

XVI. LE CHAT, LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune lapin
 Dame belette, un beau matin,
 S'empara : c'est une rusée.
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée,
 Elle porta chez lui ses pénates³ un jour
 Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
 Parmi le thym et la rosée.
 Après qu'il eut brouté, trotté fait tous ses tours,
 Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours.
 La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
 « O dieux hospitaliers ! que vois-je ici paroltre ?
 Dit l'animal chassé du paternel logis.
 Holà ! madame la belette,
 Que l'on déloge sans trompette,
 Ou je vais avertir tous les rats du pays. »
 La dame au nez pointu répondit que la terre
 Étoit au premier occupant.
 C'étoit un beau sujet de guerre,
 Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant !
 Et quand ce seroit un royaume,
 « Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
 En a pour toujours fait l'octroi⁴
 A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
 Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
 Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
 « Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
 Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
 L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
 Le premier occupant, est-ce une loi plus sage ?
 — Or bien, sans crier davantage,

1. Le roi de Perse. La dynastie des Sophis s'établit en Perse à la fin du quinzième siècle.

2. Ce nom s'employait proverbialement pour désigner un lourdaud, un rustre ou du moins un très-petit personnage.

3. Ses dieux domestiques, c'est-à-dire tout son ménage. Elle s'y établit à demeure.

4. La concession.

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
 C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
 Un chat faisant la chattemite,
 Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean Lapin pour juge l'agréa.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
 Approchez; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
 Grippeminaud, le bon apôtre,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
 Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVIII. UN ANIMAL DANS LA LUNE.

Pendant qu'un philosophe assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,
 Un autre philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Tous les deux ont raison ; et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront ;
 Mais aussi, si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement,
 Sur le milieu qui l'environne,
 Sur l'organe et sur l'instrument,
 Les sens ne tromperont personne.

La nature ordonna¹ ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement².
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour ;
 Mais si je le voyois là-haut dans son séjour,
 Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?
 Sa distance me fait juger de sa grandeur ;
 Sur l'angle et les côtés ma main la³ détermine.
 L'ignorant le croit plat ; j'épaissis sa rondeur :
 Je le rends immobile ; et la terre chemine.

1. Réglâ. — 2. La Fontaine n'a pas tenu cette promesse.

3. La distance du soleil ; on la mesure par un calcul trigonométrique.

Bref, je démens mes yeux en toute sa machine :
Ce sens ne me nuit point par son illusion.

Mon âme, en toute occasion,
Développe le vrai caché sous l'apparence ;
Je ne suis point d'intelligence

Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts,
Ni mon oreille ¹, lente à m'apporter les sons.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse :
La raison décide en maîtresse.

Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
Si je crois leur rapport, erreur assez commune,
Une tête de femme est au corps de la lune.
Y peut-elle être ? non. D'où vient donc cet objet ?
Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La lune nulle part n'a sa surface unie :
Montueuse en des lieux, en d'autres aplanie,
L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme, un bœuf, un éléphant.
Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.
La lunette placée, un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau ;

Et chacun de crier merveille.

Il étoit arrivé là-haut un changement
Qui présageoit sans doute un grand événement.

Savoit-on si la guerre entre tant de puissances
N'en étoit point l'effet ? Le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connoissances.

Le monstre dans la lune à son tour lui parut.

C'étoit une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette étoit la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! quand pourront les François
Se donner, comme vous, entiers à ces emplois !

Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :

C'est à nos ennemis de craindre les combats,

A nous de les chercher, certains que la Victoire,

Amante de Louis, suivra partout ses pas.

Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les filles de Mémoire

Ne nous ont point quittés ; nous goûtons des plaisirs :

La paix fait nos souhaits, et non point nos soupirs.

Charles² en sait jouir : il sauroit dans la guerre³

1. Ni avec mon oreille.

2. Charles II, roi d'Angleterre.

3. La France étoit alors en guerre avec la Hollande, l'Empire et

Signaler sa valeur, et mener l'Angleterre
 A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
 Cependant s'il pouvoit apaiser la querelle,
 Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
 La carrière d'Auguste a-t-elle été moins belle
 Que les fameux exploits du premier des Césars ?
 O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
 Nous rendre, comme vous, tout entiers aux beaux-arts ?

. LIVRE VIII.

I. LA MORT ET LE MOURANT.

La Mort ne surprend point le sage :
 Il est toujours prêt à partir,
 S'étant su lui-même avertir
 Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.
 Ce temps, hélas ! embrasse tous les temps :
 Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
 Il n'en est point qu'il ne comprenne
 Dans le fatal tribut ; tous sont de son domaine ;
 Et le premier instant où les enfants des rois
 Ouvrent les yeux à la lumière
 Est celui qui vient quelquefois
 Fermer pour toujours leur paupière.
 Défendez-vous par la grandeur,
 Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse.
 La Mort ravit tout sans pudeur :
 Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.
 Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et, puisqu'il faut que je le die,
 Rien où l'on soit moins préparé.
 Un mourant, qui comptoit plus de cent ans de vie,
 Se plaignoit à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignoit de partir tout à l'heure¹,
 Sans qu'il eût fait son testament,
 Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé ? dit-il : attendez quelque peu ;
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
 Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle !

l'Espagne. L'Angleterre était restée neutre et n'intervint qu'en qualité de médiatrice, pour préparer la paix qui fut conclue à Nimègue.

1. A l'heure même.

— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris ;
 Tu te plains sans raison de mon impatience :
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux ; trouve-m'en dix en France.
 Je devois, ce dis-tu, te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurois trouvé ton testament tout fait,
 Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause

Du marcher et du mouvement,

Quand les esprits, le sentiment,

Quand tout faillit en toi ? Plus de goût, plus d'ouïe ;

Toute chose pour toi semble être évanouie :

Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :

Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades,

Ou morts, ou mourants, ou malades :

Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement ?

Allons, vieillard, et sans réplique.

Il n'importe à la république

Que tu fasses ton testament. »

La Mort avoit raison : je voudrois qu'à cet âge

On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,

Remerciant son hôte ; et qu'on fît son paquet :

Car de combien peut-on retarder le voyage ?

Tu murmures, vieillard ! vois ces jeunes mourir ;

Vois-les marcher, vois-les courir

A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,

Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

J'ai beau te le crier ; mon zèle est indiscret :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

II. LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantoit du matin jusqu'au soir :

C'étoit merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages ¹,

Plus content qu'aucun des sept sages.

Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,

Chantoit peu, dormoit moins encor :

C'étoit un homme de finance.

Si sur le point du jour parfois il sommeilloit ;

Le savetier alors en chantant l'éveilloit ;

Et le financier se plaignoit

1. Des roulades.

Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? — Par an ! ma foi, monsieur,
 Dit avec un ton de rieur
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain.
 — Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 — Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seroient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône. »
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône !
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avoit depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis :
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.
 Tout le jour il avoit l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisoit du bruit,
 Le chat prenoit l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus. »

1. Vous rendre aussi heureux qu'un roi.

IX. LE RAT ET L'HUITRE.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares¹ paternels un jour se trouva soulé².
Il laisse là le champ, le grain et la javelle,
Va courir le pays, abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case :

« Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins, et voici le Caucase ! »
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Téthys sur la rive
Avoit laissé mainte hûtre ; et notre rat d'abord
Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
« Certes, dit-il, mon père étoit un pauvre sire !
Il n'osoit voyager, craintif au dernier point.
Pour moi, j'ai déjà vu le maritime empire :
J'ai passé les déserts, mais nous n'y bûmes point³. »
D'un certain magister⁴ le rat tenoit ces choses,

Et les disoit à travers champs⁵ ;

N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savants jusques aux dents.

Parmi tant d'hûtres toutes closes

Une s'étoit ouverte ; et, bâillant au soleil,

Par un doux zéphir réjouie,

Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût, à la voir, nonpareil.

D'aussi loin que le rat voit cette hûtre qui bâille :

« Qu'aperçois-je ? dit-il ; c'est quelque victuaille !

Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,

Je dois faire aujourd'hui bonne chère, ou jamais.

Là-dessus, maître rat, plein de belle espérance,

Approche de l'écaille, allonge un peu le cou,

Se sent pris comme aux lacs⁶, car l'hûtre tout d'un coup

Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement :

Nous y voyons premièrement

Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

1. Les dieux domestiques, pris ici pour la maison elle-même.

2. Rassasié jusqu'au dégoût.

3. Souvenir de Rabelais. (Voir l'entretien de Picrochole et de ses conseillers.)

4. Le mot latin *magister* (maître) a longtemps servi à désigner les maîtres d'école de village.

5. Au hasard, à tort et à travers. — 6. Lacs, lacets (*laqueus*).

Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement;
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyoit prendre.

X. L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

Certain ours montagnard, ours à demi léché¹,
 Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
 Nouveau Bellérophon², vivoit seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés.
 Il est bon de parler, et meilleur de se taire;
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

Nul animal n'avoit affaire
 Dans les lieux que l'ours habitoit ;
 Si bien que, tout ours qu'il étoit,

Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.

Pendant qu'il se livroit à la mélancolie,
 Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyoit aussi de sa part³.

Il aimoit les jardins, étoit prêtre de Flore⁴,
 Il l'étoit de Pomone encore.

Ces deux emplois sont beaux ; mais je voudrois parmi⁵
 Quelque doux et discret ami.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre :

De façon que, lassé de vivre

Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
 Va chercher compagnie, et se met en campagne.

L'ours, porté d'un même dessein,
 Venoit de quitter sa montagne.

Tous deux, par un cas surprenant,
 Se rencontrent en un tournant.

L'homme eut peur : mais comment esquiver ? et que faire ?

Se tirer en Gascon d'une semblable affaire

Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.

L'ours, très-mauvais complimenteur,

Lui dit : « Viens-t'en me voir. » L'autre reprit : « Seigneur,

1. On a cru longtemps que les ours façonnent leurs petits en les léchant. De là l'expression proverbiale *ours mal léché*.

2. Homère représente le héros Bellérophon en proie à une sombre mélancolie : « Seul il errait dans les champs d'Alée, dévorant son âme, fuyant les sentiers fréquentés par les humains. » (*Iliade*, chant VI.)

3. De son côté.

4. Flore était la déesse des fleurs, Pomone la déesse des fruits.

5. *Parmi* s'emploie rarement sans complément. Il vient des deux mots latins : *per medium*, et signifie au milieu.

Vous voyez mon logis; si vous me vouliez faire
 Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
 J'ai des fruits, j'ai du lait : ce n'est peut-être pas
 De nosseigneurs les ours le manger ordinaire;
 Mais j'offre ce que j'ai. » L'ours l'accepte; et d'aller.
 Les voilà bons amis avant que d'arriver :

Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble;
 Et bien qu'on soit, à ce qu'il semble,
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
 Comme l'ours en un jour ne disoit pas deux mots,
 L'homme pouvoit sans bruit vaquer à son ouvrage.
 L'ours alloit à la chasse, apportoit du gibier;

Faisoit son principal métier
 D'être bon émoucheur; écartoit du visage
 De son ami dormant ce parasite ailé

Que nous avons mouche appelé.
 Un jour que le vieillard dormoit d'un profond somme
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'ours au désespoir; il eut beau la chasser.
 « Je t'attraperai bien, » dit-il; et voici comme.
 Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche;
 Et, non moins bon archer que mauvais raisonneur,
 Roide mort étendu sur la place il le couche.

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
 Mieux vaudroit un sage ennemi.

LIVRE IX.

II. LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimoient d'amour tendre :
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
 Voulez-vous quitter votre frère?
 L'absence est le plus grand des maux :

Non pas pour vous, cruel ! Au moins que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage¹.

1. Votre cœur, votre résolution.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
 Dont j'ai dépeint les morts, pour aigrir les courages.

(Corneille, *Cinna*. Act. I, sc. III.)

Encor, si la saison s'avançoit davantage!
 Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
 Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupé, bon gîte, et le reste? »
 Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point;
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint :

Vous y croirez être vous-même. »

A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage

Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,

Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,

Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie;

Il y vole, il est pris : ce blé couvroit d'un las

Les menteurs et traîtres appas.

Le las étoit usé; si bien que, de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y périt; et le pis du destin

Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,

Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle

Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé,

Sembloit un forçat échappé.

Le vautour s'en alloit le lier¹, quand des nues

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,

S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

1. *Le lier*, l'enlever dans ses serres, terme de fauconnerie.

Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile, et tirant le pied,
Demi-morte, et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna. —
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines.

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurois pas alors,

Contre le Louvre et ses trésors,

Contre le firmament et sa voûte céleste

Changé les bois, changé les lieux

Honorés par les pas, éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui, sous le fils de Cythère¹,

Je servis, engagé par mes premiers serments.

Hélas ! quand reviendront de semblables moments !

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !

Ah ! si mon cœur osoit encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

IV. LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve

En tout cet univers, et l'aller parcourant,

Dans les citrouilles je la treuve².

Un villageois, considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menue :

« A quoi songeoit, dit-il, l'auteur de tout cela ?

Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Eh parbleu ! je l'aurois pendue

1. L'Amour, fils de Vénus, reine de Cythère.

2. Forme archaïque pour *trouve*. On l'a déjà vue au premier acte du *Misanthrope* :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve,
Ne ferme pas mon âme aux défauts qu'on lui treuve.

A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé ;
 Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo ¹. »
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 « On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit. »
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 « Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que seroit-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison,
 J'en vois bien à présent la cause. »
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

VIII

IV. L'HUITRE ET LES PLAIDEURS ¹.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huître, que le flot y venoit d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 A l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissoit déjà pour amasser ³ la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : « Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir
 En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 — Si par là l'on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.

1. Un *quiproquo*, c'est primitivement une erreur grammaticale. *Qui* est le nominatif d'un pronom latin ; *quo* en est l'ablatif. Les prendre l'un pour l'autre, c'est commettre une faute de langage. Par analogie, on a appelé *quiproquo* toute erreur, toute confusion de personnes et de choses.

2. Voyez Boileau, épître II.

3. Archaïsme pour *ramasser*.

— Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre; et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 — Hé bien! vous l'avez vue; et moi je l'ai sentie.»
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin¹ arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
 Nos deux messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 « Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille. »
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles².

X. LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

Autrefois Carpillon fretin
 Eut beau prêcher, il eut beau dire,
 On le mit dans la poêle à frire³.
 Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main,
 Sous espoir de grosse aventure,
 Est imprudence toute pure.
 Le pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas tort :
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.
 Maintenant il faut que j'appuie
 Ce que j'avancai lors, de quelque trait encor.
 Certain loup, aussi sot que le pêcheur fut sage,
 Trouvant un chien hors du village,
 S'en alloit l'emporter. Le chien représenta
 Sa maigreur : « Jà⁴ ne plaise à votre seigneurie
 De me prendre en cet état-là;
 Attendez : mon maître marie
 Sa fille unique, et vous jugez
 Qu'étant de noce il faut, malgré moi, que j'engraisse. »
 Le loup le croit, le loup le laisse.
 Le loup, quelques jours écoulés,

1. C'est aussi le nom du juge dans la comédie des *Plaideurs* de Racine. La Fontaine et Racine l'ont emprunté à Rabelais.

2. Expression proverbiale, dont le sens est clair : ne leur laisse rien, du moins rien de bon. L'étymologie en est douteuse. Peut-être faut-il comprendre : il les regarde jouer, et le jeu fini, empoche l'argent, laissant par grâce aux joueurs les instruments du jeu, les quilles et le sac.

3. Allusion à la fable III du livre V : *Le petit Poisson et le Pêcheur*.

4. Jà, vieux mot, dérivé du latin *jam*, maintenant.

Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre;
Mais le drôle étoit au logis.

Il dit au loup par un treillis :

« Ami, je vais sortir; et, si tu veux attendre,
Le portier du logis et moi
Nous serons tout à l'heure à toi. »

Ce portier du logis étoit un chien énorme,
Expédiant les loups en forme.

Celui-ci s'en douta. « Serviteur au portier, »
Dit-il; et de courir. Il étoit fort agile;

Mais il n'étoit pas fort habile :

Ce loup ne savoit pas encor bien son métier.

XVII. LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le milan, manifeste voleur,
Eut répandu l'alarme en tout le voisinage.
Et fait crier sur lui les enfants du village,
Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
Le héraut du printemps lui demande la vie.

« Aussi bien, que manger en qui n'a que le son ?

Écoutez plutôt ma chanson :

Je vous raconterai Térée et son envie.

— Qui Térée? est-ce un mets propre pour les milans?

— Non pas; c'étoit un roi dont les feux violens

Me firent ressentir leur ardeur criminelle !

Je m'en vais vous en dire une chanson si belle

Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun. »

Le milan alors lui réplique :

« Vraiment, nous voici bien! lorsque je suis à jeun,
Tu me viens parler de musique!

— J'en parle bien aux rois. — Quand un roi te prendra.

Tu peux lui conter ces merveilles;

Pour un milan, il s'en rira. »

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

LIVRE X.

II. L'HOMME ET LA COULEUVRE.

Un homme vit une couleuvre :

« Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers! »

1. Térée, roi de Thrace, fit couper la langue à Philomèle, sœur de sa femme Progné, pour l'empêcher de révéler la violence qu'il lui avait faite. Térée fut métamorphosé en huppe, Progné en hirondelle, et Philomèle en rossignol.

A ces mots l'animal pervers
 (C'est le serpent que je veux dire,
 Et non l'homme; on pourroit aisément s'y tromper),
 A ces mots le serpent, se laissant attraper,
 Est pris, mis en un sac; et, ce qui fut le pire,
 On résolut sa mort, fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison,
 L'autre lui fit cette harangue :

« Symbole des ingrats ! être bon aux méchants,
 C'est être sot; meurs donc : ta colère et tes dents
 Ne me nuiront jamais. » Le serpent, en sa langue,
 Reprit du mieux qu'il put : « S'il falloit condamner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : je me fonde
 Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.
 Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice :

Selon ces lois, condamne-moi;

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. » Ces paroles
 Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : « Tes raisons sont frivoles.

Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;

Mais rapportons-nous-en¹. — Soit fait, » dit le reptile.

Une vache étoit là : l'on l'appelle; elle vient :

Le cas est proposé. C'étoit chose facile :

« Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeler ?

La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;

Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfans

Le font à la maison revenir les mains pleines :

Même j'ai rétabli sa santé, que les ans

Avoient altérée; et mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin

Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître!

Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître

Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin

L'ingratitude? Adieu : j'ai dit ce que je pense. »

L'homme, tout étonné d'une telle sentence,

1. Prenons un arbitre.

Dit au serpent : « Faut-il croire ce qu'elle dit !
C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
Croyons ce bœuf. — Croyons, » dit la rampante bête.
Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portoit les soins les plus pesans,
Parcourant sans cesser ce long cercle de peines
Qui, revenant sur soi, ramenoit dans nos plaines
Ce que Cérès nous donne, et vend aux animaux ;

Que cette suite de travaux

Pour récompense avoit, de tous tant que nous sommes,
Force coups, peu de gré : puis, quand il étoit vieux,
On croyoit l'honorer chaque fois que les hommes
Achetoient de son sang l'indulgence des dieux.

Ainsi parla le bœuf. L'homme dit : « Faisons taire

Cet ennuyeux déclamateur ;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire,

Au lieu d'arbitre, accusateur.

Je le récuse aussi. » L'arbre étant pris pour juge,

Ce fut bien pis encore. Il servoit de refuge

Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents,

Pour nous seuls il ornoit les jardins et les champs :

L'ombrage n'étoit pas le seul bien qu'il sût faire ;

Il courboit sous les fruits. Cependant pour salaire

Un rustre l'abattoit : c'étoit là son loyer ;

Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne

Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne ;

L'ombre, l'été ; l'hiver, les plaisirs du foyer.

Que ne l'émondoit-on, sans prendre la cognée ?

De son tempérament, il eût encor vécu.

L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là ! »

Du sac et du serpent aussitôt il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :

La raison les offense ; ils se mettent en tête

Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens,

Et serpents.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot. J'en conviens : mais que faut-il donc faire ?

Parler de loin, ou bien se taire.

IV. LES POISSONS ET LE CORMORAN.

Il n'étoit point d'étang dans tout le voisinage
 Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :
 Viviers et réservoirs lui payoient pension.
 Sa cuisine alloit bien : mais, lorsque le long âge
 Eut glacé le pauvre animal,
 La même cuisine alla mal.
 Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.
 Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,
 N'ayant ni filets ni réseaux,
 Souffroit une disette extrême.
 Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème,
 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.
 « Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant
 Porter un avis important
 A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
 Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera. »
 L'écrevisse en hâte s'en va
 Conter le cas. Grande est l'émute¹ ;
 On court, on s'assemble, on députe
 A l'oiseau : « Seigneur Cormoran,
 D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
 Êtes-vous sûr de cette affaire ?
 N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?
 — Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?
 — N'en soyez point en soin² : je vous porterai tous,
 L'un après l'autre, en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connoît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que Nature y creusa de ses mains,
 Inconnu des traîtres humains,
 Sauvera votre république. »
 On le crut. Le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous ce rocher peu fréquenté.
 Là, Cormoran le bon apôtre,
 Les ayant mis en un endroit
 Transparent, peu creux, fort étroit,
 Vous les prenoit sans peine, un jour l'un, un jour l'autre ;
 Il leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance

1. Ancienne orthographe d'émute.

2. En souci, en peine.

En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance
 En auroit aussi bien croqué sa bonne part.

Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute panse
 Me paroît une à cet égard :
 Un jour plus tôt, un jour plus tard,
 Ce n'est pas grande différence.

V. L'ENFOUTISSEUR ET SON COMPÈRE.

Un pincemaille¹ avoit tant amassé
 Qu'il ne savoit où loger sa finance.
 L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendoit fort embarrassé
 Dans le choix d'un dépositaire ;
 Car il en vouloit un, et voici sa raison :
 L'objet tente ; il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison :
 Moi-même de mon bien je serai le larron.
 Le larron ? Quoi ! jouir c'est se voler soi-même ?
 Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.
 Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en peut défaire ;
 Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
 La peine d'acquérir, le soin de conserver,
 Ont le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.
 Pour se décharger d'un tel soin,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin :
 Il aima mieux la terre ; et, prenant son compère,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.
 Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
 Il ne retrouva que le gîte.
 Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
 Lui dire : « Apprêtez-vous ; car il me reste encor
 Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse. »
 Le compère aussitôt va remettre en sa place
 L'argent volé ; prétendant bien
 Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
 Mais, pour ce coup, l'autre fut sage :
 Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
 Plus n'entasser, plus n'enfouir ;

1. Un avare, un grippe-sou. La *maille* était une très-petite monnaie de cuivre. (N'avoir ni sou ni maille ; avoir maille à partir avec quelqu'un.)

Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

X. LE BERGER ET LE ROI.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie :

Si vous me demandez leur état et leur nom,

J'appelle l'un, Amour, et l'autre, Ambition.

Cette dernière étend le plus loin son empire;

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferois bien voir; mais mon but est de dire

Comme un roi fit venir un berger à sa cour.

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Ce roi vit un troupeau qui couvroit tous les champs,

Bien broutant, en bon corps¹, rapportant tous les ans,

Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.

Le berger plut au roi par ses soins diligens.

« Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :

Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;

Je te fais juge souverain². »

Voilà notre berger la balance à la main³.

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,

Son troupeau, ses mâtons, le loup, et puis c'est tout,

Il avoit du bon sens ; le reste vient ensuite :

Bref, il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :

« Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?

Vous, favori ! vous, grand ! Défiez-vous des rois ;

Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire

C'est qu'il en coûte cher : de pareilles erreurs

Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous engage :

Je vous parle en ami ; craignez tout. » L'autre rit ;

Et notre ermite poursuivit :

« Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage.

Je crois voir cet aveugle à qui, dans un voyage,

1. En bon point.

2. Un juge souverain est celui qui décide en dernier ressort, et des sentences duquel on n'appelle pas.

3. Boileau, *Épître II* :

La justice passa, la balance à la main.

Un serpent engourdi de froid
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
 Le sien s'étoit perdu, tombant de sa ceinture.
 Il rendoit grâce au ciel de l'heureuse aventure,
 Quand un passant cria : « Que tenez-vous, ô dieux !
 Jetez cet animal traître et pernicieux,
 Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous dis-je
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
 Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
 Mon fouet étoit usé ; j'en retrouve un fort bon :

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle ne le crut pas ;

Il en perdit bientôt la vie :

L'animal dégoûté piqua son homme au bras.

Quant à vous, j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.

— Eh ! que me sauroit-il arriver que la mort ?

— Mille dégoûts viendront, » dit le prophète ermite.

Il en vint en effet : l'ermite n'eut pas tort.

Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,

Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,

Furent suspects au prince. On cabale, on suscite

Accusateurs, et gens grevés¹ par ses arrêts.

« De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais. »

Le prince voulut voir ces richesses immenses.

Il ne trouva partout que médiocrité,

Louanges du désert et de la pauvreté :

C'étoient là ses magnificences.

« Son fait², dit-on, consiste en des pierres de prix ;

Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures. »

Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs³ d'impostures.

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,

Petit chapeau, jupon, pannetière, houlette,

Et, je pense, aussi sa musette.

« Doux trésors, ce dit-il, chers gages⁴, qui jamais

N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,

Je vous reprends : sortons de ces riches palais

1. Maltraités ; à qui ses arrêts étaient lourds.

2. Son bien. « Bienheureux qui a tout son fait bien placé. »
 (Molière, *l'Avare*. Acte I, scène iv.)

3. On dit aujourd'hui *machinateur*. *Machineur* vient du français
machiner, et *machinateur* du latin *machinator*.

4. Souvenirs, témoins de mon passé.

Comme l'on sortiroit d'un songe !
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
 J'avois prévu ma chute en montant sur le faite.
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition ?

LES LAPINS.

Discours à M. le duc de la Rochefoucauld.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
 L'homme agit, et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets ; et la Nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits :
 J'entends les esprits-corps ¹ et pétris de matière.
 Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
 Précipite ses traits dans l'humide séjour,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
 Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
 Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
 Je foudroie à discrétion
 Un lapin qui n'y pensoit guère.
 Je vois fuir aussitôt toute la nation
 Des lapins, qui, sur la bruyère,
 L'œil éveillé, l'oreille au guet,
 S'égayoient, et de thym parfumoient leur banquet.
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la souterraine cité :

Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
 S'évanouit bientôt ; je revois les lapins,
 Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.

Ne reconnoît-on pas en cela les humains ?

Dispersés par quelque orage,
 A peine ils touchent le port
 Qu'ils vont hasarder encor
 Même vent, même naufrage :
 Vrais lapins, on les revoit
 Sous les mains de la Fortune.

1. Les sprits vitaux, le principe de la vie et les facultés instinctives communes à tous les êtres animés.

Joignons à cet exemple une chose commune.

Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit¹,

Je laisse à penser quelle fête!

Les chiens du lieu, n'ayant en tête

Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,

Vous accompagnent ces passants

Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,

Aux gouverneurs d'états², à certains courtisans,

A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.

On nous voit tous, pour l'ordinaire,

Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.

La coquette et l'auteur sont de ce caractère :

Malheur à l'écrivain nouveau!

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,

C'est le droit du jeu, c'est l'affaire³.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours;

Mais les ouvrages les plus courts

Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides⁴

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous, qui m'avez donné ce qu'il a de solide,

Et dont la modestie égale la grandeur,

Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,

La plus juste et la mieux acquise;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu

Que votre nom reçût ici quelques hommages,

Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,

Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'univers,

Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde

Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

1. *Détroit*, dans cette acception, a été remplacé par *district*.

2. De provinces. — 3. C'est le point important.

4. La rime demanderait le singulier.

LIVRE XI.

I. LE LION.

Sultan léopard autrefois
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine',
 Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
 Force moutons parmi la plaine.
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
 Après les compliments et d'une et d'autre part,
 Comme entre grands il se pratique,
 Le sultan fit venir son vizir le renard,
 Vieux routier, et bon politique.
 « Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin;
 Son père est mort; que peut-il faire?
 Plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire,
 Et devra beaucoup au Destin
 S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »
 Le renard dit, branlant la tête:
 Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
 Ou s'efforcer de le détruire
 Avant que la griffe et la dent
 Lui soit crüe, et qu'il soit en état de nous nuire.
 N'y perdez pas un seul moment.
 J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre;
 Ce sera le meilleur lion
 Pour ses amis, qui soit sur terre :
 Tâchez donc d'en être; sinon
 Tâchez de l'affoiblir. » La harangue fut vaine.
 Le sultan dormoit lors; et dedans son domaine
 Chacun dormoit aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène
 De toutes parts; et le vizir,
 Consulté là-dessus, dit avec un soupir :
 « Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
 En vain nous appelons mille gens à notre aide :
 Plus il sont, plus il coûte; et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez le lion : seul il passe en puissance

1. *Aubaine*, terme du droit féodal. Le seigneur, en vertu du droit d'*aubaine*, confisquait à son profit l'héritage des étrangers morts sur sa terre.

Ce monde d'alliés vivants sur notre bien.
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
 Son courage, sa force, avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton,
 S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :
 Joignez-y quelque bœuf; choisissez, pour ce don,
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal¹; et force états
 Voisins du sultan en pâturent :
 Nul n'y gagna, tous y perdirent.
 Quoi que fit ce monde ennemi,
 Celui qu'ils craignoient fut le maître.
 Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
 Si vous voulez le laisser craître².

IV. LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir
 Aux champs élysiens possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée :
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux,
 Qui touchoit de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire :
 Minos³ en ces deux morts sembloit s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla, tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,
 Il se fit expliquer l'affaire.
 L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point;
 Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,
 Ce vizir quelquefois cherchoit la solitude;
 Cet ermite aux vizirs alloit faire sa cour. »
 Si j'osois ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerois ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.

1. Il en arriva mal.

2. On prononçait primitivement *craître*. Au temps de la Fontaine *maître* et *croître* ne rimaient déjà plus.

3. Minos, roi de Crète, devint après sa mort l'un des trois juges des Enfers. Les habitants du Mogol n'ont jamais connu ni les champs Elysées, ni Minos.

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !¹
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond, et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soins², et mourrai sans remords.

V. LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le lion, pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit, un beau jour, amener
 Le singe, maître ès arts³ chez la gent animale.
 La première leçon que donna le régent
 Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'état à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,
 Ce n'est pas chose si petite
 Qu'on en vienne à bout en un jour :
 C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.
 Par là, votre personne auguste
 N'admettra jamais rien en soi

1. Souvenir de Virgile, *Géorgiques*, livre II. — 2. Soucis.

3. Reçu et passé maître de belles-lettres et de philosophie. Dans l'ancienne Université, la Faculté des arts comprenait les matières d'enseignement que se partagent aujourd'hui les Facultés des lettres et des sciences.

De ridicule ni d'injuste.
 — Donne-moi, repartit le roi,
 Des exemples de l'un et l'autre.
 — Toute espèce, dit le docteur,
 Et je commence par la nôtre,
 Toute profession s'estime dans son cœur,
 Traite les autres d'ignorantes,
 Les qualifie impertinentes;
 Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
 L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême
 On porte ses pareils; car c'est un bon moyen
 De s'élever aussi soi-même.
 De tout ce que dessus j'argumente¹ très-bien
 Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,
 Cabale, et certain art de se faire valoir,
 Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace
 Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
 Se louoient tour à tour, comme c'est la manière,
 J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
 « Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 L'homme, cet animal si parfait? Il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 Il abuse encore d'un mot,
 Et traite notre rire et nos discours de braire.
 Les humains sont plaisants de prétendre exceller
 Par-dessus nous! Non, non; c'est à vous de parler,
 A leurs orateurs de se taire :
 Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens :
 Vous m'entendez, je vous entends;
 Il suffit. Et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix², novice dans cet art :
 Vous surpassez Lambert³. » L'autre baudet repart :
 « Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés⁴,
 S'en allèrent dans les cités

1. Formule usitée dans les argumentations publiques de l'ancienne Université.

2. En comparaison.

3. Le musicien Lambert dont parle Boileau dans la satire du repas ridicule. Il était maître de musique de la chapelle de Louis XIV.

4. Allusion au proverbe latin : *Asinus asinum fricat*; « les ânes se frottent entre eux. »

L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.

J'en connois beaucoup aujourd'hui,
Non parmi les baudets, mais parmi les puissances,
Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,
Qui changeroient entre eux les simples excellences,
S'ils osoient, en des majestés.

J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
Que votre majesté gardera le secret.

Elle avoit souhaité d'apprendre quelque trait

Qui lui fit voir, entre autre chose,
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.
L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps. »
Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
S'il traita l'autre point, car il est délicat;
Et notre maître ès arts, qui n'étoit pas un fat¹,
Regardoit ce lion comme un terrible sire.

VI. LE LOUP ET LE RENARD.

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie?

J'en cherche la raison, et ne la trouve point.

Quand le loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui,

N'en sait-il pas autant que lui?

Je crois qu'il en sait plus; et j'oserois peut-être

Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échut

A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits : l'orbiculaire image

Lui parut un ample fromage.

Deux seaux alternativement

Puisoient le liquide élément :

Notre renard, pressé par une faim canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre seau tenoit suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine,

Et voyant sa perte prochaine :

Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé,

Et succédant à sa misère,

Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée ;
 Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les : on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes ;
 Nous ne conversons¹ plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les : ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice ;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère. »
 A ces mots, il se couche² ; et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice³ ; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On choisit
 D'autres prêteurs ; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme,

1. Du latin *conversari* : vivre avec, vivre au milieu de.

2. *Il se couche* est expliqué par les vers qui suivent : il se prosterne.

3. Patricien. La dignité nouvelle de *patrice* ne fut créée que sous Constantin.

Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

VIII. LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantoit.
 « Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »
 Disoient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
 Assurément il radotoit.
 « Car, au nom des dieux, je vous prie,
 Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
 Autant qu'un patriarche il vous faudroit vieillir.
 A quoi bon charger votre vie
 Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
 Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
 Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
 Tout cela ne convient qu'à nous.
 — Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le vieillard. Tout établissement¹
 Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
 De vos jours et des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
 Hé bien ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
 Je puis enfin compter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux. »
 Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
 L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
 Dans les emplois de Mars servant la république,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;
 Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter ;
 Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.

1. Toute œuvre, toute création humaine.

LIVRE XII.

I. LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

A Monseigneur le duc de Bourgogne.

Prince, l'unique objet du soin des immortels,
Souffrez que mon encens parfume vos autels.
Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse ;
Les ans et les travaux me serviront d'excuse¹.
Mon esprit diminue, au lieu qu'à chaque instant
On aperçoit le vôtre aller en augmentant :
Il ne va pas, il court, il semble avoir des ailes.
Le héros dont il tient des qualités si belles
Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant :
Il ne tient pas à lui que, forçant la victoire,
Il ne marche à pas de géant
Dans la carrière de la gloire.

Quelque dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire ;
Peut-être elle seroit aujourd'hui téméraire².
Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours
Ne sont pas soupçonnés d'aimer les long discours.
De ces sortes de dieux votre cour se compose :
Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout
D'autres divinités n'y tiennent le haut bout ;
Le sens et la raison y règlent toute chose.
Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs,
Imprudents et peu circonspects,
S'abandonnèrent à des charmes
Qui métamorphosoient en bêtes les humains.

Les compagnons d'Ulysse, après dix ans d'alarmes,
Erroient au gré du vent, de leur sort incertains.
Ils abordèrent un rivage
Où la fille du dieu du jour,
Circé³, tenoit alors sa cour.
Elle leur fit prendre un breuvage

1. Le douzième livre des Fables, dédié au duc de Bourgogne, parut en 1694. La Fontaine avait soixante-treize ans ; le duc de Bourgogne en avait douze.

2. Dans la campagne de 1690, l'armée du Rhin, commandée par le dauphin, père du duc de Bourgogne, reçut l'ordre de se replier sur la France, sans avoir rencontré l'ennemi.

3. Circé, fille du Soleil, habitait l'île d'Ea, sur la côte occidentale de l'Italie

Délicieux, mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ;

Quelques moments après leur corps et leur visage

Prennent l'air et les traits d'animaux différents :

Les voilà devenus ours, lions, éléphants ;

Les uns sous une masse énorme,

Les autres sous une autre forme :

Il s'en vit de petits, EXEMPLUM UT TALPA¹.

Le seul Ulysse en échappa ;

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

Comme il joignoit à la sagesse

La mine d'un héros et le doux entretien,

Il fit tant que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différent du sien.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse étoit trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendroit à ses Grecs leur figure.

« Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?

Allez le proposer de ce pas à la troupe. »

Ulysse y court, et dit : « L'empoisonneuse coupe

A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :

Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ?

On vous rend déjà la parole. »

Le lion dit, pensant rugir :

« Je n'ai pas la tête si folle ;

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dents, et mets en pièce qui m'attaque.

Je suis roi : deviendrai-je un citadin d'Ithaque !

Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état. »

Ulysse du lion court à l'ours : « Eh ! mon frère,

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

— Ah ! vraiment nous y voici,

Reprit l'ours à sa manière :

Comme me voilà fait ? comme doit être un ours.

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ? va-t'en ; suis ta route, et me laisse.

Je vis libre, content, sans nul soin qui me presse ;

Et te dis tout net et tout plat :

1. « Par exemple, la taupe. » Formule usitée dans les argumentations scolastiques.

Je ne veux point changer d'état. »
 Le prince grec au loup va proposer l'affaire,
 Il lui dit, au hasard d'un semblable refus :
 « Camarade, je suis confus
 Qu'une jeune et belle bergère
 Conte aux échos les appétits gloutons
 Qui t'ont fait manger ses moutons.
 Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :
 Tu menois une honnête vie.
 Quitte ces bois, et redevien,
 Au lieu de loup, homme de bien.
 — En est-il ? dit le loup : pour moi, je n'en vois guère.
 Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;
 Toi qui parles, qu'es-tu ? N'auriez-vous pas, sans moi,
 Mangé ces animaux que plaint tout le village ?
 Si j'étois homme, par ta foi,
 Aimerois-je moins le carnage ?
 Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous :
 Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups ?
 Tout bien considéré, je te soutiens en somme
 Que, scélérat pour scélérat,
 Il vaut mieux être un loup qu'un homme :
 Je ne veux point changer d'état. »
 Ulysse fit à tous une même semonce¹ ;
 Chacun d'eux fit même réponse,
 Autant le grand que le petit.
 La liberté, les bois, suivre leur appétit,
 C'étoit leurs délices suprêmes :
 Tous renongoient au l^ôs² des belles actions.
 Ils croyoient s'affranchir suivant leurs passions,
 Ils étoient esclaves d'eux-mêmes.
 Prince, j'aurois voulu vous choisir un sujet
 Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :
 C'étoit sans doute un beau projet,
 Si ce choix eût été facile.
 Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offerts :
 Ils ont force pareils en ce bas univers,
 Gens à qui j'impose pour peine
 Votre censure et votre haine.

1. Exhortation.

2. L^ôs, gloire, du latin *laus*. Il avait déjà vieilli au temps de la Fontaine. (Voir Marot, *Épître au roi pour avoir été dérobé*.)

IX. LE LOUP ET LE RENARD.

D'où vient que personne en la vie
 N'est satisfait de son état ?
 Tel voudroit bien être soldat
 A qui le soldat porte envie¹.
 Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Eh ! qui peut dire
 Que pour le métier de mouton
 Jamais aucun loup ne soupire ?

Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
 Un prince² en fable ait mis la chose,
 Pendant que sous mes cheveux blancs
 Je fabrique à force de temps
 Des vers moins sensés que sa prose.

Les traits dans sa fable semés
 Ne sont en l'ouvrage du poète
 Ni tous si bien exprimés :
 Sa louange³ en est plus complète.
 De la chanter sur la musette,
 C'est mon talent ; mais je m'attends
 Que mon héros, dans peu de temps,
 Me fera prendre la trompette.

Je ne suis pas un grand prophète,
 Cependant je lis dans les cieux
 Que bientôt ses faits glorieux
 Demanderont plusieurs Homères :
 Et ce temps-ci n'en produit guères.
 Laissant à part tous ces mystères,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : « Notre cher, pour tout mets
 J'ai souvent un vieux coq, ou de maigres poulets :
 C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère avec moins de hasard⁴ :
 J'approche des maisons, tu te tiens à l'écart.

1. « D'où vient, Mécène, que pas un homme ne soit content de sa condition, qu'il l'ait choisie ou reçue du hasard, et que chacun envie celle de son voisin?... » (Horace, *satire I.*)

2. Le sujet de cette fable est tiré des *Thèmes* du duc de Bourgogne.

3. Sa gloire.

4. Danger.

Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.

(Corneille. — *Le Cid.*)

Apprends-moi ton métier, camarade, de grâce;
 Rends-moi le premier de ma race
 Qui nourrisse son croc de quelque mouton gras :
 Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
 — Je le veux, dit le loup : il m'est mort un mien frère;
 Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras. »
 Il vint; et le loup dit : « Voici comme il faut faire,
 Si tu veux écarter les mâtons du troupeau. »

Le renard, ayant mis la peau,
 Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
 D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien;
 Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
 Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court,
 Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel, vêtu des armes d'Achille,
 Patrocle mit l'alarme au camp et dans la ville :
 Mères, brus, et vieillards, au temple couroient tous¹.
 L'ost² du peuple bêlant crut voir cinquante loups :
 Chien, berger, et troupeau, tout fuit vers le village,
 Et laisse seulement une brebis pour gage.
 Le larron s'en saisit. A quelques pas de là
 Il entendit chanter un coq du voisinage.
 Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla,
 Jetant bas sa robe de classe,
 Oubliant les brebis, les leçons, le régent,
 Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse ?
 Prétendre ainsi changer est une illusion :
 L'on reprend sa première trace
 A la première occasion.

De votre esprit, que nul autre n'égale,
 Prince, ma muse tient tout entier ce projet :
 Vous m'avez donné le sujet,
 Le dialogue et la morale.

XX. LE PHILOSOPHE SCYTHE

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile³,

1. *Iliade*, livre XVI. — 2. L'armée.

3 L'amateur de jardins, dont parle Virgile au livre IV des *Géorgiques*.

Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
Son bonheur consistoit aux beautés d'un jardin.

Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
De ses arbres fruitiers retranchoit l'inutile,
Ébranchoit, émondoit, ôtoit ceci, cela,

Corrigeant partout la nature,
Excessive à payer ses soins avec usure.

Le Scythe alors lui demanda
Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?

« Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;

Laissez agir la faux du Temps :
Ils iront assez tôt border le noir rivage.

— J'ôte le superflu, dit l'autre ; et l'abattant,

Le reste en profite d'autant. »
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure ;
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis

Un universel abattis.
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison,
Sans observer temps ni saison,
Lunes ni vieilles ni nouvelles.
Tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien
Un indiscret stoïcien :
Celui-ci retranche de l'âme
Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XXIV. LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES¹.

Les filles du limon tiroient du roi des astres
Assistance et protection ;
Guerre ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvoient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.

1. Cette fable a une signification politique. La *république aquatique* n'est autre que la Hollande; le *soleil*, c'est le roi Louis XIV, qui avait adopté pour emblème un soleil, avec cette devise : « *Nec pluribus impar.* »

Les reines des étangs, grenouilles veux-je dire,
 (Car que coûte-t-il d'appeler
 Les choses par noms honorables ?)
 Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler,
 Et devinrent insupportables.
 L'imprudence, l'orgueil, et l'oubli des bienfaits,
 Enfants de la bonne fortune,
 Firent bientôt crier cette troupe importune :
 On ne pouvoit dormir en paix.
 Si l'on eût cru leur murmure,
 Elles auroient, par leurs cris,
 Soulevé grands et petits
 Contre l'œil de la nature.
 Le soleil, à leur dire, alloit tout consumer :
 Il falloit promptement s'armer,
 Et lever des troupes puissantes.
 Aussitôt qu'il faisoit un pas,
 Ambassades coassantes
 Alloient dans tous les états :
 A les ouïr, tout le monde,
 Toute la machine ronde
 Rouloit sur les intérêts
 De quatre méchants marets ¹.
 Cette plainte téméraire
 Dure toujours ; et pourtant
 Grenouilles doivent se taire,
 Et ne murmurer pas tant :
 Car si le soleil se pique,
 Il le leur fera sentir ;
 La république aquatique
 Pourroit bien s'en repentir.

PHILÉMON ET BAUCIS.

A Monseigneur le duc de Vendôme².

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
 Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
 Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille
 Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
 Véritables vautours que le fils de Japet³

1. Ancienne orthographe pour *marais*.

2. Le duc de Vendôme, arrière petit-fils d'Henri IV, né en 1654, mort en 1712.

3. Prométhée, fils de Japet, déroba une parcelle du feu céleste, et

Représente, enchaîné sur son triste sommet.
 L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
 Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
 Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
 Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
 Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
 Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
 Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour;
 Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
 Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
 Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
 Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
 Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :
 Clothôn¹ prenoit plaisir à filer cette trame.
 Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
 Eux seuls ils composoient toute leur république² :
 Heureux de ne devoir à pas un domestique
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient !
 Tout vieillit : sur leurs fronts les rides s'étendoient,
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.
 Ils habitoient un bourg plein de gens dont le cœur
 Joignoit aux duretés un sentiment moqueur.
 Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
 Il part avec son fils³, le dieu de l'éloquence,
 Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
 Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
 Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
 Ils virent à l'écart une étroite cabane,
 Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
 Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
 Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
 « Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
 Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
 L'aide des dieux a fait que nous le conservons :

mit aux mains des hommes cet agent puissant, contre la volonté de Jupiter. En punition de son audace, il fut attaché sur un sommet du Caucase et livré en proie à un vautour qui lui dévorait éternellement le foie. — Ce passage embarrassé veut dire : Le supplice de Prométhée et l'image des souffrances des ambitieux.

1. L'une des Parques, celle qui tenait la quenouille.
2. Toute leur maison, tout le petit état sur lequel ils régnaient.
3. Mercure.

Usez-en. Sauvez ces pénates d'argile :
 Jamais le ciel ne fut aux humains plus facile,
 Que quand Jupiter même étoit de simple bois ;
 Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
 Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
 Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
 Nos hôtes agréront les soins qui leur sont dus. »
 Quelques restes de feu sous la cendre épandus
 D'un souffle haletant par Baucis¹ s'allumèrent ;
 Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
 L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
 Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
 Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
 Il entretenait les dieux, non point sur la fortune,
 Sur les jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
 Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
 Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
 Cependant par Baucis le festin se prépare.
 La table où l'on servit le champêtre repas
 Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
 Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
 Qu'en un de ses supports le temps l'avoit rompu.
 Baucis en égala les appuis chancelants
 Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
 Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
 Il ne servoit pourtant qu'aux fêtes solennelles.
 Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
 D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
 Les divins voyageurs, altérés de leur course,
 Mêloient au vin grossier le cristal d'une source.
 Plus le vase versoit, moins il s'alloit vidant.
 Philémon reconnut ce miracle évident ;
 Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent,
 A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
 Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
 Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
 « Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
 Quels humains auroient cru recevoir un tel hôte ?
 Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
 Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
 C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
 Apprêtent un repas pour les maîtres du monde :
 Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »

1. Le verbe réfléchi *s'allumèrent* a ici la valeur d'un passif, et en a aussi le complément : *par Baucis*.

Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
 Dans le verger couroit une perdrix privée,
 Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
 Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
 La volatile échappe à sa tremblante main ;
 Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
 Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
 Jupiter intercède. Et déjà les vallons
 Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
 Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
 « De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
 Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
 O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »
 Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
 Nos deux époux suivoient, ne marchant qu'avec peine ;
 Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans :
 Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtans,
 Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
 A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
 Des ministres du dieu les escadrons flottants¹
 Entraînèrent, sans choix, animaux, habitans,
 Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure² ;
 Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
 Les vieillards déploroient ces sévères destins.
 Les animaux périr ! car encor les humains,
 Tous avoient dû³ tomber sous les célestes armes !
 Baucis en répandit en secret quelques larmes.
 Cependant l'humble toit devint temple, et ses murs
 Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
 De pilastres massifs les cloisons revêtues
 En moins de deux instans s'élèvent jusqu'aux nues ;
 Ce chaume devient or, tout brille en ce pourpris⁴ :
 Tous ces événements sont peints sur le lambris.
 Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle⁵ !
 Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
 Nos deux époux surpris, étonnés, confondus,
 Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
 « Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
 Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
 Pour présider ici sur les honneurs divins,

1. Les nuages. — 2. Tout ce séjour, tout ce pays.

3. Avoient mérité de. — 4. Enceinte, enclos, de *pourprendre*.

5. Célèbres peintres grecs. Zeuxis vivait au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Apelle était contemporain d'Alexandre, qui ne voulut pas permettre que d'autres peintres que lui fissent son portrait.

Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins ? »
 Jupiter exauça leur prière innocente.
 « Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
 Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
 Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
 Clothon feroit d'un coup ce double sacrifice ;
 D'autres mains nous rendroient un vain et triste office !
 Je ne pleurerois point celle-ci, ni ses yeux
 Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
 Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
 Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
 Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
 Ils contoient cette histoire aux pèlerins ravis,
 La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille ;
 Philémon leur disoit : « Ce lieu plein de merveille
 N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
 Un bourg étoit autour ennemi des autels,
 Gens barbares, gens durs, habitacle¹ d'impies ;
 Du céleste courroux tous furent les hosties².
 Il ne resta que nous d'un si triste débris :
 Vous en verrez tantôt la suite³ en nos lambris ;
 Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
 Philémon regardoit Baucis par intervalles ;
 Elle devenoit arbre, et lui tendoit les bras :
 Il veut lui tendre aussi les siens et ne peut pas.
 Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
 L'un et l'autre se dit adieu de la pensée ;
 Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
 D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
 Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
 Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
 On les va voir encore, afin de mériter
 Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
 Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
 Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
 Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
 Ah ! si.... Mais autre part j'ai porté mes présents.
 Célébrons seulement cette métamorphose.
 De fidèles témoins m'ayant conté la chose,

1. Séjour.

2. Victimes, du latin *hostia*.

Cette seconde hostie est digne de ta rage.

(Corneille. *Polyeucte*.)

3. L'histoire complète, les détails dans leur ordre et leur enchaînement.

Clio¹ me conseilla de l'étendre en ces vers,
 Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
 Quelque jour on verra chez les races futures,
 Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
 Vendôme, consentez au los² que j'en attends;
 Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps:
 Enchaînez ces démons; que sur nous ils n'attendent,
 Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
 Je voudrois pouvoir dire en un style assez haut
 Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
 Toutes les célébrer seroit œuvre infinie;
 L'entreprise demande un plus vaste génie:
 Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
 Sans parler de celui qui force à vous aimer.
 Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
 Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages;
 Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
 Que nous font à regret le travail et les ans.
 Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
 Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
 Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
 Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
 Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère³,
 Vient de les retoucher, attentive à vous plaire.
 On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
 Transportent dans Anet⁴ tout le sacré vallon:
 Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
 Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
 Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils⁵,
 Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

DESCARTES.

René Descartes naquit à Lahaye en Touraine, l'an 1595, fit ses études au collège des Jésuites de La Flèche, et se destina à la carrière des armes. Il servit comme volontaire

1. La muse de l'histoire. — 2. Voy. page 430, note 2.

3. A l'exemple de ceux d'Homère. C'est Apollon lui-même qui les lui dicta, au dire d'une épigramme grecque que Boileau a traduite.

4. Château du duc de Vendôme, à 15 kil. de Dreux.

5. Leur cime.

dans la guerre de Trente ans, sous Maurice de Nassau et sous le duc de Bavière. En 1620 il quitta le service et se mit à voyager, en Allemagne, en Hollande, en Italie; il vint plusieurs fois à Paris. Cependant, sous cette vie extérieure et commune, se cachait la croissance la plus extraordinaire de la pensée. Dès son enfance Descartes avait reconnu l'incertitude et le vide des sciences contemporaines : il ne cherchait rien moins qu'à reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice des connaissances humaines. Il s'imposa la loi de douter absolument de tout, et de ne sortir de ce doute méthodique que lorsqu'il y serait contraint par l'évidence. Pour se livrer entièrement à ce grand travail, il renonça à toute profession, à tout plaisir, et se retira en Hollande, où il vécut seul avec lui-même et la vérité. De nombreux ouvrages furent le fruit de cette laborieuse solitude. Les plus célèbres sont le *Discours sur la Méthode*, écrit en français (1637) et les *Méditations*, composées en latin (1641). Elles furent suivies en 1644 des *Principes de la Philosophie*, écrits aussi en latin, où l'auteur exposait l'ensemble de sa doctrine. Une réputation immense poursuivit dans sa retraite le philosophe qui la fuyait. Il eut des ennemis nombreux, des partisans enthousiastes, des princes pour disciples. Christine, reine de Suède, le pressa de venir à Stockholm et de l'instruire par ses leçons. Descartes s'y rendit; mais il ne put supporter la rigueur du climat, et mourut quelques mois après son arrivée, en 1650. Ses restes furent rapportés en France et déposés dans l'église de Sainte-Geneviève, où l'autorité ne permit pas qu'on prononçât son oraison funèbre.

*L'édition la plus récente et la plus complète des OEUVR*ES DE DESCARTES *est celle de M. V. Cousin, 1824-1826. Ad. Garnier a publié les OEUVR*ES *purement PHILOSOPHIQUES, quatre vol. in-8°, 1835.*

Descartes est considéré aujourd'hui comme le fondateur non pas seulement de la philosophie, mais encore de la prose française. « Descartes l'a trouvée, dit M. Cousin, et Pascal l'a fixée. Or, Descartes et Pascal ce sont deux géo-

mètres et deux philosophes ; et c'est d'eux que notre prose a reçu d'abord les qualités qui désormais la constituent, et qu'elle doit garder sous peine de périr. »

LE DISCOURS DE LA MÉTHODE.

Le *Discours de la Méthode* est le premier chef-d'œuvre de notre prose moderne. Il nous révèle enfin, dans toute sa simplicité majestueuse, la belle langue du dix-septième siècle. Ce n'est plus comme dans Montaigne, un idiome personnel, un composé bizarrement gracieux de français, de latin et de gascon ; c'est la langue de tout le monde frappée à l'empreinte du génie d'un seul. Voici enfin la parole qui se propose de *persuader*, c'est-à-dire d'atteindre le but de l'éloquence. Aussi devient-elle aussitôt grave, sévère, imposante, quelquefois impérieuse ; on croit entendre le ton de la vérité aux prises avec les sophismes. Au lieu de s'amuser à orner son expression, c'est-à-dire à la gâter, le philosophe marche toujours droit devant lui ; on sent que tout son désir est de vous convaincre. Ses idées s'enchaînent, ses raisonnements se pressent, son langage devient un tissu d'idées que rien ne peut rompre.

Dans la première partie de son Discours, Descartes expose comment après avoir achevé le cours d'études, « au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, » il se trouva embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il se résolut à ne plus chercher d'autre science que celle qui pouvait se trouver en lui-même, « ou bien dans le grand livre du monde. » Il rejeta toutes les opinions qu'il avait reçues jusqu'alors en sa créance, afin d'y en remettre d'autres meilleures, ou bien les mêmes, après les avoir ajustées au niveau de la raison ; et pour ne pas s'égarer au milieu des ténèbres dans lesquelles il s'engageait, il établit d'abord quatre préceptes, qu'il se promit d'observer étroitement.

« Le premier, dit-il, étoit de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle ; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et

la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenteroit si clairement et si distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

« Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerois en autant de parcelles qu'il se pourroit, et qu'il seroit requis pour les mieux résoudre.

« Le troisième de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connoître, pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connoissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres.

« Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre. » (*Seconde partie*).

Afin de ne pas rester irrésolu en ses actions, pendant que la raison l'obligerait de l'être en ses jugements, il se forma une morale provisoire, qui ne consistait qu'en trois ou quatre maximes exposées dans la troisième partie du Discours : Obéir aux lois et coutumes de son pays, retenir constamment la religion dans laquelle il avait été instruit, et se gouverner en toute autre chose suivant les opinions reçues en pratique par les hommes les plus sensés; être le plus ferme et le plus résolu en ses actions qu'il pourrait, et suivre aussi constamment les opinions les plus douteuses, lorsqu'il s'y serait une fois déterminé, que si elles eussent été assurées; tâcher à se vaincre plutôt que la fortune, et s'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement à notre pouvoir que nos pensées; enfin employer toute sa vie à cultiver sa raison et à s'avancer dans la connaissance de la vérité.

La quatrième partie contient l'application de la nouvelle méthode à la métaphysique, et la démonstration de l'existence de Dieu et de l'âme humaine, tirée de cette première vérité évidente par elle-même : *Je pense, donc je suis*; la cinquième, l'application de la méthode à des questions de

physique ; la sixième, des réflexions sur les choses que Descartes « croit être requises pour aller plus avant en la recherche de la nature qu'il n'a été, » et sur les raisons qui l'ont déterminé à écrire.

EXTRAITS DE LA PREMIÈRE PARTIE DU DISCOURS DE LA MÉTHODE.

Considérations touchant les sciences.

Je ne laissois pas d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savois que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens ; que la gentillesse des fables réveille l'esprit ; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion elles aident à former le jugement ; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées ; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables ; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très-ravissantes ; que les mathématiques ont des inventions très-sublimes, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes ; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles ; que la théologie enseigne à gagner le ciel ; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses, et se faire admirer des moins savants ; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent ; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connoître leur juste valeur et se garder d'en être trompé.

Mais je croyois avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager : il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu ; mais lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger à son pays, et lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquoient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles, qui ne le sont point ; et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être

lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances : d'où vient que le reste ne paroît pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans, et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

J'estimois fort l'éloquence, et j'étois amoureux de la poésie; mais je pensois que l'une et l'autre étoient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique; et ceux qui ont les inventions les plus agréables, et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne laisseroient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu.

Je me plaisois surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons; mais je ne remarquois point encore leur vrai usage, et, pensant qu'elles ne servoient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnois de ce que, leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avoit rien bâti dessus de plus relevé. Comme au contraire je comparois les écrits des anciens païens, qui traitent des mœurs, à des palais fort superbes et fort magnifiques qui n'étoient bâtis que sur du sable et sur de la boue : ils élèvent fort haut les vertus, et les font paroître estimables par-dessus toutes les choses qui sont au monde, mais ils n'enseignent pas assez à les connoître, et souvent ce qu'ils appellent d'un si beau nom n'est qu'une insensibilité, ou un orgueil, ou un désespoir, ou un parricide.

Je révérois notre théologie, et prétendois autant qu'aucun autre à gagner le ciel; mais ayant appris, comme chose très-assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la foiblesse de mes raisonnements, et je pensois que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il étoit besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel, et d'être plus qu'homme.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute, et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avois point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres; et que, considérant combien il peut y avoir de diverses opinions touchant une même matière, qui soient soutenues par des gens doctes, sans qu'il y en puisse avoir plus d'une seule qui soit vraie, je réputois presque pour faux tout ce qui n'étoit que vraisemblable.

Puis, pour les autres sciences, d'autant qu'elles empruntent leurs principes de la philosophie, je jugeois qu'on ne pouvoit avoir rien bâti

qui fût solide sur ces fondements si peu fermes ; et ni l'honneur ni le gain qu'elles promettent n'étoient suffisants pour me convier à les apprendre : car je ne me sento point, grâces à Dieu, de condition qui m'obligeât à faire un métier de la science pour le soulagement de ma fortune, et, quoique je ne fisse pas profession de mépriser la gloire en cynique, je faisais néanmoins fort peu d'état de celle que je n'espérois point pouvoir acquérir qu'à faux titres. Et, enfin, pour les mauvaises doctrines, je pensois déjà connaître assez ce qu'elles valoient pour n'être plus sujet à être trompé, ni par les promesses d'un alchimiste, ni par les prédictions d'un astrologue, ni par les impostures d'un magicien, ni par les artifices ou la vanterie d'aucun de ceux qui font profession de savoir plus qu'ils ne savent.

PASCAL.

Blaise Pascal¹, né à Clermont-Ferrand le 19 juin de l'année 1623, et mort à Paris en 1662, donna dès le plus jeune âge des marques d'un esprit extraordinaire. A douze ans, il parvint à trouver, sans le secours d'aucun livre, les trente-deux premières propositions d'Euclide ; à seize ans, il composait un traité des *Sections coniques*. Les sciences mathématiques et physiques lui doivent de nombreuses découvertes. Il s'était lié avec les chefs du parti janséniste : à propos d'une censure que la Sorbonne se proposait de faire d'un écrit d'Arnauld, il publia en 1656 et 1657 les *Lettres provinciales*, chef-d'œuvre d'ironie et d'éloquence.

Les *Lettres à un Provincial* n'étaient pas l'œuvre de prédilection de Pascal. Il préparait en silence les matériaux d'un grand ouvrage que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever, et dont les débris épars suffirent pour assurer à leur auteur l'admiration de la postérité. Pascal voulait aller plus loin que Descartes, et, prenant un lecteur dans l'indifférence et le doute, l'amener docile et fidèle aux pieds de

1. *Histoire de la Littérature française*, page 392 : *Pascal et Port-Royal*.

la religion. Les notes qu'il avait jetées sur le papier au jour le jour, furent publiées d'abord avec des changements nombreux par sa famille et ses amis en 1670. Les éditeurs reproduisirent les uns après les autres ce texte altéré, jusqu'à ce que M. Cousin, en 1842, démontrât dans un *Rapport* resté célèbre, la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*, conforme aux manuscrits de Pascal.

M. Prosper Faugère, en 1844, fit connaître pour la première fois au public le texte original des *PENSÉES*. M. Havet, en 1852, en a donné une nouvelle édition avec une excellente *Étude* et un très-utile commentaire. Le troisième livre du *PORT-ROYAL* de M. Sainte-Beuve est consacré tout entier à Pascal.

Mme Périer, sœur aînée de Pascal, a écrit une *histoire de sa vie*.

L'intérêt immense des *Pensées*, c'est que la vie intime de l'auteur y éclate à chaque pas par des accents d'une vérité profonde. Ses doutes, ses déchirements, ses dédains pour lui-même et pour la raison, ses terreurs religieuses s'y trahissent tour à tour par une éloquence sublime. On a dit justement que c'est avec le sang de son cœur qu'il écrit. Aussi quels éclairs de pensée et de sentiment sillonnent sans cesse ces magnifiques débris ! combien cet homme, qui méprisait la poésie ainsi que la philosophie et les sciences, est poète lui-même par l'éclat de son style ! Soit qu'il anéantisse l'homme entre les *deux infinis*, soit que ce *roseau pensant* se redresse vivement sous l'univers qui l'écrase, soit que levant les yeux vers le ciel, Pascal se sente tout à coup *effrayé par le silence éternel de ces espaces infinis*, on reconnaît à chaque page le libre et sincère essor d'une grande âme vers Dieu, et l'on suit l'écrivain, avec une anxiété pleine de terreur, à travers ce long drame religieux, dont l'expression morcelée et énigmatique semble encore augmenter la puissance. « C'est par l'âme que Pascal est grand comme homme et comme écrivain : le style qui réfléchit cette âme en a toutes les qualités, la finesse, l'ironie amère, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble

à la fois et la chaste discrétion. Ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable ¹.

L'HOMME ET L'INFINI.

.... Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté : qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent ; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers ; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre² décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre : elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout ce monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche. Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme, étant revenu à soi³, considère ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers⁴, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes ; que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces en ces conceptions, et que le dernier objet où il peut arri-

1. V. Cousin, *Des Pensées de Pascal*, avant-propos, page vii.

2. Le soleil. Pascal conforme son langage au système erroné qui faisait de la terre le centre du monde.

3. Ayant fait retour sur lui-même.

4. C'est-à-dire : que l'homme juge combien c'est peu de chose que lui-même, en songeant que cet univers, dans lequel la terre qu'il habite n'est qu'un point, disparaît lui-même « dans l'ample sein de la nature. » De ce cachot, signifie d'après ce cachot, d'après ce qu'est ce cachot. Par univers, il faut entendre, non pas l'universalité des choses, l'ample sein de la nature, mais le « canton » visible à l'homme, le monde solaire.

ver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ces merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue; car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit à présent un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard du néant où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte s'effraiera de soi-même, et se considérant soutenu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que, sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant: un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connoître ni leur principe ni leur fin? Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. Qui suivra ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; tout autre ne le peut faire.

DU PROGRÈS DANS LES SCIENCES.

(FRAGMENT D'UN TRAITÉ DU VIDE.)

Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées, et des mystères même de ses obscurités; que l'on ne peut plus avancer de nouveautés sans péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons....

Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement

1. *Des mystères*, c'est-à-dire des vérités qu'il faut respecter et croire, sans les comprendre.

tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement.... Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer; et considérons que s'ils fussent demeurés dans cette retenue de n'oser rien ajouter aux connaissances qu'ils avoient reçues, ou que ceux de leur temps eussent fait la même difficulté de recevoir les nouveautés qu'ils leur offroient, ils se seroient privés eux-mêmes et leur postérité du fruit de leurs inventions. Comme ils ne se sont servis de celles qui leur avoient été laissées que comme de moyens pour en avoir de nouvelles, et que cette heureuse hardiesse leur avoit ouvert le chemin aux grandes choses, nous devons prendre celles qu'ils nous ont acquises de la même sorte, et à leur exemple en faire les moyens et non pas la fin de notre étude, et ainsi tâcher de les surpasser en les imitant. Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés, et d'avoir pour eux ce respect inviolable qu'ils n'ont mérité de nous que parce qu'ils n'en ont pas eu un pareil pour ceux qui ont eu sur eux le même avantage?

.....

Les secrets de la nature sont cachés ; quoiqu'elle agisse toujours, on ne découvre pas toujours ses effets : le temps les révèle d'âge en âge, et quoique toujours égale en elle-même, elle n'est pas toujours également connue. Les expériences qui nous en donnent l'intelligence multiplient continuellement ; et, comme elles sont les seuls principes de la physique, les conséquences multiplient à proportion. C'est de cette façon que l'on peut aujourd'hui prendre d'autres sentiments et de nouvelles opinions sans mépriser [les anciens], sans ingratitude, puisque les premières connoissances qu'ils nous ont données ont servi de degrés ¹ aux nôtres, et que dans ces avantages nous leur sommes redevables de l'ascendant ² que nous avons sur eux ; parce que s'étant élevés jusqu'à un certain degré où ils nous ont portés, le moindre effort nous fait monter plus haut, et avec moins de peine et moins de gloire nous nous trouvons au-dessus d'eux. C'est de là que nous pouvons découvrir des choses qu'il leur étoit impossible d'apercevoir. Notre vue a plus d'étendue, et quoiqu'ils connussent aussi bien que nous tout ce qu'ils pouvoient remarquer de la nature, ils n'en connoissoient pas tant néanmoins, et nous voyons plus qu'eux.

Cependant il est étrange de quelle sorte on révère leurs sentiments. On fait un crime de les contredire et un attentat d'y ajouter, comme s'ils n'avoient plus laissé de vérités à connoître. N'est-ce pas là traiter indignement la raison de l'homme, et la mettre en parallèle avec l'instinct des animaux, puisqu'on en ôte la principale différence, qui consiste en ce que les effets du raisonnement augmentent sans cesse, au

1. Degrés pour monter plus haut.

2. Supériorité.

lieu que l'instinct demeure toujours dans un état égal ? Les ruches des abeilles étoient aussi bien mesurées il y a mille ans qu'aujourd'hui, et chacune d'elles forme cet hexagone aussi exactement la première fois que la dernière. Il en est de même de tout ce que les animaux produisent par ce mouvement occulte. La nature les instruit à mesure que la nécessité les presse ; mais cette science fragile se perd avec les besoins qu'ils en ont : comme ils la reçoivent sans étude, ils n'ont pas le bonheur de la conserver ; et toutes les fois qu'elle leur est donnée, elle leur est nouvelle, puisque, la nature n'ayant pour objet que de maintenir les animaux dans un ordre de perfection bornée, elle leur inspire cette science nécessaire toujours égale, de peur qu'ils ne tombent dans le dépérissement, et ne permet pas qu'ils y ajoutent, de peur qu'ils ne passent les limites qu'elle leur a prescrites. Il n'en est pas de même de l'homme, qui n'est produit que pour l'infini. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès¹ : car il tire avantage non-seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs ; parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connoissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. Et comme il conserve ces connoissances, il peut aussi les augmenter facilement ; de sorte que les hommes sont aujourd'hui en quelque sorte dans le même état où se trouveroient ces anciens philosophes, s'ils pouvoient avoir vieilli jusques à présent, en ajoutant aux connoissances qu'ils avoient celles que leurs études auroient pu leur acquérir à la faveur de tant de siècles. De là vient que, par une prérogative particulière, non-seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différens d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ? Ceux que nous appelons anciens étoient véritablement nouveaux en toutes choses, et formoient l'enfance des hommes proprement ; et comme nous avons joint à leurs connoissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres.

1. A mesure qu'il avance en âge.

EXTRAITS DE L'OPUSCULE SUR L'ESPRIT GÉOMÉTRIQUE.

DES DÉFINITIONS GÉOMÉTRIQUES.

On ne reconnoît en géométrie que les seules définitions que les logiciens appellent définitions de nom, c'est-à-dire que les seules impositions de nom aux choses qu'on a clairement désignées en termes parfaitement connus ; et je ne parle que de celles-là seulement. Leur utilité et leur usage est d'éclaircir et d'abrégier le discours, en exprimant par le seul nom qu'on impose ce qui ne pourroit se dire qu'en plusieurs termes ; en sorte néanmoins que le nom imposé demeure dénué de tout autre sens, s'il en a, pour n'avoir plus que celui auquel on le destine uniquement. En voici un exemple. Si l'on a besoin de distinguer dans les nombres ceux qui sont divisibles en deux également d'avec ceux qui ne le sont pas, pour éviter de répéter souvent cette condition, on lui donne un nom en cette sorte : j'appelle tout nombre divisible en deux également nombre pair. Voilà une définition géométrique : parce qu'après avoir clairement désigné une chose, savoir, tout nombre divisible en deux également, on lui donne un nom que l'on destitue de tout autre sens, s'il en a, pour lui donner celui de la chose désignée. D'où il paroît que les définitions sont très-libres, et qu'elles ne sont jamais sujettes à être contredites ; car il n'y a rien de plus permis que de donner à une chose qu'on a clairement désignée un nom tel qu'on voudra. Il faut seulement prendre garde qu'on n'abuse de la liberté qu'on a d'imposer des noms, en donnant le même à deux choses différentes.

Ce n'est pas que cela ne soit permis, pourvu qu'on n'en confonde pas les conséquences, et qu'on ne les étende pas de l'une à l'autre.

Mais si l'on tombe dans ce vice, on peut lui opposer un remède très-sûr et très-infaillible : c'est de substituer mentalement la définition à la place du défini, et d'avoir toujours la définition si présente que toutes les fois qu'on parle, par exemple, de nombre pair, on entende précisément que c'est celui qui est divisible en deux parties égales, et que ces deux choses soient tellement jointes et inséparables dans la pensée, qu'aussitôt que le discours en exprime l'une, l'esprit y attache immédiatement l'autre. Car les géomètres, et tous ceux qui agissent méthodiquement, n'imposent des noms aux choses que pour abrégier le discours, et non pour diminuer ou changer l'idée des choses dont ils discourent. Et ils prétendent que l'esprit supplée toujours la définition entière aux termes courts, qu'ils n'emploient que pour éviter la confusion que la multitude des paroles apporte. Rien n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes que cette méthode, qu'il faut avoir toujours présente, et qui suffit seule pour bannir toutes sortes de difficultés et d'équivoques.

DE L'ART DE PERSUADER.

L'art de persuader a un rapport nécessaire à la manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire.

Personne n'ignore qu'il y a deux entrées par où les opinions sont reçues dans l'âme, qui sont ses deux principales puissances, l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devoit jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre la nature, est celle de la volonté, car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément. Cette voie est basse, indigne, et étrangère : aussi tout le monde la désavoue. Chacun fait profession de ne croire et même de n'aimer que ce qu'il sait le mériter.

Je ne parle pas ici des vérités divines, que je n'aurois garde de faire tomber sous l'art de persuader, car elles sont infiniment au-dessus de la nature : Dieu seul peut les mettre dans l'âme, et par la manière qu'il lui plaît. Je ne parle que des vérités de notre portée, et c'est d'elles que je dis que l'esprit et le cœur sont comme les portes par où elles sont reçues dans l'âme, mais que bien peu entrent par l'esprit, au lieu qu'elles y sont introduites en foule par les caprices téméraires de la volonté, sans le conseil du raisonnement.

Ces puissances ont chacune leurs principes et les premiers moteurs de leurs actions. Ceux de l'esprit sont des vérités naturelles et connues à tout le monde, comme que le tout est plus grand que sa partie, outre plusieurs axiomes particuliers que les uns reçoivent et non pas d'autres, mais qui dès qu'ils sont admis sont aussi puissants, quoique faux, pour emporter la créance, que les plus véritables. Ceux de la volonté sont de certains désirs naturels et communs à tous les hommes, comme le désir d'être heureux, que personne ne peut pas ne pas avoir, outre plusieurs objets particuliers que chacun suit pour y arriver, et qui, ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisoient son véritable bonheur.

Il paroît de là que quoi que ce soit qu'on veuille persuader, il faut avoir égard à la personne à qui on en veut, dont il faut connoître l'esprit et le cœur, quels principes il accorde, quelles choses il aime; et ensuite remarquer, dans la chose dont il s'agit, quels rapports elle a avec les principes avoués, ou avec les objets délicieux par les charmes qu'on lui donne. De sorte que l'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprice que par raison !

Or, de ces deux méthodes, l'une de convaincre, l'autre d'agréer, je ne donnerai ici les règles que de la première. Cet art, que j'appelle l'art de persuader, et qui n'est proprement que la conduite des preuves méthodiques parfaites, consiste en trois parties essentielles : à définir

les termes dont on doit se servir par des définitions claires ; à proposer des principes ou axiomes évidents pour prouver la chose dont il s'agit ; et à substituer toujours mentalement dans la démonstration les définitions à la place des définis.

La raison de cette méthode est évidente, puisqu'il seroit inutile de proposer ce qu'on veut prouver et d'en entreprendre la démonstration, si on n'avoit auparavant défini clairement tous les termes qui ne sont pas intelligibles ; et qu'il faut de même que la démonstration soit précédée de la demande des principes évidents qui y sont nécessaires, car si l'on n'assure le fondement on ne peut assurer l'édifice ; et qu'il faut enfin en démontrant substituer mentalement les définitions à la place des définis, puisque autrement on pourroit abuser des divers sens qui se rencontrent dans les termes. Il est facile de voir qu'en observant cette méthode on est sûr de convaincre, puisque les termes étant tous entendus et parfaitement exempts d'équivoques par les définitions, et les principes étant accordés, si dans la démonstration on substitue toujours mentalement les définitions à la place des définis, la force invincible des conséquences ne peut manquer d'avoir tout son effet. Aussi jamais une démonstration dans laquelle ces circonstances sont gardées n'a pu recevoir le moindre doute ; et jamais celles où elles manquent ne peuvent avoir de force.

Voici en quoi consiste cet art de persuader, qui se renferme dans ces deux principes : Définir tous les noms qu'on impose. Prouver tout, en substituant mentalement les définitions à la place des définis.

La méthode de ne point errer ¹ est recherchée de tout le monde. Les logiciens font profession d'y conduire, les géomètres seuls y arrivent, et hors de leur science et de ce qui l'imite, il n'y a point de véritables démonstrations. Tout l'art en est renfermé dans les seuls préceptes que nous avons dits : ils suffisent seuls, ils prouvent seuls ; toutes les autres règles sont inutiles ou nuisibles. Voilà ce que je sais par une longue expérience de toutes sortes de livres et de personnes.

Et sur cela je fais le même jugement de ceux qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles, parce qu'ils les avoient en effet, mais confondues parmi une multitude d'autres inutiles ou fausses dont ils ne pouvoient pas les discerner, que de ceux qui cherchant un diamant de grand prix parmi un grand nombre de faux, mais qu'ils n'en sauroient pas distinguer, se vanteroient, en les tenant tous ensemble, de posséder le véritable aussi bien que celui qui, sans s'arrêter à ce vil amas, porte la main sur la pierre choisie que l'on recherche, et pour ² laquelle on ne jetoit pas tout le reste.

Le défaut d'un raisonnement faux est une maladie qui se guérit par ces deux remèdes ³. On en a composé un autre ⁴ d'une infinité d'her-

1. L'art de raisonner avec certitude, et sans se tromper.

2. A cause de laquelle. — 3. Les deux règles énoncées plus haut.

4. La scolastique.

bes inutiles, où les bonnes se trouvent enveloppées, et où elles demeurent sans effet, par les mauvaises qualités de ce mélange. Pour découvrir tous les sophismes et toutes les équivoques des raisonnements captieux, ils ont inventé des noms barbares, qui étonnent ceux qui les entendent; et au lieu qu'on ne peut débrouiller tous les replis de ce nœud si embarrassé qu'en tirant l'un des bouts que les géomètres assignent, ils en ont marqué un nombre étrange d'autres où ceux-là se trouvent compris, sans qu'ils sachent lequel est bon.

BOSSUET.

Jacques-Bénigne Bossuet naquit le 27 septembre 1627 à Dijon. Il commença ses études au collège des Jésuites de cette ville, et les acheva à Paris, au collège de Navarre. Docteur en philosophie à seize ans, en 1643, en théologie cinq ans plus tard (1648), il fut ordonné prêtre en 1652, et investi d'un canonicat à Metz, où son père était président du Parlement. Il reparut à Paris en 1659, et prêcha le carême dans l'église des Minimes de la Place-Royale avec un succès éclatant. Pendant dix ans il fit entendre dans les églises de Paris et à la cour, une éloquence naturelle et forte, nourrie de la science des Pères. De ses sermons presque entièrement improvisés, il n'est resté que des notes jetées à la hâte sur le papier, et recueillies après sa mort. Nommé évêque de Condom en 1669, il prononça, la même année, l'oraison funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre, et en 1670, celle d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Il fut en 1670 chargé de diriger l'éducation du dauphin, pour lequel il écrivit le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Logique*, le *Discours sur l'Histoire universelle*, et la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. L'éducation du dauphin terminée, Bossuet prit possession du siège épiscopal de Meaux (1681). En 1682, il fut l'âme de la célèbre assemblée du clergé, qui détermina les rapports du saint-siège et de la royauté. En 1683 il prononça l'oraison funèbre de la reine Marie-Thérèse; en 1685, celle

de la princesse Palatine; celle du chancelier Michel le Tellier en 1686; en 1687, celle du prince de Condé. Il ne négligeait pas pour cela son diocèse, et composa pour l'éducation des fidèles confiés à ses soins, les *Méditations sur l'Évangile*, les *Élévations sur les mystères*, les *Commentaires sur les Psaumes*, etc. En 1683, il entreprit de confondre les églises protestantes par le tableau de leurs dissentiments, et écrivit l'*Histoire des Variations*. Dans les dernières années de sa vie, il combattit énergiquement le quiétisme et les rêveries mystiques de Mme Guyon; Fénelon, un moment gagné à la doctrine séduisante du pur amour de Dieu, finit par s'incliner devant l'autorité romaine invoquée contre lui par son ardent contradicteur. Ce fut la dernière victoire de Bossuet. Il mourut de la pierre le 11 avril 1704.

On a donné plusieurs éditions complètes des ŒUVRES DE BOSSUET. La première est de 1743-53, Paris, 20 vol. in-4°. Les plus récentes sont de 1815-19, Versailles, 43 vol. in-8°; Paris, 1825, 60 vol. in-12. On a donné une foule d'éditions de ses principaux ouvrages.

VIE DE BOSSUET par le cardinal de Bausset, 4 vol. in-8°, Paris, 1814. ÉLOGES de Bossuet, par MM. Saint-Marc-Girardin et Patin.

Voir encore : M. Villemain, DISCOURS ET MÉLANGES; discours prononcé à l'ouverture du cours d'Eloquence française, décembre 1842.

Les *Sermons* écrits qui nous restent de Bossuet, œuvre de ses premières années, oubliés longtemps, inconnus à ses intimes amis, mutilés même par les éditeurs, ne peuvent nous donner qu'une idée bien imparfaite de l'éloquence vivante qui coulait de ses lèvres. Et pourtant, quel caractère encore dans cette lave refroidie ! Ces discours sont tout pleins du dogme; l'Écriture sainte en forme comme le tissu. On croit entendre la voix des vieux prophètes et des Pères de l'Église. Ce sont là, comme il le dit lui-même, les *prédicateurs invisibles* qui parlent par sa bouche.

Les circonstances ouvrirent bientôt à l'éloquence de Bossuet une carrière où elle se sentit plus à l'aise. L'oraison

funèbre, en appelant l'orateur sacré près du tombeau des grands de la terre, offrit à ce superbe contempteur de la gloire humaine l'occasion *d'élever jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant*. En même temps elle faisait jaillir de son âme, comme pour tempérer le sublime, ces sources de tendresse compatissante, qui laissent voir l'homme dans l'apôtre, et joignent, comme le drame antique, la pitié à la terreur.

Les *Oraisons funèbres* de Bossuet se déroulent aux yeux de la postérité comme les pages d'une imposante histoire. Chaque discours semble n'être qu'une partie d'un vaste ensemble, où les grands événements et les personnages illustres de l'époque apparaissent tour à tour à la lueur lugubre des solennités de la mort. Il semble que la Providence les amène successivement, hommes et choses, aux pieds de l'orateur qui va les juger. Mais quelque saintes que soient les leçons données par Bossuet dans les oraisons funèbres, la vérité, sainte aussi, de l'histoire a pourtant à réclamer contre la plupart de ses appréciations. C'est l'écueil presque inévitable de ce genre d'éloquence; l'orateur est facilement entraîné à ériger en types accomplis de vertu des personnages fort éloignés de cet idéal. La conclusion est excellente, mais les prémisses sont rarement irréprochables. Aussi l'oraison funèbre est-elle, comme la tragédie classique, un genre éteint avec la société qui l'a produit. Bossuet l'a emportée dans sa tombe

ORAISON FUNÈBRE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Henriette-Marie de France, le dernier enfant de Henri IV et de Marie de Médicis, née au Louvre le 25 novembre 1609, épousa Charles I^{er}, roi d'Angleterre, en mai 1625. Catholique, elle fut accusée d'aigrir son mari contre les protestants, et fut contrainte en 1644, pendant que l'Angleterre était déchirée par la guerre civile, de se réfugier en France. Après l'exécution de Charles I^{er} (1649), elle se retira dans le couvent de la Visitation, qu'elle fonda à Chaillot. Elle

mourut à Colombes en 1669, après avoir vu son fils Charles II rétabli d'une façon inespérée sur le trône d'Angleterre (1660), et après avoir marié sa fille Henriette-Anne au duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

Du spectacle de cette vie, où l'on voit « toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères, » Bossuet tire un enseignement pour tous les rois de la terre. La reine « s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisait les peuples par son exemple ; elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. »

1^{re} partie : Naissance et vertus de la reine. 2^e partie : Ses malheurs : la révolution d'Angleterre, née « du libertinage d'esprit, et de la fureur de disputer des choses divines. » 3^e partie : Héroïsme d'Henriette de France au milieu de tant d'afflictions. *Péroraison* : Soumise à la main de Dieu, elle « préféra la croix au trône, » elle mit « ses malheurs au nombre des plus grandes grâces. » Ses disgrâces font maintenant sa félicité.

EXORDE.

Monseigneur ¹,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, « qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plait, de grandes et terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui. Car, en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que, pour être assis sur le trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram* ².

1. Philippe de France, duc d'Orléans, gendre de la reine d'Angleterre.

2. *Psaumes*, II, 10.

PORTRAIT DE CROMWELL.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées : enfin, un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas quand il plaît à Dieu de s'en servir ? Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que, dans ce mélange infini des sectes qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être

repris ni contraint par une autorité ecclésiastique ni séculière étoit le charme qui possédoit les esprits, il sut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; et leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son Eglise. Il vouloit découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours; ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. « Je suis le Seigneur, dit-il par la bouche de Jérémie; c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. » Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. « Et j'ordonne, poursuit-il, que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux¹. » Tant il est vrai que tout ploie et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : « Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne. » Voyez, chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusques à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

ORAISON FUNÈBRE DE HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^{er} et de Henriette de France, née en 1644, mariée en 1661 à Philippe, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, mourut moins d'un an après sa mère, le 30 juin 1670. Elle avoit à peine vingt-six ans; les grâces de son esprit et de sa personne, la confiance

1. Jérémie, XVII, 5, 6, 7.

et l'affection que lui témoignait le roi, avaient fait d'elle l'idole de la cour. Chargée d'une négociation délicate auprès du roi Charles II, son frère, elle s'était très-habilement acquittée de sa mission, et revenait triomphante; son crédit semblait sans bornes, et sa fortune inébranlable, quand elle fut emportée par un mal soudain et mystérieux. Le 20 juin, à cinq heures, elle se sentit malade, et mourut dans la nuit. On crut qu'elle avait été empoisonnée.

Bossuet, en qui elle avait toute confiance, reçut ses derniers soupirs. Deux mois après, le 21 août 1670, il prononça à Saint-Denis son Oraison funèbre.

Il prend pour texte le début de l'*Ecclésiaste* : « Vanité des vanités, tout est vanité. » Tout est vain en l'homme, à ne regarder que sa vie mortelle; « tout est précieux, tout est important, si nous considérons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. » Telle est la division du discours.

1^{re} partie : La naissance, le mérite, la grâce, l'esprit, le succès, tous ces avantages sont vains et périssables. Récit de la mort de Madame. 2^e partie : Ce qu'il y a de grand et de solide en nous, c'est la foi, la crainte de Dieu, la soumission à ses commandements. Piété de Madame. *Péroraison* : Un avertissement si sensible, un spectacle si propre à nous démontrer la vanité des choses humaines, doivent nous engager à nous convertir, et à mériter comme Madame la miséricorde divine.

MORT DE MADAME.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez par la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant, mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez terrible. O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre,

cette étonnante nouvelle, Madame se meurt! Madame est morte! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourt à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : « Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement ¹. »

Mais et les princes et les peuples gémissaient en vain. En vain Monsieur, en vain le roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* ² : « Je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenais. » La princesse leur échappoit parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt! Dans la plupart des hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit; avec quelles grâces, vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes expressions par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette princesse si précises et si littérales ³. Hélas! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux! Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissants royaumes par des moyens agréables; toujours douce, toujours paisible autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux; on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée : elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidèle pour le roi jusques à la mort lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins dans la campagne de Flandre ⁴, la joie de cette

1. Ézéchiel, VII, 27.

2. Saint Ambroise, *Discours sur la mort de son frère Satyrus*, I, 19.

3. *Psaumes*, CII, 15. — 4. Campagne de 1667.

princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menaient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisons pour Madame; et, pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible qui, sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidents les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur ni ne s'agrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave non plus avec fierté, contente de l'envisager sans émotion et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que, par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite; encore ce reste tel quel va-t-il disparoître, cette ombre de gloire va s'évanouir; et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

Oraison funèbre du Prince de Condé.

Louis II de Bourbon, prince de Condé, dit *le Grand Condé*, premier prince du sang, naquit à Paris en 1621. Nommé général en chef à l'âge de 22 ans (1643), il battit les Espagnols à Rocroy. Les victoires de Fribourg (1644),

de Nordlingen (1645), de Lens (1648), mirent le comble à sa gloire. Pendant les guerres de la Fronde, Condé, qui avait d'abord défendu la cour et Mazarin, prit ensuite parti contre le cardinal. Arrêté en 1650, et détenu treize mois à Vincennes, il garda de ce traitement un vif ressentiment, et se jeta dans la révolte ouverte. Battu par Turenne sous les murs de Paris (1652), déclaré par le parlement criminel de lèse-majesté, il quitte la France, et pendant six ans, de 1653 à 1659, commande l'armée espagnole. La paix des Pyrénées (1659), le rendit à sa patrie. En 1668, il reparaît à la tête des armées royales, et fait en trois semaines la conquête de la Franche-Comté. En 1674, il bat à Senef les Autrichiens et les Espagnols réunis. A la mort de Turenne (1675), il court à la frontière, arrête Montecuculli, et délivre Haguenau assiégée. Ce fut son dernier fait d'armes. Il acheva sa vie dans la retraite, à Chantilly, cultivant les lettres, conversant avec Racine, Boileau, Molière. Il mourut le 6 novembre 1686. Bossuet, qu'une étroite et touchante intimité unissait depuis de longues années au grand Condé, fut chargé de prononcer son oraison funèbre, la dernière et la plus étonnante de toutes celles qu'il a composées.

Pour rendre ce suprême devoir au grand capitaine, son ami, l'orateur, prêt à descendre de la tribune qu'il a illustrée, déploie *tout son grand cœur et son grand génie*. Il s'anime d'un enthousiasme guerrier pour suivre son héros aux plaines de Fribourg et de Rocroy : il raconte la guerre avec la précision d'un vieux capitaine, et semble s'enivrer un instant de l'odeur de la poudre et de la fumée de la gloire ; mais c'est pour l'immoler à son Dieu qu'il pare la victime. C'est ici surtout qu'éclate dans toute sa sublimité le contraste des grandeurs éphémères de ce monde avec la grandeur éternelle. C'est ici que s'épanche, avec un charme pénétrant, la tendresse d'âme de Bossuet, quand, à la suite *des peuples en deuil, des princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de leur douleur comme d'un voile*, il s'avance lui-même avec *ces cheveux blancs qui l'avertissent*

de sa fin prochaine, *et vient, avec les restes d'une voix qui tombe*, dire un dernier adieu aux cendres de son illustre ami.

RÉCIT DE LA BATAILLE DE ROCROI¹.

L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes vallonnes, italiennes et espagnoles qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inspiroit à nos troupes le besoin pressant de l'État, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portoit la victoire dans ses yeux ? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme ; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune prince parut un autre homme. Touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière : son courage croissoit avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine, il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, et dès la première bataille, il est tranquille ; tant il se trouve dans son naturel : et on sait que le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole à la victoire ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le François à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauroient réparer leurs brèches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants ; trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime ? Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu ; les bataillons enfoncés demandent quartier : mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise

1. 19 mai 1643.

2. Le comte de Fuentès, tourmenté par la goutte, s'étoit fait porter en litière sur le champ de bataille.

de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat ; jusqu'à ce que le grand prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras de leur vainqueur ? De quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles grâces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savoit pas que le jeune prince, qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi, en devoit achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces ; toute la France suivit : on y élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien : c'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

PARALLÈLE DE TURENNE ET DE CONDÉ.

C'a été dans notre siècle un grand spectacle, de voir, dans le même temps et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés : tantôt à la tête de corps séparés ; tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance ; comme si Dieu, dont souvent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campements, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité ; celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien voir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au dehors. L'un, dès

1. En même temps.

qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie : l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas Machabée ; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort.

PÉRORAISON.

Venez, peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, princes et seigneurs ; et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel ; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant : et enfin rien ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés

capitaines, que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime, et il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom¹ plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières ; et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*² : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

L'idée des *Oraisons funèbres*, dégagée des préoccupations contemporaines et transportée dans un passé qui la purifie,

1. Saint Matthieu, x, 42. — 2. Saint Jean, *Épîtres*, II, 4.

devient le *Discours sur l'Histoire universelle*. C'est la véritable épopée des temps modernes, celle dont Dieu est le poète et l'humanité le héros. A ce magnifique récit, rien ne manque des splendeurs de l'antique épopée : l'unité d'action, la grandeur d'intérêt, l'intervention merveilleuse d'une main divine, un langage rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les siècles se pressent, se coordonnent dans ce vaste ensemble; les trônes et les empires *tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres*, et au milieu de cette mobilité des institutions humaines se dresse *l'empire du Fils de l'homme, auquel seul l'éternité est promise*.

Bossuet avait conçu dès sa jeunesse le dessein de ce grand travail, il en avait recueilli patiemment tous les matériaux. Il les mit en œuvre lorsqu'il fut chargé de l'éducation du dauphin : le *Discours sur l'Histoire universelle* fut terminé en 1679, à la fin de cette éducation si laborieuse et si stérile. L'auteur ne s'y proposait d'abord que de donner un abrégé de l'histoire ancienne, pour résumer sous les yeux de son élève les faits qu'il lui avait appris. Les réflexions, qui ne devaient servir que de préface, passèrent au premier plan, d'après les conseils de ses amis, et la partie historique ne fut plus que l'introduction¹. Mais jamais résumé ne fut plus lumineux et plus entraînant : c'est l'esquisse d'un grand maître; on attend avec une curiosité inquiète que sa main y jette la vie et la pensée.

Après cette représentation en raccourci de la *suite des Temps*, Bossuet s'attache, dans la *suite de la Religion*, à montrer l'action souveraine de Dieu sur le monde, conduit pas à pas vers l'unité de foi, et l'établissement de la religion

1. La première partie du *Discours sur l'Histoire universelle* est un abrégé de l'histoire du monde depuis la création jusqu'à l'établissement de l'empire de Charlemagne, « où l'on voit comme d'un coup d'œil, tout l'ordre des temps. » Ce résumé est divisé en douze *Époques* marquées par quelque grand événement auquel Bossuet rapporte tout le reste. « On s'arrête là, dit-il, pour considérer comme d'un lieu de « repos tout ce qui est arrivé devant ou après, et éviter par ce moyen « les anachronismes, c'est-à-dire cette sorte d'erreur qui fait confondre « les temps. » (*Disc. sur l'Hist. universelle. Avant-propos.*)

chrétienne préparé et assuré de longue main par la Providence. Dans la troisième partie, il passe en revue les *Empires*, et prenant à partie tour à tour chacun des grands peuples qui ont joué le principal rôle dans l'histoire de l'humanité, il démêle les causes particulières de la grandeur et de la décadence des nations, et fait voir comment elles ont toutes concouru par leurs vices comme par leurs vertus à l'avènement et au triomphe du christianisme.

On peut contester la vérité du point de vue de Bossuet : on n'en peut méconnaître la magnificence. S'il ne réussit pas, malgré tout son génie, à faire rentrer les empires dans le dessein de celui dont le royaume n'est pas de ce monde, du moins en a-t-il étudié profondément, au point de vue humain, les constitutions et les vices. Rien de plus vrai ni de plus beau que ses considérations sur la Grèce, sur Rome, sur Carthage. Entraîné par la sympathie puissante des grandes choses, le prélat du dix-septième siècle, l'auteur de la *Politique sacrée*, est républicain avec le sénat de Rome : il pénètre *les conseils vigoureux de cette compagnie*, comme s'il avait vécu dans son sein, et la voyant si prudente, si ferme, si héroïque, il lui pardonne presque d'avoir été païenne. Montesquieu n'aura guère qu'à développer les rapides indications de *l'Histoire universelle*.

EXTRAITS DU CHAPITRE V DES EMPIRES.

Les Grecs.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure par des rois et des colonies venues d'Égypte, qui, s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Égyptiens. C'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des chariots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des jeux Olympiques. Mais ce que les Égyptiens leur avoient appris de meilleur étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'État qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est

troublé : les Grecs étoient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'État. Les pères nourrissoient leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parents. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen, qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois que la Grèce avoit eus en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Temène, un Cresphonte, un Eurysthène, un Proclès, et les autres semblables, avoient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien, et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens ? Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'aréopage, si révérend dans toute la Grèce, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modèle des tribunaux de l'Égypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thalès, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolaüs, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites et en petit nombre tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté, qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable. Car la liberté que se figuroient les Grecs étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats, redoutés durant le temps de leur ministère, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtoit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en étoit charmée, et préféroit les inconvénients de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisoient en

commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs, et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagants qui prirent le nom de philosophes, mais ceux qui étoient suivis étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'État ; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poètes mêmes, qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérants¹ regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poète n'apprenoit pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui et tant d'autres poètes, dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célèbrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement, qui n'avoit pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoient les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie étoit Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse : du côté de la Grèce étoit Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie étoit Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur : du côté de la Grèce étoit Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. La Grèce, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguier ; et, en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentiments, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xerxès, avec des armées dont la grandeur

1. Alexandre le Grand.

paroit fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfants, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée persienne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contents en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois, à son dommage, ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion, et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Il ne restoit à la Perse, tant de fois vaincue, que de mettre la division parmi les Grecs ; et l'état même où ils se trouvoient par leurs victoires rendoit cette entreprise facile. Comme la crainte les tenoit unis, la victoire et la confiance rompit l'union. Accoutumés à combattre et à vaincre, quand ils crurent n'avoir plus à craindre la puissance des Perses, ils se tournèrent les uns contre les autres. Mais il faut expliquer un peu davantage cet état des Grecs, et ce secret de la politique persienne.

Parmi toutes les républiques dont la Grèce étoit composée, Athènes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales. On ne peut avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athènes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athènes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoit la gloire et la liberté : mais à Athènes la liberté tendoit naturellement à la licence ; et contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athènes vouloit aussi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt se mêloit à la gloire. Ses citoyens excelloient dans l'art de naviguer ; et la mer, où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer seule maîtresse de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût assujettir ; et ses richesses, qui lui inspiroient ce désir, lui fournissoient le moyen de le satisfaire. Au contraire, à Lacédémone, l'argent étoit méprisé. Comme toutes ses lois tendoient à en faire une république guerrière, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoyens fussent possédés. Dès là naturellement elle vouloit dominer ; et plus elle étoit au-dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes et dans ses desseins. Athènes étoit plus vive, et le peuple y étoit trop maître. La philosophie et les lois faisoient à la vérité de beaux

effets dans des naturels si exquis; mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien¹, et qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs et trop libres, et qu'il n'y eut plus moyen de les gouverner quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, et la sûreté où ils croyoient être. Les magistrats n'étoient plus écoutés; et comme la Perse étoit affligée par une excessive sujétion, Athènes, dit Platon, ressentit les maux d'une liberté excessive.

Ces deux grandes républiques, si contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite, s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grèce; de sorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacun souhaitoit pouvoir conserver sa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans son peuple je ne sais quoi de farouche. Un gouvernement trop rigide, et une vie trop laborieuse, y rendoient les esprits trop fiers, trop austères, et trop impérieux : joint qu'il falloit se résoudre à n'être jamais en paix sous l'empire d'une ville qui, étant formée pour la guerre, ne pouvoit se conserver qu'en la continuant sans relâche. Ainsi les Lacédémoniens vouloient commander, et tout le monde craignoit qu'ils ne commandassent. Les Athéniens étoient naturellement plus doux et plus agréables. Il n'y avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les fêtes et les jeux étoient perpétuels; où l'esprit, où la liberté et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles. Mais leur conduite inégale déplaisoit à leurs alliés, et étoit encore plus insupportable à leurs sujets. Il falloit essuyer les bizarreries d'un peuple flatté, c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux que celles d'un prince gâté par la flatterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Grèce de demeurer en repos. Vous avez vu la guerre du Péloponnèse, et les autres toujours causées ou entretenues par les jalousies de Lacédémone et d'Athènes. Mais ces mêmes jalousies qui troubloient la Grèce, la soutenoient en quelque façon, et l'empêchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces républiques.

Alexandre.

Philippe, roi de Macédoine, également habile et vaillant, ménagea si bien les avantages que lui donnoit, contre tant de villes et de répu-

1. Platon, *Des lois*, livre III.

bliques divisées, un royaume petit, à la vérité, mais uni, et où la puissance royale étoit absolue, qu'à la fin, moitié par adresse et moitié par force, il se rendit le plus puissant de la Grèce, et obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendards contre l'ennemi commun. Il fut tué dans ces conjonctures; mais Alexandre, son fils, succéda à son royaume et à ses desseins.

Il trouva les Macédoniens non-seulement aguerris, mais encore triomphants, et devenus par tant de succès presque autant supérieurs aux autres Grecs en valeur et en discipline, que les autres Grecs étoient au-dessus des Perses et de leurs semblables.

Darius, qui régnoit en Perse de son temps, étoit juste, vaillant, généreux, aimé de ses peuples, et ne manquoit ni d'esprit ni de vigueur pour exécuter ses desseins. Mais si vous le comparez avec Alexandre; son esprit avec ce génie perçant et sublime; sa valeur avec la hauteur et la fermeté de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles, avec cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, qui lui faisoit préférer à tous les périls, à tous les travaux et à mille morts, le moindre degré de gloire; enfin avec cette confiance qui lui faisoit sentir au fond de son cœur que tout lui devoit céder comme à un homme que sa destinée rendoit supérieur aux autres, confiance qu'il inspiroit non-seulement à ses chefs, mais encore aux moindres de ses soldats, qu'il élevoit par ce moyen au-dessus des difficultés, et au-dessus d'eux-mêmes : vous jugerez aisément auquel des deux appartenait la victoire. Et si vous joignez à ces choses les avantages des Grecs et des Macédoniens au-dessus de leurs ennemis, vous avouerez que la Perse, attaquée par un tel héros et par de telles armées, ne pouvoit plus éviter de changer de maître. Ainsi vous découvrirez en même temps ce qui a ruiné l'empire des Perses, et ce qui a élevé celui d'Alexandre.

Pour lui faciliter la victoire, il arriva que la Perse perdit le seul général qu'elle pût opposer aux Grecs : c'étoit Memnon, Rhodien. Tant qu'Alexandre eut en tête un si fameux capitaine, il put se glorifier d'avoir vaincu un ennemi digne de lui. Au lieu de hasarder contre les Grecs une bataille générale, Memnon vouloit qu'on leur disputât tous les passages, qu'on leur coupât les vivres, qu'on les allât attaquer chez eux, et que, par une attaque vigoureuse, on les forçât à venir défendre leur pays. Alexandre y avoit pourvu, et les troupes qu'il avoit laissées à Antipater suffisoient pour garder la Grèce. Mais sa bonne fortune le délivra tout d'un coup de cet embarras. Au commencement d'une diversion qui déjà inquiétoit toute la Grèce, Memnon mourut, et Alexandre mit tout à ses pieds.

Ce prince fit son entrée dans Babylone avec un éclat qui surpassoit tout ce que l'univers avoit jamais vu; et, après avoir vengé la Grèce, après avoir subjugué avec une promptitude incroyable toutes les terres de la domination persienne, pour assurer de tous côtés son nouvel empire, ou plutôt pour contenter son ambition et rendre son

nom plus fameux que celui de Bacchus, il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus loin que ce célèbre vainqueur. Mais celui que les déserts, les fleuves et les montagnes n'étoient pas capables d'arrêter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui demandoient du repos. Réduit à se contenter des superbes monuments qu'il laissa sur le bord de l'Araspe, il ramena son armée par une autre route que celle qu'il avoit tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un dieu. Mais cet empire formidable qu'il avoit conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut fort courte. A l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus justes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir solidement ses affaires, laissant un frère imbécile et des enfants en bas âge, incapables de soutenir un si grand poids. Mais ce qu'il y avoit de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissoit des capitaines à qui il avoit appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteroient quand il ne seroit plus au monde : pour les retenir, et, de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes; et il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort.

EXTRAITS DU CHAPITRE VI.

Les Romains, causes de leur grandeur.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre; car parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit sa patrie comme une mère qui le nourrissoit dans des sentiments également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient, avec les Grecs, un État où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit, même sous ses rois, une liberté qui ne convenoit guère à une monarchie réglée; car, outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assem-

blé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain. Témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace, comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes; d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire Rome en république¹, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfants, qui s'étoient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connoître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce puissant roi, qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans². Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains mourir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que, dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, vivre d'épargne et de travail: voilà quelle étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

1. Dans le tableau de la *Huitième époque*.

2. Tite Live, livre II, chapitres xiii-xv.

Tite Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté, aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste, on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit point d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étoient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant, dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencements, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le Superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux et de la gloire future du peuple romain. Tout le reste répondoit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques même et les égouts de la ville, avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple? En un mot, tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulières. Celui qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économiste, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie que la mollesse. Tout

tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublièrent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Vous avez vu, dans Florus et dans Cicéron¹, l'histoire de Régulus, qui persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire dans le temps où Rome, épuisée par tant de pertes, manquoit le plus de soldats, le sénat aimait mieux armer, contre sa coutume, huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever². Mais, dans la nécessité des affaires, on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime, les armées romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la dernière extrémité; et, comme remarque Salluste³, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combattu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste : de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé, que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campements, pour les ordres de bataille, pour le genre même des armes, en un mot, pour faciliter tant l'attaque que la défense. Vous avez vu, dans Salluste et dans les autres auteurs, ce que les

1. Florus, livre II, chap. II; Cicéron, *Traité des Devoirs*, livre III, chap. XXIII.

2. Cicéron, *Des Devoirs*, livre III, chap. XXVI.

3. Salluste, *Catilina*, chap. IX.

Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères, par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes ?

En effet, il est certain, de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive, les Gaulois, d'ailleurs, plus forts en nombre, montrèrent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent¹; et nous voyons toutefois, en cette même rencontre, ces Romains, inférieurs en tout le reste, l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée. C'est ce que vous pourrez voir quelque jour plus exactement dans Polybe; et vous avez souvent remarqué vous-même, dans les Commentaires de César, que les Romains commandés par ce grand homme, ont subjugué les Gaulois, plus encore par les adresses de l'art militaire que par leur valeur.

Les Macédoniens, si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre, croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe, et Tite Live après lui, ont démontré qu'à considérer seulement la nature des armées romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la phalange macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon carré, fort épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce, au lieu que l'armée romaine, distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvements.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris, l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange macédonienne : cette grosse et lourde machine sera terrible, à la vérité, à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver longtemps sa propriété naturelle, c'est-à-dire sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement; joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier : au lieu que l'armée romaine, divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit et on la sépare comme on veut; elle défile aisément et se rassemble sans peine; elle est propre aux détachements, aux ralliements, à toutes sortes de conversions et d'évolutions, qu'elle fait ou

1. Polybe, livre II, chap. xxviii.

tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable; enfin elle a plus de mouvements divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. Concluez donc, avec Polybe, qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Après la Macédoine, il ne faut plus vous parler de la Grèce : vous avez vu que la Macédoine y tenoit le dessus, et ainsi elle vous apprend à juger du reste. Athènes n'a plus rien produit depuis les temps d'Alexandre. Les Étolien, qui se signalèrent en diverses guerres, étoient plutôt indociles que libres, et plutôt brutaux que vaillants. Lacédémone avoit fait son dernier effort pour la guerre, en produisant Cléomène, et la ligue des Achéens, en produisant Philopœmen. Rome n'a point combattu contre ces deux grands capitaines ; mais le dernier, qui vivoit du temps d'Annibal et de Scipion, à voir agir les Romains dans la Macédoine, jugea bien que la liberté de la Grèce alloit expirer, et qu'il ne lui restoit plus qu'à reculer le moment de sa chute¹. Ainsi les peuples les plus belliqueux cédoient aux Romains. Les Romains ont triomphé du courage dans les Gaulois, du courage et de l'art dans les Grecs, et de tout cela soutenu de la conduite la plus raffinée, en triomphant d'Annibal ; de sorte que rien n'égalait jamais la gloire de leur milice.

Aussi n'ont-ils rien eu, dans tout leur gouvernement, dont ils se soient tant vantés que de leur discipline militaire. Ils l'ont toujours considérée comme le fondement de leur empire. La discipline militaire est la chose qui a paru la première dans leur état, et la dernière qui s'y est perdue, tant elle étoit attachée à la constitution de leur république.

Une des plus belles parties de la milice romaine étoit qu'on n'y louoit point la fausse valeur. Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous, n'étoient pas seulement connues dans une nation si avide de gloire. On remarque de Scipion et de César, les deux premiers hommes de guerre et les plus vaillants qui aient été parmi les Romains, qu'ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandoit. On n'attendoit rien de bon d'un général qui ne savoit pas connoître le soin qu'il devoit avoir de conserver sa personne, et on réservoir pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire. Les Romains ne vouloient point de batailles hasardées mal à propos, ni de victoires qui coûtassent trop de sang ; de sorte qu'il n'y avoit rien de plus hardi, ni tout ensemble de plus ménagé qu'étoient les armées romaines.

Mais comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'État dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du sénat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mû-

1. Plutarque, *Philopœmen*.

rement, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre¹. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguier contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs, le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains que de là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'État. C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite, et ce qu'il y avoit de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque, foible encore, et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques que Coriolan irrité menoit contre sa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques, toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force ; et après de grandes conquêtes,

1. Tite-Live, livre XLII, chap. xiv.

maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chefs; et néanmoins dans ce triste état, et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat : qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit des conditions équitables après qu'il auroit retiré ses armes.

La mère de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entre autres raisons : « Ne connoissez-vous pas les Romains? ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande ni petite chose par la force ! » Le sévère Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volscques choisirent d'autres généraux : mais le sénat demeura ferme dans ses maximes ; et le décret qu'il donna, de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y savoit confirmer le reste des citoyens !

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre, mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux, que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que, vaincu jusque dans le cœur, il ne vît plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes romaines. La créance répandue partout que rien ne leur résistoit, faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés un invincible secours.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance; comme lorsque, dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire, mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république en nourrissant leurs enfants. »

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un État; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans

l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie. Je n'entreprends pas ici de vous dire combien le sénat a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanotent sur leurs serments ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès : je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple romain, et donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des États.

On peut croire que, dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtimens étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'État étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire, si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuille de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat, dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoit louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritoient ; mais eux-mêmes ils attendoient en suspens le jugement du sénat, qui jugeoit de la sagesse des conseils sans se laisser éblouir par le bonheur des événemens. Les louanges étoient précieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui suivoient les mauvaises actions tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevoient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises ? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime

de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étoient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputoit avec la noblesse à qui agiroit le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux : on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il falloit aller à la guerre quand la république l'ordonnoit, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevoient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il falloit pour les rendre capables de servir l'État, étoient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard ; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière que nous avons vu, étoit, pour ainsi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros.

BOURDALOUE.

Louis Bourdaloue, né à Bourges le 20 août 1632, entra à l'âge de quinze ans dans la Société des Jésuites. Après avoir prêché pendant quelques années en province, il fut appelé à Paris par ses supérieurs en 1669. De nombreux témoignages contemporains font foi du succès prodigieux qu'il y obtint. Il fut dix ans de suite chargé de prêcher le Carême ou l'Avent devant Louis XIV et sa cour. « Il était d'une force à faire trembler les courtisans, » dit Mme de Sévigné, « et s'exprimait avec la liberté d'un apôtre, disant des vérités à bride abattue¹. » Il mourut le 13 mai 1704.

Ses Sermons et ses Œuvres diverses ont été recueillis en 14 vol. in-8, Paris, 1707 ; et en 17 vol. in-8, Paris, 1822-26.

La qualité dominante de l'éloquence de Bourdaloue, c'est la rigueur du raisonnement, l'inépuisable fécondité de la logique. « Il est très-capable de convaincre, dit Fénelon ; mais je ne connois guère de prédicateur qui persuade et qu

1. Sévigné, 1674.

touche moins.... il n'a rien d'ailleurs d'affectueux et de sensible. Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit¹. » Cet effort de l'esprit, que Bourdaloue imposait à ses auditeurs, allait quelquefois jusqu'à un intérêt en quelque sorte dramatique. « Il m'a souvent ôté la respiration, dit Mme de Sévigné, par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours; et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir pour en recommencer un autre de la même beauté². » Son débit semblait conspirer avec la sévère impassibilité de sa composition. Son visage était immobile, ses yeux fermés, sa prononciation rapide, sa voix monotone, et ses inflexions toujours les mêmes. Tout dans ses discours était médité, écrit, appris; l'improvisation n'aurait pu trouver place entre les anneaux fortement serrés de cette chaîne.

FRAGMENT DU SERMON SUR L'AMBITION.

L'Ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour termes de ses poursuites, un état florissant, où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché: savoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante; d'y recevoir l'encens du public et ses soumissions; de s'y faire craindre, honorer, respecter.

Tout cela, rassemblé dans un point de vue, lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur; mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel; c'est que, pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés: mais de quelles épines et de quelles difficultés! C'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations; qu'il faut se miner de réflexions et d'étude; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches; avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion, qui est de s'éle-

1. *Dialogues sur l'Éloquence.* — 2. Sévigné, 1686.

ver à cet état, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions ; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ?

Et n'est-ce pas elle qui, selon les différentes conjonctures et les divers sentimens dont elle est émue, tantôt nous aigrit des dépités les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies ; qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer, et qui la déchire par mille bourreaux intérieurs et domestiques ? C'est que, pour se pousser à cet état, et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent ¹ dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies ; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essayer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvemens, n'être plus à soi, et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état, où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardemens capables non-seulement d'exercer, mais d'épuiser toute la patience ; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer, et ne remportant, pour récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer, bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer davantage et qu'à l'allumer ; que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte, ni rien où l'on se fixe ; rien que l'on ne veuille avoir, ni rien dont on jouisse ; que ce n'est qu'une perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises, et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un esprit ambitieux grossit, et dont il se fait un monstre.

FRAGMENT D'UN SERMON SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

S'il y avoit parmi mes auditeurs quelqu'un de ces libertins² [qui ne croient pas à la résurrection des morts], voici ce que je lui dirois avec toute la sincérité et toute l'ardeur de mon zèle. Il faut, mon cher

1. C'est-à-dire qui les découvrent et les pénètrent. — 2. Incrédules.

Frère, que le désordre soit bien grand dans vous, et que le vice y ait pénétré bien avant, pour vous réduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre esprit, pour l'aveugler et le pervertir de la sorte. Car, dites-moi, je vous prie (si vous êtes encore capable de vous rendre à ce raisonnement), qui de nous deux est mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci et la résurrection des morts, et moi qui le crois d'une foi ferme et avec une entière soumission ? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne le pas croire, du moins pour en douter ? Sur votre jugement, sur votre prudence, ou plutôt sur votre présomption. Vous ne croyez pas ces mystères, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez mesurer toutes choses par vos sens ; parce que vous ne voulez déférer ni vous en rapporter qu'à vos yeux ; parce que vous dites, comme cet apôtre incrédule, *Nisi videro, non credam*, Si je ne vois, je ne croirai rien : conduite pleine d'ignorance et d'erreur : voilà le fondement de votre incrédulité. Mais moi dans ma créance et dans la foi que j'ai embrassée et pour laquelle je serois prêt à verser mon sang, je me fonde sur le témoignage de Dieu même, sur les principes de sa providence et de sa sagesse, sur la vérité de mille prophéties, sur un nombre presque infini de miracles, sur l'autorité des plus grands hommes de tous les siècles, des hommes les plus sensés, les plus éclairés, les plus irréprochables et les plus saints. Je me trouve en possession d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de rois et de tant de peuples, qui a détruit et aboli tant de superstitions, qui a produit et fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été signée par le sang de tant de martyrs, qui s'est accrue par les persécutions mêmes, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer et de la terre n'ont pu jamais prévaloir et jamais ne prévaudront : telles sont les raisons qui m'y attachent. Or de ces raisons et des vôtres, jugez encore une fois quelles sont les plus solides, et les plus capables de déterminer un esprit droit et de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette résurrection des morts ? Il ne s'agit pas, mon cher auditeur, de la comprendre pour la croire ; mais de la croire, quand même elle vous seroit absolument incompréhensible. Car que vous la compreniez ou que vous ne la compreniez pas, ce n'est pas ce qui la rend plus ou moins vraie, plus ou moins certaine, ni par conséquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être surpris, mon cher Frère, que vous qui vous piquez d'une prétendue force d'esprit, vous formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'étoit pas évidemment possible à Dieu, notre créateur : car, dit saint Augustin, il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matière ; et qui l'empêchera de rétablir ce qui étoit déjà, puisqu'il a pu faire ce qui n'avoit jamais été ? Comme si cette résurrection n'étoit pas même aisée et facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant, et que rien ne résiste

à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne nous rendoient pas cette résurrection très-sensible : un grain de blé meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de saint Paul, et il faut en effet que ce petit grain pousse et qu'il meure ; mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître, et n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection, soit cela même par où la Providence a voulu la rendre plus intelligible ? Comme si cette résurrection n'étoit pas très-conforme aux principes de la nature, qui par l'inclination mutuelle du corps et de l'âme, et par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un et l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'étoit pas une des notions les plus universelles et les plus communes qui se soient répandues dans ce monde : ceux même, disait Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnoissent malgré eux, par leurs sacrifices et leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux et d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin, qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutoit-il, chez les Chrétiens et chez les Juifs, qu'on a cru que les hommes devoient ressusciter, mais chez les peuples même les plus barbares, chez les païens et les idolâtres ; et ce n'a pas seulement été une opinion populaire, mais le sentiment des sages et des savants. Comme si Dieu enfin ne nous avoit pas facilité la foi de cette résurrection par d'autres résurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont rapportées, et que nous ne pouvons tenir pour suspectes sans démentir les divines Écritures, et les histoires les plus authentiques. Ah ! mon cher auditeur, allons à la source du mal, et apprenez une bonne fois à vous connoître vous-même. Vous avez de la peine à vous persuader qu'il y ait une autre vie, une résurrection, un jugement à la fin des siècles, parce qu'avec cette persuasion il faudroit prendre une conduite toute nouvelle, et que vous en craignez les conséquences : mais les conséquences de votre libertinage sont-elles moins à craindre pour vous et moins affreuses ? Dieu indépendamment de votre volonté, vous a créé sans vous, et il saura bien sans vous et malgré vous vous ressusciter : *Non quia vis, non resurges ; aut si resurrectorum te non credideris, propterea non resurges* ; ce sont les paroles de saint Augustin : votre résurrection ne dépendra point de votre créance ; mais le bonheur ou le malheur de votre résurrection dépendra et de votre créance et de votre vie. Or, quelle surprise à ce dernier jour et quel désespoir, s'il faut ressusciter pour entendre l'arrêt solennel qui vous réprouvera ; s'il faut ressusciter pour entrer dans les ténèbres de l'enfer en sortant des ombres de la mort ; s'il faut ressusciter pour consommer par la réunion du corps et de l'âme votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance, vous n'aurez pas voulu prendre un parti aussi sage et aussi certain que l'est celui de croire et de bien vivre ?

FLÉCHIER.

Esprit Fléchier, né le 1^{er} juin 1632 à Pernes, dans le comtat d'Avignon, fut d'abord membre de la Congrégation de la Doctrine chrétienne. Il en sortit en 1661, et vint à Paris, où il se fit bientôt connaître par des sermons, et surtout par des oraisons funèbres, qui méritent d'être lues, même après celles de Bossuet. Il fut nommé évêque de Lavaur en 1685, et de Nîmes en 1687. Il y mourut le 16 février 1710. En 1675 il avait été nommé membre de l'Académie française, où il fut reçu le même jour que Racine.

L'oraison funèbre de Julie d'Angennes, duchesse de Montausier (1672), celle du premier président de Lamoignon (1679), surtout celle de Turenne (1676), sont les chefs-d'œuvre oratoires de Fléchier, qui a laissé encore une Histoire de Théodose, une Histoire du cardinal Ximénès, des Sermons, des Panégyriques, et de très-intéressants Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne (1665).

Oeuvres complètes de Fléchier, Paris, 1782, 10 vol. in-8. Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne publiés en 1844 par M. Gonod.

Voir, au sujet de Fléchier, l'Essai sur l'oraison funèbre, de M. Villemain.

Fléchier habile artiste en paroles, pompeux, fleuri, rarement énergique, mais toujours élégant et disert, procède plutôt de Balzac que de Bossuet. Sa phrase harmonieuse et cadencée n'est pas vide, comme celle de Balzac. Il est réellement orateur, et les pensées solides ne lui manquent pas. Son seul tort est de les orner avec trop de coquetterie. Chez lui, la parole n'est plus seulement le vêtement modeste de la pensée. Elle est une parure exquise, que l'on remarque trop. On peut dire de son éloquence ce que dit Fénelon de celle de Cicéron ¹ : « L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. »

1. Lettre à l'Académie.

ORAISON FUNÈBRE DU VICOMTE DE TURENNE.

EXORDE.

*Fleverunt eum omnis populus Israël
planctu magno, et lugebant dies multos,
et dixerunt: Quomodo cecidit potens,
qui saluum faciebat populum Israël?
(I MACH., IX.)*

Tout le peuple le pleura amèrement; et, après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël?

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs dont l'Écriture sainte se sert pour louer la vie et pour déplorer la mort du sage et vaillant Macchabée. Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre; qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée; qui donnoit à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle; cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfants d'Ammon et d'Ésaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie; après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie; ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitants. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël ! » A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : « Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël. »

Chrétiens qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite, et ne mettez-vous pas dans votre esprit, à la place du héros dont parle l'Écriture, celui dont je viens vous parler? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. Oh! si l'esprit divin, l'esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses!

MORT DE TURENNE.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs; et, par des mouvements étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées. Mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, Messieurs : Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancelle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se ralentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur et ranimé par la vengeance; tout le camp demeure immobile¹. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non pas aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourants envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres; et la renommée, qui se plaît à répandre dans l'univers les accidents extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs-alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne! L'un, voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre, qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres

1. Voir dans les extraits de la correspondance de Mme de Sévigné, le récit de la mort de Turenne, emporté par un boulet, sous les murs de Saltzbach (Grand-Duché de Bade), le 27 juillet 1675.

et des cruautés de la guerre. Ici, l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là, on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge; et chacun, s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur, et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

MASSILLON.

Massillon, né en 1663 à Hières en Provence, entra à l'âge de dix-sept ans chez les Oratoriens. Il prêcha en 1699 le Carême dans l'église de l'Oratoire, et l'Avent à Versailles, et se plaça dès lors au premier rang des orateurs de la chaire. Nommé évêque de Clermont en 1717 par le régent, il prononça dans la chapelle des Tuileries, en 1718, devant Louis XV, alors âgé de neuf ans, les sermons réunis sous le titre de Petit Carême. « Ces sermons, dit-il, ne sont que des entretiens particuliers faits pour l'instruction du roi. » Il faut ajouter que jamais prince ne reçut de meilleures leçons, et que jamais moraliste n'a mieux parlé des dangers et des devoirs du rang suprême. Massillon entra à l'Académie en 1719; il mourut en 1742. Parmi les nombreux sermons qu'il a laissés on admire surtout, outre le Petit Carême, le Sermon sur le petit nombre des élus, et le Sermon sur l'aumône.

Les œuvres de Massillon ont été souvent réimprimées. La première édition complète fut publiée en 1745-48, par Joseph Massillon, neveu de l'orateur. Édition de Renouard, 1810, 13 vol. in-8; de Méquignon, 1818, 15 vol. in-12. Le Petit Carême a été souvent publié à part. Des extraits de Massillon figurent dans tous les recueils de morceaux choisis de notre littérature.

Massillon ne s'adresse pas au raisonnement comme

Bourdaloue, il va droit à l'âme. Avec lui, l'éloquence de la chaire entre dans une phase nouvelle ; sans cesser d'être religieuse, elle devient surtout philosophique. Nous sommes déjà bien loin des sermons où Bossuet faisait parler dans toute leur majesté puissante l'Écriture sainte et les Pères de l'Église. Massillon est moins un apôtre qu'un moraliste, il étudie le cœur humain plus que la tradition de l'Église, et quand ses contemporains s'étonnent qu'un homme voué par état à la retraite puisse faire des peintures si vraies des passions : *C'est en me sondant moi-même*, répond-il, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. C'est encore ici l'esprit de Descartes, qui se dégage de plus en plus de l'influence dogmatique. Le style de Massillon subit les conséquences de cette révolution accomplie dans la pensée. Au lieu des traits hardis qui dans Bossuet brillent et jaillissent comme l'éclair, Massillon fait luire une lumière douce et continue, qui s'augmente progressivement jusqu'à ce que la vérité apparaisse dans tout son jour. Son éloquence pleine d'onction et de tendresse subjugué moins qu'elle n'entraîne ; et tout en nous offrant la peinture de nos vices, il sait encore nous attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout d'une simplicité noble unie à l'harmonie la plus douce ; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites¹.

FRAGMENT DU SERMON SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que

1. D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*, tome I, page 8.

pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui ; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort ; c'est l'expérience de tous les siècles ; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez si l'on venait vous juger dans ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie¹.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc : si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières ? Je vous le demande, vous l'ignorez, je l'ignore moi-même ; vous seul, ô mon Dieu ! connoissez ceux qui vous appartiennent : mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; car ils en seront retranchés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? restes d'Israël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ,

1. « La première fois que Massillon prêcha (à Paris, dans l'église de Saint-Eustache) son fameux sermon du *Petit nombre des Élus*, il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire : presque tout le monde se leva à moitié, par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation et de surprise fut si fort, qu'il troubla l'orateur, et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau ; le voici :

« Je suppose que c'est ici votre dernière heure, etc. »

« Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes et modernes ; et le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant : de pareils chefs-d'œuvre sont très-rares. » (*Voltaire.*)

démélez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?

Mes frères, notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendrait nous en assurer dans ce temple, sans le désigner ; qui de nous ne craindrait d'être le malheureux ? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtimement ? qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres : Seigneur, ne seroit-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine*¹ ? et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence ?

Sommes-nous sages, mes chers auditeurs ? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent il ne se trouve pas dix justes ; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins ; que sais-je ? ô mon Dieu ! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugements et de votre justice ; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul ; et ce danger ne vous touche point, mon cher auditeur ? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre ; vous sur qui seul la sentence devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent ?

Grand Dieu, que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi ! Les justes de tous les siècles ont séché de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugements sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde ? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu, n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille ; et le ministre de Jésus-Christ, appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu ! que prépare donc aux enfants d'Adam la sévérité de votre justice ?

1. Saint Matthieu, chap. xxvi, vers. 22.

FRAGMENT DU SERMON SUR LA MORT.

BRIÈVETÉ DE LA VIE.

Hélas ! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paroître long ? regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit ; vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste ; tout cet intervalle, qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroitroit pas plus long ni plus réel ; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs ; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne ; vous y touchez encore ; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux ; mais pour vous ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire ? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés ? Les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous ; arrivées, elles disparaissent ; elles nous échappent en un instant : et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur la scène ; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs ; ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques ; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous ; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité ; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent ; la figure du monde passe sans cesse ; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement ; rien ne demeure ; tout change, tout s'use, tout s'éteint ; Dieu seul demeure toujours le même ; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule

devant ses yeux; et il voit avec indignation de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant, vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'apôtre; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

**FRAGMENT DU SERMON POUR LA BÉNÉDICTION
DES DRAPEAUX DU RÉGIMENT DE CATINAT.**

Souffrez, messieurs, que, laissant là le corps, pour ainsi dire, et le dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que, loin de vous entretenir de la gloire des armes, et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avait de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré au pied des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et des dissensions; sinon pour nous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère, dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des États ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les désirs insatiables du cœur humain?

Il est vrai, messieurs, que la piété, si pénible même dans les cloî-

tres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grâce, viennent tous les jours tristement échouer.

Mais pour vous, messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire, comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur* !; vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus foible de tous les liens : ah ! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie ? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes ? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance ? est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre ? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur ? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie ? Avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre âme ? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais ; on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur ; on redouble les plaisirs et les excès, pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper ; et l'on passe, hélas ! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu ! et si commune cependant aux personnes à qui je parle ! Vous le savez, mes frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparaître en un instant les compagnons de vos excès : vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés dans le temps même peut-être qu'ils faisoient encore avec vous des projets de crime.

Eh ! si, dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige, et dont vous-mêmes crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappés, quelle eût été, mon frère, votre destinée ? quelle âme auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances ? N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds ? Sa main toute-puissante vous délivra ; il vous couvrit de son bouclier ; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auroient décidé de votre éternité : et quel usage en avez-vous fait de-

puis? quelle reconnoissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à profit pour votre salut? vous l'avez fait valoir auprès du prince, mais en a-t-il été question auprès de Dieu? vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Marie de Rabutin-Chantal naquit le 5 février 1627. Elle n'avait que cinq mois et demi, quand son père fut tué en défendant l'île de Ré contre les Anglais. Peu d'années après, elle perdit sa mère, et resta sous la tutelle de son oncle l'abbé de Coulanges, le *bien-bon*, qui lui fit donner une éducation excellente. Ménage et Chapelain furent ses maîtres. Elle apprit l'italien, l'espagnol, un peu de latin, et prit le goût des lectures sérieuses. Elle n'avait que dix-sept ans quand elle épousa le marquis de Sévigné, qui fut tué en duel après sept ans de mariage. Restée veuve à vingt-quatre ans, elle tourna toutes ses pensées sur ses deux enfants, et s'occupa de rétablir leur fortune compromise par les désordres du marquis, et d'assurer leur avenir. En 1669, elle maria sa fille au comte de Grignan, qui fut bientôt après nommé gouverneur de la Provence. Séparée de sa fille, Mme de Sévigné chercha un dédommagement à son absence dans une active correspondance, qui pendant vingt-sept des plus curieuses années du règne de Louis XIV fut toujours aussi empressée, aussi pleine d'intérêt et de verve que le premier jour. Elle mourut en 1696 en Provence auprès de sa fille.

Les Lettres de Mme de Sévigné, réunies pour la première fois en 1726, ont été très-souvent réimprimées. L'édition la plus complète est celle de M. Adolphe Régnier. Mme Tastu, auteur d'un Éloge de Mme de Sévigné couronné par l'Académie française, en 1840, a donné un bon choix de ses Lettres.

Walckenaer a écrit des Mémoires touchant la vie et les écrits de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné.

Le fruit le plus naturel, le plus spontané du siècle de Louis XIV, l'œuvre littéraire où la société se confond pour ainsi dire avec son image, c'est la correspondance de Mme de Sévigné. Il appartenait au règne de la cour, c'est-à-dire de l'esprit de société, de faire de la conversation écrite un genre littéraire, et d'un recueil de lettres un de ses plus remarquables ouvrages.

C'est par amour maternel, c'est pour distraire sa fille, qui s'ennuie majestueusement au milieu des fêtes et des tracasseries de la société provençale, que Mme de Sévigné entreprend de transporter Paris et Versailles à Aix. Sa correspondance, comme un miroir enchanté, nous fait connaître la cour et ses intrigues, le roi et ses maîtresses, l'Église, le théâtre, la littérature, la guerre, les fêtes, les repas, les toilettes. Tout cela s'anime et se colore en traversant l'esprit de cette femme charmante. Si Mme de Sévigné écrit à ses autres correspondants, à Bussy, à Coulanges, avec sa fille elle *cause* : elle laisse *trotter sa plume la bride sur le cou*, et les lettres qu'elle lui adresse sont les plus exquises de toutes. Elle lui *donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de son esprit, de sa tête, de ses yeux, de sa plume, de son écritoire*; et puis le *reste va comme il peut*. Elle se divertit autant à *causer avec sa fille*, qu'elle *laboure avec les autres*¹. C'est dans ses lettres qu'il faut aller chercher le style français par excellence, tout plein de la saveur gauloise du seizième siècle, et purifié par toutes les élégances d'une société d'élite. Elle aime et recommande surtout *le naturel*, qui, à son avis, *compose un*

1. Lettre du 20 mars 1671.

*style parfait*¹. Elle voudrait bien savoir laquelle des *madames* de Provence prend goût à ce qu'elle écrit; et elle trouve naïvement que *c'est un bon signe pour cette dame*; car, ajoute-t-elle, *mon esprit est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder*².

LETTRES SUR LE PROCÈS DE FOUQUET³.A M. DE POMPONNE⁴.

Jeudi 4 décembre 1664.

Enfin, les interrogations sont finies ce matin. M. Fouquet est entré dans la chambre; M. le chancelier⁵ a fait lire le projet⁶ tout du long. M. Fouquet a repris la parole le premier, et a dit : Monsieur, je crois que vous ne pouvez tirer autre chose de ce papier, que l'effet qu'il vient de faire, qui est de me donner beaucoup de confusion. M. le chancelier a dit : Cependant vous venez d'entendre, et vous avez pu voir par là que cette grande passion pour l'État, dont vous nous avez parlé tant de fois, n'a pas été si considérable que vous n'avez pensé à le brouiller d'un bout à l'autre. Monsieur, a dit M. Fouquet, ce sont des pensées qui me sont venues dans le fort du désespoir où me mettoit quelquefois M. le cardinal, principalement lorsqu'après avoir contribué plus que personne du monde à son retour en France, je me vis payé d'une si noire ingratitude. J'ai une lettre de lui et une de la reine mère, qui font foi de ce que je dis; mais on les a prises dans mes papiers, avec plusieurs autres. Mon malheur est de n'avoir pas brûlé ce misérable papier, qui étoit tellement hors de ma mémoire et

1. Lettre du 18 février 1671. — 2. Lettre du 23 décembre 1671.

3. Un des premiers actes de Louis XIV, lorsqu'après la mort de Mazarin, il eut pris en mains le gouvernement du royaume, fut l'arrestation du surintendant des finances, Nicolas Fouquet. Accusé de malversation, jugé par une commission composée en grande partie de ses ennemis personnels, Fouquet fut condamné au bannissement perpétuel. Le roi commua la peine en une plus dure, et le fit enfermer au château de Pignerol, où il mourut en 1680. Mme de Sévigné, Pellisson, la Fontaine, Mlle de Scudéri restèrent fidèles à Fouquet dans sa disgrâce.

4. Simon Arnauld, marquis de Pomponne, fils d'Arnauld d'Andilly, et neveu du grand Arnauld, fut ministre des affaires étrangères de 1671 à 1679, et de 1691 jusqu'à sa mort en 1699.

5. Le chancelier Séguier, président de la commission, le plus acharné des ennemis de Fouquet.

6. Il s'agit d'un projet de résistance et de soulèvement trouvé chez Fouquet derrière une glace, et qui remontant au temps de la Fronde, ne pouvait pas fournir en 1664 la matière d'un grief sérieux.

de mon esprit, que j'ai été près de deux ans sans y penser, et sans croire l'avoir. Quoi qu'il en soit, je le désavoue de tout mon cœur, et je vous supplie de croire, monsieur, que ma passion pour la personne et pour le service du roi n'en a pas été diminuée. M. le chancelier a dit : Il est bien difficile de le croire, quand on voit une pensée opiniâtre exprimée en différents temps. M. Fouquet a répondu : Monsieur, dans tous les temps, et même au péril de ma vie, je n'ai jamais abandonné la personne du roi; et dans ce temps-là, vous étiez, monsieur, le chef du conseil de ses ennemis, et vos proches donnoient passage à l'armée qui étoit contre lui.

M. le chancelier a senti ce coup; mais notre pauvre ami étoit échauffé, et n'étoit pas tout à fait le maître de son émotion.

Vendredi 5 décembre.

. . . . Je veux rajuster la dernière journée de l'interrogatoire sur le crime d'État. Je vous l'avois mandée comme on me l'avoit dite; mais la même personne s'en est mieux souvenue, et me l'a redite à moi. Tout le monde en a été instruit par plusieurs juges. Après que M. Fouquet eut dit que les seuls effets que l'on pourroit tirer du projet, c'étoit de lui avoir donné la confusion de l'entendre, M. le chancelier lui dit : Vous ne pouvez pas dire que ce ne soit là un crime d'État. Il répondit : Je confesse, monsieur, que c'est une folie et une extravagance, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, de trouver bon que j'explique ce que c'est qu'un crime d'État : ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que nous, mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner. Un crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, qu'on a le secret du prince, et que tout d'un coup on se met du côté de ses ennemis; qu'on engage toute sa famille dans les mêmes intérêts; qu'on fait ouvrir les portes des villes dont on est gouverneur à l'armée des ennemis, et qu'on la ferme à son véritable maître; qu'on porte dans les partis tous les secrets de l'État. Voilà, messieurs, ce qui s'appelle un crime d'État. M. le chancelier ne savoit où se mettre, et tous les juges avoient fort envie de rire. Voilà au vrai comme la chose se passa. Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de plus spirituel, de plus délicat, et même de plus plaisant.

Mercredi 17 décembre 1694.

Vous languissez, mon pauvre monsieur, mais nous languissons bien aussi. J'ai été très fâchée de vous avoir mandé que l'on auroit mardi un arrêt; car n'ayant point eu de mes nouvelles, vous avez cru que tout étoit perdu; cependant nous avons encore toutes nos espérances. Je vous mandai samedi comme M. d'Ormesson¹ avoit rapporté l'affaire et opiné; mais je ne vous parlai point assez de l'estime extraordinaire

1. Olivier Lefèvre d'Ormesson, rapporteur dans le procès de Fouquet.

qu'il s'est acquise par cette action. J'ai ouï dire à des gens du métier que c'est un chef-d'œuvre que ce qu'il a fait, pour s'être expliqué si nettement, et avoir appuyé son avis sur des raisons si solides et si fortes; il y mêla de l'éloquence, et même de l'agrément. Enfin jamais homme de sa profession n'a eu une plus belle occasion de paroître, et ne s'en est mieux servi. S'il avoit voulu ouvrir la porte aux louanges, sa maison n'auroit pas désemploi; mais il a voulu être modeste, et s'est caché avec soin. Son camarade très-indigne, Sainte-Hélène, parla lundi et mardi : il reprit l'affaire pauvrement et misérablement, lisant ce qu'il disoit, et sans rien augmenter, ni donner un autre tour à l'affaire : il opina sans s'appuyer sur rien, que M. Fouquet auroit la tête tranchée, à cause du crime d'État. Et pour attirer plus de monde à lui, et faire un trait de Normand, il dit qu'il falloit croire que le roi donneroit grâce et pardonneroit; que c'étoit lui seul qui le pourroit faire. Ce fut hier qu'il fit cette belle action, dont tout le monde fut touché, autant qu'on avoit été aise de l'avis de M. d'Ormesson.

Ce matin, Pussort¹ a parlé quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, que plusieurs juges en furent scandalisés; et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit, sur ce crime d'État, qu'un certain Espagnol nous devoit faire bien de la honte qui avoit eu tant d'horreur d'un rebelle, qu'il avoit brûlé sa maison, parce que Charles de Bourbon y avoit passé; qu'à plus forte raison nous devons avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que, pour le punir, il n'y avoit que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avoit possédées, et qu'il avoit plusieurs parents considérables, il se relâchoit à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène.

Que dites-vous de cette modération? C'est à cause qu'il est oncle de M. de Colbert et qu'il a été récusé, qu'il a voulu en user si honnêtement. Pour moi, je saute aux nues quand je pense à cette infamie.

Tout le monde s'intéresse dans cette grande affaire. On ne parle d'autre chose; on raisonne, on tire des conséquences, on compte sur ses doigts, on s'attendrit, on craint, on souhaite, on hait, on admire, on est triste, on est accablé; enfin, mon pauvre monsieur, c'est une chose extraordinaire que l'état où l'on est présentement; mais c'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux. Il sait tous les jours ce qui se passe, et tous les jours il faudroit faire des volumes à sa louange. Je vous conjure de bien remercier monsieur votre père² de l'aimable billet qu'il m'a écrit, et des belles choses qu'il m'a envoyées. Hélas! je les ai lues, quoique j'aie la

1. Henri Pussort, conseiller d'État, était l'oncle de Colbert, et partageait sa haine contre le surintendant.

2. Arnauld d'Andilly, auteur de traductions estimées (les *Confessions* de saint Augustin, l'*Histoire des Juifs* de Josèphe, etc.) et de nombreux ouvrages de piété.

tête en quatre. Dites-lui que je suis ravie qu'il m'aime un peu, c'est-à-dire beaucoup; et que pour moi je l'aime encore davantage. J'ai reçu votre dernière lettre. Hé! mon Dieu, vous me payez au delà de tout ce que je fais pour vous; je vous dois du reste.

LETTRES SUR LE MARIAGE DE MADEMOISELLE¹.

A M. DE COULANGES².

A Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la *berlue*; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois; *jetez-vous votre langue aux chiens*? Hé bien! il faut donc vous la dire: M. de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit: Voilà qui est bien difficile à deviner! c'est madame de La Vallière. Point du tout, madame. C'est donc mademoiselle de Retz? Point du tout: vous êtes bien provinciale. Ah! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous; c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créquy. Vous n'y êtes pas. Il faut

1. Mademoiselle, duchesse de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. « Après avoir refusé tant de souverains, après avoir eu l'espérance d'épouser Louis XIV, elle voulut faire à quarante-deux ans la fortune d'un gentilhomme. Elle obtint la permission d'épouser Péguilin, du nom de Caumont, comte de Lauzun.... Mademoiselle donnait tous ses biens, estimés vingt millions, au comte de Lauzun, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans qu'on nomme le Luxembourg.... Le contrat était dressé: Lauzun fut un jour duc de Montpensier. Il ne manquait plus que la signature. Tout était prêt, lorsque le roi, assailli par les représentations des princes, des ministres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira sa parole et défendit cette alliance. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*)

2. Le marquis de Coulanges, cousin germain de Mme de Sévigné.

donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de... mademoiselle ; devinez le nom : il épouse MADEMOISELLE, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! MADEMOISELLE, la grande MADEMOISELLE, MADEMOISELLE, fille de feu MONSIEUR, MADEMOISELLE, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, MADEMOISELLE, cousine germaine du roi, MADEMOISELLE, destinée au trône, MADEMOISELLE, le seul parti de France qui fût digne de MONSIEUR. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous.

A M. DE COULANGES.

A Paris, mercredi 31 décembre 1670.

J'ai reçu vos réponses à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'est passé depuis le 15 jusqu'au 20 de ce mois : le sujet le méritoit bien. J'admire aussi votre bon esprit, et combien vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le lundi jusqu'au dimanche. La modestie m'empêche de vous louer à bride abattue là-dessus, parce j'ai dit et pensé toutes les mêmes choses que vous. Je dis à ma fille le lundi : Jamais ceci n'ira à bon port jusqu'à dimanche ; et je voulus parier, quoique tout respirât la noce, qu'elle ne s'achèveroit point. En effet, le jeudi le temps se brouilla, et la nuée creva le soir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même jeudi, j'allai dès neuf heures du matin chez MADEMOISELLE, ayant avis qu'elle alloit se marier à la campagne, et que le coadjuteur de Reims¹ faisoit la cérémonie : cela étoit ainsi résolu le mercredi au soir : car, pour le Louvre, cela fut changé dès le mardi². MADEMOISELLE écrivait : elle me fit entrer, elle acheva sa lettre, et puis comme elle étoit au lit, elle me fit mettre à genoux dans sa ruelle ; elle me dit à qui elle écrivoit, et pourquoi, et les beaux présents qu'elle avoit faits la veille, et le nom qu'elle avoit donné³ ; qu'il n'y avoit point dè parti pour elle en Europe, et qu'elle vouloit se marier. Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le roi ; elle me parut transportée de la joie de faire un homme bien heureux ; elle me parla avec tendresse du mérite et de la reconnoissance de M. de Lauzun : et sur tout cela je lui dis : « Mon Dieu, Mademoiselle,

1. Charles-Maurice Le Tellier, fils du chancelier Michel Le Tellier, et frère de Louvois.

2. Le mariage devait d'abord être célébré au Louvre.

3. Le nom de duc de Montpensier, que Lauzun devait prendre en se mariant.

« vous voilà bien contente ; mais que n'avez-vous donc fini promptement cette affaire dès lundi ? Savez-vous bien qu'un si grand retardement donne le temps à tout le royaume de parler, et que c'est tenter Dieu et le roi que de vouloir conduire si loin une affaire si extraordinaire ? » Elle me dit que j'avois raison ; mais elle étoit si pleine de confiance, que ce discours ne lui fit qu'une légère impression. Elle retourna sur les bonnes qualités et sur la bonne maison de Lauzun. Je lui dis ces vers de Sévère dans *Polyeucte* :

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix ;
Polyeucte a du nom, et sort du sang des rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure. Il est impossible de la redire toute : mais j'avois été assurément fort agréable durant ce temps, et je le puis dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un ; son cœur étoit trop plein. A dix heures, elle se donna au reste de la France, qui venoit lui faire sur cela son compliment. Elle attendit tout le matin des nouvelles, et n'en eut point. L'après-dinée, elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir, vous savez ce qui arriva. Le lendemain, qui étoit vendredi, j'allai chez elle ; je la trouvai dans son lit ; elle redoubla ses cris en me voyant ; elle m'appela, m'embrassa, me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? Ah ! quelle cruelle prudence ! ah ! la prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois ; elle est fort affligée, et m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs ; elle ne s'est pas trompée. J'ai retrouvé, dans cette occasion, des sentiments qu'on n'a guère pour des personnes d'un tel rang. Ceci entre nous deux et madame de Coulanges ; car vous jugez bien que cette causerie seroit entièrement ridicule avec d'autres. Adieu.

LETTRES SUR LA MORT DE VATEL¹.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi au soir, 24 avril 1671,
chez M. de la Rochefoucauld.

Je fais donc ici mon paquet. J'avois dessein de vous conter que le roi arriva hier au soir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune ; les lanternes firent des merveilles, le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre amie ; mais enfin, le soir, le souper, le jeu, tout alla à merveille. Le temps qu'il a fait aujourd'hui nous faisoit espérer une suite digne d'un si agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, et qui fait que je ne sais plus ce que je vous mande : c'est qu'enfin Vatel, le grand

1. Maître d'hôtel du prince de Condé.

Vatel, maître d'hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit présentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité distinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le soin d'un État; cet homme donc que je connoissois, voyant que ce matin à huit heures la marée n'étoit pas arrivée, n'a pu soutenir l'affront dont il a cru qu'il alloit être accablé, et, en un mot, il s'est poignardé. Vous pouvez penser l'horrible désordre qu'un si terrible accident a causé dans cette fête. Songez que la marée est peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en sais pas davantage présentement; je pense que vous trouvez que c'est assez. Je ne doute pas que la confusion n'ait été grande; c'est une chose fâcheuse à une fête de cinquante mille écus.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 16 avril 1671.

Il est dimanche 26 avril; cette lettre ne partira que mercredi; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire, à votre intention, de ce qui s'est passé à Chantilly touchant Vatel. Je vous écrivis vendredi qu'il s'étoit poignardé; voici l'affaire en détail : Le roi arriva le jeudi au soir; la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs diners à quoi l'on ne s'étoit point attendu; cela saisit Vatel, il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres; Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince. M. le Prince alla jusque dans la chambre de Vatel et lui dit : « Vatel, tout va bien ; rien n'étoit si beau que le souper du roi. » Il répondit : « Monseigneur, votre bonté m'achève; je sais que le rôti a manqué à deux tables. » « Point du tout, dit M. le Prince : ne vous fâchez point : tout va bien. » Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout? Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point; sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés : on cherche Vatel pour la distribuer, on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang; on court à M. le Prince, qui

fut au désespoir. M. le Duc pleura¹; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière; on le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout; il jura qu'il ne souffriroit plus que M. le Prince en usât ainsi; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel; elle fut réparée : on dina très-bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté.

LETTRES SUR LA MORT DE TURENNE.

A M. DE GRIGNAN.

A Paris, ce 31 juillet 1675.

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France ; c'est la mort de M. de Turenne, dont je suis assurée que vous serez aussi touché et aussi désolé que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva lundi à Versailles : le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde; toute la Cour fut en larmes, et M. de Condom² pensa s'évanouir. On étoit près d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier où il a logé³, et tout Paris, et tout le peuple, étoit dans le trouble et l'émotion; chacun parloit et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée des ennemis devant lui; et le 27, qui étoit samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche : son dessein étoit de donner sur l'arrière-garde, et il mandoit au roi à midi que, dans cette pensée, il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fit les prières de quarante heures. Il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier pour apprendre au roi la suite de cette entreprise : il cachette sa lettre, et l'envoie à deux heures. Il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes : on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée....

1. Le duc d'Enghien, fils du prince de Condé.
2. Bossuet. C'est lui qui avait converti Turenne au catholicisme.
3. Le marais.

A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachotant il avoit donné ses ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, « demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me ferez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, venez par ici ; on tire du côté où vous « allez. — Monsieur, *lui dit-il*, vous avez raison ; je ne veux point du « tout être tué aujourd'hui ; cela sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que « je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint ; et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassé du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il n'étoit point encore tombé ; mais il avoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête ; le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il étoit mort et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'étoit jeté sur le corps, qui ne vouloit pas le quitter, et se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne battoient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés : mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter : car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier¹ étoit bien abimé de douleur. Quand

1. Le chevalier de Grignan, frère cadet du gendre de Mme de Sévigné.

ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation; et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs : mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain; tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel....

Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle : il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne qui avoit toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montrait cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il; *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable*. Et, sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucauld pleure lui-même en admirant la noblesse de ce sentiment.

LA BRUYÈRE.

Jean de la Bruyère, né à Paris, au mois d'août 1645, fut quelque temps trésorier des finances dans la généralité de Caen. Sur la recommandation de Bossuet, le grand Condé le chargea d'enseigner l'histoire à son petit-fils, le duc de Bourbon. L'éducation du jeune duc terminée, la Bruyère resta attaché à la maison de Condé, et put continuer à étudier de près et sur le vif les vices et les ridicules des hommes en général, et des grands en particulier. En 1688, parut, sans nom d'auteur, la première édition des *Caractères de ce siècle*, précédés d'une traduction des *Caractères*

de *Théophraste*. Le succès de ce livre fut très-grand, et la Bruyère enhardi en donna neuf éditions successives, enrichies de nouvelles réflexions et de nouveaux portraits. Élu membre de l'Académie française en 1693, grâce à l'appui de Racine et de Boileau, la Bruyère mourut subitement à Versailles, le 11 juin 1696.

Les CARACTÈRES ont été souvent réimprimés, notamment en 1740, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste, et une CLEF; en 1845 par Walckenaër; en 1855 par M. Hémardinquer, et par M. A. Destailleur.

Sans système philosophique arrêté, sans prétention à la profondeur, la Bruyère est un auteur charmant qu'on ne se lasse pas de relire. Quel riche tableau que son livre des *Caractères* ! Que de finesse dans le dessin ! que de couleurs brillantes et délicatement nuancées ! comme tout ce monde comique qu'il a créé s'agite dans un pêle-mêle amusant. Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue, toute charmée de prétentions, d'originalités, de ridicules : vous croiriez être dans la grande galerie de Versailles, et voir défiler devant vous, ducs, marquis, financiers, bourgeois-gentilshommes, pédants, prélats de cour. Tantôt vous entendez un piquant dialogue, qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour dénoûment ; tantôt entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite ; ici c'est une maxime concise, à la manière de la Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques : là une image familière ennoblée à force d'esprit et de nouveauté ; plus loin une construction maligne qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive. La Bruyère, quoique grand observateur, n'est pas précisément un philosophe : il ne creuse pas dans la région souterraine des principes ; il se tient à la surface où végètent les passions et les vices. En fait de pensées il croit que *tout est dit et qu'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes*. Aussi est-il plutôt un artiste qu'un penseur. Il a pris aux

honnêtes gens de son temps leurs croyances toutes faites, à Théophraste, qu'il a traduit, sa manière et sa forme; mais il a mis sur tout cela son esprit, et c'est assez pour assurer l'immortalité à son livre.

CHAPITRE I. — DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

CORNEILLE ET RACINE.

Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir, des négligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eu en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénoûments, car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces*? Quelle grandeur ne se remarque point en *Mithridate*, en *Porus* et en *Burrhus*? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes. Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre* du même auteur, comme l'*OEdipe*¹ et les *Horaces* de Corneille, en sont

2. L'*OEdipe* de Corneille est une des pièces de sa vieillesse, une de celles qui font qu'on s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. « C'est

la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes tels qu'ils devroient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison, est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont dans celui-là des maximes, des règles, des préceptes ; et dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral, Racine plus naturel. Il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

Tout écrivain, pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la première fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur auroit soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soi-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

L'on n'écrit que pour être entendu ; mais il faut du moins, en écrivant, faire entendre de belles choses. L'on doit avoir une diction pure, et user de termes qui soient propres, il est vrai ; mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très-beau sens. C'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matière aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté. Que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et puériles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuyés de son ouvrage ?

Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une

une chose étrange, dit Voltaire, que le difficile et concis la Bruyère, dans son parallèle de Corneille et de Racine, ait dit *les Horaces* et *OEdipe*. Voilà comme l'or et le plomb sont confondus souvent. •

vérité, qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit : mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherchés par son travail et par ses veilles. Il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée : il demande des hommes un plus grand et un plus rare succès que les louanges, et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs.

CHAPITRE VI. — DES BIENS DE FORTUNE.

LE RICHE ET LE PAUVRE.

Giton a le teint frais, le visage plein, et les joues pendantes, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance ; il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continue de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui. Il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler ; on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin¹, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talents et de l'esprit. Il est riche.

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre : il dort peu, et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide : il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire : il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il

1. On appelait *libertins* au dix-septième siècle ceux que l'on appelle aujourd'hui *libres-penseurs*.

se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vu ; il se replie et se renferme dans son manteau : il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment. Il est pauvre.

FÉNELON.

François de Salignac de Lamothe-Fénelon naquit en 1651 au château de Fénelon, en Périgord. Au sortir du séminaire de Saint-Sulpice, il se sentit entraîné par son ardente charité vers la carrière périlleuse des missions étrangères, mais la délicatesse de sa santé le retint en France. Chargé successivement de l'instruction des Nouvelles Catholiques, puis d'une mission dans le Poitou, où sa douceur et son éloquence opérèrent de nombreuses conversions, il fut nommé, à la recommandation de Mme de Maintenon, précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Cette éducation terminée, Fénelon fut promu en 1694 à l'archevêché de Cambrai. La polémique qu'il soutint contre Bossuet au sujet du quiétisme et de la doctrine du pur amour de Dieu, et la condamnation dont le saint-siège frappa son livre des *Maximes des Saints*, lui firent perdre la bienveillance du roi. Retiré dans son diocèse, il se consacra tout entier à ses fonctions pastorales, et se fit chérir par une bienfaisance devenue proverbiale. Il mourut en 1715, à soixante-quatre ans.

Les principaux ouvrages de Fénelon sont : le *Traité de l'éducation des filles*, 1687 ; les *Maximes des Saints*, 1697 ; le

Télémaque, publié en 1699, sans l'aveu de Fénelon, par un domestique infidèle, et réimprimé en 1717, par les soins de sa famille; les *Dialogues des morts* et les *Fables*, 1712; la *Lettre à l'Académie française* écrite en 1714, et publiée en 1716 par ordre de l'Académie; les *Dialogues sur l'Eloquence*, 1718; la *Démonstration de l'existence de Dieu*, 1713, avec une deuxième partie, 1718; des *Sermons*, ou plutôt des plans, des projets de *Sermons*, car Fénelon, comme Bossuet, prêchait d'abondance.

Les ŒUVRES COMPLÈTES de Fénelon ont été publiées en 1787-92 par Ambroise Didot; en 1820-29, par MM. Gosselin et Caron, 35 vol. in-8°.

VIE DE FÉNELON par Ramsay, Paris et Londres, 1727, 2 vol. in-8°. HISTOIRE DE FÉNELON, par le cardinal de Bausset.

C'est pour le duc de Bourgogne que Fénelon composa ses œuvres les plus littéraires : d'abord ses *Fables*, où d'excellentes leçons, où d'indulgents reproches se déguisent, pour plaire davantage, sous de simples et gracieuses fictions; puis les *Dialogues*, exposition dramatique des réflexions inspirées à l'enfant par l'étude de l'histoire; enfin, l'ouvrage le plus connu, le plus populaire de Fénelon, celui qui résume tout son esprit, toutes ses tendances, les *Aventures de Télémaque*.

Ici on retrouve Fénelon tel sans doute qu'il s'était déjà montré, dans la lettre hardie qu'il écrivit au roi en 1704 sur les abus de son règne, dans les *mémoires particuliers*, qu'il rédigea à Chaulnes, en 1711, sous les yeux du duc de Chevreuse, et qui devaient servir de programme à un règne nouveau, enfin dans ses admirables *Directions pour la conscience d'un roi* : partisan des lois et d'une liberté sage, ennemi du despotisme au point d'alarmer, par d'involontaires mais inévitables allusions, l'orgueil du roi vieillissant, malheureux, et toujours enivré de lui-même. On reconnaît dans la pureté de sa morale évangélique, dans la délicieuse peinture d'un Élysée tout chrétien, le prêtre plein de charité et de tendresse d'âme. Mais cet ouvrage fait briller en lui, de tout son éclat, un caractère nouveau, et qui forma un

des traits les plus distinctifs de Fénelon, cette poétique imagination, colorée de tous les souvenirs de la Grèce. C'est par là qu'il se rattache au dix-septième siècle, qu'à tant d'autres égards il semble laisser derrière lui. Peut-être même le devance-t-il encore ici par l'exquise pureté de son goût, par le dédain de toute parure de convention, par ce sentiment vif et délicat de *l'aimable simplicité du monde naissant*¹.

C'est par ce *goût exquis* que Fénelon, dans ses admirations classiques, ne s'arrête pas aux Romains, comme Corneille, comme Boileau, comme la plupart des écrivains français depuis Malherbe. Parmi les Grecs eux-mêmes, il s'attache aux plus simples, aux plus purs, aux plus naïfs, ce qui le distingue de Racine. Homère, Xénophon, Platon, deviennent ses modèles. Il préfère même l'*Odyssée* à l'*Iliade*; il en traduit six chants pour se bien pénétrer de ce style enchanteur. C'est alors seulement qu'il aborde le récit des *Aventures de Télémaque*, et le lecteur charmé croit encore lire Homère.

Rejetant le vers alexandrin, qui, sous la discipline de Boileau, n'avait pu s'assouplir assez pour revêtir un long récit épique, Fénelon a créé pour son usage une prose élégante et simple, qui flotte à longs plis autour de sa pensée et l'enveloppe d'images et d'harmonie.

Il serait à regretter qu'un écrivain d'un goût si parfait, d'un génie si universel et si peu exclusif, n'eût pas, avant d'achever sa carrière, consigné dans quelques pages la théorie d'un art qu'il avait si admirablement pratiqué. Sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714), ses *Lettres à la Motte sur Homère et sur les anciens*, ses *Dialogues sur l'éloquence*, sont pleins d'une critique excellente et féconde.

1. Expression de Fénelon dans une de ses lettres à la Motte, 24 mai 1714.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE DANS L'ILE DE CRÈTE.

(Livre v.)

Télémaque, Mentor et le Syrien Hazaël, à leur arrivée dans l'île de Crète, apprennent que le roi Idoménée vient de sacrifier son fils unique pour accomplir un vœu indiscret, et que les Crétois l'ont forcé à quitter le pays. Le peuple est assemblé pour élire un nouveau roi, capable de conserver dans leur pureté les lois établies par Minos. On veut un roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'âme soit ornée de la sagesse et de la vertu. Les trois étrangers se rendent à l'assemblée, où on les invite à prendre part aux jeux publics ; Télémaque accepte l'offre qu'on lui fait, et semêle parmi les combattants.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui osèrent se présenter à lui. Il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étoient nerveux et bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisismes l'un l'autre ; nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des serpents, chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit ; tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi ; tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ! Et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste fut plus difficile¹. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'U-

1. Le ceste étoit une sorte de gantelet garni de lames de plomb.

lysse, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussitôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, je le surprenais dans cette posture penchée ; déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever. Il se redressa lui-même, couvert de poussière et de sang : sa honte fut extrême ; mais il n'osa renouveler le combat.

Aussitôt on commença les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole, et couvre le ciel. Au commencement, je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois, nommé Polyclète, le suivoit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottants ; et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissent immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent, et se mirent peu à peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ôta, par sa chute, à son maître l'espérance de régner. Polyclète, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba : les rênes lui échappèrent, et il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort. Crantor voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le devancer : il ne lui restoit plus d'autres ressources que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne : il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour, pour n'être pas engagé dans son désordre ; et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse ! c'est lui que les dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux ; nul autre ne fut admis. Les sages ouvrirent le livre où toutes les lois de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte, quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit. Ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places : leurs cheveux étoient blancs ;

plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail leur donnoit de grandes vues sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, c'étoit le calme de leur esprit délivré des folles passions et des caprices de la jeunesse. La sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse, et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baisèrent avec respect; car ils disent qu'après les dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes, que les lois destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel est le discours de ces sages. Ensuite, celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question fut de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays, sans être jamais assujetti aux lois d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'avisèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme véritablement libre est celui qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et

à sa raison. Les vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Quel est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria ; on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement : ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir ; il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoît point ses devoirs ; il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu. Il est malheureux, et digne de l'être : son malheur augmente tous les jours ; il court à sa perte, et les dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda lequel des deux est préférable ; d'un côté, un roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient, au contraire, que le roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindrait la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations ; au lieu qu'un roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lâcheté.

On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi roi. Mais si vous comparez un roi qui ne sait que la guerre, à un roi sage, qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire : pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruineroit ses peuples. A quoi

sert-il à un peuple que son roi subjugué d'autres nations, si on est malheureux sous son règne? D'ailleurs, les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ces temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie; elle a été privée de ses rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les lois, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre! Jamais aucun peuple n'a eu un roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincues. Un prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperait celui du voisin même, mais qui ne saurait ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre un peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est-à-dire qu'il n'est pas né pour troubler le bonheur de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis : mais, s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : Il est juste, modéré et commode à l'égard de ses voisins; il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler sa paix; il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres rois voisins, qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du roi pacifique, se joignent à ce bon roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les États qui environnent le sien. Pendant que le roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligue, celui-ci a la gloire d'être comme le père et le tuteur de tous les autres rois. Voilà les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il jouit au dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je dois supposer qu'il gouverne par les plus sages lois. Il retranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices; il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie : surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par là, il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à

l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par les voluptés, qui est exercé à la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville; mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succès mêmes ne peuvent abattre. D'ailleurs si le roi n'est point assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables; et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés; ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre roi violent et injuste : les dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le roi pacifique qui ignore la guerre est un roi très-imparfait, puisqu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

RÉCIT DES MALHEURS DE PHILOCTÈTE.

(Livre XII.)

Hercule en mourant avait légué à Philoctète ses flèches trempées dans le sang de l'hydre de Lerne, et lui avait fait promettre de ne découvrir à aucun mortel ni sa mort, ni le lieu où il aurait caché ses cendres. Mais l'oracle d'Apollon ayant fait entendre aux rois ligués contre Troie, qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule, Ulysse, le plus éclairé et le plus industrieux des Grecs, entreprit de déterminer Philoctète à prendre part à l'expédition, et à y

apporter les flèches du héros. Philoctète se laissa en effet gagner par son éloquence insinuante, et livra le secret qu'il avait promis de garder. Ce manque de foi fut cruellement puni.

Philoctète raconte ses malheurs au fils d'Ulysse.

J'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire. Me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois, je laissai, par mégarde, tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris : un sang noir et corrompu, coulant de ma plaie, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce, et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troublaient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par le conseil d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siège de Troie, seul, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit, pour tout bien, qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passais mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs, en partant, me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, tout affreuse qu'elle fût, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût paru douce loin des hommes sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je ne trouvai que la douleur. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité. ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société, que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colère des dieux et celle des Grecs.

Depuis dix ans je souffrois la honte, la douleur, la faim; je nourrissois une plaie qui me dévorait; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur. Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau, gracieux, mais fier, et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras : il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois; les cris perçants et douloureux dont je faisois retentir les échos de tout ce rivage attendrirent son cœur.

O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux : tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit : Je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole, après tant d'années de silence et de douleur sans consolation! O mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros¹, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille : tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis :

1. *Scyros*, l'une des Cyclades. Achille y vécut quelque temps, caché sous des habits de femme, à la cour du roi Lycomède. Il y eut Néoptolème de Déidamie, fille de Lycomède.

O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siège de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis ! mes persécuteurs m'insultent dans ma misère : la Grèce ignore ce que je souffre ; ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état ; que les dieux le leur rendent !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à emmener, car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée ; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse. Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes ; et tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi puisse être l'ami des dieux ! O Philoctète, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je ; et Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, et de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi, morts ! Hélas ! que me dis-tu ? La cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie ? Thersite l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les dieux ; et nous les louerions encore ! X

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper ; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée

grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu : je pars. Que les dieux vous guérissent ! Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure, par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans ces maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mène-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Ceta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius¹ : rends-moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père ! Cher compagnon de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu, comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux : ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres, et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu ? O jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever. De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me sou-

1. *Trachine*, ville de la Thessalie, au pied du mont Ceta. C'est là que demeurerait Déjanire, et qu'Hercule revêtit la tunique empoisonnée de Nessus. — Le *Sperchius*, fleuve de la Thessalie méridionale, se jeta dans le golfe Maliaque près de Trachine.

lager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir ; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper. En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu surprendre ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je suis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement ; rien ne le touche. O rivage ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ! il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh ! s'il m'eût attaqué dans ma force !... mais, encore à présent, ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends : sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ?... Tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer des bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant : quelque conseil te pousse ; rends mes armes, va-t'en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Qui ! que vois-je ? n'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, et il répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût trouvé ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare, que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos ! je te prends à témoin ! O soleil, tu le vois et tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu pas en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux,

que les dieux puissent te...! Mais les dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais!.... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre père, tranquille, me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre père, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fût épuisée; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affaiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos; ces armes, que j'emporte, m'assureront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits : elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne, disois-je, j'en ai je ne te quitterai; tu seras mon tombeau! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever!... Je les percerai plus de mes flèches! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reste encore quel sentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'est plus dans les mains de mon fidèle ami; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable, je ne puis vous nuire, venez m'enlever! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase!

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes; il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es. Mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre votre père; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches, que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre; mais, comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes ar-

mes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule : cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie ; les enfants d'Esculape le guériront ¹.

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulysse ; et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides ? Que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit : Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan ton père, sur le mont Ceta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides. Je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoire où Écho répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis !

1. Machaon et Podalire, fils d'Esculape, le dieu de la médecine.

DESCENTE DE TÉLÉMAQUE AUX ENFERS.

(Livre XIV.)

Télémaque, persuadé que son père Ulysse n'est plus sur la terre, s'est résolu à l'aller chercher dans les enfers. Suivi seulement de deux Crétois, il se rend à la fameuse caverne d'Achérontia, dans le Brutium, par laquelle on descend dans le royaume de Pluton.

Le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans les ténèbres horribles. Bientôt il aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre : il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui ; et il les arrête avec son épée ; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tourner. Il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Charon. Ce dieu, dont la vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans la barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur ? qui étiez-vous sur la terre ? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharsan, roi de la superbe Babylonie. Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom ; je me faisois adorer par les Babyloniens, dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Éthiopie. Jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni : on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse. J'étois encore jeune et robuste ; hélas ! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ? Mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas dieu ; elle m'a empoisonné : je ne suis plus rien. On mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or ; on pleura ; on s'arracha les cheveux ; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flammes de mon bûcher, pour mourir avec moi ; on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres : mais personne ne me regrette ; ma mémoire même est en horreur dans ma famille ; et ici-bas, je souffre déjà d'horribles traitements.

Télémaque, touché de ce spectacle, lui dit : Étiez-vous véritablement heureux pendant votre règne ? sentiez-vous cette douce paix sans laquelle le cœur demeure toujours serré et flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien ; je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais sentie ; mon cœur étoit sans cesse agité de désirs nou-

veaux, de crainte et d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable et un songe : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles : Mercure les avoit livrés à Charon avec leur roi, et leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'il avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharsan; elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit : N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi ? comment étois-tu assez insensé pour te croire un dieu ? et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit : Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien ! où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes : les dieux ont été lents à faire justice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharsan se jetoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excès de rage et de désespoir. Mais Charon disoit aux esclaves : Tirez-le par sa chaîne ; relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte ; il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les dieux, qui ont souffert si longtemps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Charon, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque : mais, dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour dissipe. Charon, montrant au jeune Grec un front moins ridé et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans ce royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent ; va par ce chemin sombre, au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres, plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de

ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton; il sent ses genoux chancelants; la voix lui manque; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon père est descendu dans votre empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébène : son visage étoit pâle et sévère; ses yeux, creux et étincelants; son front, ridé et menaçant : la vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paroissoit avoir joint à ces grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône étoit la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante qu'elle aiguise sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances; les vengeances, toutes dégouttantes de sang, et couvertes de plaies; les haines injustes; l'avarice, qui se ronge elle-même; le désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée, qui renverse tout; la trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété, qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux; les fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les songes affreux; les insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix basse qui fit gémir le fond de l'Érèbe :

Jeune mortel, les destins t'ont fait violer cet asile sacré des ombres; suis ta haute destinée : je ne te dirai point où est ton père; il suffit que tu sois libre de le chercher. Puisqu'il a été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois sont punis; de l'autre, les champs Élysées, où les bons rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Élysées, qu'après avoir passé par le Tartare; hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vides et immenses; tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, et de s'éloigner de la présence horrible du tyran qui tient en crainte les vivants et les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare : il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivants. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent

des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu ; et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Après de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice : les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin, ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocents. Mais, parmi toutes les ingratitude, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les dieux. Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour son ami de qui on a reçu quelque secours ; et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né ? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient assis et qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant : que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne sont rien ; tu as été vertueux : mais tu as rapporté

toute ta vertu à toi-même, et non aux dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés, ils t'oublieront; il te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire; te voilà seul avec toi-même, qui étois ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu sans le respect et l'amour des dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a longtemps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices et des vertus, que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal : ici, une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage, et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur, ennemi des dieux, devient son supplice : il se voit, et ne peut cesser de se voir; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions : il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même : tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe et pour fin : il est troublé, consterné, plein de honte, de remords et de désespoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les dieux méprisés. Il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même; il cherche les ténèbres et ne peut les trouver; une lumière importune le poursuit partout; partout les rayons perçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : « O insensé ! je n'ai donc connu ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien : tous mes pas ont été des égarements; ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle : j'étois moi-même mon idole. »

Enfin Télémaque aperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentait un miroir, qui leur montrait toute la difformité de leurs vices :

là, ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir : ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que ni la Chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse, de ses trois gueules béantes, un sang noir et venimeux, qui est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchants d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poètes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes et prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels; ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature. Ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leurs fautes que leurs fautes mêmes; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leur corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux; ils demandent

aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice; ils la voient et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre; sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur; il ne laisse aucune consistance et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets, qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail qui doit être inséparable de la royauté pour le soulagement des peuples.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre, qui avoit été son fils : « Ne vous avois-je pas recommandé souvent, pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? » Le fils répondoit : « O malheureux père! c'est vous qui m'avez perdu! c'est votre exemple qui m'a accoutumé au faste, à l'orgueil, à la volupté, à la dureté pour les hommes! En vous voyant régner avec tant de mollesse, avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit, à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes, c'est-à-dire des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de services et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru; c'est vous qui me l'avez fait croire; et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité.» A ces reproches, ils ajoutaient les plus affreuses malédictions, et paroisoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines alarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour les biens qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les lois, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les lois règnent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe

et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de mépriser les lois pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement les rois qui, au lieu d'être de bons et vigilants pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorants.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir, dans cet abîme de ténèbres et de maux, un grand nombre de rois qui avoient passé sur la terre pour des rois assez bons. Ils avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissé gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. De plus, la plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchants, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient pas mis leur plaisir à faire du bien.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficulté de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si envié, si traversé dans une vie courte ! O insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions, il se troubloit au dedans de lui-même : il frémit et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respiroit et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les champs Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyoit tout ensemble

Les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que ces hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de joie comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes; les divisions, les dégoûts, les dépits ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivants dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les

transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent; ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

LETTRE A L'ACADÉMIE.

La *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, sur les occupations de l'Académie*, écrite par Fénelon dans le cours de l'année 1714, quelques mois avant sa mort, est une sorte d'essai, d'une allure libre et dégagée, plutôt qu'un traité méthodique, tel que l'*Art poétique* de Boileau. Elle est divisée en dix chapitres, d'importance et d'étendue inégales, dans lesquels Fénelon traite successivement : du *projet d'achever le Dictionnaire*, d'un *projet de Grammaire*, du *projet d'enrichir la langue*, d'un *projet de Rhétorique*, d'un *projet de Poétique*, et de trois projets de traités sur la *Tragédie*, la *Comédie* et l'*Histoire*. Le neu-

vième chapitre répond brièvement à une *Objection sur ces divers projets*. Le dixième est consacré à la question des *anciens et des modernes*.

EXTRAITS DU CHAPITRE IV.

*Projet de Rhétorique.**

...Veut-on apprendre de saint Augustin les règles d'une éloquence sérieuse et efficace? Il distingue, après Cicéron, trois divers genres suivant lesquels on peut parler. Il faut, dit-il, parler d'une façon abaissée et familière, pour instruire, *submissè*. Il faut parler d'une façon douce, gracieuse et insinuante, pour faire aimer la vérité, *temperatè*. Il faut parler d'une façon grande et véhémence, quand on a besoin d'entraîner les hommes, et de les arracher à leurs passions, *granditer*. Il ajoute qu'on ne doit user des expressions qui plaisent, qu'à cause qu'il y a peu d'hommes assez raisonnables pour goûter une vérité qui est sèche et nue dans un discours. Pour le genre sublime et véhément, il ne veut point qu'il soit fleuri : *Non tam verborum ornatibus comptum est, quam violentum animi affectibus.... Fertur quippe impetu suo, et elocutionis pulchritudinem, si occurrerit, vi rerum rapit, non cura decoris assumit*. Un homme, dit en-
« core ce Père, qui combat très-courageusement avec une épée enrichie
« d'or et de pierreries, se sert de ces armes, parce qu'elles sont pro-
« pres au combat, sans penser à leur prix. » Il ajoute que Dieu avoit
permis que saint Cyprien¹ eût mis des ornements affectés dans sa
Lettre à Donat², « afin que la postérité pût voir combien la pureté de
« la doctrine chrétienne l'avoit corrigé de cet excès, et l'avoit ramené
« à une éloquence plus grave et plus modeste. »

Écoutons ses paroles : « Il faut bien se garder de croire qu'un
homme a parlé d'une façon grande et sublime, quand on lui a donné
de fréquentes acclamations et de grands applaudissements. Les jeux
d'esprit du plus bas genre, et les ornements du genre tempéré atti-
rent de tels succès. Mais le genre sublime accable souvent par son
poids, et ôte même la parole; il réduit aux larmes. Pendant que je
tâchois de persuader au peuple de Césarée³ en Mauritanie, qu'il devoit
abolir un combat des citoyens, ... où les parents, les frères, les pères et
les enfants, divisés en deux partis, combattoient en public pendant plu-
sieurs jours de suite en un certain temps de l'année, et chacun s'effor-

1. Saint Cyprien, un des Pères de l'Eglise latine, élu évêque de Carthage, en 248.

2. Donat, évêque schismatique de Cases-Noires (*Cellæ Nigræ*) en Numidie.

3. *Julia Cæsarea*, ville de la côte septentrionale de l'Afrique, aujourd'hui *Cherchell*.

goit de tuer celui qu'il attaquoit : je me servis, selon toute l'étendue de mes forces, des plus grandes expressions pour déraciner des cœurs et des mœurs de ce peuple une coutume si cruelle et si invétérée. Je ne crus néanmoins avoir rien gagné, pendant que je n'entendis que leurs acclamations ; mais j'espérai quand je les vis pleurer. Les acclamations montraient que je les avois instruits, et que mon discours leur faisoit plaisir ; mais leurs larmes marquèrent qu'ils étoient changés. Quand je les vis couler, je crus que cette horrible coutume, qu'ils avoient reçue de leurs ancêtres, et qui les tyrannisoit depuis si longtemps, seroit abolie.... Il y a déjà environ huit ans, ou même plus, que ce peuple, par la grâce de Jésus-Christ, n'a entrepris rien de semblable. » Si saint Augustin eût affaibli son discours par les ornements affectés du genre fleuri, il ne seroit jamais parvenu à corriger les peuples d'Hippone¹ et de Césarée.

Démosthènes a suivi cette règle de la véritable éloquence. « O Athéniens, disoit-il, ne croyez pas que Philippe soit comme une divinité à laquelle la fortune soit attachée. Parmi les hommes qui paroissent dévoués à ses intérêts, il y en a qui le haïssent, qui le craignent, qui en sont envieux.... Mais toutes ces choses demeurent comme ensevelies par votre lenteur et votre négligence.... Voyez, ô Athéniens, en quel état vous vous êtes réduits. Ce méchant homme est parvenu jusqu'au point de ne vous laisser plus le choix entre la vigilance et l'inaction. Il vous menace ; il parle, dit-on, avec arrogance ; il ne peut plus se contenter de ce qu'il a conquis sur vous ; il étend de plus en plus chaque jour ses projets pour vous subjuguier ; il vous tend des pièges de tous les côtés, pendant que vous êtes sans cesse en arrière et sans mouvement. Quand est-ce donc, ô Athéniens, que vous ferez ce qu'il faut faire ? Quand est-ce que nous verrons quelque chose de vous ? Quand est-ce que la nécessité vous y déterminera ? Mais que faut-il croire de ce qui se fait actuellement ? Ma pensée est qu'il n'y a pour des hommes libres aucune plus pressante nécessité que celle qui résulte de la honte d'avoir mal conduit ses propres affaires. Voulez-vous achever de perdre votre temps ? Chacun ira-t-il çà et là dans la place publique, faisant cette question : *N'y a-t-il aucune nouvelle ?* Eh ! que peut-il y avoir de plus nouveau, que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens, et qui gouverne toute la Grèce ? *Philippe est mort*, dit quelqu'un. *Non*, dit un autre, *il n'est que malade*. Eh ! que vous importe, puisque, s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe². » Voilà le bon sens qui parle sans autre ornement que sa force. Il rend la vérité sensible à tout le peuple. Il le réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout est dit pour le salut commun ; aucun mot n'est pour l'orateur. Tout instruit et touche ; rien ne brille.

1. *Hippo Regius*, aujourd'hui *Bone*.

2. *Première Philippique*, chapitre III.

... J'avoue que le genre fleuri a ses grâces ; mais elles sont déplacées dans les discours où il ne s'agit point d'un jeu d'esprit plein de délicatesse, et où les grandes passions doivent parler. Le genre fleuri n'atteint jamais au sublime. Qu'est-ce que les anciens auroient dit d'une tragédie où Hécube auroit déploré ses malheurs par des pointes ? La vraie douleur ne parle point ainsi. Que pourroit-on croire d'un prédicateur qui viendrait montrer aux pécheurs le jugement de Dieu pendant sur leur tête, et l'enfer ouvert sous leurs pieds, avec les jeux de mots les plus affectés ?

Il y a une bienséance à garder pour les paroles, comme pour les habits. Une veuve désolée ne porte point le deuil avec beaucoup de broderie, de frisure et de rubans. Un missionnaire apostolique ne doit point faire de la parole de Dieu une parole vaine et pleine d'ornements affectés. Les païens mêmes auroient été indignés de voir une comédie si mal jouée.

Il ne faut pas faire à l'Éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la foible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole. C'est un art très-sérieux qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. Plus un déclamateur feroit d'efforts pour m'éblouir par les prestiges de son discours, plus je me révolteroïs contre sa vanité. Son empressement pour faire admirer son esprit me paroîtroit le rendre indigne de toute admiration. Je cherche un homme sérieux, qui me parle pour moi et non pour lui, qui veuille mon salut, et non sa vaine gloire. L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. Rien n'est plus méprisable qu'un parleur de métier¹, qui fait de ses paroles ce qu'un charlatan fait de ses remèdes.

D'ordinaire un déclamateur fleuri ne connoît point les principes d'une saine philosophie, ni ceux de la doctrine évangélique pour perfectionner les mœurs. Il ne veut que des phrases brillantes et que des tours ingénieux. Ce qui lui manque le plus est le fond des choses. Il sait parler avec grâce, sans savoir ce qu'il faut dire. Il énerve les plus grandes vérités par un tour vain et trop orné.

Au contraire, le véritable orateur n'orne son discours que de vérités lumineuses, que de sentiments nobles, que d'expressions fortes et proportionnées à ce qu'il tâche d'inspirer. Il pense, il sent, et la parole suit. *Il ne dépend point des paroles*, dit saint Augustin, *mais les paroles dépendent de lui*. Un homme qui a l'âme forte et grande, avec quelque facilité naturelle de parler, et un grand exercice, ne doit jamais craindre que les termes lui manquent. Ses moindres discours auront des traits originaux, que les déclamateurs fleuris ne pourront

1. Un homme qui fait de la parole métier et marchandise.

jamais imiter. Il n'est point esclave des mots ; il va droit à la vérité. Il sait que la passion est comme l'âme de la parole. Il remonte d'un bord au premier principe sur la matière qu'il veut débrouiller. Il se tient à ce principe dans son vrai point de vue ; il le tourne et le retourne pour y accoutumer ses auditeurs les moins pénétrants. Il descend ; qu'aux dernières conséquences par un enchaînement court et sensible. Chaque vérité est mise en sa place par rapport au tout. Elle prépare elle-même, elle appuie une autre vérité, qui a besoin de son secours. Cet arrangement sert à éviter les répétitions qu'on peut épargner au lecteur. Mais il ne retranche aucune des répétitions par lesquelles il est essentiel de ramener souvent l'auditeur au point qui décide lui seul de tout.

Isocrate est doux, insinuant, plein d'élégance ; mais peut-on le comparer à Homère ? Allons plus loin. Je ne crains pas de dire que Démosthènes me paroît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verres, contre Antoine ; mais on remarque quelque parure dans son discours ; l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit ; l'orateur, en pensant au salut de la République, ne s'oublie pas, et ne se laisse point oublier. Démosthène paroît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer, parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue : on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs ; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthènes.

EXTRAITS DU CHAPITRE VI.

Sur la Tragédie.

Il faut séparer d'abord la Tragédie d'avec la Comédie. L'une représente les grands événements qui excitent les violentes passions ;

1. Isocrate, orateur Athénien, né en 436, mort en 338, avant Jésus-Christ. « Il n'y a rien dans ses écrits qui ressemble à l'éloquence. On y trouve assez souvent des idées justes, des faits à noter pour l'histoire, des choses belles et bonnes, mais souvent aussi des assertions fort contestables, des idées fausses, de la sophistique pure, et, en général, des phrases, des mots, puis des phrases et des mots encore, et rien dedans. » (Alexis Pierron, *Histoire de la Littérature grecque.*)

se borne à représenter les mœurs des hommes dans une contrée privée.

La Tragédie, je dois commencer en déclarant que je ne soutiens qu'on perfectionne les spectacles, où l'on ne représente les corrompues que pour les allumer. Nous avons vu que Platon, ces sages législateurs du paganisme rejetoient loin de toute république bien policée les fables et les instruments de musique qui pouvoient amollir une nation par le goût de la volupté. Quelle devoit être la sévérité des nations chrétiennes contre les spectacles con-
traux ? Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels spectacles, je n'ai pas une véritable joie de ce qu'ils sont chez nous imparfaits en ce genre. Nos poètes les ont rendus languissants, fades et doux comme les romans. On n'y parle que de feux, de chaînes, de tourments. On y veut mourir en se portant bien. Une personne très-vertueuse est nommée un soleil, ou tout au moins une aurore ; ses yeux sont deux astres. Tous les termes sont outrés, et rien ne montre une vraie passion. Tant mieux ; la faiblesse du poison diminue le plaisir mais il me semble qu'on pourroit donner aux tragédies une mer-veilleuse force, suivant les idées très-philosophiques de l'antiquité, en mêlant cet amour volage et déréglé qui fait tant de ravages.

Les Grecs la Tragédie étoit entièrement indépendante de l'apocryphe. Par exemple, l'*OEdipe* de Sophocle n'a aucun mélange de cette passion étrangère au sujet. Les autres tragédies de ce grand poète sont de même. M. Corneille n'a fait qu'affoiblir l'action, que la rendre double, et que distraire le spectateur dans son *OEdipe*, par le récit d'un froid amour de Thésée pour Dircé. M. Racine est tombé dans le même inconvénient en composant sa *Phèdre*. Il a fait un double spectacle, en joignant à *Phèdre* furieuse Hippolyte soupirant, contre un vrai caractère. Il falloit laisser *Phèdre* tout seule dans sa fureur. L'action auroit été unique, courte, vive et rapide. Mais nos deux grands tragiques qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent ; ils ont cédé au goût des pièces romanesques qui avoient prévalu. La mode du bel esprit faisoit mettre de la finesse partout. On s'imaginait qu'il étoit impossible d'éviter l'ennui pendant deux heures, sans le secours de quelque intrigue galante. On étoit obligé de s'impatisser dans le spectacle le plus grand et le plus passionné, à moins qu'un héros languoureux ne vint l'interrompre. Encore falloit-il que ses soupirs fussent ornés de pointes, et que son désespoir fût exprimé par des espèces d'épigrammes¹. Voilà comment le désir de plaire au public arrache aux plus grands auteurs les règles. De là vient cette passion si façonnée² :

Le sieur de M. de M. a relevé également ce travers :

Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.

(*Art poétique*, II.)

On dirait aujourd'hui *maniérée*.

Impitoyable soif le gloire,
 Dont l'aveugle et noble transport
 Me fait précipiter ma mort
 Pour faire vivre ma mémoire ;
 Arrête pour quelques moments
 Les impétueux sentiments
 De cette inexorable envie,
 Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,
 Avant que te donner ma vie,
 Je donne un soupir à l'Amour¹.

On n'osoit mourir de douleur sans faire des pointes et des jeux d'esprit en mourant. De là vient ce désespoir si ampoulé et si fleuri :

Percé jusques au fond du cœur
 D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une juste querelle,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur²...

Jamais douleur sérieuse ne parla un langage si pompeux et affecté.

Il me semble qu'il faudroit aussi retrancher de la Tragédie une enflure, qui est contre toute vraisemblance. Par exemple, ces vers ont je ne sais quoi d'outré :

Impatients désirs d'une illustre vengeance,
 A qui la mort d'un père a donné la naissance,
 Enfants impétueux de mon ressentiment,
 Que ma douleur séduite embrasse aveuglement,
 Vous réglez sur mon âme avecque trop d'empire;
 Durant quelques moments souffrez que je respire,
 Et que je considère, en l'état où je suis,
 Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis³.

M. Despréaux trouvoit dans ces paroles une généalogie des *impatiens désirs d'une illustre vengeance*, qui étoient les *enfants impétueux d'un noble ressentiment*, et qui étoient embrassés par un *aveuglement séduit*. Les personnes considérables qui parlent avec passion dans une tragédie, doivent parler avec noblesse et vivacité. Mais on parle naturellement, et sans ces tours si façonnés, quand la passion parle. Personne ne voudroit être plaint dans son malheur par son ami avec tant d'emphase.

M. Racine n'étoit pas exempt de ce défaut, que la coutume avoit rendu comme nécessaire. Rien n'est moins naturel que la narration de la mort d'Hippolyte à la fin de la tragédie de *Phèdre*, qui a d'ail-

1. Corneille, *OEdipe*, acte III, scène 1.

3. Id., *le Cid*, acte I, scène VI.

2. Id., *Cinna*, acte I, scène 1.

ieurs de grandes beautés. Théràmène, qui vient pour apprendre à Thésée la mort funeste de son fils, devroit ne dire que ces deux mots, et manquer même de force pour les prononcer distinctement : *Hippolyte est mort. Un monstre envoyé du fond de la mer par la colère des Dieux l'a fait périr. Je l'ai vu.* Un tel homme saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse et la plus fleurie de la figure du dragon ?

L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée, etc.
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté¹.

Sophocle est bien loin de cette élégance si déplacée et si contraire à la vraisemblance. Il ne fait dire à Œdipe que des mots entrecoupés. Tout est douleur. *Ἰὸς, ἰού!... Αἶ αἶ αἶ αἶ! Φεῦ, φεῦ!*²... C'est plutôt un gémissement, ou un cri, qu'un discours. « Hélas, hélas ! dit-il, tout est éclairci. O lumière, je te vois maintenant pour la dernière fois !... Hélas, hélas ! malheur à moi ! Où suis-je, malheureux ? Comment est-ce que la voix me manque tout à coup ? O fortune ! où êtes-vous allée !... Malheureux ! malheureux ! je ressens une cruelle fureur avec le souvenir de mes maux.... O amis, que me reste-t-il à voir, à aimer, à entretenir, à entendre avec consolation ? O amis, rejetez au plus tôt loin de vous un scélérat, un homme exécrable, objet de l'horreur des Dieux et des hommes.... Périssse celui qui me dégagea de mes liens dans les lieux sauvages où j'étois exposé, et qui me sauva la vie ! Quel cruel secours ! Je serois mort avec moins de douleur pour moi et pour les miens.... Je ne serois ni le meurtrier de mon père, ni l'époux de ma mère ; maintenant je suis au comble du malheur. Misérable, j'ai souillé mes parents, et j'ai eu des enfants de celle qui m'a mis au monde ! » C'est ainsi que parle la nature, quand elle succombe à la douleur. Jamais rien ne fut plus éloigné des phrases brillantes du bel esprit. Hercule et Philoctète parlent avec la même douleur vive et simple dans Sophocle.

M. Racine, qui avoit fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avoit formé le plan d'une tragédie françoise d'*OEdipe*, suivant le goût de Sophocle ; sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et suivant la simplicité grecque. Un tel spectacle pourroit être très-curieux très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il ne seroit point applaudi ; mais il saisiroit, il feroit répandre des larmes ; il ne laisseroit pas respirer ; il inspireroit l'amour des vertus et l'horreur des crimes ; il entreroit fort utilement dans le dessein des meilleures lois. La religion même la plus pure n'en seroit point alarmée. On n'en retrancheroit que de faux ornements, qui blessent les règles.

1. Racine, *Phèdre*, acte V, scène vi. — 2. Sophocle, *OEdipe-Roi*.

EXTRAITS DU CHAPITRE VII.

Sur la Comédie.

Il faut avouer que Molière est un grand poëte comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caractères. Il a embrassé une plus grande variété de sujets. Il a peint par des traits forts presque tout ce que nous voyons de déréglé et de ridicule. Térence se borne à représenter des vieillards avarés et ombrageux, de jeunes hommes prodigues et étourdis, des courtisanes avides et impudentes, des parasites bas et flatteurs, des esclaves imposteurs et scélérats. Ces caractères méritoient sans doute d'être traités suivant les mœurs des Grecs et des Romains. De plus, nous n'avons que six pièces de ce grand auteur. Mais enfin Molière a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois, je le trouve grand ; mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts ?

En pensant bien, il parle souvent mal. Il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores, qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, *l'Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification françoise l'a gêné ; il est vrai même qu'il a mieux réussi pour les vers dans *l'Amphitryon*, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général il me paroît, jusque dans sa prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

D'ailleurs il a outré souvent les caractères. Il a voulu par cette liberté plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats, et rendre le ridicule plus sensible. Mais, quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré, et par ses traits les plus vifs, pour en mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature, et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons, *Cedo tertiam*, je soutiens contre Molière, qu'un avare, qui n'est point fou, ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Je comprends que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine, et qu'une hypocrisie détestable. Mais, sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne n'auroient jamais admis dans leurs Républiques un tel jeu sur les mœurs.

EXTRAITS DU CHAPITRE VIII.

Sur l'Histoire.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays. Quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais en rien. L'historien françois doit se rendre neutre entre la France et l'Angleterre. Il doit louer aussi volontiers Talbot¹ que Duguesclin. Il rend autant de justice aux talents militaires du prince de Galles² qu'à la sagesse de Charles V.

Il évite également les panégyriques et les satires. Il ne mérite d'être cru qu'autant qu'il se borne à dire sans flatterie et sans vulgarité le bien et le mal. Il n'omet aucun fait qui puisse servir à peindre les hommes principaux, et à découvrir les causes des événements; mais il retranche toute dissertation où l'érudition d'un savant veut être étalée. Toute sa critique se borne à donner comme douteux ce qui l'est, et à en laisser la décision au lecteur, après lui avoir donné ce que l'histoire lui fournit. L'homme qui est plus savant qu'il n'est historien, et qui a plus de critique que de vrai génie, n'épargne à son lecteur aucune date, aucune circonstance superflue, aucun fait sec et détaché. Il suit son goût, sans consulter celui du public. Il veut que tout le monde soit aussi curieux que lui des minuties, vers lesquelles il tourne son insatiable curiosité. Au contraire un historien sobre et discret laisse tomber les menus faits qui ne mènent le lecteur à aucun but important. Retranchez ces faits, vous n'ôtez rien à l'histoire. Ils ne font qu'interrompre, qu'allonger, que faire une histoire, pour ainsi dire, hachée en petits morceaux, et sans aucun fil de vive narration. Il faut laisser cette superstitieuse exactitude aux compilateurs. Le grand point est de mettre d'abord le lecteur dans le fond des choses, de lui en découvrir les liaisons, et de se hâter de le faire arriver au dénouement. L'Histoire doit en ce point ressembler un peu au Poëme épique :

Semper ad eventum festinat, et in medias res
Non secus ac notas auditorem rapit, et, quæ
Desperet tractata nitescere posse, relinquit³.

Il y a beaucoup de faits vagues, qui ne nous apprennent que des noms et des dates stériles : il ne vaut guère mieux savoir ces noms que les ignorer. Je ne connois point un homme, en ne connoissant que son nom. J'aime mieux un historien peu exact et peu judicieux, qui estropie les noms, mais qui peint naïvement tout le détail, comme

1. Jean Talbot, comte de Shrewsbury, succéda à Suffolk dans le commandement des troupes d'Henri VI d'Angleterre, en 1429.

2. Le prince Noir, par qui le roi Jean fut vaincu et pris à la bataille de Poitiers.

3. Horace, *Art poétique*, vers 148 : « Il court au but sans se détourner; il jette l'auditeur au milieu des événements, sans lui demander s'il les connaît; et tous les détails, qui ne se prêtent pas aux ornements de la poésie, il les laisse. »

Froissart, que les historiens qui me disent que Charlemagne tint son parlement à Ingelheim, qu'ensuite il partit, qu'il alla battre les Saxons, et qu'il revint à Aix-la-Chapelle : c'est ne m'apprendre rien d'utile. Sans les circonstances, les faits demeurent comme décharnés : ce n'est que le squelette d'une histoire.

La principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre et dans l'arrangement. Pour parvenir à ce bel ordre, l'historien doit embrasser et posséder toute son histoire. Il doit la voir tout entière, comme d'une seule vue. Il faut qu'il la tourne et qu'il la retourne de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il ait trouvé son vrai point de vue. Il faut en montrer l'unité, et tirer, pour ainsi dire, d'une seule source tous les principaux événements qui en dépendent. Par là il instruit utilement son lecteur, il lui donne le plaisir de prévoir, il l'intéresse, il lui met devant les yeux un système des affaires de chaque temps, il lui débrouille ce qui en doit résulter, il le fait raisonner sans lui faire aucun raisonnement, il lui épargne beaucoup de redites, il ne le laisse jamais languir, il lui fait même une narration facile à retenir par la liaison des faits : je répète sur l'Histoire l'endroit d'Horace qui regarde le Poème épique :

{ Ordinis hæc virtus erit et venus, aut ego fallor,
 { Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici,
 { Pleraque differat et præsens in tempus omittat ! }

Un sec et triste faiseur d'annales ne connoît point d'autre ordre que celui de la chronologie. Il répète un fait toutes les fois qu'il a besoin de raconter ce qui tient à ce fait ; il n'ose ni avancer, ni reculer aucune narration. Au contraire l'historien qui a un vrai génie choisit sur vingt endroits celui où un fait sera mieux placé, pour répandre la lumière sur tous les autres. Souvent un fait montré par avance de loin débrouille tout ce qui le prépare. Souvent un autre fait sera mieux dans son jour, étant mis en arrière. En se présentant plus tard, il viendra plus à propos pour faire naître d'autres événements. C'est ce que Cicéron compare au soin qu'un homme de bon goût prend pour placer de bons tableaux dans un jour avantageux : *Videtur tanquam tabulas bene pictas collocare in bono lumine.*

DIALOGUES DES MORTS.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON ET BAYARD.

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie.

BOURBON². N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe et percé d'un grand coup ? Oui, c'est

1. *Art poétique*, vers 42. « L'ordre, qui est une force et une beauté, consistera, si je ne me trompe, à dire ici ce qui doit être dit ici, à reculer le reste, et à le renvoyer à l'endroit où il sera le mieux placé. »

2. Ce *Dialogue des morts* est un dialogue entre vivants. Bayard vient d'être mortellement blessé au passage de la Sésia, après avoir

lui-même. Hélas ! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse et lui. Ces deux François étoient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah ! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD. C'est avec douleur que je vous vois aussi.

BOURBON. Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre. Mais je ne veux point te traiter en prisonnier : je veux te garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison comme si tu étois mon propre frère. Ainsi tu ne dois pas être fâché de me voir.

BAYARD. Hé ! croyez-vous que je ne sois pas fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France ? Ce n'est point de ma captivité ni de ma blessure dont je suis en peine. Je meurs : dans un moment la mort va me délivrer de vos mains.

BOURBON. Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD. Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

BOURBON. Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurois te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armées sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux !

BAYARD. Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie et le royaume de ses ancêtres.

BOURBON. Quoi ! Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD. Si vous me plaignez, je vous plains aussi ; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache ; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons François : mon état est digne d'envie.

BOURBON. Et moi je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui ; je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu en me poussant à bout ; appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD. Oui ; on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir : il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

BOURBON. Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je sauvé l'armée française compromise par les fautes de Bonnivet (30 avril 1524), lorsque le connétable de Bourbon le reconnaît et l'aborde.

1. En 1521.

lui avois rendus. Madame¹ m'a fait traiter indignement, par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme en me dépouillant de mon bien. On a détaché de moi jusqu'à mes domestiques, Martignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulois-tu que je fisse ?

BAYARD. Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution étoit trop violente, vous pouviez vous retirer ; mais il valoit mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

BOURBON. Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD. Il falloit l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

BOURBON. Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritoit-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD. Si le roi ne le méritoit pas, la France entière le méritoit. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritoit. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouvez être un jour roi.

BOURBON. Eh bien ! j'ai tort, je l'avoue ; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

BAYARD. Je le sais bien ; mais le vrai courage consiste à y résister. Si vous connoissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs ; et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperoit pas, quand même il vous donneroit sa sœur en mariage et qu'il partageroit la France avec vous, il n'effaceroit point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle ! Ah ! quelle honte ! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

LE CARDINAL DE RETZ.

Paul de Gondi, cardinal de Retz, né à Montmirail en 1614, fut destiné dès son enfance à la carrière ecclésiastique, pour laquelle il était peu fait. Nommé en 1643 coadjuteur de l'archevêque de Paris, Henri de Gondi, son

1. Louise de Savoie, mère de François I^{er}.

oncle, il se mit en 1648 à la tête du peuple de Paris soulevé contre la régente Anne d'Autriche, et contre Mazarin. En 1652, après la défaite des Frondeurs à la bataille du Faubourg Saint-Antoine, il se rapprocha de la reine et reçut en récompense le chapeau de cardinal. Maîtresse du pouvoir, Anne d'Autriche le fit arrêter. Il parvint à s'évader de sa prison et à sortir de France. Rentré en France en 1664, il renonça à la politique et acheva sa vie dans la retraite, rédigeant ses *Mémoires*, un des modèles de ce genre d'histoire familière, si florissante au dix-septième siècle, et si conforme à l'esprit national.

Les Mémoires du cardinal de Retz, imprimés pour la première fois en 1717, figurent dans les collections de mémoires sur l'histoire de France. M. Geruzex en a donné, en 1844, une nouvelle édition d'après les manuscrits originaux, 2 vol. in-12.

JOURNÉE DES BARRICADES¹.

Ce mouvement fut comme un incendie subit et violent qui se prit du pont Neuf à toute la ville. Tout le monde sans exception prit les armes. L'on voyoit les enfants de cinq et six ans le poignard à la main, on voyoit les mères qui les leur apportoit elles-mêmes. Il y eut dans Paris plus de deux cents barricades en moins de deux heures, bordées de drapeaux et de toutes les armes que la Ligue avoit laissées entières. Comme j'e fus obligé de sortir un moment pour apaiser un tumulte qui étoit arrivé par le malentendu de deux officiers du quartier Notre-Dame, je vis entre autres une lance traînée, plutôt que portée, par un petit garçon de huit ans, qui étoit assurément de l'ancienne guerre des Anglois. Mais j'y vis encore quelque chose de plus curieux. M. Brissac me fit remarquer un hausse-col sur lequel la figure du Jacobin qui tua Henri III étoit gravée ; il étoit de vermeil doré avec cette inscription *Saint Jacques-Clément*. Je fis une réprimande à l'officier qui le por-

1. Le 26 août 1648, au sortir du *Te Deum* pour la victoire de Lens, la reine fit arrêter le « bonhomme Broussel, » conseiller au Parlement, et le président Blancménil. Paris s'émut de ces arrestations; il y eut quelque désordre, qui, vers le soir, parut apaisé. Pendant la nuit, le coadjuteur de Retz, permettant « à ses sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti, qu'il avoit toujours honoré dans les Vies de Plutarque, » travailla à ranimer l'irritation populaire; le lendemain matin Paris étoit en armes et la Fronde commençait.

toit, et je fis rompre le hausse-col publiquement à coups de marteau sur l'enclume d'un maréchal. Tout le monde cria : *Vive le Roi* ; mais l'écho répondoit : *Point de Mazarin*.

Un moment après que je fus rentré chez moi, l'argentier de la Reine y entra, qui me commanda et me conjura de sa part, d'employer mon crédit pour apaiser la sédition, que la cour, comme vous voyez, ne traitoit plus de bagatelle. Je répondis froidement et respectueusement que les efforts que j'avois faits la veille pour cet effet, m'avoient rendu si odieux parmi le peuple, que j'avois même couru fortune, pour avoir voulu seulement me montrer un moment ; que j'avois été obligé de me retirer chez moi, même fort brusquement ; à quoi j'ajoutai ce que vous pouvez vous imaginer de respect, de douleur, de regret et de soumission. L'argentier qui étoit au bout de la rue quand on crioit *Vive le Roi*, et qui avoit oui que l'on y ajoutoit à toutes les reprises, *Vive le Coadjuteur*, fit ce qu'il put pour me persuader de mon pouvoir ; et quoique j'eusse été très-fâché qu'il l'eût été de mon impuissance, je ne laissai pas de feindre que je la lui voulois toujours persuader.

Le Parlement s'étant assemblé ce jour-là de très-bon matin, et devant même que l'on eût pris les armes, apprit les mouvements par les cris d'une multitude immense, qui hurloit dans la salle du palais, *Broussel ! Broussel !* et il donna arrêt par lequel il fut ordonné qu'on iroit en corps et en habit au Palais-Royal, redemander les prisonniers ; qu'il seroit décrété contre Comminges, lieutenant des gardes de la Reine ; qu'il seroit défendu à tous les gens de guerre sur peine de la vie, de prendre des commissions pareilles ; et qu'il seroit informé contre ceux qui avoient donné ce conseil comme contre des perturbateurs du repos public. L'arrêt fut exécuté à l'heure même. Le Parlement sortit au nombre de cent soixante officiers : il fut reçu et accompagné dans toutes les rues avec des acclamations et des applaudissements incroyables : toutes les barricades tombaient devant lui.

Le premier président¹ parla à la Reine avec toute la liberté que l'état des choses lui donnoit ; il lui représenta au naturel le jeu que l'on avoit fait en toutes occasions de la parole royale ; les illusions honteuses et mêmes puériles par lesquelles on avoit éludé mille et mille fois les résolutions les plus utiles et même les plus nécessaires à l'État ; il exagéra avec force le péril où le public se trouvoit, par la prise tumultuaire et générale des armes. La Reine, qui ne craignoit rien parce qu'elle connoissoit peu, s'emporta, et elle lui répondit avec un ton de fureur plutôt que de colère : « Je sais bien qu'il y a du bruit dans la ville, mais vous m'en répondrez, messieurs du Parlement, vous, vos femmes et vos enfants. » En prononçant cette dernière syllabe, elle rentra dans sa petite chambre grise, et elle en ferma la porte avec force.

1. Mathieu Molé, né en 1584, mort en 1656, premier président du Parlement de Paris en 1641.

Le Parlement s'en retournoit, et il étoit déjà sur les degrés, quand le président de Mesme, qui étoit extrêmement timide, faisant réflexion sur le péril auquel la Compagnie s'alloit exposer parmi le peuple, l'exhorta à remonter et à faire encore un effort sur l'esprit de la Reine M. le duc d'Orléans¹, qu'ils trouvèrent dans le grand cabinet, et qu'ils exhortèrent pathétiquement, les fit entrer au nombre de vingt dans la chambre grise. Le premier Président fit voir à la Reine toute l'horreur de Paris armé et enragé, c'est-à-dire qu'il essaya de lui faire voir; car elle ne voulut rien écouter, et elle se jeta de colère dans la petite galerie.

Le Cardinal s'avança et proposa de rendre les prisonniers, pourvu que le Parlement promît de ne plus tenir ses assemblées. Le premier Président répondit qu'il falloit délibérer sur la proposition. On fut sur le point de le faire sur-le-champ; mais beaucoup de ceux de la Compagnie ayant représenté que les peuples croiroient qu'elle avoit été violentée, si l'on opinoit au Palais-Royal, l'on résolut de s'assembler l'après-dînée au palais, et l'on pria M. le duc d'Orléans de s'y trouver.

Le Parlement étant sorti du Palais-Royal, et ne disant rien de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence au lieu des acclamations passées. Comme il fut à la barrière des Sergents, où étoit la première barricade, il y rencontra du murmure qu'il apaisa, en assurant que la Reine lui avoit promis satisfaction. Les menaces de la seconde furent éludées par le même moyen. La troisième, qui étoit à la Croix-du-Tiroir, ne se voulut pas payer de cette monnoie, et un garçon rôtisseur s'avancant avec deux cents hommes, et mettant la hallebarbe dans le ventre du premier Président, lui dit: « Tourne, traître, si tu ne veux être massacré toi-même, ramène-nous Broussel, ou le Mazarin et le Chancelier en otage. » Vous ne doutez pas, à mon opinion, ni de la confusion, ni de la terreur qui saisissoit presque tous les assistants. Cinq présidents au mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. Le seul premier président, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce qu'il put de la Compagnie: il conserva toujours la dignité de la magistrature et dans ses paroles et dans ses démarches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, dans le feu des injures, des menaces, des exécutions et des blasphèmes.

Cet homme avoit une sorte d'éloquence qui lui étoit particulière. Il ne connoissoit point d'interjections; il n'étoit pas congru² dans sa langue, mais il parloit avec une force qui suppléoit à tout cela; et il étoit naturellement si hardi, qu'il ne parloit jamais si bien que dans le péril. Il se passa lui-même lorsqu'il revint au Palais-Royal; et il est constant qu'il toucha tout le monde, à la réserve de la Reine qui demeura inflexible.

1. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. — 2. Correct.

Monsieur fit mine de se jeter à genoux devant elle; quatre ou cinq princesses qui trembloient de peur s'y jetèrent effectivement. Le Cardinal, à qui un jeune conseiller des Enquêtes avoit dit en raillant, qu'il seroit assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses, le Cardinal, dis-je, se joignit au gros de la cour, et l'on tira enfin à toute peine cette parole de la bouche de la Reine : « Hé bien Messieurs du Parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire. » On s'assembla en même temps dans la grande galerie; l'on donna arrêt par lequel il fut ordonné que la Reine seroit remerciée de la liberté accordée aux prisonniers.

Aussitôt que l'arrêt fut rendu, on expédia des lettres de cachet. Le premier Président montra au peuple les copies qu'il avoit prises en forme de l'un et de l'autre; mais l'on ne voulut pas quitter les armes que l'effet ne s'en fût ensuivi. Le Parlement même ne donna point d'arrêt de les faire poser, qu'il n'eût vu Broussel dans sa place. Il y revint le lendemain, ou plutôt il y fut porté sur la tête des peuples avec des acclamations incroyables; l'on rompit les barricades, l'on ouvrit les boutiques, et, en moins de deux heures, Paris parut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint.

SAINT-SIMON.

L. de Rouvroy, duc de Saint-Simon, né en 1675, parut à la cour à la fin du règne de Louis XIV. Le duc d'Orléans l'appela au Conseil de régence, et l'envoya en Espagne en 1721, pour y négocier le mariage de Louis XV avec l'infante. Après la mort du régent, il se retira dans ses terres, et s'occupa à écrire ses *Mémoires*. Il mourut en 1755.

La première édition authentique des Mémoires de Saint-Simon, a été donnée par le marquis de Saint-Simon, petit-fils de l'auteur, Paris, 1829-31. 21 vol. in-8°. En 1856, M. Chéruel en a donné une édition complétée d'après les manuscrits.

- Il n'est pas de physionomie plus profondément caractérisée que celle de cet historien grand seigneur, qu'à sa hautaine indépendance, à sa loyauté grondeuse, à son dédain aristocratique pour tout ce qui n'est pas duc et pair, à ses instincts à la fois jansénistes et mondains, on prendrait pour

un contemporain de la Fronde. Il n'est pas jusqu'au talent exquis du cardinal de Retz, à ce don de saisir et de peindre les caractères, qui n'ait passé en grandissant sous la plume du noble duc. C'est toujours le même frondeur, moins turbulent toutefois, moins gai, mais plus expérimenté, plus pénétrant. Il a vieilli de toute la vieillesse de Louis XIV, il a assisté aux funérailles du grand règne, et semble présenter celles de la royauté. C'est bien l'homme des anciens jours : il ne comprend rien au mouvement nouveau qui l'entraîne à son insu ; il ne voit, comme l'a très-bien remarqué Marmontel, dans la nation que la noblesse, dans la noblesse que la pairie, et dans la pairie que lui-même : c'est la suffisance de Scudéry unie au génie de Tacite. Quelle profondeur dans le regard, quelle connaissance des hommes, quelle habileté à démêler et à peindre ! Quelle toile que ce livre qui embrasse les dernières années du grand monarque, remonte ensuite au règne de Louis XIII, pour descendre au régent et au cardinal Dubois. Quelle variété et quelle vie dans toutes ces figures ! C'est là le véritable *Siècle de Louis XIV*.

VERSAILLES, APRÈS LA MORT DU GRAND DAUPHIN¹.

(1711.)

Dans la chambre et par tout l'appartement, on lisoit apertement² sur les visages. Monseigneur n'étoit plus ; on le savoit, on le disoit, nulle contrainte ne retenoit plus à son égard, et ces premiers moments étoient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offroient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler d'un autre qu'ils ne prévoyoit qu'avec transissement, et qui par celle-ci devenoit le leur propre. Parmi eux s'en remarquoient d'autres des plus éveillés des gens principaux de la cour, qui étoient

1. *Monseigneur, ou le Grand-Dauphin*, fils de Louis XIV et de Marie-Thérèse, l'élève de Bossuet.

2. Ouvertement, clairement.

accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étoient balayeurs.

Plus avant commençoit la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiroient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louoient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignoient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétoient déjà de la santé du roi ; ils se savoient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissoient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappée, pleuroient amèrement, ou se contentoient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là, ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditoient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes. Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avoient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardoient cet événement comme favorable, avoient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'étoit qu'un voile clair, qui n'empêchoit pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenoient aussi tenaces en places que les plus touchés¹ en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements ; mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout ; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux ; les accidents momentanés qui arrivoient de ces rencontres ; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer ; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguoient malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes² et les deux princesses assises à leurs côtés prenant soin d'eux, étoient les plus exposés à la pleine vue. Mgr le duc de Bourgogne pleuroit d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry tout d'aussi bonne foi en versoit en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paroissoit grande ; et pousoit non des sanglots, mais des cris, mais des hurle-

1. Les plus affligés, ceux qui perdent le plus à cette mort.

2. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry, fils du Grand-Dauphin.

ments. Il se taisoit parfois, mais de suffocation, puis éclatoit, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclatoient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même, et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. Mme la duchesse de Berry étoit hors d'elle, on verra bientôt pourquoi. Le désespoir le plus amer étoit peint avec horreur sur son visage. On y voyoit écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt; des intervalles secs mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venoit de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompt à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyoit un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidoient à suffoquer ses cris. Mme la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avoit moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée, à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyoit bien qu'elle faisoit de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondoit aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin, fournissoient à l'art du mouchoir pour rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenoit sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

Le duc de Beauvillier¹, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, comme à chose non avenue ou à spectacle ordinaire, donnoit ses ordres pour le soulagement des princes, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun, en un mot pour tout ce qu'il étoit besoin, sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit, ni aux gens ni aux choses; vous l'auriez cru au lever ou au petit couvert servant à l'ordinaire. Ce flegme dura sans la moindre altération, également éloigné d'être aise par religion, et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentoit, pour conserver toujours la vérité.

Madame², rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant; fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

1. Le duc de Beauvillier avait été gouverneur du duc de Bourgogne, et depuis ministre d'État.

2. La duchesse d'Orléans, mère du Régent.

Mme la duchesse d'Orléans s'étoit éloignée des princes, et s'étoit assise le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elles, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle, et lui firent grand plaisir. Il n'y resta que la duchesse Sforze, la duchesse de Villeroy, Mme de Castries, sa dame d'atours, et Mme de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas, tout le long d'un lit de veille à pavillon et le joignant; et comme elles étoient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassembloit là tant de monde, elles se mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté.

Dans la galerie et dans ce salon il y avoit plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté, où couchoient des Suisses de l'appartement et des frotteurs, et ils y avoient été mis à l'ordinaire avant les mauvaises nouvelles de Meudon¹. Au fort de la conversation de ces dames, Mme de Castries, qui touchoit au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'étoit de tout quoique avec beaucoup d'esprit. Un moment après, elles virent un gros bras presque nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très-long à reconnoître son monde qu'il regardoit fixement l'un après l'autre, et qui enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit et ferma son pavillon. Le bon homme s'étoit apparemment couché avant que personne eût rien appris, et avoit assez profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectacles sont assez souvent sujets aux contrastes les plus ridicules. Celui-ci fit rire quelques dames de là autour, et fit quelque peur à Mme la duchesse d'Orléans et à ce qui causoit avec elle d'avoir été entendues. Mais réflexion faite, le sommeil et la grossièreté du personnage les rassurèrent.

La duchesse de Villeroy, qui ne faisoit presque que les joindre, s'étoit fourrée un peu auparavant dans le petit cabinet avec la comtesse de Roucy et quelques dames du palais, dont Mme de Lévi n'avoit osé approcher, pensant trop conformément à la duchesse de Villeroy. Elles y étoient quand j'arrivai.

Je voulois douter encore, quoique tout me montrât ce qui étoit, mais je ne pus me résoudre à m'abandonner à le croire que le mot ne m'en fût prononcé par quelqu'un à qui on pût ajouter foi. Le hasard me fit rencontrer M. d'O, à qui je le demandai, et qui me le dit nettement. Cela su, je tâchai de n'en être pas bien aise. Je ne sais pas trop si je réussis bien, mais au moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'émoussèrent ma curiosité, et qu'en prenant bien garde à conserver toute bienséance, je ne me crus pas engagé par rien au personnage douloureux.

Cette sorte de désordre dura bien une heure, où la duchesse du

1. Résidence du Grand-Dauphin.

Lude ne parut point, retenue au lit par la goutte. A la fin M. le duc de Beauvillier s'avisa qu'il étoit temps de délivrer les deux princes d'un si fâcheux public. Il leur proposa donc que M. et Mme la duchesse de Berry se retirassent dans leur appartement; et le monde, de celui de Mme la duchesse de Bourgogne. Cet avis fut aussitôt embrassé. M. le duc de Berry s'achemina donc partie seul et quelquefois appuyé sur son épouse, Mme de Saint-Simon avec eux et une poignée de gens. Je les suivis de loin pour ne pas exposer ma curiosité plus longtemps. Ce prince vouloit coucher chez lui, mais Mme la duchesse de Berry ne le voulut pas quitter; il étoit si suffoqué et elle aussi qu'on fit demeurer auprès d'eux une Faculté complète et munie.

Toute leur nuit se passa en larmes et en cris. De fois à autre M. le duc de Berry demandoit des nouvelles de Meudon, sans vouloir comprendre la cause de la retraite du roi à Marly. Quelquefois il s'informoit s'il n'y avait plus d'espérance, il vouloit envoyer aux nouvelles; et ce ne fut qu'assez avant dans la matinée que le funeste rideau fut tiré de devant ses yeux, tant la nature et l'intérêt ont de peine à se persuader des maux extrêmes et sans remède. On ne peut rendre l'état où il fut quand il le sentit enfin dans toute son étendue. Celui de Mme la duchesse de Berry ne fut guère meilleur, mais qui ne l'empêcha pas de prendre de lui tous les soins possibles.

La nuit de Mgr et Mme la duchesse de Bourgogne fut tranquille; ils se couchèrent assez paisiblement. Mme de Lévi dit tout bas à la princesse que, n'ayant pas lieu d'être affligée, il lui seroit horrible de lui voir jouer la comédie. Elle répondit bien naturellement que, sans comédie, la pitié et le spectacle la touchoient, et la bienséance la contenoit, et rien de plus; et en effet elle se tint dans ces bornes-là avec vérité et avec décence. Ils voulurent que quelques-unes des dames du palais passassent la nuit dans leur chambre dans des fauteuils. Le rideau demeura ouvert, et cette chambre devint aussitôt le palais de Morphée. Le prince et la princesse s'endormirent promptement, s'éveillèrent une fois ou deux un instant; à la vérité ils se levèrent d'assez bonne heure et assez doucement. Le réservoir d'eau étoit tari chez eux, les larmes ne revinrent plus depuis que rares et foibles à force d'occasion. Les dames qui avoient veillé et dormi dans cette chambre contèrent à leurs amis ce qui s'y étoit passé. Personne n'en fut surpris; et comme il n'y avoit plus de Monseigneur, personne aussi n'en fut scandalisé.

PORTRAIT DE FÉNELON.

Ce prélat étoit un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortoient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressembloit, et qui ne se pouvoit oublier quand on ne l'auroit vue qu'une fois. Elle rassembloit tout, et les contraires ne s'y combattoient point. Elle

avoit de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentoit également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageoit, ainsi que dans toute sa personne, c'étoit la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il falloit effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappoit dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassembloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnoit aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvoit répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'esprit que ceux à qui il parloit, qui se mettoit à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettoit à l'aise et qui sembloit enchanter; de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissoit pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète, qu'il s'étoit acquise sur les siens, qu'il s'étoit accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne vouloit point de résistance. Aussi n'auroit-il pas longtemps souffert de compagnon s'il fût revenu à la cour, et entré dans le conseil, qui fut toujours son grand but; et une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et dans l'admiration.

Retiré dans son diocèse, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses.

Ses aumônes, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connoître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussoient le prix de tout ce qu'il disoit et faisoit, le firent adorer de son peuple; et les prêtres dont il se déclaroit le père et le frère, et qu'il traitoit tous ainsi, le portoient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en con-

venance à l'égard de chacun ; chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée ; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travailloient sous lui dans ce grand diocèse ; jamais de scandale ni rien de violent contre personne ; tout en lui et chez lui dans la plus grande décence. Ses matinées se passaient en affaires du diocèse. Comme il avoit le génie élevé et pénétrant, qu'il y résidoit toujours, qu'il ne passait pas de jours qu'il ne réglât ce qui se présentait, c'étoit chaque jour une occupation courte et légère. Il recevoit après qui le vouloit voir, puis alloit dire la messe, et il y étoit prompt ; c'étoit toujours dans sa chapelle, hors les jours qu'il officioit, ou que quelque raison particulière l'engageoit à l'aller dire ailleurs. Revenu chez lui, il dînoit avec la compagnie toujours nombreuse, mangeoit peu et peu solidement, mais demouroit longtemps à table pour les autres, et les charmoit par l'aisance, la variété, le naturel, la gaieté de sa conversation, sans jamais descendre à rien qui ne fût digne et d'un évêque et d'un grand seigneur ; sortant de table il demouroit peu avec la compagnie. Il l'avoit accoutumée à vivre chez lui sans contrainte, et à n'en pas prendre pour elle. Il entroit dans son cabinet et y travailloit quelques heures, qu'il prolongeoit s'il faisoit mauvais temps, et qu'il n'eût rien à faire hors de chez lui.

Au sortir de son cabinet il alloit faire des visites ou se promener à pied hors la ville. Il aimoit fort cet exercice et l'allongeoit volontiers ; et, s'il n'y avoit personne de ceux qu'il logeoit, ou quelque personne distinguée, il prenoit quelque grand vicaire et quelque autre ecclésiastique, et s'entretenoit avec eux du diocèse, de matière de piété ou de savoir ; souvent il y mêloit des parenthèses agréables. Les soirs il les passait avec ce qui logeoit chez lui, soupoit avec les principaux de ces passages d'armée quand il en arrivoit, et alors sa table étoit servie comme le matin. Il mangeoit encore moins qu'à dîner, et se couchoit toujours avant minuit. Quoique sa table fût magnifique et délicate, et que tout chez lui répondit à l'état d'un grand seigneur, il n'y avoit rien néanmoins qui ne sentît l'odeur de l'épiscopat et de la règle la plus exacte, parmi la plus honnête et la plus douce liberté. Lui-même étoit un exemple toujours présent, mais auquel on ne pouvoit atteindre ; partout un vrai prélat, partout aussi un grand seigneur, partout encore l'auteur de *Télémaque*. Jamais un mot sur le cœur, sur les affaires, quoi que ce soit qui pût être repris, ni qui sentît le moins du monde bassesse, regrets, flatterie ; jamais rien qui pût laisser seulement soupçonner ni ce qu'il avoit été, ni ce qu'il pouvoit encore être. Parmi tant de grandes parties un grand ordre dans ses affaires domestiques, et une grande règle dans son diocèse ; mais sans petitesse, sans pédanterie, sans avoir jamais importune personne d'aucun état sur la doctrine.

Il mourut à Cambrai le septième jour de l'année 1715, au milieu des regrets intérieurs, et à la porte du comble de ses desirs. Il savoit l'état tombant du roi, il savoit ce qui le regardoit après lui. Il étoit

déjà consulté du dedans et recourtisé du dehors, parce que le goût du soleil levant avoit déjà percé. Que de puissants motifs de regretter la vie! et que la mort est amère dans des circonstances si parfaites et si à souhait de tous côtés! Toutefois il n'y parut pas. Soit amour de la réputation, qui fut toujours un objet auquel il donna toute préférence, soit grandeur d'âme qui méprise enfin ce qu'elle ne peut atteindre, soit dégoût du monde si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure qui passe et qui alloit lui échapper, soit piété ranimée par un long usage, et ranimée peut-être par ces tristes mais puissantes considérations, il parut insensible à tout ce qu'il quittoit, et uniquement occupé de ce qu'il alloit trouver, avec une tranquillité, une paix, qui n'excluoit que le trouble, et qui embrassoit la pénitence, le détachement, le soin unique des choses spirituelles de son diocèse, enfin avec une confiance qui ne faisoit que surnager à l'inutilité et à la crainte.



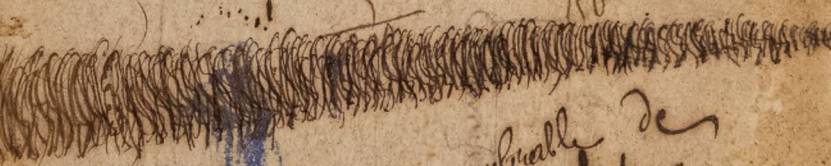
Calon. Elquiston.



360
Pyramide
d'Egypte.



50
150



Année
inamuable de
malchance





